EXAMEN DES ESPRITS PROPRES ET NAIZ AVX SCIENCES.

OV PAR MERVEILLEVX ET VTILES secrets, tirez tant de la vraye Philosophie naturelle, que diuine, est demonstree la difference des graces & habilitez qui se trouuent aux hommes, & à quel genre de lettres est conuenable l'esprit de chacun: de maniere que quiconque lira cecy attentiuement descouurira la proprieté de son esprit, & sçaura eslire la science en laquelle il doit profiter le plus.

Traduict d'Espagnol en François, par GABRIEL CHAPPVIS.

EDITION DERNIERE.



A PARIS,
Chez IOSEPH GVERREAV, deuant la grand porte du Palais, prés S. Barthelemy, au Chapeau Royal.
M. DC. XVIII.



PREFACE
AV LECTEVR.

En son Timee.



VAND Platon vouloit enseigner quelque doctrine graue, subtile, & separée de la cõmune opinion, il choisissoit de ses disciples ceux qui luy sembloient d'esprit meilleur & plus delicat, ausquels seule il cõmuniquoit son aduis: sçachant par experiẽce que d'enseigner choses hautes & subtiles aux hommes de petit entendement, est perdre tẽps & peine, & se rompre la teste en vain. Depuis qu'il les auoit choisis, la coustume d'iceluy estoit les preuenir par certaines & manifestes suppositiõs & maximes, non esloignez

Iesus-Christ faisoit la mesme élection de ses disciples, quãd il leur vouloit enseigner quelque secret, cõme en la trãsfiguration.

de la conclusiõ, pource que les propos & sentences qui de prime-face se mettẽt en auant, cõtre l'opinion du vulgaire, ne seruent du commencement (sans ceste preuention) que de troubler & ennuyer les auditeurs, de maniere qu'ils viennẽt à perdre la bonne affectiõ, & ont en horreur la doctrine. Ie voudroy, curieux Lecteur, pouuoir proceder auec toy de ceste maniere, s'il y auoit moyen de sçauoir de toy & descouurir le talent de ton esprit, car si d'auanture il estoit tel qu'il fust conuenable à ceste doctrine, ne te separant des autres communes, ie te communiquerois secretement choses tãt nouuelles & particulieres, que tu ne les penserois iamais pouuoir tõber en l'imagination des hõmes. Mais d'autãt que cela ne se peut faire, & que

ceste œuure doit sortir en public pour chacũ, il n'est possible que tu ne te troubles: car si tõ esprit est des cõmũs & vulgaires, ie sçay biẽ que tu le persuades & tiens pour certain que le nõbre des sciences & la perfection d'icelles se trouue de long tẽps accõplie par les anciẽs, meu d'vne vaine raison, que depuis ils n'õt trouué que dire dauãtage, d'autãt qu'és choses ne se trouue autre nouueauté. Si dauãture tu as ceste opiniõ, ne passe pas outre, & ne lis pl⁹ auãt, pource que tu auras peine de voir prouuer l'admirable differẽce des esprits: mais si tu es discret, biẽ cõposé & patiẽt, i'ay enuie de te proposer trois conclusions tres-veritables, cõbien que pour la nouueauté d'icelles on les trouue dignes de grãde admiration. La premiere est que de plusieurs

differēces d'eſprit que l'on trouue au gēre humain, tu n'en peux receuoir qu'vne principale & eminente: n'eſtoit que la nature tres-puiſſante, quand elle te forma, euſt employé toute ſa force pour en aſſēbler deux ou trois, ou ne pouuant faire dauantage t'euſt laiſſé priué de toutes. L'autre qu'à chacune difference d'eſprit reſpond principalement vne ſeule ſcience & non plus: de maniere que ſi tu ne rencontre bien à l'election de celle qui eſt conforme à ton naturel, tu ne feras pas grand profit és autres, quoy que tu trauailles nuict & iour apres. La troiſieſme, qu'ayant entendu quelle ſciēce eſt la plus conforme à ton eſprit, il te reſte vne autre difficulté à ſouldre encores plus grande, qui eſt de ſçauoir ſi ton eſprit s'accommode

pluſtoſt à la pratique qu'à la theorique, pource que ces deux parties en quelque genre de lettres que ſe ſoit, ſõt tellemẽt oppoſees, & requierent telle difference d'eſprits, que l'vne eſt nuiſible à l'autre, comme ſi elles eſtoient totalement contraires. Voila de dures ſentences, ie le confeſſe, mais il y a bien encores plus grande difficulté & aſpreté. Que d'icelles il n'y a par deuãt qui l'õ puiſſe appeller ou ſe plaindre, pource que Dieu, autheur de la nature, voyant qu'elle ne donne à chacun hõme plus d'vne differẽce d'eſprit (comme i'ay dit cy-deſſus) pour la contrarieté & difficulté qu'il y a de les aſſembler, s'accõmode auec elle, & quant aux ſciences qu'il depart gratuitement aux hõmes, il en dõne par merueille, plus d'vne en degré eminent. *Il*

y a diuision de graces, & vn mesme esprit: diuisiõ de mysteres & charges sous vn mesme seigneur, & diuision d'œuures sous vn mesme Dieu, qui faict & œuure toutes choses en tous: or à chacun est donné l'administration de l'esprit à vtilité: à l'vn est donné, par le moyen de l'esprit, le propos de sapience: à l'autre celuy de science selon le mesme esprit: à vn autre la foy, par vn mesme esprit; à l'autre la grace de santé, par vn mesme esprit: à vn autre l'operation, des vertus, à vn autre la prophetie: à vn autre la discretion, par l'esprit: à vnautre le don des langues: à vn autre l'interpretation des langages. Vn seul & mesme esprit faict toutes choses: disant à tous comme il luy plaist.

Ie ne doute pas que Dieu n'ait faict ceste diuision de sciences,

ayant eſgard à l'eſprit & naturelle diſpoſition de chacun: car ſainct Matthieu eſcrit que les talens qu'il a departis par luy-meſmes, furent donnez à chacun, ſelon ſa propre vertu. Et de penſer que ces ſciences ſupernaturelles ne requierent certaines diſpoſitions au ſuiect; deuant qu'elles y ſoient tranſmiſes, c'eſt vne grande faute. Car quand Dieu forma Adam & Eue, il eſt certain qu'il leur organiſa & diſpoſa tres-bien le cerueau, deuant que les remplir de ſçauoir, afin qu'ils le receuſſent auec plus de plaiſir & douceur, & afin que l'inſtrument fuſt accommodé de telle maniere, que par le moyen de ceſte ſcience, ils peuſſent raiſon-

Chap. 25.

Raiſon, pource que les ſciences ſurnaturelles ſe doiuent tranſmettre en l'ame, & l'ame eſt ſuiecte au temperament & compoſition du corps. Ariſt. li. 2. de l'Ame

ner & diſcourir. Et pourtant l'eſcriture ſaincte dit: *Il leur a donné vn cœur pour excogiter, & les a remplis de la diſcipline d'entendement.* Au demeurant, que ſelon la differẽce de l'eſprit d'vn chacun ſe trãſmette vne ſeule ſcience & non autre en l'entendemẽt d'vn chacun, il appert manifeſtement par l'exemple de nos premiers peres: car quand Dieu les remplit de ſçauoir, il eſt certain qu'il ne dõna vn tel entendement à Eue qu'il auoit faict à Adam. Et pour ceſte cauſe les Theologiens diſent que le diable s'attaqua à Eue pour la trõper, n'oſant pas tenter l'hõme, à cauſe de ſon grãd ſçauoir. La raiſon de cela (comme nous prouuerons cy-apres) eſt que la compoſition naturelle du cerueau de la femme, n'eſt capable de beaucoup d'eſprit & ſçauoir.

[...]c.17. Le ſer[...]pent a [...]tenté la femme [...]en laquelle il [...]cogneu moins de raiſon qu'en l'hõme. Leu.2. des ſentences, diſt. 21. S. Tho. 2 part. q. 62. art. 9.

Nous trouuerons pareillement la mesme raisõ & esgard és substãces de l'Ange : car quãd Dieu a voulu donner à vn Ange, vn plus haut degré de gloire, & luy faire dons plus excellens, il luy a premierement donné vne nature plus delicate. Et si vous demandez aux Theologiens dequoy sert ceste nature tant delicate: ils respondront que l'Ange ayant l'entendement plus subtil & le naturel meilleur, se conuertit plus aisément à Dieu, vsans de ces dons auec plus grãde efficace, & que le semblable aduient és hõmes. De là s'ensuit appertement (puis qu'il y a election des esprits, pour les sciences surnaturelles, & que toute difference d'habilité & nature n'est pas propre instrument & organe pour les receuoir) qu'à plus forte raison les lettres hu-

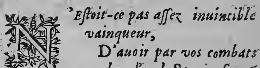
maines requierent ceſte ele-
ction, puis que les hommes les
doiuent apprendre, par la
force & vigueur de leur enten-
dement. Or eſt mon inten-
tion en ceſt œuure de ſçauoir
diſtinguer & cognoiſtre ces na-
turelles differences de l'eſprit
humain, en appliquant par art,
à chacune la ſcience en laquel-
le ſe cognoiſtra qu'elle peut
faire plus grand proffit. Voila
mon intention : de laquelle ſi
ie peux venir à bout, comme
ie me propoſe, nous en don-
nerons la gloire à Dieu, au-
theur de tous biens & conſeil,
ſi non, tu ſçais bien ſage lecteur,
eſtre impoſſible inuenter vn
art, pour le rendre parfaict de
tous poincts : car les ſciences
humaines ſont tant ſpacieuſes
& s'eſtendent ſi loin, que ne
ſuffit la vie d'vn homme, pour

les trouuer & leur donner la perfection qu'elles doiuent auoir. Il suffit au premier inuenteur de mettre en auant quelques principes notables, afin que ceux qui viendront apres, par le moyen de ceste semence, ayent occasion d'amplifier l'art, luy donnant la perfection & lime qui luy est requise: Sur ce, Aristote dit que les erreurs de ceux qui commencerent premierement à philosopher doiuent estre tenues en grande veneration: car, estant difficile d'inuenter choses nouuelles, est facile d'adiouster à ce qui a esté desia traitté au precedent, les fautes du premier, ne meritēt pour ceste cause d'estre beaucoup reprinses, & n'est digne de grāde loüange celuy qui adiouste puis apres.

Ie cõfesse bien que ce miẽ ouurage ne se peut exẽpter d'aucunes erreurs, pour la hauteur & subtilité de la matiere, & pource que ie ne trouue chemin ouuert, ains de la bien traiter. Mais si nous sommes tõbez en matiere, où il soit licite à l'entẽdemẽt d'opiner & asseoir iugement sur ceste œuure, ie te prie en tel cas, ingenieux Lecteur, deuãt que dire ton opiniõ, que tu lises entierement tout le liure, & que tu ancres la matiere de ton esprit, & si tu trouues en iceluy quelque chose qu'il ne te semble biẽ dicté, cõsidere auec iugemẽt les raisons qui l'oppugnent & luy sont contraires: & si d'auãture tu ne les peux souldre, va lire l'onziesme chapitre d'Iceluy, & tu y trouueras la responce & solution qui est faite d'icelles. A Dieu.

A MONSIEVR DE BAILLON.

SONNET.



N'Estoit-ce pas assez inuincible vainqueur,
D'auoir par vos combats dans l'onde Stygieuse,
Plongé des Anciẽs la memoire fameuse,
Qui triomphant des ans estoit encore en fleur?
Sans vous monstrer encor nompareil en valeur,
En Vainquant la Fortune, *& d'ame genereuse*
Tenir dedans la main sa rouë aduantureuse,
Ferme à vostre renom, vostre bien, vostre honneur:
Or vous vainquez la Mort, & malgré son enuie,

Vostre renom acquiert vne eternelle vie.
Par ces doctes escrits de vos honneurs courriers:
Si qu'il n'y a rien plus où vos hautes vaillances
N'ayent desplié l'aile & monstré leurs puissances,
Sur les hommes sçauans & les hommes guerriers.

I. de Boyssieres.



ICY SE PROVVE PAR EXEMPLE QVE

SI L'ENFANT N'A L'ESPRIT *& l'habilité requise pour apprendre la science qu'il veut estudier, il perd temps de l'ouyr des bons maistres, & ne gaigne rien d'auoir beaucoup de liures, & de trauailler à les lire & fueilleter tout le temps de sa vie.*

CHAPITRE PREMIER.



L'Aduis de Ciceron estoit bon de penser que pour rendre Marc son fils, au genre & estudes des lettres par luy choisy, tel qu'il desiroit, il suffisoit de l'enuoyer en vne Vniuersité tant fameuse & celebre par le Monde,

Au premier liure des offices.

cõme eſt celle d'Athenes, pour eſtudier ſous la doctrine de Cratippe, le plus grãd Philoſophe de ce temps là, & le tenir en vne ville tant peuplee, en laquelle pour le grand apport & frequence du peuple qui y aborde, il ne pourroit faillir d'auoir pluſieurs exẽples & eſtranges cas, qui luy mõſtreroient par experience maintes choſes touchant l'eſtude des lettres auſquelles il s'appliqueroit. Ce neãtmoins, auec toute ceſte diligence, peine & ſolicitude que, comme vn bon pere, il employoit, en luy achetant, en outre, des liures, & luy en eſcriuãt d'autres de ſa propre inuention. Les hiſtoriens racontent, qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encores moindre cognoiſſance de Philoſophie: choſe fort vſitée entre les hommes, que à l'enfant defaille le grand ſçauoir du pere, & deuienne ignorant. Et de faict, Ciceron deuoit bien penſer & imaginer en ſon eſprit, que puis que ſon fils n'auoit tiré & recueilly des mains de la nature, l'eſprit & habilité requiſe

pour apprendre la Philosophie & l'eloquence, se pourroit amender le defaut de son entendement par l'industrie d'vn si bon maistre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continuel trauail du ieune homme, & par succession & laps de temps, auquel il auoit esperance. Ce neantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de son attente: dequoy ie ne suis pas esmerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penser que le mesme pouuoit aduenir en son fils. Et pourtant Ciceron mesme recite que Xenocrate auoit l'esprit fort rude, pour l'estude de la Philosophie naturelle & moralle, duquel Platon dit, qu'il auoit vn disciple qui auoit besoin d'esperon, lequel par le moyen & industrie d'vn tel maistre, & l'assidu trauail de Xenocrate, deuint vn grand Philosophe. Or il escrit le semblable de Cleante, qui estoit tant lourd & rude d'entendement que personne ne le vouloit rece-

uoir en son escole. Dequoy le ieune homme se sentant tout honteux & confus, trauailla depuis tellement en l'estude des lettres qu'il fût appellé second Hercule en sçauoir. Aussi l'esprit de Demosthene ne sembloit moins rude & mal disposé à l'eloquéce, veu qu'estant desia assez grand, on dit ainsi, qu'il ne pouuoit parler, lequel neantmoins trauaillant auec grand soin, apres l'art sous l'enseignement de bons maistres, il fut le plus grand orateur du monde: & ainsi specialement Ciceron raconte qu'il ne pouuoit prononcer l'R, pource qu'il begueyoit aucunemét, & fit tant que par son estude & exercice, il la profera depuis aussi bien que s'il n'eust iamais esté bégue. C'est pourquoy l'on dit que l'esprit de l'homme, pour apprendre les sciences est comme celuy qui ioüe aux dez, lequel estant mal-heureux à la chance & au point, pippe le dé par art, le faisant couler sur le tablier, & amende ainsi son mal'heur & sa perte. Mais tous ces exemples là desquels Ciceron se

L'esprit est comme celuy qui ioüe aux dez.

sert, ne sont rien à ma doctrine, car comme nous prouuerons cy apres, se trouue vne rudesse & faute d'esprit és enfans, qui denote en autre âge plus grand esprit & entendement, que si dés leur enfance ils se monstroient habiles & d'esprit, voire mesmes estre vn signe que les hommes deuiendront lourds & ignorans, quand ils commencent incontinent à raisonner, & estre bien aduisez: & de faict, si Ciceron eust bien cogneu les vrais signes, par lesquels se descouurent les esprits au premier âge, il est trouué vn bon presage en Demosthene, de ce qu'il estoit rude & tardif à parler, & en Xenocrate de ce qu'il auoit besoin d'esperon, & d'estre incité à l'estude. Or ie ne veux pas dire que le bon maistre, l'art, & le trauail n'ayent grande force & vertu à façonner les esprits, & rudes & habiles: mais aussi ie veux remonstrer que si l'enfant n'a de sa part l'entendement bien disposé aux preceptes & reigles deter-

minees de l'art qu'il veut apprendre, & non d'autre quelconque, la peine & diligence est vaine que Ciceron prend apres son fils, & aussi tout autre pere apres le sien. Ceux là entendrôt facilement la verité & certitude de ceste doctrine, qui auront leu en Platon, que Socrate (cõme luy mesme raconte) estoit fils d'vne sage femme, laquelle bien quelle fust fort experimentee en cest office, si ne pouuoit elle neantmoins faire enfanter la femme, qui n'estoit enceinte, deuant que venir entre ses mains ainsi Socrate, faisant le mesme office de sa mere, ne pouuoit, par maniere de dire, faire enfanter la science à ses disciples, deuant qu'ils fussent enceins d'icelle. Il sçauoit bien que les sciences estoient seulement naturelles aux hommes, qui auoient les esprits propres à icelles, ausquels aduient ce que nous voyons par experience en ceux qui ont oublié ce qu'ils sçauoient au precedent: car leur en touchant seulement vn mot, ils se souuiennent incontinent de

Au Dialogue de la science, ceste comparaison se peut entẽdre & auouer par l'entendement de Socrate, pource qu'il enseignoit en interrogeant, & faisoit que le disciple apprenoit la doctrine sãs qu'il la declarast autremẽt.

tout le demeurant. Le deuoir des maistres à l'endroit de leurs escoliers, à ce que i'ay attendu, n'est autre que de leur ouurir aucunement le chemin à la doctrine, car s'ils ont vn esprit fecond & fertile, ceste ouuerture suffit à leur faire produire merueilleuses conceptions: autremét ils ne se font que tourmenter, & ceux là pareillement qui les enseignent, ne paruiennent iamais au but qu'ils pretendent. Quand à moy, si i'estoy maistre, deuant que receuoir aucun en mon escole ie l'esprouueroy, à tout le moins, & l'experimenteroy en plusieurs manieres, afin de descouurir & fonder son naturel, & si ie le trouuoy propre à la science de laquelle ie feroy profession, ie le receuroy de bon cœur, car c'est vn grand contentement à celuy qui enseigne d'instruire vn homme habile & propre à l'instruction, autrement ie luy conseilleroy d'apprendre la science plus conuenable à son entendement & naturel: mais si ie cognoissoy qu'il ne fust propre &

La sciẽce n'est pas vne reminiscence ou souuenir, cõme dit Platon, quenous cõdamnerons en ce, & apres.

disposé à aucuns genre de lettres, ie luy tiendroys ces douces & amiables paroles, Pere & amy, il n'y a moyen que vous deueniez homme, par la voye que vous auez choisie: tant ie vous aduise de ne perdre le temps & la peine, & de trouuer autre maniere de viure, qui ne requiert si grande adresse & habilité que faict l'estude des lettres. Qu'ainsi soit, nous voyons par experience entrer au cours de quelque science vn grand nombre d'escoliers (estant le maistre ou bon ou mauuais) & à la fin, les vns deuiẽnent fort sçauans, les autres sont de moyenne erudition, les autres, en tout le cours de leurs estudes, non fait autre chose que perdre temps, consommer leur bien, & se rompre la teste sans faire aucun profit. Ie ne sçay d'où peut prouenir cela, veu que tous ont ouy vn mesme maistre, auec égalle diligẽce & solicitude, ayãt les rudes parauanture prins plus de peine que ceux de bon esprit & les habiles. La difficulté croist encores plus grande, de voir que ceux-là qui

qui sont rudes en vne science, sont propres & nais à vne autre, & que ceux-là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne le peuuent pas comprendre. Ie porteray, à tout le moins bõ tesmoignage de cela, pource que nous estions trois compagnons qui fusmes ensemble enuoyez à l'escole pour apprẽdre le Latin: l'vn l'aprint facilement, & les deux autres ne peurent iamais composer vne harãgue qui fust congruë & elegante. Mais estans passez tous trois à l'estude de Dialectique, l'vn de ceux qui ne peut apprendre la Grammaire, fut merueilleusement excellent & aigu és arts, & les deux autres n'en peurent en toute leur vie, proferer vn seul mot. Et estant tous trois venus à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de cõsideration que celui qui n'auoit peu apprendre ny le Latin, ny la Dialestique, sceust en peu de temps, plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien comprendre és autres sciences. Dequoy

estant esmerueillé, ie commenceray incontinent à discourir là dessus & à philosopher, & trouuay en fin de compte, que chacune science demãde son esprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour estre appliqué à autre de differente sorte n'y sert aucunement. Si donc cela est veritable (comme il l'est par la preuue que nous en ferõs cy-apres) & si quelqu'vn entroit auiourd'huy aux Escoles de nostre temps, pour sonder & faire esliré des esprits: cõbien en renuoyeroit-il apprendre autre maniere de viure, combien en chasseroit-il au champ, comme lourdaus, hebetez & inhabiles pour apprendre les sciences, & combien en restabliroit-il de ceux lesquels pour leur pauureté & infortune, sõt arrestez à quelques arts mechaniques, desquels neantmoins la nature à fait les esprits propres à l'estude des lettres? mais voyant qu'il n'y a plus de remede en ceux-là, il les faut laisser en leur train, & passer outre. Ce que ie dy ne se peut nier,

qu'il y ayt des naturels espris propres & determiner en vne science, qui ne sont pas à vne ame: & pour ceste cause, deuant que mettre vn enfant à l'estude, il faut decouurir la maniere de son esprit, & voir qu'elle des sciences est conforme à son naturel puis la luy faire apprendre. il faut bien considerer aussi qu'il ne suffit dela parole, pour le rendre consommé & parfaict aux lettres pource qu'il faut garder autres conditions qui ne sont pas moins necessaires que le naturel ou habilité. Et pourtant Hipocrate dit, que l'esprit de l'homme garde la mesme proportion auec la science, que la terre auec la semence: car combien que la terre, de soy-mesme, soit feconde & fertile, si est-ce qu'il la faut labourer, & cultiuer, & regarder à quelle maniere de semence est plus propre la naturelle disposition d'icelle, pource que toute terre ne produict auec toute maniere de semence, sans aucune distinction. Aucunes produisēt mieux du bled que

l'orge, és autres l'orge vient mieux que le bled: les vnes souffrent vne semence & sont abondantes, les autres ne la peuuent souffrir. Mais le laboureur ne se contente de ceste distinction là: car apres auoir labouré la terre en bonne saison, il aduise le temps couenable pour semer, pource qu'il ne le peut faire en tout téps, & quand le bled est sorti, il le purge de liuraye & autres mauuaises herbes, afin qu'il puisse croistre & rapporter le fruict qu'il attend de la semence. Ains si faut-il estant la science choisie, la plus conuenable à l'homme, qu'il commence à l'estudier en son premier âge, lequel comme dit Aristote, est le plus propre & meilleur, pour apprédre: ioinct que la vie de l'homme est fort courte, & les arts fort longs: à raison dequoy est besoin d'auoir temps suffisant pour les apprendre, & temps pour les exercer, & par le moyen diceux, proffiter à la republique. La memoire des enfans dit Aristote, est vuide & nuë sans aucune impres-

En la 30 sec. prob. 4.

Hippo. 1. des Aphoris. 3. sec. probl. 4.

sion, à raison dequoy, aussi tost qu'ils sont nais, ils recoiuent en icelle, facilement quelque chose, ne ressemblant pas à la memoire des hommes âgez, laquelle remplie de tant de choses qu'ils ont veuës, tout le temps de leur vie, ne peut receuoir aucune chose d'auantage. Et pour ceste cause Platõ a dit, que tousiours nous racontions choses honnestes deuant les petits enfans, afin qu'ils soient incitez aux œuures de vertu, d'autant qu'ils n'oublient iamais ce qu'ils apprennent en cest âge. Et ne faut suiure le conseil de Galien, qui dit que depuis que nostre nature atteint toutes les forces qu'elle peut obtenir, il nous faut apprendre les arts & sciences: mais il n'a point de raison, si d'auenture il ne veut vser de distinction. Celuy qui doit apprendre le Latin, ou quelqu'autre langue, le doit faire en sa premiere: ieunesse: car s'il attẽd que son corps soit endurcy & creu parfaictemẽt, il n'apprendra iamais chose qui vaille. Au second âge, qui est l'adolescence,

Au Dialogue du iuste.

En sa harangue persuasiue aux bõs arts.

En l'Adolescẽce l'hõme as-

il faut trauailler en l'art de dialectique, pource que se commence à descouurir l'esprit & entendement, lequel en l'estude de Dialectique se peut rapporter aux liens & trauers que l'on met au pieds d'vne mule, auec lesquels cheminant quelques iours, elle apprend à aller l'amble. Ainsi nostre entendement duit & façonné aux reigles & preceptes de Dialectique, comme vne Haquenee à l'amble : à puis apres és sciences & disputes, vne gentille maniere de discourir & raisonner. L'hôme estant paruenu au tiers âge de iouuence, peut apprendre tous les autres sciences qui appartiennent à l'entendement, pource qu'il est desia assez manifeste & descouuert. Il est vray qu'Aristote excepte la Philosophie naturelle, disant que le ieune homme n'est pas disposé pour apprendre ceste maniere de lettres, enquoy il semble qu'il ait raison pour estre vne science, de plus grãde cõsideration & prudence que nul autre, Or donc sçachant

Semble toutes les differences d'esprit, pour ce que cest age est le plus tẽperé de tous, qu'il ne faut laisser passer, sans apprendre les lettres, qui sont pour seruir à l'homme.

l'âge auquel se doiuent apprendre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelle, où ne se traite autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'enfant de la maison du pere, pource que là mere, les freres, parens & amis qui ne sont de sa profession, lui font vn grãd destourbier d'apprendre. Cela se void clairement és escoliers natifs des villes & lieux où sont les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, sinõ pas grande merueille, qui deuienne iamais sçauant, A quoy l'on peut facilement remedier enuoyant par eschange des Vniuersitez, les natifs de la ville de Salamanque, estudier en la ville d'Alcala de Henares, & ceux d'Alcala, en Salamanque. Et quant à ce que l'hõme doit laisser son pays natal, pour deuenir vertueux & sage, est biẽ de telle importãce, qu'il n'y a maistre au mõde qui luy puisse de tant seruir & enseigner, se voyant specialiment priué de la faueur & plaisir de sa patrie.

En Geneſe. ch. 12.

Sors de ton pays (dist Dieu à Abraham) d'entre tes parens, & de la maison de ton pere, & t'en va au lieu que ie t'enseigneray ou i'agrandiray ton nom, & te donneray ma benediction. Dieu en dit autant à tous ceux qui desirent la vertu & science: car cõbien qui les puisse benir en leur pays, il veut neantmoins que les hommes se disposent par tel moyen qu'il ordonne, pour obtenir ces dõs & graces. Tout cela se doit entendre, pourueu que l'homme soit doüé d'vn bon esprit & naturel : car autrement, quiconque va à Rome, estant vne beste, retourne vne beste: il ne sert de gueres au rude & mal habile d'aller estudier à Salamanque, où il ne trouuera la chaire d'entendement, ny de prudence, ny hõme qui l'enseigne. Pour la troisiesme diligence, il faut trouuer vn maistre qui enseigne facilemẽt & auec methode, duquel la doctrine soit bonne & certaine, non pas sophistique ny de vaines considerations, car tout ce que fait l'escolier, en tout temps qu'il apprend & estu-

Tu ne feras riẽ maulgré Minerue.

de, est de croire tout ce que le maistre luy propose, pource qu'il n'a pas la discretion ny l'entier iugement pour discerner & separer le faux du vray: combien que soit chose casuelle, & non au chois de ceux-là qui apprennent d'aller en certain temps estudier aux vniuersitez, pourueus de bons ou mauuais maistres: comme il aduint à certains Medecins, desquels parle Galen, & lesquels ayant esté par luy conuaincus, par plusieurs experiences & raisons, des fautes qu'ils commettoient en leurs cures & pratiques, au grand preiudice de la santé des hommes, les larmes leur sortirent des yeux, & en la presence du mesme Galen, commencerent à maudire leur mauuaise fortune d'auoir rencontré mauuais maistres qui les auoient enseignez. Il est vray que se trouuent en certains escoliers des esprits si heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maistre, de maniere que si elle est mauuaise, ils la sçauent bien reietter, & approuuer, au contrai-

Au 8. de sa Methode, cap. 4.

re, ce qu'ils enseignent de bon. Ceux là enseignent beaucoup d'auantage le maistre, au bout de l'an, qu'ils ne sont pas enseignez du maistre: pource que doutans & interrogeant subtilemēt, ils font sçauoir au maistre, & respōdre choses fort hautes & subtiles, que iamais il n'eut apprins; si le disciple par la bonté de son esprit ne luy en peut ouurir le chemin: mais ne se trouuent gueres de tels, & les autres rustres rudes & ignorans sont infinis, & par ainsi seroit expedient (bien que ne se deust faire ceste eslection & examen, pour apprendre les sciēces) que les Vniuersitez se pourueussent tousiours de bons maistres doües d'vne saincte doctrine & bon entendement, afin qu'ils n'enseignent erreurs, ny fausses propositions aux ignorans. Pour la quatriesme diligence qu'il conuient employer, il faut estudier la science par bon ordre, commençant par les principes & élemés d'icelle, gaignant peu à peu le milieu & puis apres la fin, sans ouyr pre-

mierement autre matiere. Car i'ay tousiours pensé estre vne grãde faute, d'entẽdre plusieurs leçons de diuerses matieres, & de les reuoir toutes ensemble ou en son estude, pour autant que de cela aduient vn meslange de diuerses choses qui cõfondent l'esprit. De maniere qu'en la pratique, l'homme puis apres, ne se peut bien seruir des preceptes de son art, ny les asseoir en leur lieu cõuenable. Il vaut mieux apprendre chacune matiere à part, & par son ordre naturel en la composition: car de la mesme maniere qu'elle est apprinse, elle est assise & imprimee en la memoire. Ce que particulierement doiuent faire ceux qui de leur propre naturel ont l'esprit confus: auquel on peut facilemẽt remedier, entendant vne seule matiere, & puis celle qui la suit, quand elle est acheuee, iusques à la fin de l'art. Or Galen sçachant de combien il importoit, estudier les matieres auec bon ordre & methode, a faict vn liure pour enseigner la

De l'ordre de ses œuures.

maniere que l'on doit tenir à la lecture de ses œuvres, & à ce que le Medecin ne s'y rende confus. Autres tiennent que l'escolier, tandis qu'il estudie, ne doit manier qu'vn liure, comprenant entierement la doctrine qu'il veut sçauoir, où il doit lire, & non en plusieurs, afin qu'il ne se trouble ny cõfonde : enquoy ils ont grande raison. En fin ce qui rend l'homme fort docte & sçauant est le long espace de temps qu'il employe à l'estude des lettres, & l'espoir que la science prenne en son esprit profonde racine: car ny plus ny moins que le corps ne se maintien de l'abondance de ce que nous mangeons & beuuons en vn iour, ains de ce que l'estomac cuit & digere seulement: ainsi nostre entendemẽt ne se plaist & nourrit de ce qu'en peu de temps nous lisõs beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rumine souuent: nostre esprit se dispose iournellement de mieux en mieux, & auec laps de temps tombe en la cognoissance des choses, qu'il ne pou-

uoit ny entendre ny sçauoir au precedent. L'entendement a son principe accroissement, estat ou constitution & declinaison, ny plus ny moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en son adolescence, il a son accroissement en la iouuence & âge viril, l'estat en l'âge parfait, & commence à decliner en la vieillesse. Et pour ceste cause, celuy qui veut sçauoir en quel âge son entendement est le plus fort & vigoureux, sçache que c'est depuis trente trois ans iusques enuiron les cinquante : auquel temps se doiuent faire les graues autheurs, si ainsi est que durant leur vie, ils ayent eu quelques opinions cõtraires. Celuy qui veut composer & escrire des liures, le doit faire en cest âge, & non deuant ny apres, s'il ne se veut retracter ou changer d'opinion. Mais les âges des hommes ne sont en tous d'vne mesme sorte : car aucuns sortent de leur enfance, à douze ans, les autres à quatorze, les autres à seize, les autres à dixhuict. Les âges

En quel aage on doit escrire.

Il ne faut limiter les âges selon le nombre des ans. Gal.

de la cō- seruatiō de santé. de ceux-cy sont long, pource que iouuence arrive presque iusques à quarāte ans, leur âge arresté & parfait iusques à soixante. Ils obtiennēt pour la vieillesse autres vingt annees, de maniere qu'ils viuēt quatre vingts ans, qui est le terme des plus forts & robustes. Ceux desquels l'enfance est terminee à douze ans, ont la vie fort courte: ils commencent bien tost à raisonner, & bien tost la barbe leur viēt, lesprit ne leur dure gueres, & commencent à enuieillir & deuenir caducs à quarante ans, & meurent à quarante huict. De toutes les conditions que i'ay alleguees n'y en a pas vne qui ne soit fort necessaire, vtile & proffitable au ieune homme pour sçauoir: mais le principal point est d'auoir le naturel correspondant & conuenable à la science qu'il veut apprendre. Car nous voyons que plusieurs hommes, leur ieunesse estant passee, ont commencé à estudier, ont ouy de mauuais maistres, en leur pays, & par vn mauuais ordre, & neant-

Ainsi Balde estudia le loix estant vieil, & fut en icelles grand personnage.

moins en peu de temps, sont deuenus grands personnages. Mais si l'esprit defaut, Hippocrate dit que toute la diligence qui est employee à l'estude est perdue. Ciceron l'a cogneu en fin: car estant fasché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien seruy en son endroict, il dit en ceste maniere & sens. *Car qui est-ce autre chose de guerroyer cotre les Dieux, comme firent les Geans, sinon resister à la nature* (comme s'il eust voulu dire, y a-il chose qui ressemble mieux à la guerre des Geans contre les Dieux, que quand l'homme se met a estudier, ayant faute d'entendement? Car comme les Geans ne vainquoient iamais les Dieux, ains demeuroient tousiours vaincus: tout escolier qui voudra vaincre sa mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Ciceron mesme nous conseille de ne forcer ny contraindre la nature, pourchassant d'estre grand Orateur,

Au liure de l'ornement conuenable & decent.

& Aduocats, si elle ne le veut permettre, pource que nous trauaillerions en vain.

Icy est demonstré que la nature est celle qui rend le ieune homme propre & habille pour apprendre les sciences.

CHAP. II.

La nature habilite, l'art facilite, & l'vsage rẽd l'homme maistre.

Les anciens Philosophes disent par vne sentence fort commune & vsitee, que la nature est celle qui rend l'homme propre & habile pour apprendre : que l'art auec les preceptes & reigles, luy en donnent vn facile chemin, & que l'vsage & experience qu'il a des choses particulieres, luy donnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuure. Mais personne d'iceux n'a dit particulierement que c'est de ceste nature, ny sous quel genre elle se doit constituer. Ils ont dit seulement que venant à deffaillir en celuy qui apprend l'art, l'experience, les mai-

ſtres, les liures, & le trauail ne ſeruent de rien. Le populaire voyant vn homme de grand eſprit & habilité demõſtre incontinent que Dieu en eſt autheur: & ne ſe ſoucie d'aucune autre choſe, ains tient pour eſtre vne vaine imagination tout ce qui ne ſe rapporte là: mais les Philoſophes naturels ſe mocquent de ceſte maniere de parler. Car combien qu'elle ſoit pleine de pieté, & qu'elle contienne verité & religion, elle vient neantmoins de ce qu'il ignore l'ordre & eſtabliſſement que Dieu donna aux choſes naturelles, le iour qu'il les crea: car pour couurir ſon ignorance, & de peur que perſonne le puiſſe reprendre, ou cõtredire à ſon opinion, il certifie que tout ſe fait par la volonté de Dieu, & qu'il n'aduient aucune choſe que par ſa permiſſion diuine: mais pour autant que cela eſt tres veritable & notoire, il eſt digne de reprehenſion: car comme chacun demande (dit Ariſtote) ne ſe doit faire d'vne meſme maniere, auſſi ne doit on

Hippocrate.

Ariſt. au 1. des Topiques.

donner toute responce d'vne mesme maniere, combien qu'elle soit
Exemple. veritable. Estãt à ce propos vn Philosophe naturel, à deuiser, vn iour, auec vn Grammairien, vint à eux vn iardinier curieux, qui leur demanda pourquoy faisant tant bien son deuoir apres la terre de son iardin à la remuer cultiuer, becher, sarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonté, dehors ce qu'il y semoit, mais au contraire faisoit croistre facilement les herbes, quelle produisoit du sien? Le Grammairien respondit que cela venoit de la diuine prouidence, & qu'il estoit ainsi ordonné de Dieu pour le bon gouuernement du monde: mais le Philosophe phisicien se print à rire de ceste responce, voyãt qu'il referoit cela à Dieu, pource qu'il ne sçauoit pas le discours des choses naturelles, ny en quelles manieres elles produisent leurs effets. Le Grammairien le voyant rire, lui demanda s'il se mocquoit de luy, ou dequoy il se rioit. Le Philosophe,

respondit qu'il ne se rioit pas de lui, mais du maistre qui l'auoit tant mal enseigné: pource que des choses qui viennent de la prouidence diuine (comme les œuures supernaturelles) la cognoissance & solution en appartient aux Metaphisiciens, que nous appellons maintenant Theologiens. Mais la question du Iardinier est naturelle & appartient à la iurisdictio des Philosophes naturels, pource que cest effect prouient de certaines choses manifeste. Parquoy le Phisicien respondit que la terre ressemble à la marastre, laquelle entretient fort bien les enfans qu'elle a faicts & engendree: & oste la nourriture à ceux de son mary: de maniere que nous voyons les siens bien nourris & en bon poinct, & les autres maigres, attenuez & sans couleur. Les herbes que la terre produit du sien sont sortis tis de ses propres entrailles; & celles que le Iardinier fait leuer par force, sont venues d'vne au-

Il faut sçauoir les bornes & iurisdiction de chacune science. Arist. li. uree des Etiques chap. 4.

En l'E-pistre à Damagete.

tre mere, au moyen dequoy elle leur oste la vertu & l'aliment par lequel elles doiuent croistre, pour le donner aux herbes qu'elle a engẽdrees. Hippicrate raconte aussi qu'ainsi qu'il fust allé voir ce grand Philosophe Democrite, il luy fist entendre les folies que le vulgaire disoit de la medecine : à sçauoir que se voyãt exempts de la maladie, il certifioit, que Dieu seul les guarissoit, & que sans la volonté d'iceluy, l'industrie du medecin ne seruoit pas beaucoup. C'est vne maniere de parler tant ancienne, & l'ont tant de fois debattuë les Philosophes naturels, que seroit peine perduë de la penser faire oublier: ioint qu'il n'est conuenable de ce faire, pour autant que le vulgaire ignorant les causes particulieres de quelque effect, respond mieux & plus veritablement par la cause vniuerselle, qui est Dieu, que non pas autrement. Et pourtant me suis-ie plusieurs fois mis à considerer, d'où vient que le commun peuple attribuë tant vo-

lontiers toutes choses à Dieu, & non à la nature, ayant en horreur les moyés naturels, Ie ne sçay pas si i'en ay peu comprendre la raison: toutefois est il aisé à entendre, que le peuple parle de ceste maniere, pour sçauoir que les effects se doiuent entierement attribuer à Dieu, & quels à la nature: ioinct que les hommes, pour la pluspart, sont impatiens, qui veulent que leur desir soit incontinent accomply. Et comme ainsi soit, que les moyens naturels soient de grande estendüe, & operent par laps & cours de temps, il n'a pas la patience d'y regarder: & sçachant que Dieu est tout-puissant, qui faict en vn moment tout ce qu'il luy plaist, suiuant les exemples qu'il en a, il voudroit qu'il luy donnast santé cõme au Paralitique: science, comme à Salomon, & richesses comme à Iob, qu'il le deliurast de ses ennemis, comme il a diliuré Dauid. Lautre raison de ceste maniere de parler, est que les hommes sont arrogans, & presomptueux, plusieurs desquels

desirent en leur cœur, que Dieu leur face quelque grace speciale & particuliere que ce ne soit, par la voye commune (comme est de faire luire le Soleil sur les iustes & les mauuais, & faire pleuuoir pour tous en general) pource que les graces sont d'autãt plus estimees qu'elles sont octroyees à moins de personnes, Et pour ceste cause auons nous veu plusieurs hommes feindre des miracles és maisons & lieux de deuotion, afin que le peuple accoure à ceux incontinent, & les tienne en gran de veneration (comme personnes auec lesquels Dieu s'est rendu familier) de maniere que s'ils sont pauures, le peuple les fauorise de grandes aumosnes, & aucuns en tombẽt en interest. La troisiesme raison est, que les hommes se veulent reposer, & ne veulent prendre aucune peine, veu que les choses naturelles sont tellement disposees, que pour en sçauoir les effects, il est besoing de trauailler: & pourtant voudroient

lis que Dieu vsast en leur endroit de sa toute puissance, & que sans aucun trauail, leurs desirs fussent accõplis. Ie laisse à part la malice de ceux qui demdandent à Dieu des miracles pour tenter sa puissance, & cognoistre s'il les pourra faire: autres, qui par vne vengeãce, demanderẽt le feu du ciel: & autres chastimens tres-cruels. La derniere raison viẽt de ce que le vulgaire est fort religieux, & desireux de l'hõneur de Dieu & aduãcemẽt de sa gloire: ce qui aduient beaucoup plustost par les miracles, que par les effets naturels, Mais le vulgaire des hõmes ne sçait pas les œuures supernaturelles & prodigieuse que Dieu fait, pour mõstrer à ceux qui sõt ingnorans cõme il est tout puissãt, & qui les fait pour approuuer sa doctrine: sans laquelle necessité il ne les feroit iamais. Ce qui est aisé à entendre, considerant que Dieu n'execute plus maintenãt ces œuures estrãges du vieil & nouueau testament, pource qu'il a mis toute diligence d'informer les hõ-

mes, par miracles de sa verité. De penser maintenant qu'il retourne approuuer, par nouueaux signes & miracles, sa saincte doctrine (en resuscitant les morts, donnant la veuë aux aueugles, & guarissant les boiteux & les paralitiques) c'est vne grande erreur: car Dieu enseigne
Iobe. 33. vne fois ce qui est conuenable aux hommes, Ie prouue par miracles, & ne le repete point. *Dieu parle vne fois, & ne repete ce qu'il a dit.* Le plus grand indice que i'aye pour descourir si vn homme n'a pas l'esprit approprié à la Philosophie naturelle, est de le voir attribuer toutes choses au miracle, sans aucune distinction: & au contraire ne faut douter du bon entendement de ceux lesquels ne cessent tant qu'ils sçachent la cause particuliere de quelque effect. Ceux-là sçauent bien que se trouuent certains effects, qui se doiuent mediatement referer à Dieu, comme sont les miracles: & autres à la nature, comme ceux qui naissent & prouiennēt de certaines cau-

Mais quand nous parlons de l'vne & l'autre maniere, nous establiſſons Dieu autheur de tout: Car quand Ariſtote à dit, Dieu & la nature ne font rien en vain, il n'a voulu entendre que la nature fuſt quelque choſe vniuerſelle ayant iuriſdictiõ ſeparee de Dieu: mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu eſtablit en la compoſition du monde, afin que ſuccedent les effects qui ſont neceſſaires pour la conſeruation d'iceluy. Par ainſi a l'on couſtume de dire, que le Roy & le droict ciuil ne font tort à perſonne: en laquelle maniere de parler, nul n'entend que ce nom (Droict) ſignifie aucun Prince, qui ait iuriſdiction ſeparee de celle du Roy, mais tient que ceſt vn terme qui comprend, par la ſignification, toutes les loix & ordonnances que le Roy à faites, pour la conſeruation de ſa Republique. Et ny plus ny moins que le Roy ſe reſerue des cas qui ne peuuent eſtre determinez par le droict, tant ils ſont grands & eſtran-

Au premier liure du Ciel.

ges, Dieu pareillement se reserue les effects miraculeux, qui ne peuuent estre produits des causes naturelles. Mais il faut bien noter icy, que celuy qui les doit cognoistre tels, & les discerner des œuures naturelles, doit estre grand Philosophe naturel, & sçauoir de chacun effet, la certaine cause d'iceluy. Et neantmoins tout cela ne suffit, si l'Eglise Catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de lettres trauaillent apres l'estude du droict ciuil, & le retiennent en leur memoire pour sçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinaison & arrest de tel & tel cas : ainsi nous autres Philosophes naturels (comme entendus en ceste faculté) mettons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu fist, le iour qu'il créa le monde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il a voulu que les choses soient succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, & si vn homme de lettres alle-

L'ignorance de la Philosophie naturelle prend pour miracle ce qui ne l'est pas.

guoit en ſes eſcrits, pour choſe bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, ſans monſtrer la loy & raiſon, par laquelle il le veut decider. Les Philoſophes ſe rient auſſi de ceux qui diſent, ceſte œuure eſt de Dieu, ſans denoter l'ordre & diſcours des choſes particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut preſter l'aureille à qui le requiert, & d'abolir & caſſer vne loy iuſte, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement, ainſi Dieu ne veut eſcouter celuy qui demande des miracles & faits, par deſſus l'ordre de nature, ſans qu'il en ſoit beſoing. Car combien que le Roy caſſe & eſtabliſſe tous les iours des loix, & change l'ordre de la Iuſtice (tant pour la diuerſité des temps, que pource que le conſeil de l'homme eſt caduc & muable, qui ne peut, pour vne fois attaindre à la droiture & iuſtice) ſi eſt-ce que l'ordre naturel de tout l'vniuers, que

nous appellons nature, est certain depuis que Dieu a cree le monde, auquel l'on ne sçauroit ny adiouster ny diminuer chose que ce soit, pource que Dieu la estably auec telle sagesse & prouidence, que de requerir vn tel ordre n'estre gardé, & vouloit rédre les œuures de Dieu imparfaites & defectueuses. Mais retournant à ceste sentence tant visitee des Philosophes anciens, *La nature fait habile*, il faut entendre que l'on trouue des esprits & habilitez que Dieu departit & diuise entre les hommes, hors de l'ordre naturel, comme fut la science des Apostres, lesquels d'hómes lourds & idiots, furent miraculeusement inspirez, & remplis de science & de sçauoir. Quant a ceste maniere d'habilité & science, ne se peut verifier cecy, *Nature faict habile* pource que c'est vn œuure qui se doit entierement rapporter à Dieu, & non pas à la nature. Il faut entendre le mesme de la science des Prophetes, & de tous ceux ausquels

Dieu a fait quelque grace. Il y a vne autre maniere d'habilité entre les hommes, qui leur vient, pource que nature les a engendrez par l'ordre & moyen ordonné de Dieu à cest effect, & de ceste maniere dit on certainement, *Nature soit habile.* Car, comme nous prouuerons au dernier chapitre de cest œuure, il y a vn tel ordre & couention és choses naturelles, que si les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde & pensent à les garder, tous leurs enfans seront sages, & ne s'en faudra pas vn. Cependant ceste signification de nature est fort vniuerselle & confuse, & l'entendemēt n'est pas content, & ne cessa tant qu'il sçache le fait particulier, & la derniere cause : & pourtant est besoing trouuer vne autre signification de ce nom (Nature) qui conuienne mieux à nostre propos Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent d'auantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui dō-

Au 2. li. de Phy-sica auscultatione,

ne estre à la chose, & est principe de toutes ses œuures. Et en ceste signification, nostre ame raisonnable, à iuste raison, s'appellera nature, pource que nous tenons d'elle, l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous nos faits & actions. Mais comme ainsi soit, que toutes les ames raisonnables soient d'egalle perfection, tant celle du sage & sçauant que celle de l'ignorant) on ne sçauroit certifier en ceste signification, quelle est la nature qui rend l'homme habile. Car si cela estoit vray, tous les hõmes seroient esgaux en esprit & sçauoir. Par ainsi le mesme Arristote a trouué autre signification de nature, qui est cause que l'homme est habile, ou inhabile. Car il dit, que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud, froid, sec, humide, se doit appeller nature: pource que de ceste nature procedent toutes les liberalitez de l'homme, toutes les vertus & vices, & ceste grande varieté d'esprits que

En la 30 sect. proble 1.

nous voyons. Ce qu'il peut appertement cognoistre & prouuer, en considerant les aages d'vn homme tressage, lequel en son enfance n'est autre qu'vn brut animal, n'vsant d'autre puissances que de celles de l'ire & conuoitises: mais estant venu en l'aage d'adolescence, il commence à descouurir vn esprit admirable, qui luy dure iusques à certain temps, & non plus: car suruenant la vieillesse, il va perdant son esprit de iour en iour, iusqu'à tant qu'il deuienne caduc. Il est certain que ceste diuersité d'esprit, procede de l'ame raisonnable, laquelle en tous âges, est tousiours de mesme, sans receuoir en ces forces & substance, aucune alteration ou changement, n'estoit qu'en chacun aage: l'homme obtient vn diuers temperament & contraire disposition, à raison de laquelle l'ame faict vne chose, en enfance: vn autre, en ieunesse, & vne autre en vieillesse: & pourtant voyons nous euidemment, puis qu'vne

Hippocr. à vse de mauuais termes, disant que l'ame de l'home va tousiours en auant, iusques à la mort 6. ep. part. 3. com. 5.

mesme ame fait œuure contraires en vn mesme corps, à cause du contraire temperamēt en chacun âge, quand nous voyons deux ieunes hōmes, l'vn habille & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce corps le temperament de l'vn est different de l'autre: lequel pour estre principe de toutes les œuures de l'ame raisonnable) les Medecins & Philosophes ont appellé, nature: de laquelle signification est proprement verifiee ceste sentence, *Nature fait habile.* En confirmation de ceste doctrine, Galien a escrit vn liure par lequel il prouue que les mœurs de l'ame suiuent le temperemment du corps où elle reside & qu'à raison de la chaleur, froidure, humidité, & secheresse de de la region en laquelle les hommes habitent, des viandes qu'ils mangent des eaux qu'ils boiuent, & de l'air qu'ils respirent, les vns sont ignorans, & les autres sages: les vns vaillans, & les autres coüards: les vns cruels, & les autres miseri-

Hipp. & Gal. l. 1. de la nature humaine, & Plat. au Phedre.

Les mœurs de l'ame suiuent le temperamēt du corps.

cordieux: les vns secrets & les autres ouuers: les vns menteurs, & les autres veritables : les vns traistres, & les autres loyaux: les vns inconstans: les autres arrestés: les vns doubles, les autres simples: les vns chiches, & les autres liberaux: les vns honteux, & les autres eshontez: les vns incredules, & les autres aysez à persuader. Et pour le prouuer, il s'est senty de plusieurs passages d'Hipocrate, de Platon, & d'Aristote, lesquels certifient que la difference des nations, tant en la composition du corps, comme és conditions de l'ame vient de la varieté de ce temperament. Or on voit clairement combien different les Grecs, des Scytes, les François, des Espagnols: les Indiens, des Allemans: & les Aethiopiens, des Anglois. Ce qui ne se voit seulemẽt és Regions tant lointaines & separees l'vn de l'autre: mais si nous considerons les prouinces de toute l'Espagne, nous pourrons departir les vertus & vices susdits aux ha-

D'où uient la difference des nations.

bitans d'icelles, selon qu'il leur seront propres. Et si nous considerôs l'esprit: & mœurs des Catelans, Valencians, Murcians, Granadins, Andaluzes, Estre megnois, Portugais, Gallegues, Asturians, Montagnois, Biscains Nauarrois, Arragonnois, & Castillans. Qui ne verra & cognoistra la difference qui est entr'eux, non seulement en la figure du visage & composition du corps. mais aussi és vertus & vices de l'ame? ce qui vient de ce que chacune prouince des susdites nations, obtient son different particulier temperament. Et non seulement se voit ceste diuersité de mœurs és regions tant esloignees, mais aussi es lieux, distans seulement d'vne petite lieuë l'vn de l'autre, où vous ne sçauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galien escrit en son liure est le fondement de ce mien œuure. Et combié qu'il ne touche particulierement aux differences du naturel & ha-

bilité des hommes ; ni aux sciences que chacune demande en particulier: si a il bien entẽdu qu'il estoit necessaire de partir les sciences aux ieunes hommes, & donner à chacun celle que son naturel requeroit. Et a dit en outre, que les republiques bien ordonnees deuroient establir homme de grande prudence & sçauoir qui descouurissent en l'âge tendre l'esprit & naturelle industrie d'vn chacun, pour leur faire apprendre l'art qui leur seroit conuenable, sans le laisser à leur élection.

Aug. 9. liure de Placitis Hippo. & Platonis.

Quelle partie du corps doit estre bien temperee, afin que l'enfant soit habile, ou de bon esprit.

CHAP. III.

Le corps humain a vne si grande varieté de parties & puissances (chacun appliquee à la fin qu'il ne sera hors de propos, ains neces-

faire sçauoir premierement quel membre nature a ordonné pour instrument principal, à ce que l'hõme fust sage & prudent. Car il est certain que nous ne raisonnons pas du pied: que nous ne cheminons de la teste: que nous ne voyons, du nez: & que nous n'oyons pas, des yeux: mais que chacune de ses parties à son propre vsage & particuliere compositiõ, pour l'œuure qui luy est conuenable. Deuant que Hippocrate & Platon fussent au monde, les Philosophes naturels tenoient pour certain, que le cœur estoit la principale partie ou residoit la faculté de la raison, & l'instrument, au moyen duquel nostre ame exerce les œuures de prudence, l'esprit de memoire & d'entendement: Et pourtant l'escriture saincte s'accommodant à la commune maniere de parler de ce tẽps-là, appelle en plusieurs endroicts, le cœur, la partie superieure de l'hõme. Mais ces deux graues Philosophes estans venus au monde, don-

Le cœur & ce qui est au de-

nerent à entendre que ceste opiniõ estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & experiences, que le cerueau est le siege principal de l'ame raisõnable. Ce que tous ont accepté, horsmis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Platon, estre tourné refraischir & renouueller la premiere opinion la rendant probable par argumens topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas debattre en cest endroict quelle est la plus certaine opinion: car il n'y a pas vn Philosophe qui n'aduouë que le cerueau est l'instrumẽt ordonné de nature, pour rendre l'homme sage & prudent: il conuient declarer seulement qu'elles doiuent estre les cõditions de ceste bien organisee & composee, & afin que le ieune homme (à ceste occaoccasion) ait bon esprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualitez, à ce que l'ame raisonnable puisse commodément faire les œuures d'entendement & prudence. La premiere est la bonne

dans du corps à sentiment, & n'est participant de sapience: mais le cerueau est cause de toutes ces choses Hippoc, au liure De morbo sacro.

composition d'autre, que les parties d'iceluy soyent bien vnies: la troisiesme que la chaleur n'excede ou surpasse la froidure, ny l'humeur, la siccité: la quatriéme, que la substance soit composée de parties subtiles & fort delicates? En bonne composition sont comprises quatre autres choses: la premiere est la bonne figure: l'autre, la suffisante quantité: la troisiesme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules separez & colloquez chacune en son lieu: la quatriéme que la capacité d'iceux ne soit plus grande ni moindre qu'il faut pour leur office, Galien demonstre la bonne figure du cerueau, considerant par le dehors la forme & composition de la teste: qui seroit telle qu'il faudroit, dit-il, prenant vne boule de cire, parfaictement ronde que l'on manieroit doucement & applatiroit par les costez, de maniere qu'elle fit vn font, & le derriere de la teste vn peu esleué & comme bossu: dont s'ensuit que celui qui a la front bien

Au liure de l'art de Medecine, chа. 11.

plat, & le derriere de la teste malfaict & vny, n'a pas la figure de cerueau demonstrant qu'il soit de bon esprit. Quand à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame a besoing, pour discourir & vser de raison, c'est chose merueilleuse, qu'entre les bestes brutes, il n'y a pas vne qui ait tant de ceruelle que l'homme: de maniere que deux puissans bœufs n'en ont pas tant qu'ils s'en trouuera au cerueau de l'homme, quelque petit qu'il soit: & ce qui est le plus notable, entre les bestes brutes, celles qui approchét le plus de la prudence & discretion humaine (comme le singe, le renard & le Chien) ont plus grande quãtité de ceruelle que les autres, quoi qu'ils soient plus grand de corps. Et pour ceste cause Galien dit que la petite teste en l'homme est tousiours vicieuse, pource qu'il a faute de ceruelle. Et certifie pareillement que si la grosse teste vient de l'abondance de matiere mal appropriee, lors

Quantité de la ceruelle de l'hõme.

Les animaux approchant de la prudence de l'homme ont beau-

coup de ceruelle que nature les forma, c'est mauuais signe, pource qu'elle est toute cõposee d'os & de chair, & quelle n'a gueres de ceruelle. Comme il aduient és fort grandes & grosses oráges, lesquelles estant ouuertes n'ont guere de ius & moüelle, mais beaucoup d'escorce. Il n'y a chose qui offence tant l'ame raisonnable que d'estre en vn corps chargé d'os, de graisse & de chair. Et pour ceste cause Platon dit que les chefs des hommes sages, sont ordinairement imbeciles, & aisément offencer de la moindre occasion du monde, pource que nature les a fait legers & delicats, & ne les á voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offencer l'esprit. Et est tant veritable ceste doctrine de Platon: que combien que l'estomac soit si esloigné du cerueau, il l'offence neantmoins, s'il est plein de gresse & de chair, & pour confirmation de cela, Galien dit que le ventre gros engendre gros entendement: & cela vient de ce que le cerueau & l'esto-

Au liure de l'art de medecine, chap. 21.

Ce qui offence l'ame raisonnable.

Au dialogue de la nature.

Il y a deux manieres d'hõmes gros, les vns pleins de chair, d'os & de sangc les autres de graisse

mac sõt liez & ioints ensemble par le moyen de certains nerfs, qui communiquent leurs maux l'vn à l'autre: & au cor traire, si l'estomac est sec & decharné, il aide beaucup à l'esprit, cõme nous voyons en ceux qui ont faim & necessité. Perse s'est fondé en ceste doctrine, quand il a dit que le ventre donnoit l'esprit à l'hõme. Mais ce que plus on doit noter en ce cas est, que si les autres parties du corps sõt grosses & charneuses, qui font l'homme de grande corpulence. Aristote dit, que elles luy font perdre l'esprit. Et pourtãt suis-je certain, que si l'hõme à grosse teste (combien que nature forte en ait esté cause, & que ce soit d'aduenture aduenu par la quantité de la matiere bien appropriee) il n'a pas l'esprit si bon que s'il auoit la teste moyẽne. Aristote neantmoins est de contraire opinion, demandant pour quelle raison l'homme est le plus sage de tous animaux. A quoy il respond ne se trouer aucun animal qui ait tant petite teste que

& ceux ci sont fort ingenieux.

Au 4. liure des parties des animaux.

En la 30 section, proble. 3.

l'homme, au regard de son corps: & entre les hommes, dit-il, ceux là sont les plus sages, qui ont la teste moindre: mais il n'a point de raison en cela: car s'il ouuroit la teste d'vn homme, pour voir la quantité de la ceruelle qui est dedans, il trouueroit qu'il n'y en a pas tant en la teste de deux cheuaux, qu'en la teste de cest homme là. Mais i'ay trouué par experience qu'en ceux qui sont petits, il est meilleur & vaut mieux que la teste soit vn peu grande, & petite, au contraire en ceux qui sont grãds de corps, pource qu'en ceste maniere se trouue la moyenne quantité, par laquelle l'ame raisonnable execute bien son œuure. D'auantage, le cerueau a besoin de quatre ventricules, afin que l'ame raisonnable puisse discourir & philosopher: l'vn doit estre assis au costé droit d'iceluy: le second en l'autre costé, le troisiesme au milieu de ces deux, & le quatriesme en la derniere partie du cerueau. Nous dirons cy apres dequoy

Les petits hommes doiuent auoir grãde teste, & les grands petite.

Le cerueau a quatre ventricules.

seruent à l'ame raisonnable ces ventricules & capacitez larges ou estroites, quand nous traicterons des differences de l'esprit de l'homme. Mais ce n'est pas assez aussi que le cerueau soit bien formé, qu'il y ait vne suffisante quantité, & le nombre des ventricules que nous auons dit, auec leur capacité petite ou grãde, si les parties d'iceluy ne gardent vne certaine maniere de continuation, sans estre diuisées. Et pour ceste cause auons nous veu, à cause des playes de la teste, aucuns hommes perdre memoire, autres l'entendement: & autres l'imagination: & combien que le cerueau apres la guarison, se vienne à rejoindre, il n'a toutesfois l'vnion naturelle qu'il auoit au precedent. La troisiesme condition: des quatre principales estoit du cerueau bien temperé d'vne chaleur moderée, & sans l'excez des autres qualitez. Nous auons dit autre part, que ceste disposition là s'appelle bõne nature: pour estre celle qui principalemẽt rend l'hõ-

Ce qui aduient pour les playes de la teste.

me habille, & la contraire, inhabile. Mais la quatriesme, du cerueau composé de parties subtiles & fort delicates est de plus grande importance que tous les autres, comme dit Galien. Car voulant demõstrer la bonne composition du cerueau, il dit que l'esprit subtil monstre que le cerueau est formé de parties subtiles & fort delicates : & si l'entendement est tardif, il denote vne grosse substance, & ne fait mētion du temperament. Le cerueau doit auoir ces qualitez, afin que l'ame raisonnable puisse deuëment exercer son office : mais il y a icy vne grande difficulté, qui est que si nous anatomisons ou faisons dissection de la teste de quelque beste brute, nous trouuerons que le cerueau d'icelle est composé de la mesme sorte que celuy de l'homme, auec toutes les susdites conditiõs. A raison dequoy peut-on entendre que les bestes brutes se seruent pareillement de prudence & de raison, au moyen de la compositiõ de

Au liu. do l'art medicinal, ch. 12.

leur cerueau: ou bien faut dire: que nostre ame raisonnable ne se sert de ce membre pour instrument principal, par lequel elle fait son office: ce qui ne se peut certifier, Galien respond à ce doute, disant Certainement on peut douter si au genre des animaux, appellé irraisonnable. Il y a point quelque raison. Car il est exempt de celle qui consiste en la voix, que l'on appelle parole, parauenture tous animaux sont participans de celle qui est cõceuë en l'esprit, que l'on dit iugement: combien qu'elle soit donnee aux vns moins & aux autres plus, Mais, certes, personne ne doute que par ceste mesme raison l'hõme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux. Galien donne à entendre par ces paroles (bien que ce soit auec quelque crainte) que les bestes brutes participent de raison, les vnes plus que les autres & qu'elles seruent d'argumens & discours, combien quelles ne les puissent exprimer de parole, & que

En la harangue persuasiue aux bõs arts,

la differéce qu'il y a d'elles à l'hõme, consiste en ce que l'homme est plus raisonnable, & se sert plus parfaitement de prudence. Le mesme Galien prouue aussi par plusieurs experiences & raisons que les ames (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent attaindre par leur esprit à choses plus hautes, & semblent qu'Aristote & Platon, n'ont iamais trouué. Aristote à voulu dire cela mesme demãdant pourquoy l'homme est plus prudent que tous les animaux, & en vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus iniuste de tous les animaux: en quoy il declare cela mesme que Galien a dit au lieu sus allegué. La difference qu'il y a de l'homme à la beste brute, est la mesme qui se trouue entre l'homme ignorant & le sage: & ne faut douter de cela, excepté que les bestes brutes ont la memoire, l'imagination & autre puissance qui ressemble l'entendement: comme le signe ressemble l'hõme, estant chose certaine que

Au 2. de sa Meth. chap. 7

En la 29 sect. pro. ble. 6.

leur ame s'aide & se sert de la cō-
composition du cerueau, laquelle
estant bonne & telle qu'il est con-
uenable, exerce fort bien son œuure
& auec grande prudēce: & si le cer-
ueau est mal cōposé elle fait mal son
office Ainsi voyons nous des asnes
qui sont propremēt du naturel alle-
gué cy deuant: l'on en trouue tant
d'autres malicieux qu'ils surpassēt
leur espece. Entre les cheuaux s'en
trouuēt plusieurs vicieux, & autres
generaux: les vns plus aisez à dres-
ser que les autres: ce qui viēt du cer-
ueau qu'ils ont bien ou mal cōposé.
Nous donnerons au chapitre ensui-
uant la raison & solutiō de ce doute,
pource que là est encores touché
ceste matiere. On trouue au corps
autres parties, du temperamēt des-
quels despend l'esprit aussi bien
que du cerueau: desquelles nous
traitterōs au dernier chapitre de ce
liure. Mais hormis icelles & le cer-
ueau, il y a au corps vne autre substā-
ce, de laquelle se sert en ses œuures
l'ame raisonnable: & veut ses trois

dernieres qualitez aussi bien que le cerueau, qui font la suffisante quantité, la substance, delicate & le bon temperament. Ce sont les esprits vitaux, & le sang des arteres, qui courẽt par tout le corps, adherans & joincts à l'imagination & suiuant la contemplation. L'office de ceste substance spirituelle est de resueiller les puissances de l'homme, & de leur donner force & vigueur, à ce qu'elles puissent exercer leurs actions. Et cognoist on cela appertement si l'on vient à cõsiderer les mouuemens de l'imaginatiue & ce qui aduient apres en l'œuure. Car si l'homme se met à imaginer en quelque honte qu'on luy aura faite, le sang des arteres accourt incontinent au cœur, & resueille la puissance de l'ire, & luy donne chaleur & force pour s'en venger. Si l'homme pense en quelque belle femme, ou que par l'imagination, il cuide estre en l'acte venerien, & ses esprits vitaux accourent incontinent aux membres genitaux,

Office de la substance spirituel.

nitaux, pour leur donner force & vigeur. Le mesme aduient quand il nous souuient de viande delicate & sauoureuse: car incõtinent ils accourent à l'estomac & font venir l'eau à la bouche, & est leur mouuemét si leger que si quelque femme enceinte à enuie de manger quelque chose & qu'elle se l'imagine tousiours, nous voyons par experience, qu'elle vient à auorter, si bien tost on ne luy en fait passer son enuie, en luy baillant. Cela viét de ce que ces esprits vitaux, deuant que ce desir suruienne, sont au ventre aydans la femme à soustenir la creature, de maniere que par la nouuelle imagination du manger, ils viennent à l'estomac, afin de resueiller l'appetit: cependant si le ventre n'est pourueu d'vne grande force & vertu de retention, il ne la peut soustenir: & par ce moyen la femme vient à auorter. Galien entendant la condition de ces esprits vitaux, conseille aux Medecins de ne donner à manger aux malades,

Commét & pourquoy les femmes auortét.

Au 1. des Aphori com. 7.

estant les humeurs crus & à cuire, pource qu'aussi tost qu'ils sentent qu'il y a à manger en l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoient & s'en viennent à l'estomac, afin de luy ayder. Le cerueau reçoit ce mesme bien & secours par ces esprits vitaux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entendre, imaginer & exercer la memoire, sans lesquels, elle ne peut faire son office. Et cõme la grosse substance & mauuais temperament du cerueau, font perdre l'esprit: ainsi les esprits vitaux & le sang des arteres (n'estant delicats & de bon temperament) empeschent l'homme de discourir & raisonner. Et pour ceste cause Platon à dit que la douce & bõne temperature du cœur rend l'esprit aigu & subtil, ayant prouué ailleurs que le cerueau, & non pas le cœur est le principal siege de l'ame raisonnable: & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoiuent telle substance & temperament qu'à celui

Au Dialogue de la science.

qui les forme. De ce sang des arteres s'entend ce qu'Aristote à dit, que les hõmes ayant le sang chaud, delicat & pur, sont bien composez, & ont ensemble les forces corporelles, & l'esprit prompt & vif. Les medecins appellent ces esprits vitaux, Nature: pource qu'ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier ceste sentence, *Nature faict l homme habile.*

Au 2. li. des parties des animaux.

Hoppocrate au 1. des Aphorismes.

Icy se demonstre que l'ame vegetatiue, sensitiue & raisonnable. sont scauantes sans que nul les enseigne, ayant le temperament conuenable pour exercer leur office.

CHAP. IIII.

LE temperament des quatre premieres qualitez, (qu'ailleurs nous aplons nature) à si grande force pour faire que les plantes, les

bestes bruttes & l'homme exercent certainement le deuoir & office propre & conuenable à chacune espece, que s'il vient d'auanture au poinct parfaict qu'il peut auoir: tout soudain, & sans que personne les enseigne, les plantes sçauent former racine en terre, attirer l'alimēt pour elles, le retenir, le cuire, & retirer les excremens: aussi les bestes brutes cognoissent aussi tost qu'elles sont nees, ce qui est conuenable à leur naturel, & fuyent ce qui leur est mauuais & nuisible.

Et ce qui estonne le plus ceux qui ne sçauent la Philosophie naturelle, est que l'homme ayant le cerueau bien temperé & disposé selon que requiert quelque science: incontinent & sans l'auoir oncques apprins de personne, dit touchant icelle, & mes en auant choses si hautes & subtiles qu'on ne le sçauroit croire. Les Philosophes vulgaires voyans les œuures merueilleuses des bestes brutes, disent qu'ils ne s'en faut esmerueiller: pource qu'el-

Opinion des Philosophes vulgaires, touchant les œuures des bestes.

les font telles choses par vn instinct de nature, laquelle enseigne à chacun, en son espece, ce qu'il doit faire. Ils disent bien en cela, pource que desia nous auons dit & prouué que nature n'est autre chose que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel est le maistre qui enseigne aux ames, cõme elles doiuent exercer leur office: mais ces Philosophes appellent instinct de nature certain amas de choses, qu'ils cuident entendre: mais ils n'ont iamais peu declarer ny donner à entẽdre que c'est. Les graues Philosophes comme Hypocrate, Platon, & Aristote, referent toutes ces œuures merueilleuse à la chaleur, froidure, humidité & siccité, comme premier principe, & ne passe plus auãt: & demandant qui a enseigné aux bestes brutes de faire œuures desquelles nous sommes esmerueillez, & aux hommes à discourir par raison. Hippocrate respond, *Les natures de tous sans docteur & maistre*, comme s'il vouloit dire. Les fa-

Au liur de l'aliment.

cultez ou le temperament auquel tout ce que dessus consiste, sont toutes sages & sçauantes, sans auoir rien apprins de personne. Ce qui est assez manifeste, considerant les œuures de l'ame vegetatiue & de toutes les autres qui gouuernent l'homme: car si elle a vn peu de semence humaine, auec vne bonne temperature, bien cuite & assaisonnee, elle fait vn corps tant bien composé, si parfait & beau, que les meilleurs statuaires du monde ne se sçauroient contrefaire. De maniere que Galien esmerueillé de voir vne tant merueilleuse fabrique, le nombre des parties d'icelle, le siege, la figure & l'vsage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'estoit possible que l'ame vegetatiue & le temperament sçeussent faire vn œuure tant admirable: & que Dieu estoit autheur d'iceluy, ou bien quelque intelligence tres-sage. Mais nous auons desia reprouué ailleurs ceste maniere de parler, car il n'aduient pas bien aux

Au liure intitulé De fœtu formatione.

Philosophes naturels de rapporter les effects immediatement à Dieu, l'aissant les causes mestoiennes & secondes, principalement en ce cas, auquel nous voyons par experience, que si la semence humaine, est de mauuaise substance, & n'est de cõuenable temperament, l'ame vegetatiue, fait mille choses non conuenables. Car si sa semence est plus froide & humide qu'il ne faut. Hippocrate dit que les hommes deuiennét Eunuques, ou Hermaphrodits: si elle est trop chaude & seiche, Aristote dit qu'elle les fait contrefaits, ayant les iambes tortues & le nez plat camus, cõme ceux d'Ethiopie: si elle est humide (dit mesme Galié) les hõmes deuiénent grands & puissans: & si elle est seiche, elle les fait de petite stature. Ce qui est grand des-honneur & deformité au genre humain: & en tel cas, ny a occasiõ de loüer la nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit autheur, nulle de ses susdites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussét

Au liure de l'air, des lieux & des eaux 14. sect. proble 4.

Au liure de la meilleure cõstitutiõ du corps. cha. 4.

Au dialogue de la nature.

parfaits: & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde, qui ayent esté faits de la main de Dieu: cõme dit Platon: car tous les autres sont naiz depuis par le moyen des secondes causes, lesquelles se trouuant bien ordonnees, l'ame vegetatiue exerce tresbien son office: mais si elles se trouuent autrement, elle produit comme i'ay desia touché, mille absurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à cest effet, est quand l'ame vegetatiue est bien temperee: autrement que Galien & tous les Philosophes du monde, ameinent la raison pourquoy l'ame vegetatiue à tant de sçauoir & puissance au premier âge de l'homme (à former le corps, le croistre, le nourrit) & estant venu à la vieillesse, elle ne le peut faire: entant que si l'homme vieil vient à tomber vne dent, il ny a moyen qu'elle retourne iamais, au lieu que si l'enfant perdoit toutes les dents ensemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres: & puis

comme il est possible qu'vne ame, qui n'a fait autre chose en tout le cours de la vie, sinon attirer la viáde, la retenir, la cuire, reieter les excremens, & s'engendrer & refaire les parties qui defaillent, en fin de la vie, se soit oubliee, & ne puisse plus faire ce quelle auoit accoustumé? Il est certain que Galien respódra que l'ame vegetatiue est sage & puissante en l'enfance, à cause de la grande chaleur & humidité naturelle: & quelle n'a le sçauoir & puissance en l'enfance, à cause de la froideur & siccité du corps en cest âge là. Le sçauoir de l'ame sensitiue despend aussi du temperament du cerueau: car il est tel que l'œuure d'icelle requiert & demande, elle exerce bien son office: autrement elle y commet faute, aussi bien que l'ame vegetatiue. Galien pour contempler & cognoistre à veuë d'œil, le sçauoir & l'industrie de l'ame sensitiue, print vn cabry en naissant, lequel mis en terre, commença à aller comme, si on luy eust

Pourquoy l'ame vegetatiue fait en enfance ce qu'elle ne peut faire en aage meur & en vieillesse.

Au liure 6. des lieux affectez. chap. 6.

Comme Galien experimente le

sçauoir de l'ame sensitiue. dit & enseigné que les pieds seruoient à tel vsage: & cependant il secoüa la superfluë humidité, qu'il auoit apportee du vêtre de la mere: & leuant le pied, il se grata par dessus l'aureille, & luy ayant mis plusieurs escuelles deuant luy pleines de vin, d'eau de vinaigre, d'huyle & de laict, apres auoir senti de tout, ne mangea autre chose que du laict. Ce que veu par plusieurs Philosophes lors presens, ils commencerent à dire tout haut, que Hippocrate auoit grande raison de dire que les ames sçauoient sans auoir esté enseignees d'aucun maistre. Et non seulement Galien se contenta de cela, mais deux mois apres, il le fit mener au champ quasi mort de faim, où sentant plusieurs herbes, il mangea seulement de celles desquelles les cheures ont coustume de paistre. Mais si Galien, qui se mit à contempler l'œuure de ce cabry, l'eut aussi contemplé de trois ou quatre ensemble, il eust veu les vns cheminer mieux que les autres,

Autre preuue de Galiē

se secoüer mieux, se grater mieux, & faire mieux ce que nous auons raconté. Et si Galien eust nourry deux poulains d'vn mesme pere, il eust cogneu que l'vn eust esté de meilleure grace, eust mieux couru, & eust esté plus fidele que l'autre: & s'il eust prins vn nid d'espreuiers pour les nourrir & esleuer, il eust trouué le premier grand voleur, l'autre grand chasseur, & le troisiéme goulu & de mauuaises mœurs. Autant en trouuera l'on és chiens sortis d'vne mesme chienne, l'vn desquels ne fait que clabauder à la chasse: l'autre n'y faict non plus qu'vn mastin qui garde le bestail. Tout cela ne se peut rapporter à ces vains instins de nature, que les Philosophes feignent : car si on leur demande pourquoy vn chien a meilleur instinct que l'autre, attendu qu'ils sont tous deux d'vn mesme pere, ie ne sçay qu'ils pourront respondre, s'ils ne disent, selon leur commune responce, que Dieu a enseigné l'vn plus que

l'autre, & luy a donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demãde derechef pourquoy ce bon chiẽ, estant ieune, est grand chasseur, & quand il est vieil, n'a en soy habilité aucune: & au contraire pourquoy estant ieune il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est cault & rusé? Ie ne sçay qu'ils pourront respondre: quant à moy ie dirois aduenir, que le chien lequel se monstre à la chasse plus habile que l'autre, est mieux temperé de cerueau que l'autre: & quant à ce d'autre part, qu'il chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser estant vieil, que cela prouient de ce qu'en vn temps il a le temperamẽt que requierent les habilitez & adresse de la chasse: & en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la temperature des quatre premieres qualitez la raison pour laquelle vne beste brute fait mieux son office qu'vne autre de son espece, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitiue ce quelle doit faire. Si Galien eust consideré la

voye & le chemin de la formy, cõtemplant la prudence, misericorde, iustice, & gouuernement d'icelle, il se fust esmerueillé de voir vn animal si petit pourueu de si grande industrie, sans auoir maistre quelconque qui l'ait enseigné. Mais sçachant la temperature du cerueau de la formy, & voyant qu'elle est approuuee au sçauoir, (cõme sera monstré cy-apres) nous ne serons pas si esmerueillez, & cognoistrons que les bestes brutes, par le temperament de leur cerueau & fantasies qui leur entrent par les cinq sens, font auec habilité, ce que nous leur voyons faire. Et quant à ce que d'entre les animaux d'vne mesme espece, l'vn est plus docile & plus ingenieux que l'autre, cela viêt du cerueau qu'il a mieux temperé: de maniere que si par quelque occasion ou maladie se venoit a chãger & alterer ceste bonne temperature du cerueau, il perdoit incontinent la prudence & habilité, comme fait l'homme. Maintenant s'offre la dif-

Voyez le passage de la formy aux Prouer. chap. 6.

D'où vient qu'vn animal est plus docile & plus ingenieux qu'vn autre de mesme espece.

Vn chasseur a affermé qu'il auoit vn faucon tres-habile à la chasse, qui retourna incensé & qu'il luy fit

vn cautere en la teste, dont il guarit.

ficulté de l'ame raisonnable, pour entendre comment elle est tant bié prouenuë de cest instinct naturel aux œuures & exercices de son espece, qui sont sçauoir & prudence, & comme tout soudain, par mesme moyen de la bonne temperature, l'homme peut sçauoir les sciences, sans les auoir entenduë de personnes attendu que l'experience nous demonstre que si elles ne sont apprinses, personnes ne naist auec elles. Entre Platon & Aristote y a vne grande question pour sçauoir d'où peut proceder le sçauoir de l'homme. L'vn dit que nostre ame raisonnable est plus ancienne que le corps, pource que deuãt que nature le compost, l'ame estoit desia au Ciel en la cõpagnie des Dieux, d'où elle est sortie pleine de science & sçauoir: mais venant à former la matiere, à cause de la mauuaise temperature d'icelle, l'ame vient à perdre ceste science, iusqu'à ce que par succession de temps, se vient à amender ceste

Platon.

meilleure, au moyen de laquelle pour estre plus propre & commode aux science perduës (elle vient peu à peu à se souuenir de ce quelle auoit oublié. Ceste opinion est fausse, & m'esbahy de Platõ, lequel estant vn si grand Philosophe n'a sçeu donner raison du sçauoir humain: voyant que les bestes brutes sont pour veuës de leur prudence & habilité naturelle, sans que leur ame sorte du corps, pour aller au Ciel l'apprendre: à raison dequoy il n'est exempt de faute, ayant leu principalement en Genese (auquel il adioustoit foy) que Dieu cõposa le corps d'Adam, deuant qu'il creast l'ame. Le semblable aduient encores de present, excepté que la nature engendre le corps, & finalément Dieu crée l'ame au mesme corps, sans demeurer hors d'iceluy, ny temps, ny aucun moment. Aristote à prins vn autre chemin, disãt Toute la doctrine & toute discipline vient de la cognoissance precedéte: comme voulant dire. Tout ce

Reprehension de Platon à prins de la saincte Escriture les meilleures sentences: à raisons desquelles il à raison desquelles il à esté dit

Diuin. Au 1. liure de Posterio resolu. ch. 2.

que sçauent & apprennent les hõmes vient de l'auoir ouy, veu, senty, gousté & touché: pource qu'en l'entendemẽt ne peut estre aucune cognoissance, qui ait passé premierement par quelqu'vn des cinq sens. Et pour ceste cause a-il dit que ces puissances viennent des mains de la nature, & que nostre ame est cõme vn tableau plein auquel n'y a aucune peinture, Laquelle opinion est aussi fausse que celle de Platon: & afin que nous le puissions mieux donner à entendre & prouuer, il faut premierement conuenir auec les Philosophes vulgaires: qu'au corps humain n'y a pas plus d'vne ame, qui est la raisonnable, laquelle est principe de tout ce que nous faisons & mettons en execution, (quoy qu'il y ait des opinions,) & toutesfois se trouue qui maintient au contraire qu'auec l'ame raisonnable y en a deux ou trois autres. Ainsi donc és œuures que fait l'ame raisonnable: comme la vegetatiue, nous auons desia prouué qu'elle

Au 3. liure de l'ame.

Platon constitue en l'homme trois ames.

sçait former l'homme, & luy donner la figure qu'il doit auoir: elle sçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire & reietter les excremens: & si vient à defaillir au corps quelque partie, elle la sçait bien refaire de nouueau, & la former selon son vsage. Et és œuures de la sensitiue & morine, l'enfant aussi tost qu'il est nay, sçait terrer & demener les leures, afin de tirer le laict, de maniere que ne sçauroit aduenir à aucun homme, tant sage soit-il, d'en faire ainsi. Auec ce il a les qualitez qui sont conuenables à la conseruation de sa nature, & fuit ce qui luy est nuisible & dommageable: il sçait pleurer & rire, sans l'auoir apprins de personne. Et si l'on demande aux enfans de ce faire, ou par quel sens ils sont induits à ce faire? Ie sçay biẽ qu'ils respondront que Dieu leur à donné cest instinct naturel, comme aux bestes brutes: en quoy il ne disent pas mal, si l'instinct naturel & le temperament sont vne mesme chose. L'homme aussi tost qu'il est

Hippoc. à mieux respondu disant: Nature est sçauante, biẽ qu'el le n'ait apprins à bien faire.

Au liure d'alimé, & 6. Ep P.5.cõ.2.

na y, ne peut pas exercer les propres œuures de l'ame raisonnable, qui sont, entendre, imaginer, & faire actes concernans la memoire? ce que le temperament des enfans est mal conuenable pour telles choses, & fort propre pour la vegetatiue & sensitiue: comme celuy de la vieillesse est propre & conuenable à l'ame raisonnable, & mauuais à la vegetatiue & sensuitiue. Et comme le temperament qui sert à la prudence, s'acquiert peu à peu au cerueau s'il pouuoit y entrer tout à coup, l'hôme sçauroit tout à coup & à l'improuist discourir, & aussi philosopher mieux que s'il l'auoit apprins aux escoles. Mais comme la nature ne le peut faire, sinon auec laps de temps, ainsi va l'homme acquerant peu à peu la science, que ce soit la raison & la cause, se voit manifestement quand l'on considere que depuis que l'hôme est fort sçauant, il vient peu à se rendre ignorant, pource que iournellement (iusqu'à la grande vieillesse & fin) il

Le temperamét se change tout les iours.

acquiert autre temperament contraire. Quant à moy, ie cognoy que comme la nature fait l'homme de semence chaude & humide, (qui est le temperament qui enseigne à la vegeratiue & sensitiue, ce qu'elles doiuent faire) si elle le formoit de semence froide & seche, il sçauroit en naissant incontinent discourir & raisonner: & n'auroit l'adresse de ietter: pource que ceste temperature ne s'accorde à telles choses. Mais afin que l'on cognoisse par experience, que si le cerueau est temperé, selon que les naturelles sciences le requierent, il n'est donc besoing de maistre qui nous enseigne. Il faut auoir esgard à vne chose, laquelle aduiẽt chacun iour, qui est que si l'homme tombe en quelque maladie, a raisõ de laquelle le cerueau change soudain son temperament (cõme est la manie, melãcolie & frenaisie) il luy aduint de perdre (s'il est prudẽt) tout ce qu'il sçauroit, & extrauague en ses propos: & s'il est ignorãt, il acquiert

Quant le cerueau se faict chaud au premier degré, l'hõme est rendu eloquent & s'ef-

frent à lui maintes choses à dire: ainsi ceux qui se baisent sont froides de cerueau, & ceux-là qui parlent beaucoup sont chauds.

plus grand esprit & habilité, qu'il n'auoit auparauant. I'ay ouy vn rustique laboureur, estant frenetique, discourir merueilleusement, recómandant son salut aux assistans, & les prians d'auoir esgard à ses enfans & à sa femme, s'il plaisoit à Dieu l'appeller de ce monde: auec tant de lieux de rethorique, aussi grande elegance & purité de vocables, que Ciceron eust peu trouuer en parlant deuant le Senat: dequoy les assistans esmerueillez me demãderent d'où pouuoit proceder vne si grande eloquence & sçauoir en vn homme, lequel estant en santé ne sçauoit parler? Et me souuient que ie fis responce, que l'oratoire est vne science qui prouient de certain poinct & degré de chaleur, & que ce laboureur y estoit paruenu à raison de sa maladie. Ie pourrois bien parler d'vn autre frenetique, lequel en plus de huict iours ne dist iamais parole qui ne fust bien à propos & accordante, & le plus souuét faisoit vn couple de vers bien for-

La frenaisie vient de la colere amassee en substance de

mez, & les assistans estonnez d'ouyr parler en vers vn homme, lequel estant en santé n'en sceut iamais faire vn, ie dis, qu'il n'aduenoit gueres que celuy fust Poëte en la frenaisie, qui l'estoit en santé: pource que le temperament du cerueau, propre à l'homme sain, pour la Poësie, ordinairement se doit changer en la maladie & faire choses contraires. I'ay souuenance que la femme de ce frenetic, & vne sienne sœur (qui s'appelloit Martigarcia) le reprenoient de ce qu'il disoit mal des saints: dequoy le patient ennuyé, parla à sa femme en ceste maniere, Ie renie Dieu pour l'amour de vous: sainte Marie, pour l'amour de Marigarcia, & S. Pierre pour l'amour de Iean d'Olmede: & ainsi discourut par plusieurs Saincts, qu'il faisoit correspondre aux autres assistans. Mais cela est peu de chose au respect des hauts propos que tint vn iour vn page d'vn grãd seigneur de ce Royaume, estant maniaque: lequel en santé, estoit reputé pour

cerueau humeur propre pour le Poete.

Chose merueil-

leuse d'vn maniaque. vn ieune homme de peu d'esprit: mais estant tombé malade, il auoit bonne grace en ses propos. Il respõdoit tant bien à ce qu'on luy demãdoit, & estoit tant merueilleux à descrire la forme pour bien gouuerner vn Royaume (dont il s'estimoit seigneur) que chacun le venoit voir & ouyr. Et son propre maistre ne partoit gueres d'aupres de luy, priant Dieu qu'il ne luy r'enuoyast sa santé, & qu'il demeurast tousiours malade. Ce que depuis se manifeste clairement: car estant le page deliuré de ceste maladie, le medecin qui le pensoit s'en alla prendre congé du seigneur & maistre d'iceluy, en esperance de receuoir quelque recompense ou bonnes parolles: mais il luy dit ainsi. Ie vous asseure, monsieur le docteur que ie ne fus oncques tant fasché d'infortune qui me soit aduenuë, que ie suis maintenant de voir mon page guary: pource qu'il ne me sembloit conuenable de changer vne tant sage

folie à vn iugement tant lourd & endormy qui luy demeure quand il est en santé. Il m'est aduis que de sage & aduisé qu'il estoit, vous l'auez fait deuenir vn sot & vne beste, cōme auparauant: qui est la plus grande misere qui puisse aduenir à vn homme. Le pauure medecin voyant le peu degré qu'on luy sçauoit de ce qu'il auoit fait, s'en alla vers le page, & en fin, apres plusieurs propos tenus de part & d'autre, le page luy dit: Mōsieur, ie vous remercie humblemét & vous baise les mains du grand bien que vous m'auez fait, de m'auoir fait recouurer mon iugement, toutesfois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal aucunement d'estre guary, pource qu'estant en ma folie, ie viuoye en la plus grande consideration du monde, & pensoy estre si grand Seigneur, que ie croyoy ne se trouuer Roy sur la terre, qui ne me fust vassal. Et cōbien que ce fust mensonge, que m'en importoit-il, puis que ie prenoy aussi grand plaisir en cela que s'il se fut trouué veritable?

Mais ie suis bien pis maintenant que ie me trouue vn pauure page, qui doit commencer demain au matin à seruir celuy que ie n'eusse daigné, estant malade, prẽdre pour mon laquais. Que les Philosophes reçoiuent tout cela, & croyent se pouuoir faire, est peu de chose: mais si ie leur certifioy maintenant par histoires tres-veritables, que quelques hommes ignorans (souffrans ceste maladie) ont parlé en Latin, sans l'auoir apprins estant en santé, que diroient-ils? Ie pourrois parler d'vne femme frenetique qui disoit à tous ceux qui alloient la voir leurs vertus & vices: & aucunesfois rencontroit auec telle certitude qu'õt de coustume ceux qui parlent par coniectures & signes: & pour ceste cause personne n'osoit aller la voir craignant la verité qu'elle descouuroit. Et ce qui est encores d'auantage: comme le barbier la saignoit, vn iour, elle luy dist. Regarde que tu fais, car tu n'as plus gueres de iours à viure, & ta femme se doit remarier

Chose merueilleuse à aucune,

Exẽple. notable d'vne femme frenetique.

marier auec vn foulon : ce qui se trouua veritable (combien qu'il fut dit d'auenture) & s'accomplit deuant qu'il fut demy an. Il m'est aduis que desia i'entens dire à ceux qui fuyent la Philosophie naturelle, que tout cela est vne mocquerie & mensonge (& si d'auenture, il est vray) que le diable, selon qu'il est cauteleux & subtil, par permission de Dieu entra au corps de ceste femme, & des autres frenetiques que nous auons dit, & leur fit dire ces choses merueilleuses. Mais ils se trompent grandement, pource que le diable ne peut sçauoir ce qui est à venir, n'ayant l'esprit de Prophetie. Ils tiennent pour vn fort argument de dire, cela est faux, pource que ie n'entens pas comme cela peut estre, comme si les choses difficiles & fort hautes estoient sujettes aux rudes entendemens & se laissoient entendre d'iceux. Ie ne veux pas icy conuaincre ceux qui ont faute d'entendement, pource que ce seroit trauailler en vain :

Celuy parle au dormãt qui narre au fol

La sapiēce Eccle. siast. chap. 22.

mais ie leur veux faire dire par Aristote que les hommes temperez selon que leur œuures requierent, peuuent sçauoir plusieurs choses, sans en auoir particulierement ouy parler, & sans les auoir apprinses de personnes. Voicy donc qu'il dit, *Plusieurs aussi à cause que ceste chaleur est prochaine des Excremens ou affaissement, sont empeschez & surprins des maladies de folie, ou bien bouillent & sont eschauffez de l'instinct furieux: à raison dequoy ils deuiennent* Sibilles *&* Prophetes, *& ceux que l'on cuide estre inspirés de l'oracle diuin, veu que cela aduient non par maladie, mais par vne naturelle intemperature. Le Poete, Marc citoyen de Syracuse estoit meilleur poete lors qu'il estoit aliené de son esprit. Ceux qui ont ceste chaleur lasche & moderee, sont entierement melancoliques mais beaucoup plus sages.* Aristote confesse apertement, que pour la demesuree & extreme chaleur du cerueau, plusieurs hōmes cognoissoient les choses à venir, comme les Sibilles: ce qu'il dit ne proce-

Les Sibilles admises par l'Eglise Catholique auoient ceste disposition natu-

der à raison de la maladie, mais de l'inegalité de la chaleur naturelle. Ce qu'il prouue par l'exemple de Marc Siracusain, qui estoit merueilleux en son poëme, lors que pour la trop grande chaleur du cerueau, il estoit hors de soy: & quand ceste chaleur se venoit à moderer il perdoit ceste industrie: mais se demeuroit plus prudent & plus sage. De maniere que non seulement Aristote admet, pour cause principale de ces estranges cas, le temperament du cerueau: mais aussi reprend ceux là qui disent, que c'est vne reuelation diuine & non pas vne chose naturelle. Hippocrate fut le premier qui appella ces choses, diuinitez, *S'il y a quelque chose de diuines maladies, elle demonstre la prouidence diuine.* Par laquelle sentence, il encharge aux medecins de prendre garde sur ceaux propos que tiendront les malades, afin d'auiser ce qu'ils ont à faire. Mais ce qui plus me rēd esmerueillé est que demandant à Platon

relle que dit Aristote: & de sur-plus, l'esprit prophetique de Dieu.

Au premier liure des prognostics.7. Quand les malades tiennēt propos

diuins, c'est signe que l'ame raisonnable est desia deliee du corps & par ainsi nul n'eschappe.

d'où vient que de deux enfans d'vn mesme pere, l'vn sçait faire des vers (sans que personne luy ait enseigné) & l'autre trauaillant en l'art de Poësie, ne les peut faire? il respond que celuy qui nay Poëte, est inspiré de la faueur Poëtique, & l'autre non. Parquoy Aristote a eu raison de le reprendre, pouuant bien rapporter cela au temperament, comme autresfois il a fait. Quant à ce que le frenetique parle en Latin, sans l'auoir apprins, cela monstre la consonnance qu'il y a de la langue Latine auec l'ame raisonnable : & comme nous prouuerons cy apres, il y a vn esprit particulier & propre pour inuenter les langues, & sont les vocables Latins & manieres de parler en ceste langue, tant conuenables & raisonnables au sens de l'ouye, que l'ame raisonnable trouuant le temperament necessaire pour inuenter vne langue fort elegante rencontre incontinent la Latine, & se plaist en icelle. Voire mesme est-il facile à entendre que deux inuen-

teurs de langues peuuent inuenter mesmes vocables ayans tous deux mesmes esprit& habilité. Si l'ô vient à considerer que comme Dieu crea Adam, & mit toutes choses deuant luy, afin de leur donner le nom qu'elles deuoient auoir, s'il en eust formé vn autre de mesme perfection & grace supernaturelle, & que Dieu mesme luy eust enioinct de donner nom à toutes choses, il est certain & ne faut faire doute aucun, que les noms qui leur eust donné, n'eussent rencontré auec ceux là d'Adam: pource que tous deux auoient à regarder à la nature de la chose, qui n'estoit qu'vne. De ceste maniere, le frenetique peut rencontrer auec la langue Latine, & parler Latin sans l'auoir apprins, estant en santé: pource que se changeant, à cause de la maladie, le temperament naturel de son cerueau, il le peut faire ny plus ny moins que celuy qui inuenta la langue Latine, & peut former comme les mesmes vocables (non pas auec telle dispo-

sition & elegance continue) car c'est vn signe que le diable fait mouuoir
11. sect. probl. 27 sa langue, comme l'Eglise enseigne à ces exorcistes. Aristote dit que cela mesme est aduenu à aucũs enfans, qui en naissant, on dit quelques expresses paroles, que depuis ils ont teuës, & reprend les Philosophes vulgaires de son temps, lesquels ignorans la cause naturelle de cest effect, l'attribuent au diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raison pour laquelle les enfans peuuent parler aussi tost qu'ils sont nais, & pourquoy ne disent rien apres, cõbien que, sur ce, il ait dit maintes choses. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fust inuention du diable, ny effect surnaturel, comme pensent les Philosophes vulgaires, lesquels ne pouuant comprendre la raison des choses hautes & subtiles qui concernent la Philosophie naturelle, font entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que
Pourquoy les enfans Dieu ou le diable sont autheurs des effects rares & prodigieux, pource

qu'ils ignorent les causes naturelles d'iceux. Les enfans qui sont engendrez de semence froide & seiche, comme sont les enfans que l'on a en vieillesse, peu de iours & mois apres qu'ils sont nais, commencent à discourir & philosopher : pource que le temperament froid & sec (comme nous prouuerons cy apres) est fort approprié aux œuures de l'ame raisonnable, de maniere que la soudaine temperature du cerueau supplee à ce que deuoit faire la lógueur du temps, & pour plusieurs raisons est hastee, & comme anticipee ceste soudaine temperature. Aristote fait mention d'autres enfans, qui commencerent à parler aussi tost qu'ils furent nais, & depuis se teurent tout le temps qu'ils n'eurent l'âge ordinaire & conuenable pour parler, & dest effect conuient à ce que nous auons dit du page, & des autres maniaques & frenetiques, & mesmes se peut rapporter à ce que nous auons dit de celuy qui parla incontinent Latin,

parlent aussi tost qu'ils sot nais.

11. sect. prob. 17.

sans auoir apprins en santé. Au demeurant on ne sçauroit nier que les enfans, estans au ventre de la mere, & aussi tost qu'ils naissent: ne puissent souffrir ceste mesme infirmité. Quand au deuinement de la femme frenetique, i'en pourray mieux donner la raison à Ciceron, qu'à ces Philosophes naturels: car Ciceron dechiffrant la nature de l'homme, l'appelle, *Animal pourueoyant, cault, sage de mainte sorte, d'esprit, ayant memoire, plein de raison & de conseil.* Et dit particulierement qu'il y a vn naturel d'hômes qui surpassent les autres en la cognoissance de ce qui est à venir. *Il y a dit-il, vne certaine force & nature qui annonce les choses à venir, &c.* Les Philosophes naturels errent en ce qu'ils ne considerent pas, comme fait Platon, que l'hôme a esté fait à la semblance de Dieu: qu'il participe de sa diuine prouidence, & qu'il a les puissances pour cognoistre toutes les trois differences de temps: memoire pour le passé: les sens, pour le

Au liure, de Diuinations.

Ceux qui par le vice de la santé ont esté & ont dits melancoliques, ont en leurs esprits quelque diuinité & prophetie: Ciceron du deuxiemẽt.

present : imagination & entendement pour l'aduenir. Et comme se trouuent aucuns hommes surpassans les autres en la memoire des choses passees : & autres en la cognoissances des presentes : ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habille : que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'vn des plus grands argumens qui ont contraint Ciceron de croire que l'ame raisonnable estoit incorruptible, a esté de voir de quelle certitude les malades disoient les choses à venir, specialement estans proche de la mort. Mais la difference qu'il y a entre l'esprit prophetique & l'esprit naturel, est que ce que Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infaillible, pource que c'est sa parolle expresse : & ce que l'homme predit par la force de l'imaginatiue n'a pas ceste certitude Ceux qui disent que la femme frenetique descouuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloient voir, par art diabolique : sçachans

Argument principal de Ciceron pour prouuer que l'ame est incorruptible.

que Dieu donne aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent sçauoir & cognoistre quelles œuures sont de Dieu, & qu'elles du diable. Et S. Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Discretion d'esprit*, par laquelle on cognoist si l'esprit qui nous vient toucher est bon ou mauuais. Car le diable vient souuent à nous en appace de bon Ange, pour nous tromper: au moyen dequoy auons nous bien besoin de ceste grace & don surnaturel, pour le cognoistre & discerner du bon. Ceux-là qui n'ont pas l'esprit propre à la Philosophie naturelle, sont les plus esloignez de ceste grace, pource que ceste science & la surnaturelle que Dieu donne tombent en vne mesme puissance qui est l'entendement: s'il est vray que, pour la pluspart, Dieu s'accommode à departir ses graces au bon naturel de chacun, comme il a esté dit. Estât Iacob à l'article de la mort (temps où l'ame raisonnable est la plus libre, pour voir ce qui est

Gen. ch. 46.

à venir) tous ses douze fils entrerent en sa chambre pour le voir: il annonça à chacun particulierement ses vertus & vices, & prophetisa ce qui leur devoit advenir, & à leurs neveux pareillement. Il est certain qu'il fist cela en l'esprit de Dieu: mais si l'escriture saincte & nostre foy ne nous certifioient, comment ces Philosophes naturels cognoistroient-ils que c'estoit-là œuvre de Dieu: & œuvre du diable, ce que faisoit la femme frenetique, qui declaroit les vices & vertus à ceux qui l'alloient voir, veu que ce fait est semblable en partie, à celuy de Ia-Iacob? Ils pensent que la nature de l'ame raisonnable est fort esloignee de celle du diable: & que les puissances d'icelle, qui sont l'entendement, l'imaginative, & la memoire, sont d'autre genre fort differentes: & sont enseignez par ce que si l'ame raisonnable informe vn corps bien organisé, comme estoit celuy d'Adam: elle sçait vn peu moins que le pl⁹ advisé diable qui soit: & hors du corps, est pour

ueuë de puissances aussi hautes qu'il sçauroit estre. Et si les diables trouuent ce qui est à venir, en coniecturant & discourant par aucuns signes: l'ame raisonnable en peut autant faire, quand elle se deliure du corps, ou qu'elle a ceste difference de temperament, qui est propre pour la prouidence. Parquoy est-il aussi difficile à l'entendement de trouuer comme le diable peu sçauoir ces choses tant hautes & cachées, que d'en attribuer la cognoissance à l'ame raisonnable. Il ne leur peut entrer en l'entendement qu'il y ait signe és choses naturelles, par lesquelles on puisse cognoistre ce qui est à venir: & ie dy que se trouuent indices pour cognoistre le passé & le present, & coniecturer l'aduenir, & aussi pour coniecturer quelques secrets du Ciel. *Les choses inuisibles d'iceluy sont entendues de la creature du monde par les choses qui sont faites.* Celuy qui aura puissance à cest effect, le trouuera: & l'autre sera tel que dit Homere, L'ignorant entend le

Au Romains chap. 1.

passé & non pas l'aduenir : mais celuy qui est aduisé & discret est le Singe de Dieu, qui l'imite en plusieurs choses, & combien qu'il ne le puisse faire auec telle perfection, si est-ce qu'il a quelque semblance à le retirer & contrefaire.

L'homme aduisé & discret, Singe de Dieu.

Icy est demonstré & prouué que de trois seules qualitez, chaleur, humidité & siccité, prouiennent toutes les differences d'esprits qui se trouuent en l'homme.

CHAP. V.

EStant au corps l'ame raisonnable, il est impossible qu'elle puisse faire œuure contraire & differentes, ayant son propre & particulier instrument pour chacunes d'icelles. Cela se voit clairement en la faculté de l'animal, laquelle exerce œuures diuerses és sens exterieurs, pource que chacũ a sa particuliere & propre cõpositiõ. Les yeux en ont vne: l'ouïe vne autre: le goust vne autre: le

sentir ou flairer vn autre : le toucher vne autre. Car sans cela, ne se trouueroit qu'vne sorte d'œuure : le tout cõsisteroit ou en la veuë, ou au goust, ou au toucher : pource que l'instrument determine & mesure la puissance, à vne action ou œuure seulement & non pas à plusieurs. Estant donc clair & manifeste ce que i'ay dit de ceste faculté qui passe les sens exterieurs, nous pourrons recueillir de là ce qu'il y a és sens interieurs. Par ceste mesme vertu de l'animal, ou animale, nous entendons, nous imaginons, & auons souuenance. Mais s'il est vray, que chacune œuure, requiere son instrument particulier : il faut dire necessairement qu'il y a dans le cerueau vn instrument pour entendre : vn autre pour imaginer, & vn autre pour la memoire : car si le cerueau estoit entierement composé & organisé d'vne mesme maniere, le tout consisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imagination. Et toutesfois nous y remarquons &

voyons des œuures fort differentes, au moyen dequoy il est force d'aduoüer qu'il y a diuersité d'instrumés. Mais si l'on ouure la teste, & que l'on face anatomie ou dissection du cerueau: on trouuera que le iour est composé d'vne mesme substance, sans diuersité de partie. Seulement s'y trouuent quatre petits lieux, esquels estans bien regardez, sont faits & composez d'vne mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acertener dequoy ils seruent en la teste, pource que Galien & les Anamatomistes, tant modernes qu'anciens se sont efforcez de trouuer le vray vsage d'iceux: mais il n'y a pas vn qui ait dit certainement ny en particulier, dequoy sert le ventricule droict, ny le senestre, ny celuy qui est au milieu, ny le quatriesme duquel le siege est au petit cerueau, en la partie de derriere de la teste. Ils ont seulement affirmé, auec crainte & doute encores, que ces quatre cauitez estoient les lieux esquels se cuisent les esprits vitaux,

Au liu. 8. des decrets de Hipp. & de Pla. & au li. 8. de l'vsage des parties. Liure 4. des decrets de

Hipp & de Plat. & au liure 8. de l'vsage des parties.

& se conuertissent és animaux: pour donner sentiment & mouuement à toutes les parties du corps. Auquel œuure Galien a dit vne fois que le ventricule du milieu est le plus excellent & le premier : & en vn autre endroict, il pense que celuy de derriere est de plus grande efficace & valeur. Mais ceste doctrine n'est pas veritable, ny fondee en bonne Philosophie naturelle; pource que ne se trouuent au corps humain, deux operations tant contraires ne qui s'empeschent tant comme l'arraisonnement & la concoction des viandes & aliment. La raison est, que la contemplation demande repos, tranquilité & clarté és esprits animaux : là où la concoction se fait auec bruit & tempeste : de laquelle operation s'esleuent plusieurs vapeurs qui destourbent & obscurcissent les esprits animaux : de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figure des choses. Et puis la nature n'estoit pas si mal aduisee, que d'assembler en vn mesme lieu,

deux choses, qui se font auec vne si grande repugnance & contrarieté. Ains Platon loue grandement la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscurité & tenebres qui causent les vapeurs és esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschee à raisonner & faire ses discours. Mais sãs que Platon nous noceste Philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nonobstant que le foye & l'estomac soient fort esloignez du cerueau, quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a homme qui puisse estudier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office & proprieté du quatriesme ventricule est de cuire & changer les esprits vitaux & les conuertir és animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainsi separé de trois autres, & l'a mis

Au Dialogue de la nature.

à part esloigné comme l'on voit, de peur que par l'operation d'iceluy, la contemplation des autres ne fust empeschee. Car quant aux trois petits lieux ou ventres de deuant, ie croy que Nature les a faits pour discourir & philosopher: ce qui se prouue clairement, parce que ès grandes estudes & contemplations, tousiours faict mal la partie de la teste qui respond à ces trois concauitez. La force de cest argument se cognoist en considerant que les autres puissances estans lassés d'exercer leur office, tousiours deulent & font mal les instrumens, auec lesquels elles se sont exercees: cōme à regarder trop excessiuement, les yeux font mal, & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deulent. La difficulté est maintenant de sçauoir auquel de ces petits ventres consiste l'entendement auquel la memoire, & auquel l'imagination: pource qu'ils sont tant proches & voisins, que l'on ne sçauroit distinguer ny cognoistre cela, par le

susdict argument, ny par aucun autre indice. Ce neantmoins, considerans que l'entendement ne peut faire son office, sans que la memoire soit presente laquelle luy monstre & offre les figures & fantasies; suiuant cecy d'Aristote. *Il faut que celuy qui entend contemple les phrenesies*: ny la memoire, sans estre assistee de l'imagination, ainsi qu'ailleurs nous l'auons declaré nous entendrons aisément que toutes les trois puissances sont ioinctes & assemblees en chacun lieu ou ventricule: que l'entendement seul n'est en vn, ny la memoire seule en vn autre, ny l'imagination, au troisiesme, comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Ceste conionction & assemblee de vertus & puissances, à coustume de se faire au corps humain, quand l'vne ne peut exercer son office, sans l'aide de l'autre, comme l'on void és quatres vertus naturelles, de Cuire, de Retenir, de Tirer, de repousser, ou reietter: lesquels pour estre

Au 3. li. de l'ame.

necessaires les vnes aux autres, ont esté par nature assemblees en vn lieu & non pas separees l'vne de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos nature a-elle fait trois petits ventres, & en chacun d'iceux assemblé toutes les trois puissances raisonnables, puis que c'estoit assez d'vn pour entendre, & faire l'office de la memoire? On peut respondre à cela, que la mesme difficulté est de sçauoir, pourquoy nature a faict deux yeux, & deux aureilles, puis qu'en chacune de ces choses là gist la puissance de voir & d'ouyr, & que l'on peut voir d'vn œil tant seulement? A quoy l'on peut respondre que les puissances sont ordonnees & establies pour la perfection de la creature, & que ceste perfection est d'autant plus certaine & asseuree qu'elle est appuyee de plus grand nombre d'icelles: pource que l'vne ou deux, par quelque accident peuuent defaillir, & est bon & conuenable qu'autres demeurent de mesme sorte, pour l'operation. Et

la maladie que les Medecins appellent resolution ou paralisie, ordinairement se perd l'operation ou œuure du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeuroient en leur entier & sans lesion, l'homme seroit fol & priué de iugement. Et neantmoins, pource qu'il a faute d'vn seul ventricule, on le voit & remarque fort lasche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: côme celuy qui a accoustumé voir de deux yeux, sentiroit grande perte & detriment à la veuë, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule se trouuent toutes les trois puissances, puis que par la lesion d'vne, toutes les trois sont debilitees. Et attendu que tous les trois ventricules sont composez d'vne mesme sorte, & qu'en iceux ne se trouue aucune diuersité de parties, nous ne pouuons laisser de prendre pour instrument les premieres qualitez, & fai-

re autant de differences principales d'esprit qu'il y a d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estant au corps, puis exercer son œuure sans instrument corporel qui luy ayde, c'est contre toute la Philosophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, froideur humidité & siccité, tous les Medecins reiette la froideur, comme inutiles à toutes les œuures de l'ame raisonnable, Et ainsi se void par experience en toutes les autres facultez, que quand elle surpasse la chaleur, toutes puissances de l'homme sont lentes & tardiues à leur office: de maniere que l'estomach ne peut cuire la viande, les couillons faire leur semence, les muscles, bien demener le corps, ny le cerueau discourir & raisonner. Et ainsi pour ceste cause Galien a dit, que la froideur nuist pareillement à tous les offices de l'ame: comme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brusle pas tant. Mais

Au liure Quod animi mores, chap. 5. Au liure

Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'homme fort & puissant: & que le delié & froid, le fait fort bon entendement. Au moyen dequoy peut on voir apertement que de la froideur prouient de la plus grand difference d'esprit qui soit en l'homme, à sçauoir l'entenddmeut. Aristote demande aussi pourquoy les hommes qui demeurent en pays chauds, comme l'Egypte, sont plus ingenieux & aduisez que ceux-là qui demeurent en pays froid: A quoy il respond, que l'excessiue chaleur du pays gaste & consomme la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid: au moyen dequoy les hommes deuiennent fort raisonnables. Et au contraire, la grand froideur de l'air, fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle sorte & perisse: & ainsi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit il) ne peuuent discourir ny philosopher, ains se voyent inconstans & instables en vne opiniõ. A quoy il semble que Galien face

2. de par. ani. c. 4. 14. sect. probl. 15

Au liu. de l'art de med. chap. 12.

allusion, disant que l'homme est muable, pource qu'il a le cerueau fort chaud : & au contraire, qu'il est ferme & stable en son opinion à cause du cerueau qu'il a froid. Mais la verité est, que de ceste qualité ne prouient aucune difference d'esprit : de maniere, qu'Aristote n'a voulu dire que le sang froid en extremité face l'entendement meilleur, si au moins il n'est chaud. Or donc il est bien vray, que l'inconstance de l'homme procede d'vne trop grande chaleur, laquelle esleue les figures qui sont au cerueau, & aussi les fait bouillir : à raison dequoy se represente à l'ame plusieurs images des choses, qui l'appellent & inuitent à la contemplatiō d'icelles : & pour iouyr de toutes, elle laisse les vnes, & prend les autres. Or il aduient autrement de la froideur, laquelle rend l'homme ferme & stable en vne opinion, pource qu'elle tient les figures resserrees : de maniere aussi qu'elle ne les permet s'esleuer : ce qui se fait pource que ne se represente à l'homme autre image

image qui l'appelle. Or la froideur est de ceste nature, qu'elle empesche les mouuemens, non pas seulement des choses corporelles, mais aussi rẽd les figures & especes que les Philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau, & ainsi ceste fermeté & demeure, semble plustost vne setardise & endormissement, que difference d'esprit & habilité. Il est vray qu'il y a vne autre difference de fermeté, qui vient de l'entendemẽt bien compris, & non pas de la froideur du cerueau. En apres la siccité, humidité & chaleur demeurent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn philosophe qui sçache donner certainemẽt à chacune difference d'esprit, la sienne: Heraclite a dit, *Splendor siccus, animus sapientißimus*, que l'esprit tres aduisé est vne splendeur seiche. Par laquelle opinion & sentence nous est donné à entẽdre que la siccité est cause de la grande prudẽce & sçauoir de l'hõme: mais aussi il n'a pas declaré en quel genre de sçauoir l'homme

Galien le recite au liure Quod animi mores, ch. 5.

Au Dialogue de la nature.

est excellent, par le moyen de ceste siccité. Or Platon a entendu cela mesme quand il a dit que l'ame entre au corps, tressage : mais que la grande humidité qu'elle trouue en iceluy, la rend endormie & ignorante. Toutesfois ceste humidité venant à se perdre & consommer, auec l'aage, & le corps deuenant sec: l'ame descouure le sçauoir & prudence qu'elle auoit auparauant. Entre les bestes brutes (dit Aristote) celles là sont les plus aduisees, qui tiennent en leur temperament, le plus de froideur & siccité : comme les formis & abeilles, lesquelles en prudence conuiennēt auec les hommes fort raisonnables. Outre plus, il n'y a pas vne beste brute qui tienne plus d'humidité que le pourceau, & qui ait moins d'esprit, & pour ceste cause Pindare, pour taxer les Boëciés d'ignorance, il les appelle pourceaux, & sots, despourueus de iugement. Galien dit aussi que le sang, pour la trop grande humidité qu'il a, rend les hommes simples. Et le mesme Galien recite que les comi-

Horace pour mō strer qu'vlisse ne fut pas ignorant, dit qu'il ne fut pas conuerti en pourceau.

ques taxoiẽt de cela les enfãs d'Hippocrate, disant qu'ils auoient beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide, & remple de vapeurs. Les enfans des hõmes sages doiuent tenir de ce vice, dequoy ie dõneray cy-apres raison. Des quatres humeurs aussi que nous tenõs, ne s'en trouuera pas vn qui soit froid & sec, que la melãcolie: & de fait, Aristote dit que tous les hõmes qui furẽt iamais signalez és lettres ont esté melancoliques. Finalement chacun accorde que la siccité rẽd l'homme sage & aduisé: mais les Philosophes ne declarent pas à laquelle des puissances & vertus raisõnables, elle sert le plus. Or il n'y a que le Prophete Esaye, qui luy impose nõ, quãd il dit: *Vexatio dat intellectũ*, pour ce que la tristesse & l'affliction gaste & consomme, non seulemẽt l'humidité du cerueau, mais aussi desseche les os: au moyen dequoy l'entendement se faict plus subtil & aigu. Ce qui peut estre euidément demõstré, en considerant plusieurs hommes, lesquels

Au liure quod animi mores chap. 6.

Au liure de la nature humaine. com 11.

en la 30. sect. proble. 1.

Ch. 28.

reduits en pauureté & misere sont venus à dire & escrire choses dignes d'admiration: & depuis ayans eu la fortune prospere, & s'estans trouuez à leur aise ayans tout a souhait, n'ont rien dit ny escrit de bon. Car la vie à souhait, le contentement le bon succez & plaisir relasche & humecte fort le cerueau, comme dit Hippocrate, *Gaudium relaxat cor:* comme s'il vouloit dire, Le contentement & la liesse amplifie & dilate le cœur & luy donne chaleur, & l'engraisse. Ce qui est facile à prouuer vne autrefois: car si la tristesse & l'affliction desseiche & cōsomme la chair, & si pour che raison l'homme acquiert meilleur entendement: il est certain que son contraire, qui est l'allegresse doit humecter le cerueau & abaisser l'entendement. Ceux-là qui sont doüez de ceste maniere d'esprit, & qui l'acquierent, s'addonnent volontiers aux passe-temps, aux festins & banquets, à la musique, hantent les ioyeuses compagnies, & fuyent au cōtaire ce qu'autresfois leur souloit dō-

6. epil. p. 5. to. 9.

Le cœur des sages où est la tristesse: le cœur des fols, là où est la liesse. Eccl. c 7

ner plaisir & contentement. De là le vulgaire pourra sçauoir d'où viét que l'homme sage & vertueux ayant esté pauure, & montant en quelque grande dignité, change incontinent mœurs & maniere de viure? Ce qui aduient pource qu'il a acquis vn nouueau temperament, humide, & rendant plusieurs vapeurs, qui faict que se viennent a effacer les figures qu'il auoit au precedent emprcintes en la memoire, & son entendement s'appesantit & s'abastardit. Il est bié difficile de sçauoir qu'elle difference d'esprit peut proceder de l'humilité, veu qu'elle contredit si fort à la faculte de la raison. Au moins selon l'opinion de Galien, tous les humeurs de nostre corps, qui sont excessifs, font l'homme fol & ignorant: & partant a il dit ainsi, *Animi dexteritas. & prudentia à bilioso humore proficiscitur: integritatis & constantiæ erit author humor melancolicus: sanguis, simplicitatis & stupiditatis: pituitæ natura, ad morum cultum nihil facit.* C'est à dire, La prudence & dexterité de

Au 1. liure de la nature humaine: com. 11.

l'ame raisonnable, ou de l'esprit, viẽt de la colere: l'integrité & cõstãce de l'homme prouient de l'humeur melancolic: la simplicité & stupidité du sang: le flegme ou la pituité ne sert à rien qu'à faire dormir. De maniere que le sang, pource qu'il est humide, & le flegme aydãt à ruiner & perdre la faculté de la raison; mais cela s'étend des facultez ou esprits raisonnables, discourans & actifs, & non pas des passifs, comme est la memoire, laquelle depend de l'humidité, ainsi que l'entendement de la siccité. Or appellõs nous la memoire, puissance de la raison, pource que sans elle ne sert rien de l'entendemẽt, ny l'imagination. Or elle donne à toutes manieres & figures, pour raisonner, suiuant le dire d'Aristote, *Oportet intelligentem, phantasmata speculari*, de maniere que le propre office de la memoire est de garder ces figures & fantaisies pour contẽplation de l'entendemẽt, & pourtãt si elle se perd: il est impossible que les autres puissances puissent exercer leur of-

Et pourtant Cicerõ définissant la nature de l'esprit met la memoire en sa définition.

fice. Or que le deuoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre inuention, Galien le dit ainsi: *Memoriā quidē recondere ac seruare in se ea quæ sensu & mēte cognita fuerint, quasi cellā quandā & receptaculū eorū, nō inuētricem*. Et estant là son office, on peut entendre clairemét qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime par estrainte. Ce qui se peut euidemment prouuer par le moyen de l'enfance: car en ceste âge là, l'hōme a meilleure memoire qu'ē tous les autres pourcequ'il a le cerueau fort humide. Et pour ceste cause Aristote demāde pourquoy estās vieils, nous auons meilleur entendement, & estans ieunes nous apprenons plus viste & auec plus grande facilité: à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour receuoir aucune chose: mais que

Au liure de l'office du Medecin comm. 4

En la 30 sect. proble. 4.

celle des ieunes enfans, vn peu apres qu'ils sont nez est vuide & non empeschee, à raison dequoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & enseigne. Ce qu'il nous donne à entendre apertement en comparant leur memoire du matin auec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à ceste heure là, la memoire semble deschargee & vuide, mais au soir elle est pleine des choses qui se sont passees le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respondre à ce probleme, pour ce que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ny corps ny quantité, de maniere qu'elle ne peuuent tenir place: voire mesme voyõs nous par experience, que plus la memoire s'exerce, receuant chacun iour nouuelles figures, & plus elle deuient grande. Selon ma doctrine, ie donnerois ceste responce & dirois que les vieilles gens ont bon entendement, pour ce qu'ils sont fort secs: & qu'ils n'ont point de memoire,

pour ce qu'ils n'ont gueres d'humidité. A raison dequoy s'endurcit la substance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impression des figures ny plus ny moins que la cire dure, mal aisément peut receuoir la figure du seau, & la molle la reçoit si facilement. Il aduient au contraire és ieunes gens lesquels pour l'abondance de l'humidité du cerueau, sont despourueus d'entendement, & ont bonne memoire à cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisément les especes & figures qui viennent de dehors par le moyen de l'humidité. Que la memoire soit meilleure le matin que le soir, on ne le peut nier : mais ce n'est pas pour la raison qu'Aristote met en auant : le sommeil de la nuict en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout le iour desseiche & endurcit. Et pour ceste cause Hippocrate dit, Que ceux-là qui ont soif de nuict, font bien s'ils s'endorment là dessus, & que la soif les laisse, *Au 5. Aphor. com. 26.*

d'autant que le dormir humecte le corps & fortifie toutes les facultez qui gouuernent l'hōme. Que le sōmeil produise cest effet, Aristote mesme le cōfesse. De ceste doctrine s'ensuit clairement que l'entēdemēt & la memoire sont puissances opposees & contraires, de maniere que l'hōme pourueu d'vne grande memoire, doit auoir faute d'entēdemēt. Et celuy au cōtraire qui est pourueu de grād entendemēt, ne peut auoir bōne memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble. Aristote se fonde en ceste maxime, pour prouuer que la memoire est puissance differente de la reminiscence & souuenāce: car il forme son argumēt en ceste maniere. Ceux qui ont grāde souuenāce & reminiscence sont hōmes de grād esprit, & ceux qui ont bonne memoire sont depourueus d'entendement: & pourtant la memoire & la reminiscence sont puissances contraires. La maieur, selon ma doctrine est fausse, pour ce que

En la 4. section, proble. 5.

Au liure de de memoire & reminiscence.

ceux là qui ont grãde reminiſcence ou ſouuenance, ont faute d'entendemẽt, & ſont pourueus d'vne grande imagination, cõme ie prouueray biẽ toſt: mais la mineur eſt veritable, cõbien qu'Ariſtote n'ait trouué la raiſon ſur laquelle eſt fondée l'inimitié qui eſt entre l'entendemẽt & la memoire. L'imagination prouient de la chaleur qui eſt la troiſieſme qualité pource qu'il n'y a au cerueau autre puiſſance raiſonnable ny autre qualité qu'on luy peuſt donner: attendu que les ſciẽces qui appartiennent à l'imagination, ſont celles que diſent ceux qui radotent & ſont tranſportez en la maladie, & non pas celles qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et veu que la freneſie, la manie & la melancolie ſont paſſions chaudes du cerueau, par ceſt argument on peut prouuer que l'imagination conſiſte en la chaleur. Il n'y a qu'vne choſe enquoy ie trouue de la difficulté: c'eſt que l'imagination eſt contraire à l'entendement, & auſſi la memoire : de-

quoy la raison ne se peut donner par l'experience, pource qu'vne grāde chaleur & siccité se peuuent bien assembler au cerueau: comme aussi la chaleur & humidité en degré d'intention ou force. Et pour ceste cause, l'homme peut auoir grand entendement & grande imagination: grande memoire, auec vne grande imagination: & certainemēt est-ce vne chose merueilleuse de trouuer vn homme de grande imagination, ayant bon entendement & memoire, la cause de cela est que l'entendement a besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles & fort delicates, comme ailleurs nous l'auons prouué, de Galien. La grande chaleur gaste & consomme le plus delicat, & laisse le gros & terrestre. Par la mesme raison, la bonne imagination ne se peut assembler, auec beaucoup de memoire, pource que la chaleur excessiue resoult l'humidité du cerueau, & le laisse dur & sec: au moyen dequoy, il ne peut facilement receuoir les figures. Ainsi

Au liure de l'art medicin. chap. Tout ce qui est intemperé ne peut longuement durer.

ne se trouuent en l'homme plus de trois principales differences d'esprit, pource que ne se trouuent que trois qualitez d'où elles peuuent venir: Mais dessous ces trois choses differentes sont contenuës plusieurs autres particulieres, à raison des degrez ou force d'intention que peuuent auoir la chaleur, l'humidité & la siccité. Toutesfois ne faut entendre que de chacun degré des trois qualitez, resulte & prouienne vne difference d'esprit, pource que la siccité, la chaleur, & l'humidité peuuent venir à tel poinct, estre telles, qu'entierement la faculté animale en est interessee, suiuant ceste sentence de Galien, *Omnis immodica intemperies, vires exoluit.* Tout ce qui est trop intemperé resoult & anichille les forces: ce qui est vne chose certaine: car combien que l'entendement se serue de la siccité, elle peut neantmoins estre si grande, qu'elle consomme ses œuures. Ce que n'approuue Galien, ny les Philosophes anciens: qui affirment que si le cer-

Galien liure 6. de la conseruation de santé.

Au 2. des Aphoris. com. 20.

Au liu. Quod animi chap. 5.

ueau des vieilles gens ne se refroidissoit, iamais ils ne deuiendroiét caducs, bien qu'ils se fussent rẽdus secs au quatriéme degré. Mais ils n'ont point de raison en cela, pource nous prouuerons en l'imagination : car que cõbien que ses œuures se facent auec chaleur, passant le troisiéme degré, elle commence incontinent à se perdre & ruiner autant en aduiét de la memoire, au moyen d'vne trop grande humidité. Ie ne peux dire maintenant en particulier, combien de differences d'esprit prouiennent à raison de l'intention & force de chacune de ces trois qualitez : iusqu'à tant que cy apres, nous venions à deduire & raconter toutes les œuures & actions de l'entendement, de limagination & de la memoire : cependant il faut sçauoir qu'il y a trois principales œuures de l'entendemét: la premiere est, inferer: l'autre distinguer & la troisiéme, eslire. Et de là se font & establissent trois differences d'entendement. La memoire se diuise en trois autres, qu'elle reçoit

facilement & les oublie aussi tost. L'autre tarde à perceuoir & retient long temps. La troisiéme reçoit auec la facilité & tarde beaucoup à oublier. L'imagination comprend beaucoup plus de differences : car elle a les trois comme l'entendemẽt & la memoire, & de chacun degré resultent & procedent trois autres. Nous en parlerons cy apres plus distinctement, quand nous donnerons à chacune science qui luy respond en particulier. Mais celuy qui voudra considerer trois autres differences d'esprit, trouuera y auoir certaines habilitez en ceux qui estudient : les vnes naturellement disposées aux contemplations claires & faciles de l'art qu'ils apprennent : mais quand ils se sont mis aux obscures, hautes & difficiles, c'est en vain que le maistre en traite : en vain l'on tasche de les representer par bons exemples, ou d'en comprendre vne autre figure par le moyen de l'imagination, pource qu'ils ne peuuent cõprẽdre cela. En ce degré sont

constituez tous les mauuais lettrez de quelque faculté que ce soit ; lesquels enquis des choses faciles de leur art, disent tout ce qui se peut entendre : mais estans venus aux choses plus hautes & subtiles, disent mille absurditez. Autres esprits montét vn degré plus haut : car ils sont mols & faciles pour receuoir impression de toutes les reigles & consideratiōs de l'art, claires, obscures, faciles & difficiles : mais la doctrine, l'argument, la responce, le doute, & la distinction, leur doit donner beaucoup à faire. Ceux-là ont besoin d'oüir la science des bons maistres qui sçachent beaucoup auoir quantité de liures & estudier en iceux, sans cesser : car moins ils liront & trauailleront & moins ils sçauront. De ceux-là se peut auerer ceste sentence tant celebre d'Aristote ; *Intellectus noster est tanquam tabula rasa, in qua nihil est depictum.* Nostre entendement est cōme vn tableau vuide, auquel n'y a rien qui soit depeint. Ils faut donc qu'ils entendent premierement d'vn

Liure 3. de l'Ame. De ces deux manieres d'esprits, Aristote dit, ce-uy est res-bon qui en-ēd tout le soy-mesme: & dere-bef ce-uy est n qui

autre, tout ce qu'ils doiuent sçauoir & apprendre: car ils n'ont sur ce aucune inuention. Nature faict, au troisiesme degré certains esprits tant parfaicts, qu'ils n'ont besoin de maistres qui les enseignent & leur monstrent la maniere de Philosopher: car d'vne consideration en laquelle ils sont acheminez par le Maistre, ils en tirent cent, & sans dire mot, ils ont le cerueau plein de sçauoir. Ces esprits là tromperent Platon, & luy firent dire que nostre sçauoir est vne certaine maniere de reminiscence ou resouuenance, les entendans parler & dire ce qui n'entra oncques en la consideration des hommes. A ceux-là est permis d'escrires de liures, & aux autres, non: car l'ordre & moyen que l'on doit tenir, à ce que les sciences reçoiuent tous les iours accroissement & plus grande perfection, est d'assembler la nouuelle inuention de nous qui viuons maintenant, auec ce que les anciens ont laissé par escrit, en leurs liures. Car si chacun faisoit cela en son

obeit au bien disant lib. 1. ethi.

Au 1. liure de l'office du mede. com. 4.

temps, les arts viendroient à croistre & les hommes qui viēdroient apres, ioüiroient de l'inuention & trauail de ceux qui ont vescu premieremēt. La Republique ne deuroit pas permettre ny consentir que tous les autres qui ont faute d'inuention, escriuissent liures, & les fissent imprimer: car ils ne font autre chose qu'vn cercle des dits & sentēces des Autheurs graues & ne font que repeter & redire: de maniere que prenant vne piece deçà, l'autre delà, il n'y à celuy qui ne face vn œuure. Les esprits inuenteurs sont dits en langue Toscane, tenir du caprice, c'est à dire d'vne prompte fantaisie, pour la semblance qu'ils ont auec la chieure en leur aller & aduis. La chieure ne veut iamais cheminer par vn lieu plein, mais cherche tousiours les endroits haut & montagneux: elle va par lieux scabreux & difficiles, ou n'apparoist aucun chemin, & ne veut aller en compagnie. Telle proprieté se trouue en vne ame raisonnable, pourueuë

Ceste maniere d'esprit est fort dangereuse pour la

d'vn cerueau bien composé & temperé iamais elle ne s'arreste à cõtempler : elle n'est iamais en repos : elle veut sçauoir & entendre choses nouuelles. De ceste maniere d'ame se verifie ce dit Hippocrate, *Anima deambulatio, cogitatio hominibus.* Car on trouue autres hommes qui ne sortent iamais d'vne mesme contemplation, & ne pensent point que l'on puisse descouurir autre chose au monde. Ceux-là ont proprieté de la brebis, laquelle iamais ne se desuoye du chemin accoustumé & n'ose cheminer par les lieux deserts : elle ne va que par les chemins cogneus, & ne marche, sans que quelqu'vn aille deuant. Ces deux differences & manieres d'esprit, sont fort ordinaires entre les hommes de lettres. Il s'en trouue qui sont hors de la commune opinion qui iugent & traictent les choses d'vne differente maniere, qui sont libres à donner leur aduis & ne suiuent personne. Autres se recueillent, sont humbles, fort paisible se

Theologie à laquelle doit estre propre l'entedemẽt comme declare l'Eglise Catholique 6. Epi. p. 5. com.

Ceste difference d'esprit est de soy, bonne pour la Theologie où il faut suiure l'authorité diuine declaree par les.

saincts Cõciles, & par les saincts Docteurs.

deffians d'eux mesmes, & se tenant à l'aduis d'vn graue autheur, qu'ils ensuiuent desquels ils tiennent les propos & sentences pour vne science & demõstration, & iugét vanité & mẽsonge ce qui est dit au contraire. Ces deux manieres ou differences d'esprit estans iointes, seruent beaucoup: car ny plus ny moins qu'en vn grand troupeau de brebis, les bergers ont accoustumé de mettre vne douzaine de cheures pour les mener & cõduire promptement au pasturage nouueau & non encores trouué. Ainsi est-il conuenable de trouuer és lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du caprice pour descouurir aux entendemens arrestez, & comme de brebis, nouueaux secrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles : car par ceste maniere, les arts croissent, & les hommes deuiennent plus sçauans tous les iours.

Aucuns doutes & argumens contre la doctrine du precedent chapitre: & la responce à iceux.

CHAP. VI.

VNe des raisons pour laquelle la sagesse de Socrate a esté iusques auiourd'huy tant celebree, est de ce que depuis qu'il fut iugé par l'Oracle d'Apollon pour l'homme le plus sage du monde, il dist en ceste maniere, *Hoc vnum scio, me nihil scire.* Ie sçay vne seule chose, que ie ne sçay rien. Tous ceux qui ont leu & entendu ceste sentence, tiennent qu'elle a esté dite, pource que Socrete estoit vn homme tres-humble, ayant en mespris les choses humaines, portant honneur & respect aux diuines, & estimans toute autre chose de nulle valeur. Mais certainement ils sont trompez: car il n'y eust oncques Philosophe ancien, qui ait trouué ou acquis ceste vertu d'humilité, & mesme qui ait sçeu que c'est, de-

Sapien. chap. 29. uant la venuë de Dieu au monde, lequel nous l'a enseigné. Socrate a bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile & temeraire l'entendement du Philosophe, en tout ce qu'il sçait voyant par experience que tout est plein de doutes & argumens, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut consentir à chose quelconque: & pour ceste cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timidæ & incertæ prouidentiæ nostræ.* Les pensees des hommes timides & nos prouidences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye science des choses se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé: & le Philosophe qui n'est tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien. Galien eut ceste mesme consideration, quand il dit, *Scientia est conueniens, firma & numquam à ratione declinans cognitio: eam neque apud Philosophos presertim, dum rerum naturas perscrutantur in-*

Au liur. introductoire. Chap. 5.

uenies, multò sanè minus in re medica, imò vt verbo expediam ne ad homines quidem venit. Science est vne cognoissance conuenable, ferme & laquelle iamais ne s'esloigne de la raison: vous ne la trouuerez és Philosophes, quand principalement ils recherchent les natures des choses: encores moins en l'affaire de medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruient aux hommes. Suyuans cela, l'homme ne peut auoir la vraye cognoissance des choses: il ne peut auoir qu'vne certaine maniere d'opinion, qui le tient incertain & craintif sans aucune resolution de ce qui doit croire ou faire. Mais ce que principalement Galien note en cecy, est que la Philosophie & la medecine sont les sciences les plus incertaines, qu'ayent les hommes. Et si cela est vray, que dirõs nous de la philosophie que nous traitons, en laquelle se fait par l'entendemẽt, anatomie de chose tãt obscure & difficile, cõme sõt les puissances & habilités de l'ame raisonna-

ble : en laquelle matiere s'offrent tãt de doutes & argumens, qu'il n'y a rié surquoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principale, est que nous auons fait à l'entendement vne puissance instrumentale (comme à l'imagination & à la memoire) & l'auons donné au cerueau, auec siccité, pour instrumét duquel il puisse exercer son office: chose fort esloignée de la doctrine d'Aristote & de tous ses sectateurs, lesquels (constituans l'entendement separé de l'organe corporel) prouuoient facilement que l'ame raisonnable estoit immortelle, & qu'estant sortie du corps, elle dure a iamais: & se pouuant disputer & debattre l'opinion contraire, la porte demeure close, pour ne se pouuoir demõstrer. D'auantage, les raisons esquelles s'est fondé Aristote, afin de prouuer que l'enttendement n'estoit puissance corporelle & composee, sont de telle efficace, que l'on ne sçauroit conconclure autre chose, pource qu'il appartient à ceste puissance de cognoistre

Au liure 3. de l'ame ch. 4.

gnoistre & entendre la nature & estat de toutes les choses materielles qui sont au monde: de maniere que si elle estoit conioincte à aucune chose corporelle, elle mesme empescheroit la cognoissance des autres, comme nous voyons és sens exterieurs: en ce que si le goust est amer, tout ce que la langue touche, tient la mesme saueur: & si l'humeur cristallin est verd, ou de couleur pasle, l'œil iuge tout ce qu'il void, de la couleur mesme qu'il tient. La cause de cela est que, *Intus existens prohibet extraneum.* Ce qui est dedans, empesche le dehors. Aristote dit aussi que si l'entendement estoit meslé auec quelque instrument corporel, ils seroit en qualité , pource qu'à celuy qui se ioint auec le chaud ou le froid, necessairement luy doit estre la chaleur conglutinee. Et de dire l'entendement est chaud, froid, humide ou sec, c'est vn propos abominable à l'ouye des Philosophes naturels. L'autre principal doute est qu'Aristote & tous les Peripate-

tiques constituent deux autres puissances, outre l'entendement, l'imagination & la memoire : qui sont la reminiscence, ou le resouuenir, & le sens commun se fondans sur ceste reigle, *Potentiæ cognoscuntur per actiones*, Les puissances se cognoissent par les actions. Ils se trouuent qu'outre les œuures de l'entendement, imagination & memoire, s'en trouuent deux autres fort differentes. Par cōsequent de cinq puissances naist & procede l'esprit de l'homme: & non de trois tant seulement, comme iusques icy nous auons prouué. Nous auons dit pareillement, au chapitre precedent, suiuant l'oppinion de Galien, que la memoire ne fait autre chose au cerueau que garder les figures especes des choses, ny plus ny moins qu'vn coffre tiēt & a engarde les accoustremēs lesquels y sont mis. Et si par vne telle cōparaison, nous deuons entēdre l'office de ceste puissance, il est besoin constituer autre faculté de la raison, qui tire & face sortir les figures de la memoire, & les

represente à l'entendement, ny plus moins qu'il est necessaire de trouuer qui ouure le coffre pour en tirer ce qui a esté mis dedans. Dauantage, nous auons dit, que l'entendement & la mamoire estoient puissances contraires, & que l'vne combattoit auec l'autre, pource que l'vne demande beaucoup de siccité, & l'autre beaucoup d'humidité & molesse au cerueau. Et si cela est vray, pourquoy est-ce que Platon & Aristote ont dit que les hommes ayans la chair molle & delicate, ont bon entendemét, veu que la douceur & mollesse est vn effect d'humidité? Nous auons dit aussi, que pour auoir bonne memoire, il falloit que le cerueau fust mol, d'autant que les figures se doiuét imprimer en iceluy, en pesant dessus, comme on faict le cachet sur la cire molle: car s'il estoit dur, il ne pourroit pas facilement receuoir telle impression. Il est bien vray que pour receuoir promptement la figure, il est necessaire d'auoir le cerueau mol: mais pour conseruer & garder lon-

Au 2 liure de l'Ame.

guement les especes de ces choses qui s'y impriment, tous les Philosophes tiennent que la dureté & siccité est necessaire : comme il appert en la cire & autre chose molle que la figure imprimee en icelle, s'efface aisément, laquelle ne s'en va iamais en matiere dure & seiche. Par ce moyẽ voyons nous plusieurs hommes, qui mettent aisément des choses en leur memoire, mais ils les oublient incõtinent. Dequoy Galien donne la raison, & dit que ceux-là, par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme, au moyen dequoy la figure imprimee en icelle, est incontinent effacee, ny plus ny moins que si on vouloit seeller en l'eau. Autres au contraire mettent en memoire auec grande difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont apprins vne fois. Et pourtant semble-il chose impossible d'auoir ceste difference de memoire que nous auons dit, d'apprendre facilement & de retenir long temps. Aussi est difficile d'en-

Au liure de l'art de Mede, ch. 12

tendre comme il est possible d'imprimer tant de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, comme nous voyons aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprime diuerses figures, il est certain que les vnes effaceront les autres, par le meslange d'icelles. Et ce qui nous donne le plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exerçant la memoire, elle se rend plus facile à receuoir les figures: estant certain, que l'exercice, non seulement du corps, mais aussi encores plus de l'esprit, desseiche & essuye la chair. Encores est il difficile d'entendre comme l'imagination est contraire à l'entendement (s'il n'y a chose plus vrgente que la resolution des parties subtiles du serueau, par le moyen de la chaleur, qui laisse les grosses & terrestres) attendu que la melancolie est vn des plus gros & terrestres humeurs de nostre corps. Aristote dit que l'entendement ne sert de nul autre tant que de

cestuy-là: mais la difficulté est plus grande, quand on vient à considerer que la melancolie est vn humeur gros, froid, sec, & la colere de substãce delicate, & de temperamẽt, chaud & sec: & ce neantmoins la melancolie est plus propre à l'entendemẽt que n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison: pource que cest humeur aide, par le moyen de deux qualitez à l'entendement, & luy contredit pour vne seule, qui est la chaleur: & la melancolie ayde par la siccité, & non d'auantage: & contredit & nuit par la froideur & grosseur de substance, qui est ce que plus l'entendement a en horreur. Ainsi donc Galien a donné plus d'esprit & de prudence à la colere qu'à la melancolie, quand il a dit, *Animi dexteritas & prudentia a bilioso humore proficiscitur, integritatis & constantiæ erit author humor melancolicus*. La dexterité & prudence vient de sa colere: l'integrité & constance de l'humeur melancolic. Finalement on demãde d'où vient que le trauail

Au liure 1. de la nature humaine, com. 11.

& la continuelle contemplation, en l'estude en faict plusieurs sçauans & sages, lesquels au commencement auoient faute de la bonne nature des qualitez que nous auons dit : de maniere que donnant & receuant, par le moyẽ de l'ymaginatiõ, ils viẽt à acquerir la cognoissance de maintes choses qu'ils ignoroient au precedent. Ils n'auoient pas de temperament requis à icelles : car s'ils en eussent esté pourueus, il ne leur eust pas esté besoin d'y trauailler beaucoup. Toutes ces difficultez & plusieurs autres sont contre la doctrine enseignee au precedent chapitre, pour ce que la Philosophie naturelle n'a pas ses principes Mathematiques, esquelles le Medecin & Philosophe (estant ensemble Mathematiciẽ) peut tousiours faire demõstrãce: mais venant à exercer son office, selon l'art de Medecine, il y cõmettra plusieurs fautes. & non pas toutes les fois par sa coulpe, (s'acertenant tousiours par les mathematiques) mais par l'incertitude de son art.

Au liure 1. des Topiques.

& pour ceste cause Aristote a dit, *Non ideò malus medicus, si non semper sanet, dum nihil omiserit eorum quæ sunt exarte.* Si le medecin ne guarit tousiours, ce n'est pas à dire qu'il soit mauuais, pourueu qu'il n'ait obmis aucune chose qui concerne son art: mais si le mesme faisoit quelque faute, és mathematiques, il ne pourroit estre excusable: car employant en telle science, toutes les diligences requises, il est impossible de faillir. Parquoy combien que nous ne facions demonstrance de ceste doctrine, il ne faut pas toutesfois attribuer toute la faute à nostre esprit, ny penser estre faux ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre que si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust que faire auec la chaleur, & la froideur, l'humidité & la siccité, ny auec toutes les autres qualitez corporelles, s'ensuiuroit que tous les hommes seroient d'vn mesme entendement, & que l'arraisonnement de chacun seroit esgal. Et nous voyons

par experience, qu'vn homme entẽd mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux que l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement, qui est en l'vn mieux disposé qu'en l'autre : & non pour autre raison. Car toutes les ames raisonnables & leurs entendemens separez du corps, sont d'esgalle perfection & sçauoir.

Ceux qui suiuent la doctrine d'Aristote, voyans par experience qu'aucuns hõmes discourent mieux que les autres, ont trouué vn eschappatoire tout apparent, disans que l'vn ne discourt mieux que l'autre, à raison de la puissance organique de l'entendement, & pource que le cerueau est mieux disposé, és vns qu'aux autres : mais pource que l'entendement humain (cependant que l'ame raisonnable demeure au corps) à besoin des figures & fantasies qui sont en l'imagination & en la memoire. A faute dequoy l'entendement vient à discourir mal, & non par sa faute, ny pour estre ioint à vne

Au liure de la memoire & reminiscence.

matiere mal organizee. Mais ceste responſe eſt contre la doctrine du meſme Ariſtote, lequel prouue l'entendement que eſt d'autant meilleur que la memoire eſt mauuaiſe: & au contraire, que plus la memoire eſt grande, plus l'entendement eſt laſche & abattardy: ce que nous auons prouué ailleurs, touchant l'imagination. Et pour la confirmatiõ de cela, Ariſtote demãde, pourquoy eſtans vieils, nous auons tant mauuaiſe memoire, & bon entendemẽt: & quand nous ſommes ieunes, nous auons bonne memoire & mauuais entendement. Vne choſe nous mõſtre l'experience de cela, & ainſi le notte Galien, que quand en la maladie ſe corrompt le temperamẽt & la bõne cõpoſition du cerueau, ſouuẽtesfois ſe perdent les œuures de l'entendement, & demeure en leur entier celles de la memoire & de l'imagination: ce qui ne pouuoit aduenir ſi l'entendemẽt n'euſt prins pour ſoy vn inſtrument particulier, outre celuy, que les autres puiſſances tien-

En la 30 sec. prob.

nent. Ie ne sçay que l'on peut respondre à cela, si n'est-ce pas quelque relation metaphisique, composee d'acte & puissance: car ils ne sçauent pas eux mesmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui face tant de dommage & nuisance au sçauoir de l'hõme, que le meslange des sciences: & que de traiter en la Methaphisique, ce qui est de la Philosophie naturelle: & au contraire, ce qui est de la Philosophie naturelle, en la surnaturelle.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde, sont de peu defficace: car il ne s'ensuit pas que, pour ce que l'entendement doit cognoistre les choses materielles, il ne doiue auoir vne organe ou instrumẽt corporel; pour ce que les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puissance, ny d'elles sortent les fantaisies: & sont comme, *sensibile positum supra sensum; quod non causat sensationem*. Cela se void claire-

ment au toucher : car estant composé de quatre qualitez materielles, & ayant en soy quantité & molesse ou dureté, ce neantmoins la main cognoist si vne chose est chaude ou froide : dure, ou mole, grande ou petite. Et si l'on demande comment la chaleur naturelle, qui est la main, n'empesche au toucher de cognoistre la chaleur qui est en la pierre, nous respondrons que les qualitez qui seruent à la composition de l'organe, ne change point ny n'alterent le propre organe, ny d'icelles sortet especes pour les cognoistre. Il appartient à l'œil de cognoistre toutes les figures & quantitez des choses, & nous voyons que l'œil mesme à sa propre figure & quantité, & des humeurs & tuniques qui le composent : aucunes ont couleurs, & les autres sont transparoissantes : ce qui n'empesche point que par le moyen de la veuë, nous ne cognoissons les figures & quantitez de toutes les choses qui sont mises deuant nous. Et c'est pource que les humeurs &

tuniques, la figure & quantité seruent à la composition de l'œil, & ces choses là ne peuuent alterer ny chãger la puissance de la veuë : au moyẽ dequoy elles n'empeschent pas la cognoissance des choses de dehors. Nous en auons autant dit de l'entendement, & que le propre instrumẽt d'iceluy (bien qu'il soit materiel, & ioinct auec luy) ne peut entendre, pour ce que d'iceluy ne sortent especes intelligibles qui le puissent alterer ou changer, & la cause est que, *Intelligibile positum supra intellectum non causat intellectionem.* Et ainsi demeure-il libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir qui l'empesche. Or l'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus legere que l'autre : car ny l'entendement, ny aucun autre accident peut estre (*qualis*) attendu qu'ils ne peuuent estre de soy, sujet d'aucune qualité. Et ainsi donc il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, auec le temperament des quatres premieres qua-

litez, afin que par ce moyen il s'appelle (*qualis*) puis que le cerueau est le suject de chaleur, froideur, humidité & siccité, & non l'entendemẽt. Quãt à la troisiesme difficulté, qu'ameinent les Peripatetiques, disant que pour faire à l'entendement vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons donc qu'il y a autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traiterons au chapitre ensuiuant. On peut respondre au second argument, que chacune difference d'œuure, ne demonstre pas diuersité de puissance: car comme nous prouuerons cy-apres, l'imagination faict des cas tant estranges, que si ceste maxime estoit aussi vraye que les Philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroient d'auantage dix ou douze puissances au cerueau. Mais aussi pource que toutes ces œuures conuiennent en vne principale raison,

elles ne denottent pas plus d'vne imagination, laquelle se diuise en apres, en plusieurs particulieres differences, à raison des diuerses actiōs d'icelle. Or composer les especes en presence des objects, ou en leur absence, ne denote ie ne diray seulement diuersité de puissances generales (comme sont le sens commun & l'imagination) mais n'aussi de particulier. On peut donc respondre au troisiesme argument, que la memoire n'est qu'vne mollesse de cerueau, disposee (par vne certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce que l'imagination perçoit, en la mesme sorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit escrire. Car comme l'escriuain escrit au papier les choses qu'il ne veut estre mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit: aussi doit on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entendement ont cogneu, & autres qu'elle

Au 4. liure de l'ame. forge elle mesme. Et quand elle se veut souuenir d'icelles, Aristote dit qu'elle retourne les voir & contempler. Platon s'est donc seruy de ceste maniere de comparaison, quand il a dit, que craignant le peu de memoire de la vieillesse il se hastoit d'en faire vne autre de papier (qui sont liures) afin que son trauail ne se perdist : & que celuy qui le voudroit lire en apres, se le representast. L'imagination en faict autant escriuant en la memoire ce qu'elle retourne à y lire, quand elle s'en veut souuenir. Aristote a touché le premier de ceste sentence: & puis apres Galien, lequel a ainsi dit en ceste maniere, *Pars enim animæ dua imaginatur quæcunque ea sic hæc, eadem recordari videtur.* Car la partie de l'ame, laquelle imagine, qu'elle elle soit, il semble rememorer les mesmes choses. Ainsi voit-on bien clairement, pourquoy les choses que nous imaginons soigneusement, & auec vn grand soucy, s'impriment bien en la memoire : & ce que nous traittons par vne legere

Au 3. liure de l'ame.

Au 2. li. du mouuement des muscles.

consideration, s'oublie incontinent. Et ainsi comme l'escriuain qui faict vne bonne lettre, la rend propre à lire ainsi, ainsi aduient à l'imagination: car si elle imprime ou seelle auec force, la figure demeure au cerueau bien imprimee & marquee : autrement, à peine se peut elle cognoistre. Cela mesme aduient aussi aux escrite anciens, lesquels, pour ce qu'vne partie est entiere, & l'autre gastee, (auec le temps) ils ne se peuuent bien lire, si n'est auec grande peine & discretion. Or l'imagination en fait proprement autant (quād ils se sont perdus en la memoire, aucunes figures & qu'autre demeurent) dequoy est aussi procedé l'erreur d'Aristote, lequel a pensé que la reminiscence, par ceste raison, estoit puissance differente de la memoire. Et outre ce, il a dit, que ceux là qui ont vne grande reminiscence ou souuenance, sont de grand esprit: ce qui est pareillement faux, pource que l'imagination (qui est celle qui cause la souuenance) est contrairire à

l'entendement. De maniere que mettre en memoire les choses, & aussi se souuenir d'celles, apres les auoir sceuës, est œuure de l'imaginatiõ, cõme escrire quelque chose & la retourner lire, est œuure de l'escriuain & non pas du papier. Et ainsi la memoire demeure pour puissance passiue & non actiue, comme le blanc du papier n'est autre chose qu'vne cõmodité, à ce qu'vn autre y puisse escrire. Au quatriéme doute se peut respõdre, que ne sert donc rien à l'esprit d'auoir la chair dure & delicate, & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité : lequel nous voyons fort souuentesfois auoir vn temperament separé de toutes les autres parties du corps : mais quand bien ils conuiendroiẽt en la mesme qualité & molesse, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, & pour l'imagination aussi. Si nous considerons la chair des fẽmes & des enfans, nous trouuerons qu'elle est plus douce, delicate que celle des hommes : & ce neantmoins, les hommes

communément, ont meilleur eſprit que les femmes. Et la raiſon de cela eſt naturelle, que les humeurs qui font la chair douce, ſont flegme & ſang, pource qu'ils ſont tous deux humides (comme nous l'auons deſia noté) deſquels Galien a dit, qu'ils fõt les hommes ſimples & bons : & au contraire les humeurs qui endurciſſent la chair, ſont la cholere & la melancolie : donc procede la prudence & le ſçauoir des hommes : de maniere que d'auoir la chair douce & delicatte, c'eſt vn plus mauuais ſigne, que de l'auoir ſeiche & dure. Parquoy és hõmes ayãs vn égal tẽperament, par tout le corps, il eſt fort ayſé de recueillir la maniere de leur eſprit, par la douceur ou moleſſe, ou dureté de la chair : car ſi elle eſt dure & aſpre, elle demõſtre ou bon entendement, ou bonne imagination : & ſi elle eſt molle & delicate, elle denote le contraire qui eſt de bonne memoire, & peu d'entendement, & moins d'imagination. Et pour ſçauoir ſi le cerueau eſt correſpon-

Les ris des dents & le marcher de l'homme declarent iceluy Eccl. chap. 19.

dant, il faut considerer les cheueux: car s'ils sont gros, noirs, aspres & espais, l'indice d'vne imagination, ou d'vn bon entendement: & s'ils sont delicats& doux, c'est signe d'vne grande memoire & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entendement ou imagination (quand les cheueux sont de ceste maniere) doit considerer de quelle forme est le ieune homme, quand au rire: car ceste passion descouure fortque telle est l'imagination. Quant à l'occasion du ris, plusieurs Philosophes se sont efforcez la sçauoir: mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre: toutesfois chacun conuient en ce que le sang est vne humeur qui prouoque l'homme à rire. combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de ceste humeur plus que des autres autres qui facent l'homme suiet à rire. *Desipientiæ quæ cum risu fiunt, securiores: quæ verò cū solicitudine, periculosiores.* Cōme s'il vouloit dire, Quand les ma-

Hipp. 6. des Aphori. 53

lades transportez rient, c'est bon signe, & sont plus asseurez: mais s'ils sont souciez & faschez, ils sont en danger: car le premier se fait par le moyen du sang qui est vne humeur fort benigne: & l'autre au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traittons, on vient facilement à entendre tout ce qu'en ce cas on desire sçauoir la cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'vne approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dit, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant cõtente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillemẽt les muscles de tout le corps: à raison dequoy, nous approuuons souuentesfois les propos aigus & subtils, en abaissant la teste. D'auãtage, quãd l'imagination est fort bonne, elle se contente de chacun propos, mais seulement de ceux qui viẽnent fort bien de maniere que s'ils ne sont biẽ

conuenables & à propos, elle en reçoit pluſtoſt peine qu'allegreſſe. De là vient que nous voyons rire, par grande merueille, les hommes de grande imagination: & ce qui eſt encores plus notable, nous voyons que ceux-là leſquels ont grace à parler, & qui ſont facetieux, ne rient iamais de ce qu'ils diſent, ny de ce qu'ils entendēt dire aux autres, pour ce qu'ils ont l'imagination tant delicate & ſubtile, que la propre grace de leurs paroles & gentils deuis, ne correſpond & ne leur agree, comme ils voudroient. A quoy l'on peut adiouſter que la grace (outre la bonne propoſition qu'elle doit auoir) doit auoir doit eſtre nouuelle, & non iamais ouye ny veuë: ce qui n'eſt propre ſeulement à l'imagination, mais auſſi aux autres puiſſances qui gouuernent l'homme. Parquoy nous voyons que l'eſtomac s'ennuye d'vne meſme viande, & qu'il l'abhorre, quand il en vſe deux fois: la veuë, en ceſte maniere a en horreur vne meſme figure & couleur, l'ouye vne

…oſe …ible.

mesme resonnãce, pour bõne qu'elle soit: & l'entendement, vne mesme contẽplation. C'est aussi pourquoy le beau parleur ne rit de la grace qu'il a en son parler : car deuant que la grace sorte de sa bouche : il sçait desia ce qu'il doit dire. Parquoy ie conclu que ceux qui sont beaucoup facetieux, sont tous despourueus d'imagination: & ainsi toute grace & propos sortant de leur bouche (bien qu'il soit parauãture assez maigre & froid) & leur conuient fort bien. Et pource que ceux-là qui sont fort sanguins, ont beaucoup d'humidité (laquelle nous auõs dit estre cõtraire & nuire à l'imaginatiõ) ils sõt aussi fort facetieux. C'est le propre de l'humidité, laquelle, pour sa molesse & douceur, oste les forces à la chaleur, & fait qu'elle ne brusle pas tãt. Et ainsi elle se trouue mieux auec la siccité, pource qu'elle aguise ses actiõs: ioint que là où se trouue beaucoup d'humidité, c'est signe que la chaleur est lasche & remise : car il ne la peut resoudre ny consommer : & auec vne

Gal. liu. 6. de la conseruation de la santé.

chaleur tant petite, la puissance imaginatiue ne peut exercer son operation. De là s'ensuit que les hommes de grand entendement sont fort facetieux, pource qu'ils sont despourueus d'imagination. Comme on lit de ce grand Philosophe Democrite, & de plusieurs autres que i'ay veu & noté. Ainsi nous cognoistrons par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, & aspre, ayans les cheueux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou en entendement ou en imagination : de maniere qu'Aristote se trompe en cet endroit & ne rencontre bien en ceste doctrine. On peut respondre au cinquiesme argument qui se trouuent deux sortes d'humidité au cerueau : vne qui vient de l'air (quand cest élement domine en la mixtion) & l'autre de l'eau, en laquelle se sont amassez les autres élemens. Si le cerueau est mol auec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à receuoir & puissante à retenir long temps les figures : pource que

que l'humidité de l'air est fort gluãte & grasse, à laquelle les especes des choses tiennent fort comme l'on voit aux peintures faites à l'huyle, lesquelles ne reçoiuent aucun dommage au Soleil ny de l'eau : de maniere que si l'on espand de l'huyle, sur quelque escriture, il n'est possible en apres de l'effacer, voire mesme celle qui est gastee & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisable auec l'huyle, qui la faict reluire & transparoistre. Mais si la molesse & douceur du cerueau viēt de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il reçoit aisémēt, la figure se vient aussi à effacer aussi aisément, pource que l'humidité de l'eau n'a point de graisse, à laquelle les especes se puissent cōglutiuer & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent és cheuaux : celle qui vient de l'air les rend gras, replets : & l'eau les rend humides, maigres & plats. On respond au sixiéme argument, que les figures des choses ne s'imprime pas

au cerueau, comme la figure du seau en la cire, si n'est en penestrant, pour y estre assise ; ou en la maniere que les oyseaux se prennent à la glus, & les mouches au miel, pource que ces figures n'ont point de corps & qu'elles ne se peuuent mesler ny corrompre les vnes les autres. On peut respondre à la septiesme difficulté que les figures adoucissent & amolissent la substance du cerueau (ny plus ny moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigts) bien que les esprits vitaux ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & secs comme la chaleur le faict par dehors, par le moyen du fer. Et que les esprits vitaux facent ce que i'ay dit cy-dessus, & amolisse le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons desia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & spirituel desseiche, voire mesme les Medecins disent que le moderé engresse. On respond à l'argument huictiesme qu'il y a deux genres de melancolie : vne naturelle, qui est

Gal. l. 2. de la conseruation de la santé.

comme la lie du sang, duquel le temperamẽt est froideur & siccité, auec vne fort grosse substance: elle ne sert de rien à l'esprit, ains rend les hommes ignorans, lasches & subjects à rire: & pource qu'ils ont faute d'imagination, elle s'appelle (*atrabilis*) ou colere aduste & brustlãte, laquelle selon l'opinion d'Aristote, faict les hommes tres-sages, de laquelle le tẽperament est diuers, comme celuy de vinaigre. Aucunefois à l'effect de chaleur, aucunefois il refroidit: mais il est tousiours sec & de substãce fort delicate. Ciceron cõfesse qu'il estoit tardif d'esprit, pource qu'il n'estoit pas melancolique aduste: enquoy il dit vray: car s'il eust esté tel, il n'eust pas esté si éloquent, pource que les melancoliques adustes ont faute de memoire, à laquelle appartient le parler auec grand appareil. Ceste colere a vne autre qualité, qui sert beaucoup à l'entendement qui est d'estre resplandissante, comme l'agathe, au moyen de laquelle splendeur, elle don-

En la 3. sect. prob. 1.

Horace dit d'Oreste qu'estãt fol, il ne faisoit mal à personne: mais qu'il trouuoit

ne lumiere au dedans du cerueau, afin que les figures se voyent bien. Et ceste est l'oppinion d'Heraclite, quand il a dit: *Splendor siccus, animus sapientissimus.* La melancolie naturelle n'a pas ceste splendeur, ains son noir est mort. Or nous prouuerons cy-apres, comme l'ame raisonnable a besoin d'auoir au cerueau vne lumiere & d'estre esclairee, pour voir les figures & especes. On peut respondre au neufiesme argument, que la prudence & dexterité de l'esprit que dit Galien, appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle se cognoist ce qui est à venir: & pour ceste cause Ciceron a dit, *Memoria præteriorum, futurorum prudētia.* C'est à dire, La memoire est du passé, & la prudence de ce qui est à venir. La dexterité de l'esprit, est ce que nous appellons subtilité, engin, finesse, & ruse: & pourtant Ciceron a ainsi dit, *Prudentia est calliditas quæ ratione quadam potest delectum habere bonorum & malorum.* Prudence est ruse, laquelle par certain moyen, peut auoir le

propos fort subtils, à cause de la splendeur de sa colere: & pourtāt il a dit, insit quòd splendidabilis. ser. 3.

Au dialogue de la vieillesse.

chois du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas ceste maniere de prudence, pource qu'ils ont faute d'imagination : & ainsi le voyons nous par experiences aux hommes de grand sçauoir és lettres qui appartiennent à l'entendement : lesquels tirez de tel exercice, ne valent rien aux autres affaires du monde : Galien a tres bien dit que ceste maniere de prudence procede de la colere, car Hippocrate contant à Damagete comme il trouua Democrite, quand il le fut voir & medeciner, escrit qu'il estoit aux champs, dessous vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuyé d'vne pierre, & enuironné de bestes brutes, mortes & despecees : dequoy Hippocrate fut fort esmerueillé, & luy demanda que luy seruoient ces animaux ainsi : à quoy il respondit qu'il cherchoit l'humeur qui rend l'homme vacillant, rusé, double & & cauteleux : & qu'il auoit trouué (en faisant anatomie de ces bestes

Aux Tusculanes.

En l'Epistre à Dama.

Notez que les hommes de grád entendement ne se soucient pas de l'ornement de leur corps, ils sont tous mal propres ords & crasseux nous en donnons la raison

u chap. brutes) que la colere estoit cause
.& 14. d'vne proprieté tant mauuause: & que pour se venger des hommes rusez & cauteleux il vouloit faire en eux, ce qu'il auoit faict au renard, au serpent, & au singe. Ceste maniere de prudence est non seulement odieuse aux hommes, mais aussi S. Paul dit d'icelle, *Prudentia carnis inimica est Deo.* La prudence de la chair

Aux Rom. chap. 2.

est ennemie de Dieu, Platon en donne la raison quand il dit, *scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius, quàm sapientia est appellanda.* La science qui est esloignee de iustice, merite plustost le nom de ruse & finesse que de sapience. Comme s'il vouloit dire, il n'est pas raisonnable qu'vne science laquelle est separee de la iustice s'appelle science: mais elle se doit appeller astuce ou malice: de laquelle le diable se sert tousiours, quand il veut faire mal aux hommes. *Ista sapientia non est desursum descendens, sed terrena, animalis &*

Chap. 3.

diabolica, c'est à dire, ceste sapience ne descend du Ciel; mais elle est

terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a vne autre maniere de sapience ou science, conioincte à la droicture & simplicité : par laquelle les hommes cognoissent le bon & reprennēt le mauuais : Galien dit qu'il appartient à l'entendement, pource qu'en ceste puissance n'est point comprise la malice ny l'astuce, & qu'elle ne sçait pas comme se peut faire le mal : le tout est en icelle droiture, iustice, simplicité & clarté. L'homme qui rencontre ceste maniere d'esprit s'appelle droict & simple : & pour ceste cause Demosthene voulant captiuer la bien-veillance des Iuges, en vne harangue qu'il fit contre Aeschines, les appelle droits & simples, eu esgard à la simplicité & integrité de leur office, duquel Ciceron dit ainsi, *Simplex est officium, atque vna bonorum omnium causa*. L'office est simple & iuste, & la cause de tous les bōs, vne. La froideur & siccité de la melancolie sert d'instrument à ceste maniere de sçauoir ou science : mais elle doit estre composee de

Au liure 3. des progno. com. 2.

En la harangue pour Silla.

parties subtiles & delicates. On peut respondre au dernier doute, que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut sçauoir, s'il ne là trouue incontinent, c'est pource que son cerueau est priué d'vn temperament à ce conuenable : mais demeurant vn peu en la contemblation de ce qu'il veut sçauoir, incontinent accourt au chef de la chaleur naturelle (qui sont les esprits vitaux & le sang des arteres) qui surmonte le temperament du cerueau, iusqu'à tant qu'elle vienne au point necessaire. Il est vray que la grande consideration nuit aux vns & sert aux autres : car si au cerueau defaut peu, pour venir au point de la chaleur conuenable, il faut aussi contempler peu de temps : car s'il passe outre, & s'il contemple plus long-temps, incontinent l'entendement se trouble par la presence de beaucoup d'esprits vitaux : au moyẽ dequoy il ne paruient & ne touche à ceste verité qu'il cherche. Parquoy nous voyons plusieurs hom-

mes lesquels, sans premediter, tout soudain disent fort bien : mais quand ils ont pensé à ce qu'ils doyuent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendement si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qui leur est besoin mettre & employer beaucoup de temps, à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la teste, & face en sorte que le temperament vienne aux degré qui luy defaillent, & ainsi ceux-là disent mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre premieres quantitez, tant pour demeurer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.

CHAP. VII.

PLaton tient pour chose veritable que l'ame raisonnable est vne *Au Phedre.*

substance sans corps, spirituelle non subiette à corruption, ny à la mort, comme celle des bestes brutes, laquelle (sortie du corps) à vne autre meilleure vie, & plus tranquille: mais cela s'entend, dit Platon, quand l'homme a vescu selon la raison: car autrement mieux eust vallu à l'ame, demenrer tousiours au corps, que souffrir les tourmens, desquels Dieu chastie les meschans. Ceste conclusion est bien tant illustre & Catholique, que s'il l'a trouuee par la felicité de son esprit, à iuste cause, il est surnômé le diuin Platon. Mais bien qu'elle soit telle que l'on voit iamais, toutesfois Galien ne l'a peu côprendre en son entendement: ains tousiours l'a eu pour suspecte voyans radoter l'homme, & sortir de son sens, quand il a le cerueau trop eschauffé: & au contraire, le voyant retourner en son bô sens, en luy appliquât medecines froides. Et pourtant il a dit qu'il eust esté bien aise, que Platon eust esté en vie, pour luy demander, côme il estoit possible que l'ame rai-

En l'Apologie.

Platon diuin.

Au liu. Quod animi mores. ch. 3. & 9. de placit. Hipp. & Plat.

sonnable fust immortelle, veu qu'elle se chãge & altere si aisémẽt, par la chaleur, froideur & humidité & siccité: attendu mesmemẽt qu'elle s'en va du corps par vne grãde ardeur de fiebure continue, ou par vne grande perte de sang, ou en beuuãt la cigue, ou par autres alterations corporelles qui ont accoustumé d'oster la vie. Et si elle estoit sans corps, & spirituelle (cõme dit Platon) la chaleur (estant qualité materielle) ne luy feroit perdre ses puissances, & ne luy empescheroit ses operatiõs. Ces raisõs ont cõfondu Galien, & l'ont fait desirer que quelque Platonique l'en resolust, & pẽse qu'il n'en ait trouué en sa vie: mais depuis qu'il fut mort, l'experience luy monstra ce que son entendement ne peut cõprẽdre. Parquoy, il est certain que la certitude infaillible de l'immortalité de nostre ame, ne se tire pas des raisons humaines, & encores moins se trouuent argumens, qui prouuent qu'elle soit corruptible: car on peut facilement respondre aux vns & aux autres: nostre seule foy diuine nous faict

Au dialogue de la nature. Il est certain que Galien en mourant descendit en enfer & vit par experience que le feu materiel brusloit les ames ne les pouuant consommer: ce medecin eut cognoissãce de la doctrine Euangelique

& ne la eçeut: u li. 2. le diff. ul. bap. 3.

certains & resolus de l'immortalité d'icelle. Ce neantmoins Galien n'a point eu raison de s'empescher & embarasser en ceste maniere par argumens si legers: car ce n'est pas bien recueilly en Philosophie naturelle, de dire que les œuures qui se doiuent faire par le moyen de quelque instrument, defaillent en largét principal, pour ne sortir à l'aduenture. Le peintre qui peint bien, tenant le pinceau conuenable à son art, n'est pas conuenable quand auec le mauuais, il fait que les traits & lignes mauuaises, aussi n'est-ce pas bié argumenté de penser que l'escriuain ait aucune lesion ou defaut en la main, quand par faute de bonne plume, force luy est d'escrire, auec autre chose. Galien considerant les œuures merueilleuses qui sont en l'vniuers, & de quel sçauoir & prouidence elles sont faites & ordonnées, à recueilly qu'il y auoit vn Dieu au monde: encore que nous ne le voyons pas des yeux corporels, duquel il a dit ces paroles,

Deus nec factus est aliquando, cum perenniter ingenitus sit, ac sempiternus. Dieu n'a point esté fait, veu qu'il est increé & eternel. Et en vn autre endroit il dit, que l'ame raisonnable ny la chaleur naturelle ne faisoit pas le bastiment & composition du corps humain: mais Dieu, ou quelque intelligence fort sage. De là se peut former vn argument contre Galien, pour rembarer & desfaire la mauuaise consequence qui est de ceste maniere. Tu as soupçon que l'ame raisonnable soit corruptible, pource que si le cerueau est bien temperé, il vient à bien discourir & philosopher: & s'il s'eschauffe, ou refroidit plus qu'il ne faut, il radotte & dit mille absurditez. Cela mesme se peut inferer & conclurre en considerant les œuures que tu dis estre de Dieu: car s'il faict vn homme en lieux temperez (esquels la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité, la siccité) il le rend fort ingenieux & discret: mais si la region n'est téperee, tous les hommes qui y sont

Au liu. de la formation du fruict.

Au liu. Quod animi mores, chap. 10.

engendrez sont fols & ignorans. Et pour ceste cause le mesme Galien dit, qu'en Sithie par merueille, nasquit vn homme sage, & qu'en Athenes tous n'aissent Philosophes. Dauantage de penser que Dieu est corruptible, ce que par certaines qualitez il faict bien ces œuures là, lesquelles par les contraires, se font mauuaises. Galien ne le peut aduoüer, puis qu'il a dit que Dieu est etertel.

Platon va par vn autre chemin plus certain, disant que cõbien que Dieu soit eternel, tout puissant & de science infinie, il s'accommode au peuple naturel, en ses œuures, & s'assujettit à la disposition des quatres premieres qualitez: de maniere que pour engendrer vn homme tres-sage & semblable à luy: il a esté besoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fust en tout le monde, où la chaleur de l'air ne surpassast point la froideur: n'y l'humidité, la secheresse, & pourtant il a dit, *Deus verò quasi belli ac sapientiæ studiosus, locum qui*

Au dialogue de la nature.

viros ipsi si millimos producturus esset, electum imprimis incolendum præbuit. Et si Dieu vouloit faire vn homme tres-sage en Scithie, ou en autre region intẽperee, ne se serue de sa toute puissance, il sortiroit par necessité, lourd & ignorãt, à raison de la cõtrarieté des qualitez premieres. Mais Platon n'infereroit & ne cõclurroit pas (cõme Galien) que Dieu soit corruptible ny subject à aucune alteratiõ, pource que la chaleur & la froideur luy empeschẽt ses œuures. Cela mesme se doit recueillir, quãd l'ame raisõnable (demeurãt en vn cerueau enflãmé) ne peut vser de discretiõ & prudence : & ne faut penser qu'à ceste occasion là, elle soit mortelle & corruptible. Et quãd à ce qu'elle sort du corps, ne pouuãt souffrir la grãde chaleur, ny les autres alterations qui tuẽt les hõmes, cela argue & mõstre seulement que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain : & que pour demeurer en iceluy, elle requiert certaines dispositions materielles, accommodees à l'estre

de l'ame qu'elle a : & que les instrumens desquels elle doit ouurer, soiét bien composez & vnis auec le temperamment requis à ses œuures : ce que defaillant du tout, il luy est force d'errer & s'absenter du corps. l'erreur de Galien est en ce qu'il veut auerer par principe de la Philosophie naturelle, si l'ame raisonnable (sortant du corps) meurt incontinent ou non: veu que c'est vne question qui appartient à vne autre sciéce superieure & de principes plus certains : en laquelle nous prouuerons que c'est argument n'est vallable, & que ce n'est pas bien conclud de dire que l'ame de l'homme soit corruptible, sous ombre qu'elle demeure paisiblement au corps auec quelques qualitez, qu'elle s'en absente, à raison d'autres qualitez contraires. Ce qui n'est d'ifficile à prouuer : car autres substances spirituelles de plus grande perfection que l'ame raisonnable, eslisent lieux alterez par qualitez materielles, esquels, elles semblent habiter à leur

contentement : mais si autres dispositions contraires viennent en leur place, incontinent elles s'en vont, pource qu'elles ne se peuuent pas souffrir. Ainsi donc il est certain que se trouue au corps, certaines dispositions, que le diable appete tellemét, que pour iouyr d'icelles, il entre en l'homme qui les a : au moyen dequoy il demeure endiablé : mais estans corrompues & alterees par medecines contraires, & ayant esté faite euacuation des humeurs noirs, pourris & puants, naturellement il vient à sortir de là. Cela se void clairement par experience, en ce que s'il y a vne grande maison, obscure, sale, orde, puante, triste, & inhabitée, incontinent y accourent les esprits familiers & démons succubes & incubes : mais si on la nettoye, & si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, afin que le Soleil & la clarté y entre incontinent ces esprits & démons s'en vont, speciallement si plusieurs y demeurét, si l'on y a plaisirs & passetemps, & mesme si l'on y touche

plusieurs instrumens de musique. Or que l'ormonie & bonne proportion offense grandement le diable, est clairement demonstré par ce que dit le texte de l'escriture Saincte: que quand Dauid prenoit sa harpe, & qu'il en touchoit, incontinent le diable fuyoit, & sortoit du corps de Saül: Et combien qu'il possedast son esprit, i'entens que naturellement la musique molestoit le Diable; & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israël sçauoit desia par experience que le diable estoit ennemy de la musique: & pour ceste cause, les seruiteurs & domestiques de Saül dirent en ceste maniere, *Ecce spiritus Dei malus exagitat te: iubeat Dominus noster rex, vn serui tui qui corã te sunt, quærant hominem scientẽ psallere cithara, vt quãdo arripuerit spiritus domini malus, psallat manu sua, & lenius feras.* De maniere qu'il y a des paroles & coniurations, qui font trembler le diable, lequel pour ne les ouyr, abandonne le lieu qu'il auoit choisi pour son habitation. Et ainsi Ioseph

Au 1. des Roys chap. 10.

raconconte que Salomon laissa par escrit certaines manieres de cõiurer, par le moyen desquelles non seulement, pour l'heure on chassoit dehors le diable, mais aussi cest esprit prit malin n'osoit iamais retourner au corps d'où vne fois il estoit sorty. Le mesme Salomon monstra pareillemẽt vne racine d'vne odeur tãt abominable, pour le diable, que l'appliquant aux narrines du patient, on chassoit incontinẽt le diable dehors. Le diable est si ord, triste, & ennemy des choses nettes, gaïes & claires, que Iesus-Christ entrant au pays des Geraseẽs, S. Matthieu racõte qu'il trouua en son chemin certains diables, qui s'estoient mis en deux corps morts, qu'ils auoient tiré du monument, lesquels parloient & disoient: Iesus fils de Dauid, qu'elle indignatiõ as-tu cõtre nous, d'estre venu deuãt le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu où nous sommes, tu nous laisses entrer en ce troupeau de pourceaux qui est là. Et pour ceste cau-

Au 8. liure des antiquitez, c. 22.

se la sainte Escriture les appelle esprits immondes: au moyen dequoy est clairement attendu que l'ame raisonnable, non seulement veut au corps dispositions qui le puissent informer & estre commencement de ses œuures, mais aussi pour demeurer en luy, comme en lieu propre & accommodé à son naturel. Et puis les diables (estans de substance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & reçoiuent plaisir & contentement des cõtraires. Parquoy l'argument de Galien ne vaut rien, (l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur, elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela (de la maniere que nous auons dit) lequel neantmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter, à ce propos, est que le diable non seulement appete les lieux alterez auec qualitez corporelles, pour y demeurer à son plaisir, mais aussi quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez

corporelles qui aident à ceste fin. Et pourtant si ie demande maintenant pourquoy le diable voulant deceuoir Eue se transforma en vn serpét veneneux, plustost qu'en vn cheual, en vn ours, en vn loup & en plusieurs autres animaux qui n'estoient pas de si espouuentable figure? Ie ne sçay pas ce qu'on me pourra respondre: Ie sçay bien que Galien ne reçoit pas les dits & sentences de Moyse, ny de Christ, nostre Redempteur, pource que tous deux (dit-il) parlát sans demonstration. Mais i'ay tousiours desiré sçauoir la solution de ce doute, & personne ne me la peut dóner. Il est certain (comme nous auós desia prouué) que la colere aduste ou bruslee, est vne humeur qui enseigne à l'ame raisonnable, comme se doiuent brasser les embusches & tromperies. Entre les bestes brutes, ne se trouue aucun animal, qui participe tant de ceste humeur que faict le serpent, voire mesme l'Escriture sainte porte tesmoignage qu'il en a plus que tous les autres, pource qu'il

Au li 2. de la dif du pouls chap. 3.

est fin & malicieux. L'ame raisonnable, posé le cas qu'elle est la moindre de toutes les intelligences, est de la mesme nature que le diable & les Anges. Et comme elle se sert de ceste colere veneneuse, afin que l'homme soit fin & cauteleux, aussi le diable (mis au corps de ceste cruelle beste) il se fit le plus ingenieux & subtil. Ceste maniere de philosopher n'estonnera pas beaucoup les Philosophes naturels, pource qu'elle a quelque apparence de verité: mais ce qui leur parfera le iugemēt, est que Dieu voulāt deliurer & comme desenchanter le monde qui estoit deceu, & luy enseigner à plain la verité (œuure contraire à celuy du diable) il vint en figure de colōbe, & non d'aigle, ny de paon, ny d'autres oiseaux, qui sont de plus belle figure: ce qu'il fit pour ce que la colombe participe fort de l'humeur qui tend à droiture, verité & simplicité: & n'a point de colere, qui est l'instrument de l'astuce & malice. Galien n'accepte aucune de

En cela se cognoist la grandeur de Dieu, lequel estant tout puissant, & sans auoir aucune necessité de ses creatures se sert d'elles, comme s'il estoit agent naturel.

ces choses, ny les Philosophes naturels, pource qu'ils ne peuuent entendre cõme l'ame raisonnable & le diable (qui sont substãces spirituelles) le peuuẽt alterer ou chãger par qualitez materielles (cõme est la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité) car si le feu introduit vne chaleur au bois, c'est pource que tous deux ont corps & quantité, pour sujet: ce qui defaut és substances spirituelles, mais il est impossible que les qualitez corporelles puissent chãger la substance spirituelle. Quels yeux a le diable, & l'ame raisonnable, pour voir les couleurs & figures des choses? quel sentiment & flair, pour receuoir les odeurs? quelle ouye pour la musique? quel toucher, pour estre offencez de la grãde chaleur? à quoy sõt necessaires les organes corporels. Et si l'ame raisonnable separee du corps, est offensee reçoit douleur & tristesse, il n'est possible que sõ naturel ne chãge & ne vienne a se corrompre. Ces difficultez & argumens ont trompé Galien & les Philosophes de

nostre temps, mais ils ne font rien: car quand Aristote a dit que la plus grande proprieté que la substance tienne est d'estre suject des accidens, il ne l'a pas liee à la corporelle ny spirituelle, pource que les especes participent égallement de la proprieté du genre. Et pour ceste cause il a dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable: & ceux de l'ame au corps: sur lequel principe il s'est fondé, pour escrire tout ce qu'il a escrit de la phisionomie. Ioint que les accidens desquels se changent & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matiere: & ainsi multiplient en vn moment, par vn milieu ou moyẽ, & passent par vne verriere sans la rompre: & deux cõtraires accidens peuuent estre en vn mesme suject, auec toute l'estenduë qu'ils peuuent auoir: & à raison de ces proprietez, le mesme Galien les appelle (Indiuisibles) & les Philosophes vulgaires (Intentiõnels) & estãs de ceste maniere, ils se peuuent bien pro-

proportionner auec la substance spirituelle : Ie ne peux l'aisser d'entendre que l'ame raisonnable (separee du corps) & le diable aussi, ayent puissance de voir, de sentir, d'ouyr, & de toucher. Ce qui me semble facile à prouuer : car s'il est vray que les puissances se cognoissent par les actions, il est certain que le diable a la puissance de sentir & flairer, puis qu'il sentoit la racine que Salomon enuoyoit appliquer aux narines des demoniaques : & qu'il a la puissance d'ouyr, puis qu'il entendoit la musique que Dauid donnoit à Saül. Mais de dire que le Diable receuoit ces qualitez auec l'entendemens, cela ne se peut pas affirmer en la doctrine des Philosophes vulgaires : car ceste puissance est spirituelle, & les objects des cinq sens sont materiels : pour ceste cause est besoin trouuer autres puissances en l'ame raisonnable, & au diable, auec lesquelles il se puisse proportionner : Autrement posons le cas que l'ame du riche auare, obtiendra d'Abraham que l'ame

du Lazare pourra certainemẽt venir en la ville, & en la maison de ceux là? s'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoistra par leurs visages, & s'il les sçaura remarquer & choisir certainement d'entre ceux qui seront en leur compagnie? Et si ces freres du riche auare luy demanderont qui il est, & qui l'enuoye: s'il a aucune puissãce pour ouyr leurs paroles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus-Christ nostre Redempteur, qu'il entendoit prescher, & faire miracles, quãd ils disputerẽt & eurẽt propos ensemble au desert: on peut demander par qu'elle ouye, le diable entendoit les paroles & responces de Iesus-Christ. C'est certainement faute d'esprit & bon entendement, penser que le diable ou l'ame raisonnable (separee du corps) ne puisse cognoistre les objects des cinq sens, cõbien qu'elle soit priuee d'instrumens corporels. Car par la mesme raisõ, ie leur prouueray que l'ame raisonnable (estant separee du

corps) ne peut entendre, imaginer, ny exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner, ny mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres de dire que l'ame raisonnable, estant separee du corps, ne puisse raisonner & entendre pour ce qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grande folie. Ce qui se prouue dont par la mesme histoire d'Abraham. *Fili, recordare, quia accepisti bona in vita: & Lazarus similiter mala: nũc autem hic consolatur tu verò cruciaris: & in ijs omnibus inter nos & vos chaos magnum firmatum est, vt hi qui volunt hinc transire ad vos, non possint: nec inde huc transire. Et ait Rogo ergo te te pater, vt mittas eum in domum patris mei: habeo enim quinque fratres, vt testetur illis ne & ipse veniam in hunc locum tormentorum.* Fils, souuienne toy que tu as eu des biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux: lequel maintenant est consolé,

& tu demeures en tourment: & en tout cela il y en a vne grande confusion entre vous & nous, de maniere que ceux qui veulent venir icy, ne peuuent: ny ceux qui veulent aller où vous estes aussi. Et il dit, ie vous prie donc, pere, de l'enuoyer en la maison de mon pere: car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie concluds, que comme ces deux ames s'arraisonnerent ensemble, & que le riche auare se souuienne qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere, qu'Abraham luy mit en memoire la bonne vie qu'il auoit menee au mõde, & les trauaux du Lazare, sans qu'il fust besoin du cerueau: ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels: ouyr sans oreilles: gouster sans langue: sentir sans nez: & toucher sans nerfs, ny chair: voire mesme beaucoup mieux sans comparaison. Cela mesme est entendu du diable, lequel est doüé d'vne mesme nature que l'ame raisonnable. L'ame du riche auare, pourra resoudre toutes

ces doutes là : duquel S. Luc racõte qu'estant en enfer, il leua les yeux, & vid le Lazare, qui estoit au sein d'Abraham : au moyen dequoy il parla, & dit ainsi : Pere Abraham, ayez pitié de moy : enuoyez le Lazare moüiller seulement le bout du doigt en l'eau afin de rafraichir ma langne, car ceste flamme me tourmente beaucoup. On peut recueillir par la doctrine susdite, & par ces paroles du riche auare, que le feu qui brusle les ames en enfer est materiel, cõme celuy que nous auons icy, & qu'il faict mal au riche auare, & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur : & que si le Lazare luy portoit vne seillee d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation, en se mettãt en icelle. La raison en est fort claire: car si l'ame de ce riche n'a peu demeurer au corps par l'excessiue chaleur de la fieure: & quand il beuuoit de l'eau froide, il est certain que son ame sentoit vne grande recreation, pourquoy n'entendrons nous cela

mesme, estant iointes aux flammes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, sont tous noms des puissances de l'ame, afin que l'escriture se puisse expliquer : ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fõdent en la Philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encor peut on inferer & conclure, que si l'ame raisonnable est attainte de douleur & tristesse (pource que son naturel est alteré & changé par qualitez contraires (elle est corruptible & mortelle. On voit que les cendres sont composees de quatre élemens, & neantmoins de fait ny de puissance il n'y a agent naturel au monde qui les puisse corrompre: ny qui leur face perdre les qualitez cõuenables à leur naturel. Nous sçauõs tous que le naturel temperament des cendres est froid & sec: & neantmoins combien que nous le mettiõs dedans le feu, elles ne perdront iamais leur froideur radicale: & combien qu'elle demeure cent mille

ans dedans l'eau, il est impossible, estans tirees, qu'elles demeurent auec humidité propre & naturelle, & neantmoins on ne laissera pas de confesser que par le moyen du feu, elles reçoiuent chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez sont superficielles és cendres, & durent peu au sujet: pource qu'estans separees du feu, elles retournent prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles sont tirees de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vne doute se presente au propos & colloque du riche auare, auec Abraham, qui est, pourquoy, & comment l'ame d'Abraham sceut raisons plus subtilles & hautes que celle du riche auare, veu que nous auons dit ailleurs, que toutes les ames raisonnables (sorties du corps) sont d'egalle perfection & sçauoir? Auquel on peut respondre en deux manieres. La premiere est, que la science & le sçauoir qu'eut l'ame, estant au corps, ne se perd, quand l'homme

se meurt, ains deuient plus parfaite, pource qu'elle se resoult d'aucuns erreurs. L'ame d'Abraham partit, tres-sage de ceste vie, & plaine de de plusieurs reuelations & secrets que Dieu luy communiqua, pource qu'il luy estoit amy: mais il estoit force que celle du riche auare sortist sans sapience: premierement, pour le peché que l'ignorãce nourrit en l'homme, & puis pource que les richesses produisent effect contraire à celuy de la pauureté, laquelle donne esprit à l'homme, comme nous prouuerons cy apres, & la prosperité & richesse luy oste. Il y a vne autre responce, suiuant nostre doctrine, qui est, que la matiere de laquelle ces deux ames parloiét, estoit Theologie scolastique: car de sçauoir, si estant en enfer, il auoit lieu de misericorde: & si le Lazare pouuoit passer du Lymbe en Enfer, s'il estoit conuenable d'enuoyer au mõde quelque mort qui declarast aux viuans la peine & les horribles tourmans condamnez, ce sont tous

poincts scolastiques, desquels la decision appartient à l'entendemét, comme ie prouueray en apres. Et entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne qui trouble tant ceste puissance que faict l'excessiue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté: mais l'ame d'Abraham demeuroit en vn lieu fort temperé où elle receuoit grand plaisir & recreation: au moyen dequoy ne se faut pas esbahir: si ses raisons estoient meilleures. Parquoy ie conclus que l'ame raisonnable & le diable ou l'esprit malin se seruent en leurs œuures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres contraires, ils reçoiuent contentement. Et pour ceste cause ils appetent de demeurer en certains lieux, & fuyent la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

Comme est donnee à chacune difference d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy ostant celle qui luy est repugnante & contraire.

CHAP. VIII.

Pour Archie Poëte.

Est Deus in nobis, & c.

Ouid. de Fastis.

TOVS les arts (dit Ciceron) sont constituez & establis sous certains principes vniuersels, lesquels se peuuent apprendre, par estude & trauail. Mais l'art de poësie est en cela tant particulier, que si Dieu ou la nature ne font l'homme Poëte, on ne gaigne gueres de luy enseigner par reigles & preceptes, comme il doit faire des vers: & pour ceste cause il dit, *Cæterarum rerum studia & doctrina, & præceptis, & arte constant: Poëta natura ipsa valet & mentis viribus excitatur, & quasi diuino quodam spiritu afflatur.* Les estudes & doctrines des autres choses gisent en preceptes & art, le Poëte se sert de nature, & est excité par les forces de l'esprit, & quasi inspiré de

l'esprit diuin. Mais Cicerõ n'a point de raison en cela : car de fait ne se trouue science, ny art inuenté en la Republique , que l'homme puisse apprendre, luy defaillant l'esprit, cõbien qu'il trauaille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes : au lieu que si d'auanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyons qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la poësie, sans aucune difference : car si celuy duquel le naturel y est propre, se met à composer des vers, il les fait auec grãde perfection: autrement il est tousiours vn mauuais Poëte. Estant donc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de sçauoir par art, à qu'elle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, afin que chacun entende auec distinction (sçachant desia son naturel) à quel art [illegible] peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'aquierẽt par le moyen de la memoire, sont celles qui

s'ensuiuent, la Grammaire Latine, ou de quelqu'autre langue: la Theorique de la Iurisprudence, ou du Droit: la Theologie positiue: la Cosmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement sont telles, la Theologie scolastique: la Theorique de Medecine: la Dialectique: la Philosophie naturelle & morale: pratique de Iurisprudence, que l'on appelle Aduocacerie. De la bonne imagination naissent & procedent tous les arts & sciences qui consistent en figure, correspondance, hormonie & proportion: qui sont la Poësie, l'Eloquence, la Musique, & sçauoir prescher. Quand à la pratique de medecine, Mathematique, Astrologie, art Militaire, gouuernement d'vne Republique: quand à peindre, tracer, escrire, lire: quand à ce que nous voyons vn homme gratieux, affable, beau parleur, gentil & subtil: quand à tous ses desseins, & œuures que font les ouuriers, & quand à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmer-

ueille, qui est de dicter à quatre Escriuains ensemble, matieres diuerses, de manieres qu'elles soient toutes bien ordonnees : nous n'en pouuons en faire euidente demonstrance, ny prouuer chacune chose à part, pource que ce ne seroit iamais faict: mais le faisant en trois ou quatre sciences : la mesme raison pourra seruir aux autres. Au catalogue des sciences, que nous auons dit appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & les autres que parlent toutes les nations du monde: ce que nul homme sage ne peut nier, car les langues ont esté inuentees par les hommes, afin de communiquer ensemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, sans plus grand mystere, ny autres principes naturels, de s'estre les premiers inuenteurs assemblez, ie veux bien (comme dit Aristote) former les vocables, & donner à chacun sa signification. De là vient vn si grand nombre d'iceux, & tant de manieres de parler, sans principe ny raison, de

Au 1. li-ure de l'interprete.

sorte que si l'homme n'a bonne memoire, il luy est impossible de comprendre, par aucune autre puissance. Et quant à ce que l'imagination & l'entendement ne sont propres pour apprendre les langues & manieres de parler, l'enfance le prouue
En la 30. sect. probl. 3.
clairemẽt, qui est l'aage auquel l'hõme est le plus despourueu de ces deux puissances, & neantmoins Aristote dit, que les enfans apprennent mieux quelque langue que ce soit, que les hõmes faits, bien qu'ils soiẽt plus raisonnables, & qu'ils ayẽt meilleur entendemẽt. Et sans que persõne nous le die l'experience nous lemonstre clairement, car nous voyõs que si vn Biscain de trente ou quarãte ans vient demeurer à Castille, il n'apprend iamais le naturel langage: mais s'il est ieune homme, en 2. ou 3. ans il semble natif de Tolede. Autãt en est de la lãgue Latine & de toutes les autres du monde: car ceste mesme raisõ sert en tous lieux. Y eu dõc qu'en l'âge auquel regne le plus la memoire, (& moins sert l'entende-

ment & l'imagination (l'on apprend mieux les lãgues, que quãd il y a faute de memoire (estant l'entendemẽt en vigueur il est certain qu'elles s'aquierent par la memoire & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne consistent en discours ny raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir : & pourtant est necessaire ouyr d'vne autre le vocable & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire : au moyen dequoy, il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet : pour ce qu'il ne peut entendre d'vn autre la prononciation des mots, ny la signification que les inuenteurs leur ont donné. Que les langues soyent inuentees au plaisir & volonté des hommes; se prouue clairement, par ce qu'en toutes, se peuuent enseigner les sciences; & en chacune se peut dire & declarer ce que l'autre veut entendre. Parquoy ne se trouuera pas vn des graues autheurs, qui ait esté chercher vne langue estrangere; & aussi

Au 4. liure de l'histoire des animaux, ch. 9.

pour donner à entendre ses conceptions : ains les Grecs ont escrit en Grec, & les Romains en Latin, & les Hebrieux en Hebrieu, & les Mores en Arabic, & ainsi ay-ie escrit en Espagnol, pource que ie sçay mieux ceste lanque que nulle autre. Les Romains, comme Seigneurs du monde, voyans leur estre necessaire auoir vne langue commune, au moyen de laquelle, toutes nations puissent cõmuniquer ensemble: & eux mesmes ouyr & entendre ceux qui viendroient vers eux, leur demander iustice, & choses concernans leur gouuernement, commanderent d'ouurir escole par tous les endroits de leur Empire, en laquelle l'on enseignast la langue Latine : à raison dequoy elle a duré iusques aujourd'huy. Il est certain que la Theologie scolastique appartient à l'entendement: attendu que les œuures de ceste puissance, sont, distinguer, inferer, raisonner, iuger & eslire, pource que rien ne se faict en ceste faculté, que ne soit douter, par inconueniés

Pourquoy l'Autheur a escrit en Espagnol.

respondre par distinction, & contre la responce inferer ce qu'en bonne consequense se peut recueillir: & retourner respondre iusqu'à tant que l'entendement s'appaise & soit content. Mais la plus grande preuue qui se puisse faire sur ce poinct, est de donner à entendre, auec combien grande difficulté s'assemble la langue Latine auec la Theologie scolastique: & comme ordinairement on ne void aduenir, qu'vn homme soit ensemble bon Latin & profond scolastique. Duquel effect se sont esmerueillez certains curieux (qui s'y sont rencontrez) lesquels en ont voulu trouuer la cause & raison, & ont veu cóme ainsi soit que la Theologie scolastique est escrite en langue plaine & commune, & que les bons Latins prestent volontiers l'oreille au stile elegant de Ciceron, ils ne se peuuent accommoder à icelle. ce pourroit bien là estre la cause aux Latins, pourquoy forçant l'ouye (par l'vsage) leur mal reçoit remede: mais à parler à la verité, c'est plustost dou-

leur du chef, que mal de l'ouïe. Ceux qui sont bōs Latins, ont consequenment vne grāde memoire: car autrement ils ne pourroiēt deuenir si excellens en vne langue, qui n'est à eux propre. Et pource que la grande & heureuse memoire est comme contraire au grand & haut entendemēt, en vn suiect, elle l'abaisse & deprime aucunement. Et de là vient que celuy qui n'a tant bon & haut entendemēt (qui est la puissance à laquelle appartient, distinguer, conclurre, raisonner, iuger & eslire) n'acquiert le parfaict point de la Theologie scolastique. Quiconque ne se contentera de ceste raison, lise S. Thomas, l'Escot, Durand & Caietan (qui sont les premiers & principaux de ceste faculté, & il trouuera grandes subtilitez en leurs œuures, dites & escrites en gros & commun Latin. Dequoy n'y a d'autre raison, sinon que ces graues autheurs ont eu dés leur enfance, fort pauure memoire, pour estre excellents en l'angue Latine. Mais estans venus à la Dia-

lectique, Methaphysique, & Theologie scolastique, ils ont obtenu la cognoissance telle que nous voyons, pource qu'ils auoiét vn grand entendemét. I'ay cogneu vn Theologien scolastique, (& plusieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel estant le premier en ceste faculté, ne parloit tant s'en faut élegamment, que mesmes en lisant, ses disciples nottoient qu'il parloit grossierement Latin : au moyen dequoy ils luy conseillerent, cōme gés qui ignoroiét ceste doctrine, de laisser aucunefois l'estude de la Theologie scolastique, pour employer secrettemnet quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoissát que ce cōseil luy estoit baillé par ses bōs amis, il tascha de remedier à ce defaut non seulement en secret, mais aussi en public: car acheuát de lire la matiere de la Trinité (ou cōme le verbe diuin à peu prendre chair humaine) il entroit pour ouyr vne leçon en Latin : mais c'est vne chose notable qu'en long-temps qu'il fist ainsi, il n'apprit non seule-

mét aucune chose de nouueau, mais par ce moyen il vint à perdre le Latin commun qu'il sçauoit auparauãt: à raison dequoy force luy fut lire en sa langue maternelle. Et comme le Pape Pie quatriesme demanda quels Theologiens estoient au Concile de Trente, pour les plus signalez, on luy dist qu'il y auoit vn singulier Theologien Espagnol, duquel la resolution, argumens, respõces & distinctions estoient dignes d'admiration. Et le Pape desirant voir & cognoistre vn homme tant signalé, il luy manda qu'il vint à Rome, pour luy sçauoir donner raison de ce qui s'estoit passé au Concile, & quand il fut à Rome, le Pape luy fist beaucoup de faueurs, l'enuoya querir, & le prenant par la main, le mena en se promenant iusqu'au Chasteau S. Ange, & luy deuisant en Latin fort elegant, de certains bastimens qu'il y faisoit faire, pour le fortifier dauantage, & luy en demãda son aduis. A quoy il respondit auec telle peine & si confusément (pource

qu'il ne sçauoit parler Latin) que l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit lors Dom Loys de Requesenes grād commandeur de Castille) vint luy faire honneur auec son Latin, pour distraire le Pape à autre maniere differente. En fin le Pape dist à ceux de sa chambre, qu'il n'estoit pas possible qu'vn homme attendant si peu Latin, fust si sçauant en Theologie que l'on disoit. Mais comme il l'esprouua en ceste langue (qui est vne œuure de la memoire) & au bastiment (qui appartient à la bonne imagination) s'il eust fondé en choses concernant l'entendemēt, il luy eust dit & amené considerations diuines. Nous auons mis du commencemēt, la Poësie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imagination, non point d'auanture, ny par faute de consideration : mais pour donner à entendre, combien sont esloignez d'entendement ceux qui ont bonne vaine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerons nous, qu'il y a telle difficulté & encore plus grande, sans cō-

paraison, entre ceste faculté & l'art de versifier, qu'il y a de ioindre la lãgue Latine auec la Theologie scolastique. C'est art est tant contraire à l'entendement, que la mesme raison qu'aucun se rendra excellẽt en poësie, il peut donner congé à toutes les sciences qui appartiennent à ceste puissance: & mesme à la langue Latine, pour la contrarieté qui est entre la bonne imagination & la bonne memoire. Aristote n'a point trouué la raison du premier: mais confirme mon opinion, par vne experience, disant: *Marcus ciuis Syracusanus poëta erat præstantior, dum mente alienaretur*. C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poëte, quand il estoit hors du sens: & c'est pourquoy la difference de l'imagination (à laquelle appartient la Poësie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur: & ceste chaleur si grande, comme nous auõs dit autre part, fait perdre du tout l'entendement. Ainsi l'a notté le mesme Aristote: car il dit que Marc de Siracuse se venãt à mo-

En la 30. sect. pro.

derer auoit meilleur entendement: mais qu'il ne composoit pas si bien, pour le defaut de la chaleur: par laquelle ceste difference d'imagination vient à exercer son œuure. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il a monstré, voulant escrire en vers les faits heroïques de son Consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouuernee: car il dit ainsi:

O fortunatam natam, me Consule, Romam.

Et pource que Iuuenal n'entendoit pas que la sciēce de Poësie estoit cōtraire à vn hōme de si bon esprit que Ciceron, il le taxe en ses Satyrers, & dit: Si tu eusses dit & prononcé tes Philippiques, comme Mart Antoine, au ton de ces vers tant mal raboté, il ne t'eust pas cousté la vie. Platon a dit que la Poësie n'estoit science humaine, mais reuelation diuine, pource que les Poëtes n'estās hors d'eux mesmes & plains de *Au sophiste.*

Dieu, ne peuuent composer ny dire chose qui soit excellente. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iugement ne peut faire des vers: mais Aristote le reprend disant, que l'art de Poësie n'est pas habilité humaine, mais reuelation diuine, & aduouë que l'homme d'esprit, & qui est en son bon & libre iugement ne peuuent estre Poëte. La raison est, que là où il y a beaucoup d'esprit, il est force d'auoir faute d'imagination, à laquelle eppartient l'art de composer: ce qui peut estre demonstré plus clairement, sçachant que depuis que Socrate eut appris l'art Poëtique, il ne peut auec tous ces preceptes & reigle, faire vn vers: & neantmoins il fut iugé par l'Oracle d'Apollon, le plus sage homme du monde. Ainsi donc ie tiens pour chose certaine & manifeste, que le ieune homme lequel a bonne veine, pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui est necessaire, sans grande consideration, ne sçait ordinairement

En la 30. sect. pro.

auec

auec éminence la langue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie scolastique, ny les autres arts & sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et ainsi le voyons nous par experience : car si nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à apprendre par cœur, il ne le sçaura en deux ny trois iours : mais si on luy baille vn papier escrit en vers, pour representer quelque commedie, il retient incontinent tout le contenu d'iceluy. Ceux-là se gastent à lire les liures de cheualeries, Roland, Boscan, Diane de mõt-maior & autres semblables, pour ce que toutes ces œuures-là appartiẽt à l'imagination. Et puis que diront nous du chant, & des Musiciens, desquels l'esprit est fort mal propre au Latin, à toutes les autres sciences qui apartiennent à l'entendement & memoire? Autant en est du toucher des instrumens & de tout genre de Musique. Par ces trois exemples que nous auons tiré du Latin, de la Theologie

scolastique & de la poësie, nous entendrons que ceste doctrine est veritable: & que nous auons bien faict la diuision susdite, combié que nous facions preuue particuliere des autres arts & sciences. L'escriture descouure pareillement l'imagination: & par ainsi voit-on peu d'hommes de grand entendement qui escriuent bien: de quoy i'ay noté plusieurs exemples: & specialement i'ay cogneu vn Theologien scholastique fort sçauant, lequel fasché de voir la mauuaise lettre qu'il faisoit, n'osoit escrire aucunes missiues à personne, ny respondre à celles qu'on luy enuoyoit, tant qu'il delibera faire venir secrettement vn maistre en sa maison, pour luy enseigner aucunement à mieux escrire qu'il ne faisoit. Mais ayant trauaillé plusieurs iours en cela, il perdit son temps, pource qu'il ny fit aucun profit: & partant il laissa tout: & le maistre qui l'enseignoit fust esbay de voir vn homme si sçauant en sa faculté, tant inhabile à l'escriture, Mais quant à moy,

qui sçay bien que la bonne escriture depend de l'œuure de l'imagination i'ay prins cela pour vn effect naturel. Si quelqu'vn le veut voir & notter, considere les estudians qui gaignent leur vie aux Vniuersitez à escrire & copiers papiers en bonne lettre, & l'on trouuera qu'ils sçauent peu de Grammaire, peu de Dialectique, & peu de Philosophie: & s'ils s'estudiét en Medecine ou en Theologie, ils n'y sont iamais profonds. Parquoy le ieune homme, lequel auec la plume sçaura fort bien peindre & tirer vn cheual, & vn homme, & faire vn bon trait, n'est propre à aucun genré, de lettres, mais doit estre mis auec vn bon peintre, pour faciliter son naturel par le moyen de l'art. Lire bien & facilement descouure aussi vne espece d'imagination: & si est-ce chose fort notable que celuy qui lit ainsi, n'a que faire de perdre le téps à l'estude des lettres, mais faire seulemét qu'il gaigne sa vie à lire des procez. Il y a en cela vne chose digne de noter: c'est que la difference de l'i-

magination qui rend les hommes gracieux affables, & beaux parleurs, est contraire à celle qui est necessaire à l'homme pour lire facilement: & ainsi nul ayant ceste grace que i'ay dit, peut apprendre à lire parfaitement. Sçauoir ioüer à la prime, & enuier faussement & vn vray vouloir & ne vouloir en son temps, & par coniectures cognoistre le point de son contraire, & sçauoir bien escarter, est œuure apartenant à l'imagination. Autant en est de ioüer au cent, à la triõphe, combien qu'il semble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonstre non seulement ceste difference d'esprit, mais aussi descouure toutes les vertus & vices de l'homme: pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu occasiõs, par lesquelles l'homme demonstre ce qu'il feroit aussi bien en autres choses plus grandes, s'il y estoit. Le ieu des eschets est vne des choses qui descouure le plus l'imagination: & pour ceste cause, celuy qui entend fort bien ce ieu, est en danger d'estre

mal propre aux sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire: si n'estoit qu'il eust deux ou trois puissances assemblees, comme nous l'auons desia noté. Et si vn certain Theologien scolastique, que i'ay cogneu fort sçauant, eust acquis ceste doctrine, il eust eu resolution d'vne chose. de laquelle il doutoit. Cestuy iouoit souuent auec vn sien domestique, & perdant il luy disoit: Qu'est-ce cy? tu ne sçais ny Latin, ny Dialectique, ny Theologie (combien que tu y ayes estudié & tu me gaignes, nonobstant que ie sois plein de l'Escot & de S. Thomas. Est-il possible que tu ayes meilleur esprit que moy? ie pense que le diable te reuele ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le mystere qui estoit en cela est, que le maistre auoit grand entendement, par le moyen duquel il paruenoit aux subtilitez de l'Escot & de S. Thomas, & estoit despourueu de la difference d'imagination, par laquelle on ioüe aux eschets: mais le ieune homme auoit mauuais

entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les estudians qui ont leurs liures bien dressez & arrengez en leur estude (estant chacune chose en son lieu propre) ont vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Les hommes propres, mistes, nets, & gentils, qui vont vont chercher les poils de la cappe, & qui sont faschez des rides & plus d'vn accoustrement, sont d'vn mesme esprit : ce qui procede certainement de l'imagination. Car si vn homme ne sçauoit faire des vers, & qu'il y fut mal propre, si d'auanture il deuient amoureux, Aristote dit qu'il se faict bon Poëte, pource que l'amour eschauffe & desseiche le cerueau, qui sont les qualitez de l'imagination. Or Iuuenal note que l'indignation en fait de mesme, qui est vne passion, en laquelle pareillemēt aussi eschauffe le cerueau.

babi- nent corps nne lice l'hō- e. Ec- ch.19. so- istes.

Si natura negat facit indignatiō versum

C'est à dire.

Si nature ne veut, l'indigné fait des vers

Les beaux parleurs,plaisans, & qui sçauent donner vn bon traict, ont aussi vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Et pour ceste cause, ils ne sont iamais bons Grammeriens, Dialecticiens, Theologiens, Scolastiques,Medecins, ny Legistes. Ceux qui sont subtils,fins,& rusez en tout ce qu'ils entreprennẽt : prompts à parler & respondre à propos, sont propres pour seruir au palais pour solliciter & manier les affaires des Marchands, & mesme pour acheter & vendre : mais ils ne sont pas bons aux lettres. Or en cecy le vulgaire se trompe bien grandement de penser que ceux qui sont ainsi adroits & subtils à toutes choses, seroient propres à l'estude des lettres s'ils y estoiẽt mis: car, de fait, il n'y a aucun esprit qui soit plus contraire & repugnant aux sciences, que ceux-là. Les ieunes hommes qui tardent beaucoup à parler ont en la langue & au cerueau beaucoup d'humidité : & quand elle est consommee

par laps de temps, ils deuiennent fort eloquens & grands parleurs, à cause de la grande memoire qu'ils ont, depuis que ceste humidité se vient à moderer. Ce que nous sçauõs estre autresfois aduenu à ce grãd Orateur Demosthene, duquel nous auõs dit que Ciceron s'estoit esmerueillé, sçachant que de sa ieunesse Il auoit esté fort rude à parler, & qu'à ceste heure là il estoit deuenu si esloquent. Les ieunes hommes aussi qui ont bonne voix, & qui fredonnent de leur gorge, sõt fort ineptes, & mal propre à toutes les sciën ces, pource qu'ils sont froids & humides: lesquelles deux qualitez iointes ensemble, font perdre la partie raisonnable. Les estudiãs qui recitẽt leur leçon, ny plus ny moins que le maistre la leur a faite, demõstrent biẽ qu'ils ont bonne memoire: mais l'entẽdemẽt le doit biẽ payer, lequel ils n'õt pas bon. Aucuns problesmes & doutes se presentent en ceste doctrine. La responce ausquels, pourra parauenture mieux seruir, pour entẽdre

estre veritable, ce que nous auõs dit. Pour le premier, on peut demandet d'où vient que les bons Latins sont plus arrogans & presomptueux en leur sçauoir, que ne sont les hommes fors doctes au genre des lettres qui appartiennent à l'entendement : de maniere que pour entẽdre que c'est du Grammerien, on peut dire en ceste maniere, *Grammaticus ipsa arrogantia est*, Le Grãmerien n'est autre chose que la mesme arrogance. Pour le second, d'où vient que la langue Latine est tant cõtraire à l'esprit des Espagnols, & tant propre & naturelle aux François, Italiens, Allemãs, Anglois, & à tous les autres qui habitent vers le Septẽtrion : comme l'on voit par les œuures : car voyans vn liure couché en bon Latin, nous cognoissons incontinent que l'autheur d'iceluy est estranger, & si nous en voyons vn autre en langage barbare & mauuais Latin, nous cognoissons qu'il a esté faict par vn Espagnol. Pour le troisiesme, comme les choses qui se disent & escriuent

L'espr. des Espagno repugnant la langue Latine.

disent & escriuent en langue Latine, souuent mieux sont plus agreables, & ont plus d'elegance, qu'en quel quegance, qu'en quelque autre langue, tant bonne soit-elle : ayant dit autrefois que toutes les langues dependét de la volonté & plaisir de ceux qui les ont inuentees, sans aucun fondement naturel. Pour le quatriesme, comment se peut faire, qu'estans toutes les sciences qui appartiennent à l'entendement, escrites en Latin, ceux qui sont despourueus de memoire les peuuent lire & estudier dedans les liures, veu que par ceste raison, la langue Latine leur est repugnante. On peut respondre au premier, que pour cognoistre si vn homme est despourueu d'entendement, ne se trouue plus certain signe, que de le voir hautain, presomptuex, enflé, ambitieux, poignãt, & plein de ceremonie. La raisõ de cela est, que tout cela est œuure d'vne differẽce ou maniere d'imagination, qui ne demande pas pl⁹ d'vn degré de chaleur auec lequel cõpatit aisémẽt vne bien grãde

humidité, qui demande la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la resoudre. Au contraire, l'homme qui est naturellement humble, qui ne fait cas de soy, ny de ses besongnes, qui ne se vante ny ne se loüe, mais se fasche des loüanges que les autres luy donnent, & qui est ennemy des lieux & ceremonies honorables, demonstre certainement, & par vn indice infaillible, qu'il est pourueu d'vn entendement merueilleux, & qu'il a peu d'imagination & memoire. I'ay dit naturellemét humble, car s'il l'est auec artifice, ce signe là n'est pas certain, c'est pourquoy l'on voit que comme ainsi soit que les Grammairiens sont de grande memoire, & assemblent l'imagination auec ceste difference, & par consequent ils sont depourueus d'entendement, & tels que dit le prouerbe. Que le Grammairien n'est autre chose qu'vne pure arrogance. Quand au second, on peut respondre, que Galien recherchant l'esprit des hommes par le temperament de la region en laquelle

On tr[ouue] qui s'hum[i]lie ma[li]cieusement: duquel l'interieur plein [de] tromperie. Eccles. chap.

Au liure que les mœurs de l'esprit, ch. 9

En la 14 sect. proble. 13.

ils habitent, dit que ceux qui demeurent au dessous de Septentrion, ont tous faute d'entendement: & ceux qui sont situez entre le Septentrion & la Zone torride ou bruslante sont fort prudens & aduisez: laquelle situation respond iustement en nostre pays d'Espagne, qui n'est pas si froid que le Nort, ny si chaud que la Zone torride du milieu, Aristote est de ceste opinion, quand il demande pourquoy ceux qui habitent en pays fort froids, n'ont pas tant bon entendemét que ceux qui naissent en regions plus chaudes. En la responseil traite fort mal les Flamens, Allemans, Anglois, & ceux de ces regions là disent que leur esprit ressemble à celuy des yurõgnes: à raison dequoy ils ne peuuent sçauoir la nature des choses. Dequoy est cause la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & és autres parties du corps: ce que demonstre la blancheur du visage, & la couleur iaune des cheueux: car c'est merueille, quand on voit vn Allemant chauue,

ils sont tous grands, à cause de la grande humidité qui est en eux, qui leur fait dilater les membres. Ce qui se trouue tout au contraire aux Espagnols, qui sont vn peu basannez auec le poil noir, de moyenne stature, & la pluspart chauues: qui est vne disposition que Galien dit venir du cerueau qui est chaud & sec. Ce qu'estant vray, il est force qu'ils ayent mauuaise memoire & grand entendement: au contraire des Allemans, qui ont grande memoire, & peu d'entendement. Au moyen dequoy les vns ne peuuent sçauoir Latin, & les autres l'apprennent facilement. La raison que donne Aristote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au dessous du Septentrion, est, Que la grande froideur de la region, reuoque & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permet s'espandre: au moyen dequoy ceux-là ont vne grande humidité & chaleur, qui fait qu'ils sont poureus d'vne grande memoire, pour les lãgues, &

Au li. de l'art med. ch. 14. & 15.

d'vne bonne imaginati on, pour faire horloges, trouuer les moyens d'aller sous l'eau, forger machines & œuures de grand esprit, que les Espagnols ne peuuent faire, pour estre priuez d'imagination. Mais s'ils sont mis sur les poincts de Dialectique, Philosophie, Theologie scolastique, Medecine & Loix, vn Espagnol dira sans comparaison, de plus grandes choses. en ses termes barbares, que ne feras pas vn estranger en sõ beau Latin, lequels hors mis l'elegance & netteté du parler, ne dit chose qui soit excellente. Galien dit pour approbation de ceste doctrine, *In Scytis, vnus vir factus est philosophus Athenis autem multis tales.* C'est à dire, En Scithte, prouince Septentrionale, par merueille est sorty vn homme Philosophe, & en Athenes tous naissent tels. Mais combien que ces Septentrionaux ne soiét nez en la Philosophie, ny aux autres sciences que nous auons dit, les Mathematiques & l'Astrologie leur sont conuenable pour ce qu'ils ont bõne

Au liu Que les mœurs de l'esprit. cha. 10.

imagination. La respōce au troisiéme problesme depend d'vne questiō fort celebre qui est entre Platon & Aristote. L'vn dit se trouuer noms propres: qui naturellement signifient les choses, & qu'il faut vn grand esprit pour les trouuer: qui est vne opinion que la saincte Escriture fauorise: disant, qu'Adam imposoit nom propre & conuenable à toutes les choses que Dieu auoit mis deuant luy. Mais Aristote ne veut pas accorder qu'il y ait en aucune langue, nom ny maniere de parler, qui signifie naturellement la chose: pource que tous les termes & noms sont inuentez à l'appetit & volonté des hōmes. Et ainsi voit-on par experience, que le vin à plus de soixante noms, & le pain autant (vn en chacune langue) & ainsi ne peut-on dire lequel est le propre naturel, & cōuenable, pource que tous les noms du monde en vseroyent. Et ce neantmoins l'opiniō de Platō, est la pl' veritable: car posé le cas que les premiers inuenteurs des vocables & termes, les ayent forgez à leur plaisir, ils ont

In Crat.

Au l. 2. de l'interpre. chap. 2.

eu neantmoins, vne volonté bien raisonnable, communiquee à l'ouye, à la nature de la chose & la grace de la prononciation, ne faisans les mots courts ny longs, autrement n'eust esté necessaire monstrer vne laideur de la bouche, au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardant autres conditions que doit auoir la lãgue, pour estre elegante & non barbare. De ceste opinion de Platon fut vn Cheualier Espagnol, qui prenoit tout son plaisir à escrire liure de Cheualiers, pource qu'il estoit pourueu d'vne certaine maniere d'imagination, qui conuie & appelle l'homme à fictiõs & mensonges. On dit de cestuy-là qu'introduisant en ses œuures vn geant furieux, il demeura long-tẽps à imaginer vn nom, qui fust du tout correspondant à son audace: & iamais ne le peut trouuer, iusqu'à ce que ioüant vn iour, aux cartes, en la maison d'vn sien amy, il ouyt dire au maistre de la maison ces mots, *o là mochacho traquitantos à esta mesas*

C'est à dire. O garçon apporte icy des iettons ou marques pour mettre en jeu. Incontinent il trouua ce mot, *Tranquitantos* de bonne grace, & le sentit bien sonner à ses aureilles : & sans regarder dauantage, il se leua, disant : Messieurs ie ne ioüe plus, car il y a long-temps que ie cerche vn nom conuenable à vn geant furieux, que i'introduy en certaines fictions que ie compose : ie ne l'ay peu encores trouuer iusques à ceste heure, que ie suis venu en ceste maison, où ie reçoy tousiours quelque plaisir & faueur. Les premiers inuenteurs de la langue Latine, auoiét la curiosité de ce Cheualier, & par ce moyen ont trouué vn langage bien sonnant aux aureilles. Parquoy aussi ne se faut pas esbahir si les choses qui se disent & escriuent en Latin sonnent tant bien, & aux autres langues, si mal : pource que les premiers inuenteurs d'icelles ont esté barbares. I'ay esté contraint d'estre le dernier, pour satisfaire à plusieurs, qui s'y sont trompez, veu

sont trompez, veu que la solution en est fort aisee: car ceux-là qui ont grãd entendement, ne sont pas du tout priuez de memoire: pource que n'en ayant point du tout, l'entendement ne pourroit iamais discourir ny raisõner, d'autant que ceste puissance est celle, qui a la matiere & les fantasies, sur lesquelles se fondent les considerations. Mais pource qu'elle est remise ou lasche de trois degrez de perfection qui se peuuent acquerir en la langue Latine, qui sont, l'entendre, l'escrire & le bien parler, elle ne peut passer la premiere, si ce n'est mal & grossierement.

Comme il est prouué que l'eloquence & netteté de parler, ne peut estre aux hommes de grand entendement.

m.
que i
maison
au

Chap. IX.

Le vulgaire pense & se persuade, que l'homme est fort sage & prudent, quand il l'entend parler auec vne grande eloquence, & ornement, de langage, auec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exemples accommodez à propos, en la matiere qu'il traitte: ce qui vient d'vne conionction qui se fait de la memoire auec l'imaginatiō au degré de chaleur: laquelle ne peut pas resoudre l'humidité du cerueau, & sert à esleuer les figures & les faire sourdre: au moyen dequoy se descouurent plusieurs conceptions & choses à dire. Il est impossible que l'entendement se trouue en ceste assemblee, pource que nous auons desia dit & prouué vne autrefois, que ceste puissāce abominent grandemēt la chaleur, & que l'humidité ne la peut souffrir. Que si les Atheniens eussent eu ceste doctrine, ils ne se fussent pas tant esmerueillez de voir vn homme si sage, que Socrate, qui ne sçauoit

Ciceron dit que l'hōneur de l'hōme est d'auoir l'esprit propre à l'eloquēce.

Platon le conte au Dialogue de la science, & au bãquet.

parler, de maniere que ceux qui entendoient parler de sa grande sagesse, disoient que ces paroles & sentences ressembloiẽt à certaines caisses de matiere rude & mal polie par dehors, qui auoient au dedans besongnes riches & peintures dignes d'admiration. En la mesme ignorance ont esté ceux lesquels voulans donner raison de l'obscurité & mauuais stile d'Aristote, dirent que expressément, afin que ses œuures eussent plus grande authorité, il a escrit sans ornement de langage, & belles phrases de parler. Et si nous considerons pareillement comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefueté de laquelle il escrit l'obscurité de ces raisons, la mauuaise collocation des parties de l'oraison, nous trouuerons que la cause n'en est autre. Si nous lisons les œuures d'Hippocrate, voyons nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il

Ciceron loüant l'eloquence de Platon dit, que si Iupiter eust voulu parler en Grec, il eust parlé cõme Platon.

De

a à dire, pour emplir ceux qui font vuides de doctrine? que diray-ie plus? sinon que voulant raconter à Damagere son amy, comme Artaxerxe Roy des Perses l'auoit mandé, auec promesse de luy donner tout l'or & l'argent qu'il voudroit, & de le tenir entre les plus grands de son Royaume (ayăt sur ce plusieurs demandes & responses) il dit ainsi, *Persarum Rex accersiuit, ignarus quòd apud me maior est sapientia ratio quàm auri. Vale.* C'est à dire: Le Roy des Perses m'a mandé, ne sçachant que i'estime plus la sagesse que l'or. Si ceste matiere fust tombee entre les mains d'vn Erasme, ou de quelque autre de bonne imagination & memoire comme luy, il en eust emply plus d'vne main de papier d'escriture pour la dilater. Mais qui eust osé amener exemple de ceste doctrine par l'esprit naturel de sainct Paul, & affirmer qu'il estoit homme de grand entendement & de peu de memoire, & qu'il ne pouuoit par ses forces, sçauoir les langues, ny

De claris orator.

le parler auec ornement & elegance, s'il n'eust dit ainsi? *Nihil me minus fecisse a magnis Apostolis existimo: nam imperitus sum sermone sed non scientia.*
2. Cor. chap. 11
C'est à dire, Ie confesse que ie ne sçay parler, toutesfois en sçauoir & sciēce personne des Apostres ne me surpasse. Ceste difference & maniere d'esprit estoit fort propre à la publication de l'Euangile, & n'eust esté possible en choisir vne meilleure: car en ceste charge n'estoit pas conuenable d'estre eloquent, ny se seruir d'vn ornement de langage, attendu que la force des orateurs de ce temps là se descouuroit à faire entendre au peuple les choses fausses pour vrayes, & persuader par les preceptes de leur art, le contraire de ce qu'il receuoit pour bon & profitable. Qu'ils soustenoyent mesmes qu'il valloit mieux estre pauure que riche: malade, que sain: ignorant, que sçauant: & autres choses qui estoient manifestement contre l'opinion du vulgaire: & pour ceste cause les Hedrieux les appelloyent, *Genanin*, qui signifie trom-

peurs. Caton le vieil fust de ce mesme aduis, & trouua qu'il estoit dangereux de tenir telle maniere de gens à Rome: veu que les forces de l'empire Romain estoient fondées sur les armes: & que ceux-cy commençoient desia à persuader qu'il estoit bon que la ieunesse Romaine les laissast, pour s'addonner à ce genre de science: & ainsi en brief, ils les fit chasser de Rome, de maniere que la demeure en icelle leur fut defenduë. Dauantage si Dieu eust trouué vn Prescheur eloquent, qui fust entré en Athenes où dedans Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié Dieu, & qu'il estoit mort de sa propre & aggreable volonté, pour racheter les pecheurs, qu'il est ressuscité le troisiesme iour & qu'il est monté au Ciel où il est maintenant: qu'eussent pensé les auditeurs de ce theme, sinon quelque folie & vanité telle que les Orateurs ont coustume de mettre

en auant la force de leur art? Et pour ceste cause sainct Paul a dit, *Non*
1.Co.c.1. *enim misit me Christus baptisare sed euangelizare, non in sapientia verbi, vt non euacuetur crux Christi.* C'est à dire, Iesus-Christ ne m'a pas enuoyé pour baptiser, mais pour prescher, non par l'art oratoire, afin que le peuple ne pensast que la croix de Christ fust quelque vanité, de celles que les Orateurs ont coustume de persuader. L'esprit de sainct Paul estoit propre à ce mystere: car il auoit grand entendement pour soustenir & prouuer aux Synagogues & Gentils que Iesus-Christ estoit le Messie promis en la loy: & qu'il n'é falloit attendre vn autre: ce neantmoins il estoit de peu de memoire, à raison dequoy il ne pouuoit parler auec ornement de paroles douces & mielles; aussi la publication de l'Euangile auoit besoing d'vn tel ministre. Ie ne veux pas dire, pourtant que sainct Paul n'eust le don des lãgues; car il parloit en toutes aussi bié que la sienne: i'entens aussi peu, que

Pour deffendre le nom de Chriſt, les forces de ſon grand entendemét fuſſent ſuffiſantes ſans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite: ie veux dire ſeulement que les dons ſupernaturels œuurent & produiſent meilleurs effects en vne bonne nature, qu'en vn homme de ſoy-meſme tardif & ignorant. A quoy faire ce que dit ſainct Hieroſme en ſon Proeſme ſur Iſaye & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y ayant qu'vn ſainct Eſprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Eſaye, l'vn propoſe les choſes qu'il eſcrit auec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il reſpond à ce doute, que le S. Eſprit s'accommode à la maniere naturelle de proceder de chacun Prophete, ſans changer leur naturel, & leur enſeigner le langage par lequel ils doiuent publier la Prophetie. Et partant il faut ſçauoir qu'Eſaye eſtoit vn Cheualier illuſtre, nourry en la Cour & cité de Hieruſalem, & pour ceſte cauſe parloit auec elegan-

ce & ornemét. Mais Hir emie estoit né, & auoit esté nourry en vn village de Hierusalem, qui s'appelloit Anathothites, au moyen dequoy il fut rude & grossier en sa maniere de proceder, & parler: & neantmoins le sainct Esprit c'est bien voulu seruir de son stille en la Prophetie qu'il luy a communiquee. L'on en peut dire autant des Espistres de sainct Paul, auquel le sainct Esprit assistoit en les escriuant, afin qu'il ne peust errer: ce neantmoins sainct Paul parloit son naturel langage, propre & accommodé à la doctrine qu'il escriuoit, pource que la verité de la Theologie scolastique abhorte l'abondance de paroles. A la Theologie positiue se ioint fort bien l'industrie des langues, & l'ornement du langage, pource que ceste faculté appartient à la memoire, & n'est autre chose qu'vn amas de dits & sentences Catholiques, prinses des saincts Docteurs, & de l'Escriture saincte, & gardees en ceste puissance. Comme fait vn grammerien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Ho-

Bié que l'Epistre aux Heb. soit de S. Paul plusieurs me vou-lu dire à cause du stile di-uers qu'il ne l'auoit faste: ce que l'Eg'ise tiét pour heretoque.

sace, Terence, & de tous les autres autheurs Latins qu'il dit: lequel cognoissant l'occasion de les alleguer, met en auant quelque chose de Ciceron ou de Quintilian, au moyen dequoy il monstre aux auditeurs son sçauoir & erudition. Ceux-là qui ont ensemble l'imaginaion auec la memoire, & qui trauaillent à recueillir le grain de tout ce qui a esté dit & escrit en leur faculté le sçauent bien mettre en auant, quand l'occasion se presente auec vn grand ornement de paroles, & gracieuses manieres de parler, desquels l'industrie en toutes sciences, est si grande, qu'il semble à ceux qui ignorent ceste doctrine, qu'ils sont fort profonde & hauts: mais aussi quand ils viennent à fonder les fondemens de ce qu'ils disent & affirment, ils descouurent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendement (auquel appartient sçauoir la verité des choses dés leur racine) ne se peut ioindre à l'ornement du langzge

& abondance de paroles. De ceux-là l'Escriture saincte parle en ceste maniere, *Vbi verba sint plurima, tibi frequenter egestas*, comme voulant dire, L'homme ayant beaucoup de paroles est volontiers despourueu d'entendement & de prudence. Ceux qui sont pourueus de l'imagination & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretation de la saincte Escriture, leur semblant aduis que pour sçauoir beaucoup d'Hebrieu, beaucoup de Grec, & Latin, ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray sens de la lettre, Et de fait, ils se perdent : premierement pource que les vocables de la saincte Escriture & les manieres de parler d'icelle ont plusieurs autres significations que celles que sçauoit Ciceron: & puis pource que telles gens ont faute d'entendement (qui est la puissance qui verifie si vn esprit est Catholique ou depraué) elle peut eslire, par le grace supernaturelle, de deux ou trois cens de lettre, celuy qui est le plus veritable & Catholique. Pla-

ton dit que les tromperies & deceptions n'aduiennent iamais és choses dissemblables & fort differentes, sinon lors que plusieurs se presentent qui ont grande similitude entre elles : car si nous mettons deuant vn clair-voyant vn peu de sel, du succre, de farine, & de chaux viue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du goust, si auec les yeux il pensoit remarquer & cognoistre chacune de ces choses? disant, C'est là du sel, c'est là du succre, voila de la farine, voila de la chaux: ie ne fais pas doute qu'il ne se trompast, pour la grande similitude que toutes ces choses ont ensemble. Mais s'il voyoit vn morceau de bled, vn autre d'auoine, vn autre de paille, & vn autre de pierre, il est certain qu'il ne se tromperoit iamais à remarquer chacune chose, encor qu'il ne vist gueres, pource que chacune de ces choses est de tāt diuerse maniere & figure. Nous voyons tous les iours la mesme chose aduenir au sens que les Theolo-

logiens donnent à la saincte Escriture: car de prime face, tout sens a apparence d'interpretation Catholique, qui conuient bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel, & le sainct Esprit n'ait voulu dire ny entendre telle chose. Pour eslire de tel sens le meilleur & reprouuer le mauuais. il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire, ny de l'imagination, mais de l'entendement seul. Parquoy ie dis que le Theologien positif se doit conseiller au scolastique, pour le requerir de luy donner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tomber en l'inquisition. C'est pourquoy les heresies ont en telle horreur la Theologie scolastique, & taschent de l'oster & extirper du monde, pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant & iugeant se vient à sçauoir la verité, & descouurir le mensonge.

Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.

CHAP. X.

C'Est vne question fort commune, non seulement entre les hõmes sçauans, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grand scolastique, subtil facile à respondre, & d'vne doctrine admirable à escrire & lire, ne peut prescher quand il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent Predicateur, eloquent, & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de Theologie scolastique: & pour ceste cause n'est ce pas bien conclu. Vn tel est grand Theologien scolastique, il sera donc bon Predicateur. Et au contraire, ne peut-on accorder cecy. Vn tel est grand Predicateur, il s'ensuit qu'il sçait beau-

coup de Theologie scolastique: car pour deffaire l'vne & l'autre consequence, s'offriroient à chacun plus d'instance qu'il n'y a de cheueux en la teste, Personne iusques à ceste heure n'a peu respondre à ceste demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'attribuer le tout à Dieu, & à la distribution de ses graces. Ie trouue bon que l'on n'en sçache plus particulierement la cause: ce neantmoins nous auons aucunement respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pas tant en particulier qu'il est conuenable. I'ay dit que la Theologie scolastique appartient à l'entendement: maintenant ie dy, & veux prouuer que la predication (qui est la pratique) est œuure de l'imagination: Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau & grand entendement, & imagination, aussi ne se peut faire qu'vn homme soit grand Theologien scolastique, & fameux predicateur. Que la Theologie scolastique soit œuure de l'entendement, nous l'a-

uons demonstré ailleurs prouant comme elle est contraire & repugnante à la langue Latine : & pourtant n'est besoin vser en cest endroit de redire. Ie veux seulement donner à entendre que la grace des bons predicateurs, le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, despend du tout de l'imagination, & en partie de la bonne memoire, qui besongne en cela. Et afin que ie le puisse mieux expliquer, & que ie face toucher cecy au doigt, il faut supposer premierement que l'homme est animal raisonnable, politique, & amateur de societé : & afin que la nature d'iceluy se fist dreslast mieux auec l'art, les Philosophes anciens ont inuenté la Dialectique, pour luy monstrer comme il deuoit discourir, par quelles reigles & preceptes : comme il deuoit definer les natures des choses, distinguer, diuerser, inferer, discourir, iuger & eslire : desquelles œuures il est impossible qu'aucun se puisse passer : & afin de pouuoir estre sociable & politique il estoit

La fai[illegible] ce humaine consiste en deu[illegible] au lan[illegible] gage o[illegible] né, & en la d[illegible] stincti[illegible] des ch[illegible] ses.

necessaire qu'il sceust parler, & donner à entendre aux autres hommes les choses qu'il conceuoit en son esprit. Et afin qu'il ne les expliquast sans ordre ny raison, ils ont trouué vn autre art, qu'ils appellent Rhetorique laquelle par ces preceptes, luy embellit sa parole par le moyen des beaux termes & elegantes manieres de parler, par affections & couleurs gracieuses. Mais ny plus ny moins qne la Dialoctique n'enseigne pas l'homme à discoutir & philosopher en vne seule science, ains en toutes, sans distinction. La Rhetorique aussi enseigne à parler en la Theologie, en la Medecine, en la science des loix, en l'art militaire, & en toutes les autres sciences, & conuersations traitees par les hommes: de maniere que si nous voulons feindre vn parfait Dialecticien ou Orateur, il n'est possible de le considerer sans qu'il sçache toutes les sciences, pource qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuuent en chacune d'icelles

Paul en la 2 aux Col. c. 1.

sans aucune distinctions, pratiquer leur reigles & preceptes. Non comme la Medecine, de laquelle matiere est limitee: comme la Philosophie naturelle, moralle, Metaphisique, Astrologie, & les autres: & pour ceste cause Ciceron dit, *Oratorem vbi cum que constiterit, consistere in suo*. Et en vn autre endroit, *In oratore perfecto in est omni Philosophorum scientia* Et pour ceste cause le mesme Ciceron a dit, qu'il n'y a ouurier plus difficile à trouuer qu'vn parfait Orateur: ce qu'il eust dit auec plus de raison, s'il eust sceu la repugnance qu'il y à d'assembler toutes les sciences, en vn particulier. Les Iurisconsultes estoient anciennement en grand prix par le nom & office d'Orateur, pource que la perfection de l'auocacerie, requiert la cognoissance de tous les arts du monde, à cause que les loix iugent vn chacun. Et pour sçauoir le droit, & la deffence que chacun art s'attribue, il estoit besoin auoir vne particuliere cognoissance de tous: au moyen dequoy Ci-

Au liu... du pa... fait O... teur.

ceron a dit, *Nemo est in oratorum numero habendus, qui non sit omnibus artibus perpolitus*, Mais voyãt qu'il estoit impossible d'apprendre toutes les sciences, à cause de la brieueté de la vie, & mesme pource que l'esprit de l'homme est limité, ils ont laissé cela, & au besoin se sont contentez, d'adiouster foy aux maistres de l'art qu'ils entreprenẽt deffendre. Apres ceste maniere de deffendre les causes, est venuë incontinent la doctrine Euangelique, laquelle se pouuoit persuader par art oratoire mieux que tant de sciences qu'il y a au mõde, pour estre la plus certaine & veritable: mais Christ nostre Redempteur enuoya sainct Paul pour n'estre annoncee par art oratoire, qu'il dit en *la sapience du mot*, afin que le peuple ne pensast point que ce fust mensonge fardé, semblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant desia la foy receuë, depuis tant d'annees, il est maintenant bien permis de

prescher par lieux communs, & se seruir du bien dire, pource que nous ne craingnons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du temps de sainct Paul: ains voyons nous que le Predicateur eloquent profite beaucoup plus d'auditeurs, que celuy qui se sert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les conditions d'vn parfait Orateur. La raison en est toute manifeste: car si les anciens Orateurs faisoient entendre au peuple, les choses fausses pour vrayes (s'aidans en cela de leur art) l'assemblee des Chrestiens se gaignera mieux, si on luy persuade, par ce mesme artifice ce qu'elle entend & croit desia: attendu que la saincte Escriture est, en certaine maniere, toute chose, pour la vraye interpretation, de laquelle toutes sciences sont necessaires, suiuant ce dit tant celebre, *Misit ancillas suas vocare ad arcem.* Il n'est pas besoin d'encharger cela aux Predicateurs de nostre temps, ny de les aduertir de ce faire: car (outre le profit qu'ils

Aux Prouer. chap. 9

pretendent faire par le moyen de leur doctrine (leur principal estude est de trouuer vn bon subiet, auquel ils puissent appliquer à propos, plusieurs gentilles sentences tirees de la saincte Escriture, des saincts Docteurs, des Poëtes, Historiens, Medecins & Legistes, sans obmettre aucune science, & parlent auec elegance & quantité de paroles : au moyen dequoy ils dilatent & estendent leur suiet, par l'espace d'vne heure ou de deux, s'il est besoin. Ciceron mesme dit que c'estoit là proprement la proprofession du parfait Orateur en son temps. *Vis oratoris professio que ipsa bene dicendi, hoc suscipere ac polliceri videtur, vs omni de re quacunque sit proposita ab eo, ornate copiose que dicatur.* C'est à dire, la force de l'Orateur, & la profession mesme de bien dire semble entreprendre & promettre de traitter & parler auec ornement & elegance de tou e chose que l'on puisse proposer. Or si nous pouuons maintenant que les graces & conditions que doit auoir le parfait Orateur,

An tou. de l'Orateur.

appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous sçauons que le Theologien, qui les aura, sera grand Predicateur: mais si on le met en la doctrne de Sainct Thomas & de l'Escot: il n'y entendra gueres de chose, pour estre vne sciéce qui appartient à l'entendement: en laquelle puissance, il est force, qu'il soit beaucoup remis, c'est à dire lasche & tardif. Nous auons desia dit ailleurs quelles choses appartiennent à l'imagination, & comment on les doit cognoistre: & maintenant nous le retournons dire, pour en rafraischir la memoire. Tout ce qui est dit bonne figure, bon propos & suiet, qui est bien compris & deduit, depend des graces de l'imagination, cõme les facecies, loüanges, broquards, figures & comparaisons. Pour la premiere chose que doit faire le parfait Orateur (qui sçait desia ce qu'il doit deduire) il doit chercher argumemens & sentences accommodees, pour dilater & prouuer son faict, non auec toutes sortes de pa-

tient à l'imagination.

roles, mais seulemẽt auec celles qui sonnent bien aux oreilles, & pour ceste cause Ciceron a dit, *Oratorem eum esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententiis accommoditatis ad probandum vti poßit:* C'est à dire, I'estime celuy Orateur, qui se peut seruir de ioyeuses paroles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouuer. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de paroles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secondement le parfaict Orateur, ne doit auoir faute de beaucoup de lecture & d'inuention: car s'il faut qu'il dilate & prouue quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dits & sentences tirées à propos, il a donc besoin d'estre pourueu d'vne grande imagination, qui sont comme le chien veneur qui cherche & luy met en la main sa proye & pourchas: & quãd il ne sçaura plus que dire qu'il face vne fin, comme s'il auoit assez parlé. Pour ceste cause nous auons

dit vne autrefois que la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pour ce que ceste qualité esleue les figures, & les fait bouillir: & pourtant se descouure tout ce que l'on peut voir en icelles: & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imagination est contraire, non seulement de composer vne figure qui s'accommode auec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estranges & impossibles selon l'ordre de nature, de manieres que d'icelles il vient à faire des montagnes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention, les Orateurs se peuuent seruir de la grãde lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les liures enseignẽt est defini & limité: & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine qui iette tousiours l'eau fraische. Pour retenir ce que l'on a leu, il est besoin d'auoir grande memoire: & de reciter fort aisément deuant vne assemblee, & ne se peut faire, sans la mesme puissance: &

pour ceste cause Ciceron a dit: *Is Orator erit, mea quidem sententia, hoc tam graui dignus nomine, qui quæcunque res inciderit, quæ si dictione explicandæ prudenter, copiose, ornatè & memoriter dicat.* C'est à dire, l'Orateur à mon aduis, sera digne d'vn si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera prudemment qui est de s'accommoder aux auditeurs, au lieu, au temps & occasion) elegamment, & par cœur. Or nous auons desia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegance & quantité de vocables & sentences à la memoire: & l'ornement & approbation encores à la puissance imaginatiue: & de reciter tant de choses sans reprendre, & faire pause, il est tout certain que cela se fait par le moyen de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit, que le bon Orateur il doit parler par cœur & non pas par escrit, il faut sçauoir que maistre Anthoine de Nebrixe estoit venu: à cause de la vieilles-

se à tel deffaut de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, & aussi la leçon de Rethorique qu'il faisoit à ses escoliers : & selon qu'il estoit fort excellent en sa faculté, ayant son intention bien prouuee, il ne regardoit point son escrit. Mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant tout soudainement d'vne apoplexie, il recommanda l'Vniuersité d'Alcala, & la harangue funebre d'iceluy à vn fameux Predicateur, lequel inuenta & disposa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fust possible: mais le temps fut si court, qu'il n'eust loisir d'apprendre sa harangue par cœur : à raison dequoy il monta en chaire auec le papier en la main, & commença à dire ainsi: Messieurs, i'ay deliberé faire comme faisoit ordinairement cest excellent personnage, quād il lisoit à ses disciples: & ce à cause de sa mort tant soudaine: il m'a enchargé de faire sa harangue funebre : mais il est mort si soudain que ie n'ay eu ny le temps ny le loysir d'estudier ce qu'il failloit dire, ny mesmes

de le mettre en memoire: i'ay par escrit en ce papier, ce que i'ay peu faire ceste nuict. Ie vous supplie l'entendre auec patience, & excuser ma petite memoire. Ceste maniere de prescher par escrit sembla si mauuaise au peuple, que l'on ne fit que sous-rire & murmurer: & pourtant Ciceron a bien dit, qu'il failloit haranguer par cœur, & non par escrit. Ce predicateur, de faict, n'auoit aucune propre intention: il la deuoit tirer toute des liures, & pourtant est besoin de grande estude & memoire: mais ceux qui inuentent de leur teste, n'ont besoin d'estudier, n'ont besoin du temps ny de la memoire, pource qu'ils trouuent tout ce qu'ils ont à dire, heureusement en leur cerueau. Ceux-là pourroient prescher toute leur vie, à vn peuple, sans redire deux fois ce qu'ils ont presché vingt ans auparauant: & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuētion en deux Caresmes, cueillent & leuēt la fleur de tous les liures du monde, & acheuant auec leurs petits papiers

& memoires : de maniere qu'à la trosiesme il est besoin qu'ils s'en aillent prescher ailleurs: autrement on diroit d'eux, C'estuy-cy ou cestuy-là presche comme il faisoit l'annee passee. Tiercement le bon Orateur doit sçauoir disposer ce qu'il a inuenté, mettant chacun dit & sentence en son lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toute chose respondent à l'autel: & pourtant Ciceron a dit, *Dispositio est ordo & distributio rerum quæ demonstrat quid quibus in locis, collocandum sit*: comme s'il eust dit, La disposition n'est autre chose qu'vn ordre & moyen qu'il faut tenir à distribuer les dits & sentences que l'on doit alleguer, demonstrant en quel lieu chacune chose doit estre assise, afin qu'estant bien accommodee auec le demeurant il en retiennent vne bōne figure. Ceste grace (n'estant naturelle) a coustume de donner beaucoup de peine aux Predicateurs: car apres auoir trouué dans les liures beaucoup de choses à dire, chacun

En sa Rhetorique à Herenius.

ne les peut pas aiſément diſpoſer en lieu conuenable. Il eſt certain que ceſte proprieté d'ordonner & diſtribuer, eſt œuure de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme, le tout doit eſtre bien correſpondant en ſoy. La quatriéme proprieté des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, eſt l'action, par laquelle ils donnent eſtre & vie aux choſes qu'ils diſent, & par laquelle meſme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire eſtre veritable, ce qu'ils luy veulent perſuader. Et pourtant Ciceron a dit en ceſte maniere, *Actio quæ motus corporis, quæ geſtu, quæ vultu, quæ vocis confirmatione ac varietat. moderanda eſt.* C'eſt à dire, L'action ſe doit moderer par le mouuement du corps, par les geſtes qui ſont requiſes, & par la contenance du viſage, en hauſſant la voix & l'abaiſſant, en ſe faſchant, & retournant ſoudain à s'appaiſer, parlant aucunefois viſte, aucunefois à loiſir : en tançant & adouciſſant, demeurãt le corps ores d'vn coſté, ores

Au liure du parfaict Orateur

de l'autre, retirant les bras, & les despliant, en riant & pleurant, & donnant vn coup, ou frappant à bonne occasion. Ceste grace est de si grande importance aux Predicateurs, qu'elle leur suffit, sans l'inuention & disposition des choses de peu de consequence, à faire vn Sermon qui rende le peuple tout esmerueillé, à cause de ceste action qui s'appelle autrement esprit ou prononciation. Il y a en cela vne chose notable par laquelle se descouure, combien peut ceste grace qui est que les Sermons qui se trouuent tant excellens par le moyē de l'esprit & de l'action, ne vallent rien en vn papier par escrit, & ne se peuuent lire: & la cause de cela est que par le moyen de la plume, il n'est possible de peindre & representer les gestes & mouuemens de l'action, qui fait trouuer les Predications aggreables en vne chaire. Autres Sermons se trouuent bons par escrit, lesquels estants preschez ne se peuuent ouyr, pource qu'on ne leur donne l'actiō qu'ils requierent. En l'Apotogie.

Et pour ceste cause Platon a dit, que la maniere de parler est bien differente de la maniere que requiert l'escriture, & pour ceste cause voyõs nous plusieurs hommes qui parlent fort bien, & escriuent mol: autres au contraire, escriuent fort bien, qui discourent fort mal. Ce qui se doit entierement reduire & r'apporter à l'action, laquelle est certainement œuure de l'imagination, pource que tout ce que nous auons dit d'icelle faict figure, correspondance, & bonne consonance, qui sont œuures de l'imagination. La cinquiesme grace qu'il doit auoir, & de sçauoir dire le mot, tirer exemple propres, & bõnes comparaisons: ce que les auditeurs goustent plustost qu'aucune autre chose: car par vn bon exemple, ils entendent facilement la doctrine. Et sans exemple ils ne comprennent rien: & pourtant Aristote demande, pourquoy ceux-là qui entendent les Orateurs prennent plus grand plaisir aux exemples & fables dont ils vsent, pour prouuer ce qu'ils

En la 1. sect. pro. 3.

veulent

veulent persuader qu'a tous les argumens & raisons qu'ils alleguent. A quoy il respond, que par les exemples & fables, les hommes apprennent mieux, pour estre preuue laquelle appartient au sens: ce qu'ils ne font pas tant bien, par les argumens & raisons, pour estre chose qui requiert grand entendement. Et pour ceste cause, Christ nostre Redempteur vsoit en ses Sermons de plusieurs similitudes & paraboles, par le moyen desquelles il donnoit à entendre beaucoup de secrets diuins. Or donc est-il certain que ceste maniere de faire & de remonstrer par fables, & comparaisons appartient à l'imagination: pour ce que c'est figure qui correspond, & a consonance. La sixiesme proprieté du bon Orateur est d'auoir bon langage, propre, & non affecté, termes purs, & maintes gracieuses manieres de parler: desquelles graces nous auons parlé maintefois ailleurs, prouuant qu'vne partie d'icelles appartient à l'imagination, & l'autre partie à la

memoire. Le septiéme point que doit auoir le bon Orateur, est ce que dit Ciceron, *Instructus voce, actiones & lepore.* Instruict & doüé d'vne bonne voix, action & grace: d'vne voix sonnante paisible, non aspre, enroüé, ny trop deliee. Et combien qu'il soit vray que cela vient du temperament de l'estomac & de la gorge, si est il certain que du mesme temperament que vient la bonne imagination (qui est la chaleur) vient aussi la bonne voix: ce qu'il faut bien sçauoir pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuuent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grande imperfection, pour monter en chaire. Aristote le prouue ainsi par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. pour auoir bonne voix, il est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'vne moderée humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, qu'ils ont tous vne

En la sect. 11. prob. 34.

voix ferme & bonne. Et nous voyons donc cela: par le contraire, aux femmes, & aux eunuques, lesquels par la grande froideur de leur temperament, comme dit Galien, ont la voix fort deliee, de maniere que quand nous entendrons quelque bonne voix nous sçaurons bien dire qu'elle vient de beaucoup de chaleur & humidité de l'estomac: lesquelles deux qualitez (venans iusques au cerueau) font perdre l'entendement, & causent vne bonne memoire, & bonne imagination, qui sont les deux puissances desquelles se seruent les bons predicateurs, pour contenter les escoutans. Ciceron dit que la huictiesme proprieté du bon Orateur, est d'auoir langue à commandement, prompte & bien penduë, grace qui ne peut escheoir aux hommes de grand entendemēt: pour estre prompte, & besoin de beaucoup de chaleur, & de siccité moyenne, ce qui ne peut aduenir aux melancoliques tant naturels, que par adustion. Aristote le prouue quand

Au li[ure] de la [se]mence chap. 1

Au li[ure] de l'Orateur

il demande, pourquoy ceux-là qui hesitent, & sont longs à parler, sont tous de complexion melancolique: à quoy il respond fort bien disant que les Melancoliques ont vne grande & forte imagination, & que la langue ne peut proferer si viste que l'imagination va dictant: & ainsi elle l'a fait faillir & hesiter en parlant. Ce qui ne vient d'autre chose sinon que les melancoliques ont tousiours grande abondance d'eau & de salive en la bouche: au moyen dequoy ils ont la lange humide & fort lasche, chose qui se peut voir clairement par l'abondance de la saliue qu'ils crachent. Aristote donne ceste mesme raison, quand il a demandé pourquoy aucuns hesitent & demeurent à parler: à quoy il respond que ceux-la ont la langue fort froide & humide, qui sont deux qualitez qui l'endorment, & qui la rendent tardifue, tellement qu'elle ne peut pas suiure l'imagination. Pour à quoy remedier il dit, qu'il est bon de boire vn peu de vin: ou deuant qu'aller discourir en la presence d'vn

En la sect. 1. prob. 53.

peuple, exercer la voix, & parler fort & ferme, afin que la langue s'eschauffe & se desseiche. Mais Aristote dit aussi, que ce defaut de la parole, peut venir aussi de la trop grande chaleur & siccité de la langue, & ameine l'exemple des coleriques, lesquels estans faschez ne parlent certainement, & quand ils sont sans aucune passion, ils sont fort éloquens: au contraire des hommes flegmatiques, lesquels estant en paix, ne peuuent parler: mais estans faschez, ils alleguent des sentence, & parlent auec eloquence. La raison de cela est fort manifeste: car combien qu'il soit vray que la chaleur aide à l'imagination, & à la langue aussi, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle aide à la perdre: d'vn costé, pource que ne luy viennent les dicts & sentences aiguës, & pource que la langue ne peut bien proferer à cause de la grande siccité d'icelle, & ainsi voyons nous que beuuant vn peu d'eau, l'homme parle mieux. Les coleriques estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la

chaleur moderee, qui est necessaire à la langue, & pource qu'ils ont bonne imagination: mais quand ils sont faschez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imagination. Les flegmatiques estans sans fascherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen dequoy ils ne sçauent que dire, & leur langue est trop, à cause de la grande humidité. Mais quand ils sont faschez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & esleue l'imagination: & pourtant ils ont dequoy parler, & n'est leur langue empeschée, pource qu'elle s'est eschauffée à raison de ceste colere. Ceux là n'ont pas bonne veine pour faire des vers: à cause qu'ils sont froids de cerueau, & quand ils sont faschez ils font de meilleurs vers, & auec plus grande facilité, contre ceux qui les ont irritez, à ce propos Iuuenal a dit,

Si natura negat facit indignatio versum.

C'est à dire,

Nature ne voulant l'indigne fait des vers.

Les hômes de grand entẽdement ne peuuent estre bons orateurs ny bons prescheurs, pour ce défaut de la langue: ioint que l'action requiert aucunefois de parler haut, aucunefois bas. Et aussi ceux qui sont trauaillez de la langue, ne peuuent orer ny haranguer, sans crier à haute voix: ce qui est vne des choses qui degouste les auditeurs. Et ainsi Aristote demande, Pourquoy les hommes qui hésitent de la langue ne peuuent parler à voix basse: à quoy il respond fort bien, disant que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se desnouë mieux auec force que sans effort: comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par sa pointe, la leue mieux auec force, & tout d'vn coup que peu à peu, Il m'est aduis que i'ay suffisamment prouué que les bonnes proprietez de nature, que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la pluspart de la bonne

imagination, & aucunes de la memoire. Et s'il est vray que les bons Predicateurs de nostre temps contentent les auditeurs pour estre doüez des mesmes graces, il s'ensuit que celuy qui sera grand Predicateur, sçaura peu de Theologie scolastique: & le grand scolastique ne sçaura pas prescher, à cause de la contrarieté qui est entre l'entendement & l'imagination auec la memoire. Aristote a bien veu par experience, que combien que l'Orateur apprenne sa philosophie naturelle & moralle, la Medecine, Metaphisique, Iurisprudence, Mathematique, Astrologie, & toutes les autres science: il ne sçait de chacune que les fleurs & sentences auerees, sans sçauoir la raison d'icelles. Mais il pensoit que de ne sçauoir la Theologie, ny la raison des choses venoit de ce que l'on ne s'y estoit point adonné: & pourtant il demande en quoy nous pensons que le Philosophe differe de l'orateur puis qu'ils estudient tous deux en philosophie, A quoy il respond que le Phi-

nla ...tio.11. ...bl.33.

losophe employe tout son estude à sçauoir la raison & cause de chacun effet, & l'orateur, à cognoistre seulement l'effet, & non plus. Ce qui aduient pou, ce que la Philosophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puissance les orateurs sont priuez: & ainsi ne peuuent-ils auoir de la Philosophie autre chose qu'vne superficielle cognoissance. ceste mesme difference est entre le Theologien scolastique, & le positif car l'vn sçait la raison de ce qui tonche & concerne sa faculté: l'autre, les propositions auerees & non d'auantage. Parquoy il y a danger que le predicateur ait la charge & authorité d'enseigner au peuple Chrestien la verité, & que l'auditeur soit obligé à le croire. Or que leur defaille la puissance, par laquelle on cognoist la verité des choses, & les causes d'icelles, nous pourrons alleguer ceci de Christ nostre Sauueur, En S. Matth chap.
Laissez les, ils sont aueugles & conducteurs des aueugles: Or si l'aueugle cõduit l'aueugle, ils tõberont tous deux en la fos-

se. C'est grand cas de voir de quelle hardiesse se mettent à prescher ceux qui ne sçauent pas vn mot de Theologie scolastique, & n'ont habilité naturelle, pour la pouuoir apprendre. S. Paul se plaint grandement de ceux là disant: *Or la fin de la loy de Dieu est la charité de cœur pur, de bonne conscience, & de foy non feinte: desquelles trois choses tous se separant, se tournent & ont recours à vne vaine maniere de parler, voulant estre docteurs de la Loy, sans entendre ny ce qu'ils disent, ny ce qu'ils affirment.* Le vain langage & parler des Theologiens Allemans Anglois, Flamans, François. & de tous les autres qui habitent le Septentrion, à fait perdre & gaster l'assemblee Chrestienne, par vne si grande cognoissance des langues, par vn tel ornement & grace à prescher, pource qu'ils n'ont l'entendement propre pour trouuer la verité. Or auōs nous desia prouué que ceux là sont despourueus d'entēdemēt suiuant l'opinion d'Aristote. sans plusieurs autres raisons & experiences

1a 1. Timot. c. 1.

que nous auons amenees à cest effect. Mais si les auditeurs Anglois & Alemans sçauoient bien ce que S. Paul escrit au Romains (qui estoient pareillement seduits d'autres faux Predicateurs) ils ne fussent parauenture pas trompez si tost: *Or ie vous prie, mes freres, que vous regardez à ceux qui causent dissensions & scandales, & qui vous enseignent autre doctrine que celle que vous auez apprins: separez vous d'eux car ils ne seruent pas à nostre Seigneur, mais seulement à leur ventre & par leurs douces paroles & benedictions ils se seduisent les cœurs des innocens, & abusent ceux-la qui ne sçauent gueres.* Suiuant cela, nous auons prouué autre part, que ceux-la qui sont pourueus de grande imagination, sont coleres, fins malicieux, & cauteleux, lesquels sont tousiours enclins à mal, & le sçauent faire auec vne grande astuce & prudence. Aristote, touchant les orateurs de son temps, demande pourquoy nous appellons l'Orateur fin & caut, & non pas le Musicien ny le Basto-

Cha[...]

En [...] sec[...] 4.

leur: & la difficulté eust esté plus grande, si Aristote eust sceu que la Musique & la representation sont œuures de l'imagination. A quoy il respond, que les Musiciens & les representans n'ont autre fin que de donner contentement à ce[illegible] qui les entendent, mais l'Orateur tasche d'acquerir pour soy, & pour ceste cause il a besoin d'vser d'astuce & cautelle, afin que les auditeurs n'entendent à quel but il tend. Ces choses là sont propres à ces faux predicateurs, desquels l'Apostre escrit ainsi aux Co-
2. Cor. 11 rinthiens, *Or ie crains que comme le serpent à seduit Eue par son astuce, vos sens soient ainsi corrompus: car ces faux Apostres sont cauteleux ouuriers, qui se transforment en Apostre de Christ: dequoy ne se faut pas esmerueiller: car Satan mesme se transforme en Ange de lumiere: il ne se faut donc pas esbahir si ces ministres se changent comme en ministres de iustice l'œuure desquels sera leur fin.* L'on entend bien que toutes ces proprietez sont œuures de l'imagination, & qu'Aristote a tres bien di-

que les Orateurs sont cauteleux & fins: pource qu'ils pensent tousiours à leur profit. Nous auons desia dit vne autrefois, que ceux là qui ont vne forte & grande imagination, sont de temperament fort chaud & de ceste qualité procedent trois principaux vices de l'homme, l'Arrogance, la Gloutonnie & la Luxure: & pour ceste cause l'Apostre a dit. *Telle maniere de gens, ne seruent pas à Christ nostre Sauueur, mais à leur ventre.* Et pourtant ils mettent peine d'interpreter l'escriture saincte: de maniere que ce soit selon leur inclination naturelle, donnans à entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que les prestres se peuuent marier: qu'il n'est pas besoin d'vn caresme, ny de ieusnes, qu'il ne faut pas manifester au confesseur les pechez que nous commetons contre Dieu. E vsans de ceste ruse, par l'escriture mal appropriee ils font paroistre leurs vices, vertus, & le peuple les estime saints. Que de la chaleur paruiennent ces trois mau-

uaises inclinations, & de la froideur les vertus contraires, Aristote le prouue disant, *Et quoniam vim eandem obtinet morum instituendorum, mores enim calidum cendit & frigidum omnium maximè quæ in corpore nostro habentur: idcirco nos morum qualitate afficit & informat.* Comme s'il vouloit dire. De la chaleur & de la froideur procedent toutes les coustumes & mœurs de l'homme: pource que ces deux qualitez alterent plus nostre nature que nulle autre: Et de la vient que les hommes de grande imagination sont ordinairement malins & vicieux, pource qu'ils se laissent aller apres leurs naturelles inclinations & volontez, & qu'ils ont l'esprit & habilité pour faire mal. Et pourtant Aristote demande. Pourquoy l'homme de tant grande erudition est le plus iniuste de tous les animaux. A quoy il respond que cest homme a grand esprit & grande imagination: à raison dequoy il trouue mainte imaginations à faire mal: & d'autant qu'il appette

En la 30 sect. probl. 1.

En la 29 sect. pro. 7.

naturellement ses plaisirs, & d'estre plus grand & plus heureux que les autres, il s'ensuit qu'il doit offenser & faire mal, pource que ces choses là ne se peuuent acquerir, sans faire tort à plusieurs. Mais Aristote n'a pas bien sceu coucher ce probleme, ny respondre à iceluy comme il falloit: il eust mieux fait de demander: Pourquoy les mauuais ordinairement sont de grand esprit? entre lesquels ceux qui ont meilleur esprit ou habilité plus grande, font de plus grandes meschancetez & desordres, veu qu'il est raisonnable, que le bon esprit de l'homme s'incline plustost à la vertu & bonté qu'aux vices & maux. A quoy l'on peut respondre que ceux-là qui ont beaucoup de chaleur, sont hommes de grande imagination, & que la mesme qualité qui les fait ingenieux les semond à estre mauuais & vicieux. Mais quand l'entendement domine, l'homme ordinairement s'incline à la vertu, pource que ceste puissance tend à

froideur & siccité desquelles deux qualitez procedent plusieurs vertus, comme la continence, l'humilité, & la tempere: au lieu que de la chaleur procedent les contraires. Si Aristote eust troué ceste Philosophie, il eust sçeu respondre à ce probleme, par lequel il demande, *Cur genus id hominum, quod Dionysiacos technitas id est, artifices bachanales aut histriones appellamus improbi esse moribus, magna ex parte consueuerunt?* Comme s'il demandoit. Pourquoy les Comediens, Cabaretiers, cuisiniers & ceux qui se trouuent en tous les banquets & festins, pour ordonner les viandes, sont ordinairement mauuais & vicieux? A quoy il respond: disant, que pour estre occupez en ces offices de Bacche, ils n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils passent ainsi leur uie auec incontinence: à quoy mesme fait la pauureté, laquelle a de coustume d'amener beaucoup de maux mais de fait ce n'en est pas la raison: ains faut dire que la representation des Comedies, & la maniere de

n la
o sect.
probl. 9.

commander aux festes de Bacche, vient d'vne difference d'imagination laquelle inuite l'homme à ceste maniere de viure. Et pource que ceste difference d'imagination consiste en chaleur, tous ceux là ont bon estomac, & vn grand appetit de boire & de manger: & combien qu'ils s'adonnassent aux lettres, ils n'y feroit aucun profit, voire mesmes encores qu'ils fussent riches, ils ne laisseroient pas d'estre affectionnez à tels offices, quand bien ils seroient beaucoup plus vils pource que l'esprit & habilité attire vn chacun à l'art qui luy correspond en proportion. Et pour ceste cause Aristote demande, *Cur in ijs studiis quæ aliqui sibi delegerint quamquam interdum prauis, libentius tamen quam in honestioribus versantur verbi gratia, præstigiatorem aut minum, aut tibicinem se potius esse, quam astronomum aut oratorem velit, qui hec sibi delegerit?* C'est à dire, Pourquoy se trouuent aucuns qui aiment mieux estre comediens, Bastelleurs, *En la 1 sect. pro. 6.*

ou ioueurs d'instrumens, que Orateurs & Astrologues? A quoy il respond fort bien, disant, que l'homme sent incontinent à quel art il est naturellement disposé: pource qu'il a en soy mesme qui le luy enseigne: & peut bien tant la nature, par son instigation & poursuitte que combien que l'art & office soit mal seant à la dignité de celuy qui l'apprend, il faut neantmoins qu'il s'y addonne, & qu'il laisse tous les autres honorables exercices. Mais puis que nous auons reietté ceste maniere d'esprit, comme mal propre à la charge de la predication, & puis que nous sommes tenus donner & departir à chacune difference d'habilite, les lettres qui luy respondent en particulier, il faut monstrer quelle sorte d'esprit doit auoir celuy que l'on doit commettre à la charge de la predication: qui est vne chose de grande importance à la Republique Chrestienne. Il faut donc sçauoir que combien que nous ayons prouué autrefois qu'il y a

vne naturelle repugnance & contrarieté de ioindre & assembler vn grand entendement auec vne grande imagination & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generale en tous les arts qui n'ait quelque exception, Nous prouuerons au chapitre penultiéme de cest œuure, fort au long qu'estant nature auec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne difference d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme suiet, grand entendement, auec vne grande imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoient contraires & ne fussent naturellement opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la Predication, s'ils se trouuoient plusieurs suiects qui la peussent obtenir: mais comme nous dirons au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit telle. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre difference d'esprit plus familiere,

alië au u.1. des imp. ap. 19

bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdite. A ceste cause, il faut sçauoir qu'entre les Medecins & Philosophes, il y a grande dissention pour auerer le temperament & les qualitez du vinaigre, de la colere aduste, & des cendres. voyans que ces choses là produissent aucunefois effet de chaleur: aucunefois de froideur: au moyen dequoy leurs opinions se sont trouuees differentes: mais la verité est, que toutes ces choses qui souffrent le brusler, & que le feu a consommé, sont de diuers temperamens. La plus grande partie du suiet est froid & sec: mais se trouue entre deux, autres parties tant subtiles & delicates & de si grande chaleur & ferueur, que combien qu'elles soient en petite quantité: elles sont neantmoins de plus grãde efficace à exercer leur œuure, que tout le demeurant du suiet. Et par ainsi voyons nous que le vinaigre la melancolie par adustion ouurent la terre, à raison de la chaleur, & ne la ferment, combienque la plus

grande partie de ces humeurs ſoit froide, De la peut-on inferer que les melancoliques par aduſtion aſſemblent vn grand entendement auec vne grande imagination: mais ils ſont tous deſpourueus de memoire à cauſe de la grande ſiccité & dureté que l'Aduſtion a fait au cerueau. Ceux la ſont bons pour preſcher, au moins les meilleurs qui ſe puiſſent trouuer, horſmis ces parfaits que nous auons dit cy-deſſus: car combien qu'ils ayent faute de memoire leur propre inuention eſt ſi grande que la meſme imagination leur ſert de memoire & de reſouuenance, & leur ſuggere pluſieurs figures & ſentences à alleguer, ſans auoir faute d'aucune choſe. Ce que ne peuuent faire ceux qui apprennent leur ſermon mot apres mot, leſquels venans à faillir demeurent tout court, ſans auoir qui leur fourniſſe matiere, pour paſſer outre, que la melancolie, par aduſtion, ait ceſte varieté de temperament, froideur ſiccité pour l'entendement, & la chaleur

pour l'imaginotion, Aristote le dit en ceste maniere: *Homines melancolici varij inæqualesque sunt quia vis atrabilis varia & inequalis est, quippe quæ venter tum frigida ,tum calida reddi ndem poßit.* C'est a dire les hommes melancoliques, par adustion, sont diuers & de complexion inégale, pource que la colere aduste est fort differente, & inegale: aucunefois fort chaude, aucunefois fort froide. Les signes par lesquels se cognoissent les hommes qui tiennent ce temperament, sont tres-manifestes: ils ont la couleur du visage pasle & cendree: les yeux fort enflammez & ardans. A raison dequoy se dit, (il est homme qui a du sang en l'œil) le poil noir, & la teste chauue: peu de chair, aspre & velue: les veines grosses: ils sont affables & de bonne compagnie: mais ils sont luxurieux, superbes hauts, renieurs, cauteleux, doubles iniurieux, vindicatifs, & enclins à faire mal. Cela s'entend lors que la melancolie s'enflamme:

Aussi ont-ils la veue courte à cause de la grande siccité du cerueau. Arist au liure du dormir & veiller.

mais elle le refroidit incontinet naissent en eux les vertus contraires, Chasteté, Humilité, crainte & reuerence de Dieu, charité misericorde, & grande recognoissance de leurs pechez auec souspirs & larmes. Et pour ceste cause ils viuent en vne perpetuelle guerre, sans auoir aucun repos. Aucunefois le vice surmonte en eux: aucunesfois la vertu: mais nonobstant toutes ces imperfections, ils sont les plus ingenieux & habiles au ministere de la predication, pource qu'ils ont entendement pour trouuer la verité, & grande imagination pour la sçauoir persuader. Sinon, voyons que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au ventre de sa mere, afin qu'il fut habile de descouurir au monde la venuë de son fils, & qu'il eust la charge de prouuer & persuader que Christ estoit le Messie promis en la loy: & nous trouuerõs que le faisãt de grand entendement & imagination, par consequent (regardant : à lordre

m'a appellé par sa grace, pour reueler son fils en moy S. Paul aux Ga. c.1.

naturel) il l'a tiré & fait colere & aduste. Cela se voit clairement, en considerant le grand feu & ardeur de laquelle il persecutoit l'Eglise, & la peine que receurent les Synagogues, quand elles le virent conuerty comme s'ils eussent perdu vn homme de grand consequence, qui leur eust peu gaigner & vaincre la partie contraire. Cela se voit aussi manifestement par les republiques & deffences de colere raisonnable, qu'il amenoit au proconsuls & Iuges qui le prenoient, defendans sa personne, & le nom de Christ, auec telle dexterité, qui les rendoit tous confus. Il estoit aussi imparfait de la langue, & n'estoit fort prompt à parler: qui est vne proqrieté, a laquelle Aristote dit, que les melancoliques par adustion, sont suiets. Les vices desquels il confesse auoir esté entaché, deuant sa conuersion, demonstrent pareillement qu'il auoit ceste temperature. Il estoit blasphemateur, iniurieux, & persecuteur: ce qui vient entierement de la trop

trop grande chaleur. Mais le signe plus euident qui le demonstre auoir esté coleric adusté? se prend de ceste bataille continuelle: que luy mesme confesse auoir esté en luy, entre la partie superieure & inferieure, disant *Video aliam legem in membris meis repugnantem legis mentis meæ & ducentem me in captiuitatem peccati.* Ie voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame, & qui me conduit en captiuité du peché, Nous auons prouué, suiuant l'opinion d'Aristote, que les melancoliques par adustion, ont ceste mesme guerre & debat: il est vray qu'aucuns expliquent & fort bien, que ceste bataille procede du desordre que fait se peché originel, entre l'esprit & la chair: & quand à ce qu'elle estoit si grande, ie croy bien aussi qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduste, que l'on dit bile noire, qu'il auoit en sa naturelle composition. Le Prophete Royalle Dauid participoit égallement de peché originel: & ne se plaignoit pas tant que

En la 1. à Timot. c. 2.

faisoit sainct Paul, ains disoit qu'il trouuoit la partie inferieure, accordant auec la raison, quand il se vouloit resioüir auec Dieu: *Cor meum & caro mea exultauerunt in Deum viuum:* Mon cœur & ma chair se sont esioüis en Dieu viuant. Et comme nous dirons au chapitre penultiéme, Dauid auoit la meilleure temperature qu'il estoit possible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons par l'opinion de tous les Philosophes, incliner ordinairement l'homme à l'estat de vertu sans grande contradiction de la chair. Doncques les esprits qui se doiuent eslire pour prescher, sont en premier lieu, ceux qui assemblent vn grand entendement auec vne grande imagination & memoire: dont nous alleguerons les signes au penultiéme chapitre. A faute de ceux là, succedent en leur place les melancoliques par adustion, lesquels ioignent vn grand entendement, auec vne grande imagination: mais ils sont despourueus de memoire. Et pourtant ils ne peuuent auoir abondance de paroles, ny pres-

cher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troisiesme lieu succedent les hommes de grand entendement, lesquels neantmoins sont despourueus d'imagination & memoire. Ceux-là prescheront auec vne grande disgrace: mais ils enseigneront la verité. Les derniers ausquels ie ne voudrois recommander la charge de la predication, sont ceux qui assemblent beaucoup de memoire auec vne grande imagination, & sont despourueus d'entendement. Ceux-là attirent vn peuple à eux, & le tiennent esmerueillé & bien content. Mais quand nous n'y pensons point, ils tombent en l'inquisition, pource que *par douce paroles & benediction ils seduisent les corps des pauures innocens.* aux R... chap 1...

Comme la Rhetorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement & la maniere de gouuerner vne Republique, à l'imagination.

CHAP. XI.

EN langue Espagnole, ce mot (*letrado*) est vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legistes, Medecins Dialecticiens, Philosophes, Orateurs, Mathematiciens, & Astrologues: & neantmoins en disant, *Fulano & letrado*, nous entendons d'vn commun consentement, que la profession d'vn tel est la cognoissance des loix: comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La responce à ce doute est facile, mais pour la donner telle qu'il faut, est propre de sçauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy s'obligent ceux qui se mettent à estudier en ceste faculté, pour se seruir d'icelle estans Iuges ou Aduocats. La loy n'est au-

tre chose qu'vne volonté raisonnable du Legistateur, par laquelle il explique & declare en quelle maniere il veut que se determinent les cas, qui ordinairement aduiennent en sa Republique, pour entretenir les subjets en paix, & leur enseigner comme ils doiuent viure, & dequoy se doiuent garder. I'ay dit que la loy estoit volonté raisonnable, pource qu'il ne suffit pas que le Roy & l'Empereur (qui sont la cause efficiente de la loy) expliquent & declarent leur volonté en quelque maniere que ce soit, afin qu'elle soit loy: car si elle n'est iuste, & conforme à la raisō, elle ne peut pas estre appellée loy, pource qu'elle ne l'est pas aussi comme celuy ne seroit pas homme, qui seroit priué d'ame raisonnable. Et pourtant a esté aduisé que les Roys establissent leurs loix par le conseil & aduis des hommes fort sages & entendus, afin qu'elles se facent auec droicture & equité, & que les sujets le reçoiuent de bon cœur, & soient dauantage tenus à les garder &

accomplir. La cause materielle de la loy est, qu'elle se face des cas qui ordinairement escheent en la Republique, suiuant l'ordre de nature, & non des choses impossibles, & qui n'aduiennent pas souuent. La cause finale est, ordonner la vie de l'homme & luy enseigne ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuir, afin que la Republique bien ordonnee soit entretetenuë en paix & tranquilité. Et pour ceste cause ils font escrire les loix par paroles claires, non equiuoques, ny obscures, ny ayans diuers sens: sans chiffres ny abreuiatures, & tant manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en sa memoire. Et afin que nul n'en pretende cause dignorance, ils les font publier à son de trompe & cry public, afin que celuy qui les enfeindra puisse estre chastié. Aussi en apres, veu le soin & diligence que les bons legislateurs employent, à ce que leurs loix soiens iustes & manifestes, ils enioignent aux iuges & aduocats que, *Nemo in actionibus vel indiciis*:

Ie fai-es à part e qui ous emble on: nais fay eule-

suo sensu utatur, sed legem authoritate ducatur: comme voulans dire, Nous deffendons à tous Iuges & Aduocats d'vser de leur entendement, de disputer si la loy est iuste ou iniuste, & de luy donner autre sens que celuy que declare la composition de la lettre. Dont s'ensuit que les Legistes doiuent construire le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte de la construction, & non autre. Ceste doctrine donc estant ainsi supposee, c'est vne chose fort claire de sçauoir, pourquoy le Legiste s'appelle *Letrado*, & non pas tous les autres hommes de lettres : c'est pource qu'il est (*à Letradado*) fort addonné à la lettre, c'est à dire, homme qui n'a liberté d'opiner selon son entendement, mais qui est contrainct de suiure la composition de la lettre. Et pour entendre cela, ceux qui sont fort excellens en cette profession, n'osent nier ny affirmer aucune chose touchant la decision de quelque cas, s'ils n'ont deuant eux la loy, qui les determine en propres termes. Et si aucunefois ils parlent de

mene que ie comma de, n'a iuste rien a Seigneur ny ne dimin Deut. 12.

leur teste, & entremslent leur iugement & raison, sans s'arrester au droit, ils le font auec vne crainte & honte: & pour ceste cause ils disent au commun prouerbe, *Erubescimus dum sine lege loquimur.* C'est à dire Nous auons honte de iuger & conseiller, quand nous n'auons loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous est proposé. Or les Theologiens ne se peuuent appeller lettrez en ceste signification, pource qu'en la sainte escripture, *Littera occidit: spiritus autem viuificat.* La lettre occit &
Cor. l'esprit viuifie. La saincte escriture est
cap. 3. pleine de misteres, & de figures & chiffres: elle est obscure, & non manifeste à tous. Les termes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que sçauent les vulgaires lettrez. A raison dequoy, celuy qui construira la lettre, & qui prendra le sens qui resulte de la construction grammaticalle, tombera en plusieurs erreurs. Les Medecins aussi ne s'assuiettissent à la lettre: pource que si Hippocrate &

Galien, & les autres graues autheurs de ceste faculté, disent & affirment vne chose, & l'experience & la raison monstrent le contraire, ils ne sont tenus de les suyure, pource qu'en la medecine l'experience à plus de force que la raison: & la raison plus que l'hauthorité. Mais aux loix aduient tout le contraire: car l'hauthorité d'icelle, & ce qu'elles decernent à plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuuent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons desia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requierent: car si le Legiste doit auoir l'entendement & l'imagination propre à suyure ce que dit la loy, sans y adiouster ny diminuer, il est certain que cette faculté appartient à la memoire: & que l'on doit trauailler à sçauoir le nombre des loix & reigles du droit, & se souuenir de chacune à part, dire par cœur la sentence & decision d'icelle, afin que l'occasion se presentant l'on sçache qu'il y a vne loy qui determine ce qui se presente, de

telle & telle maniere. Et pourtant il m'est aduis qu'il est meilleur au Legiste d'auoir grande memoire, & peu d'entendement, que beaucoup d'entendement & peu de memoire. Car s'il ne se doit seruir de son esprit & habilité, & regarder à vn si grand nombre de loix qu'il y a tant differentes les vnes des autres, auec tant d'imperfections, limitations, & amplifications, il vaut mieux sçauoir par cœur ce qui est determiné au droit, pour chacune chose qui se presente, que discourir auec l'entendement, comme elle se pourra determiner: car l'vn est necessaire, & l'autre impertinent, ioint que ne doit auoir l'aduis d'autruy plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy il est certain que Theorique de la Iurisprudence appartient à la memoire, & non à l'entendement ny l'imagination. Ainsi donc veu que les loix sont tant positiues, & aussi que les Legistes ont l'entendement tant adonné à la volonté du Legislateur,

ne pouuans entremesler leur opinion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaidant va au conseil à eux, ils ont congé de dire. Ie regarderai mes liures sur ce fait: ce que si le medecin disoit, quand on luy demande remede sur quelque maladie, ou le Theologien en cas de la conscience, on les tiendroit pour gens peu sçauans en leur faculté. Et la raison est que ces deux sciences ont leurs deffinitions, & principes vniuersels, au dessous desquelles choses sont contenus les cas particuliers. Mais en la science de droit, chaque loy contient seulement vn cas, sans que celle qui suit en despende, combien qu'elles soient toutes deux sous vn mesme tiltre. Et partant il est bien necessaire sçauoir toutes les loix, estudier chacune particulierement, & les garder distinctement en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne chose digne de grande considera-tion: c'est qu'en son tẽps, il soupçõnoit le lettré, qui sçauoit beaucoup de loix

par cœur, voyant par experience que tels n'estoient pas tant bons iuges & aduocats, comme il sembloit à les voir) duquel effect il ne deuoit toucher la cause, puisqu'il ne la dit en lieu tant conuenable: il vid seulement par experience, que les Legistes ayans bonne memoire, qui venoient deffendre vne cause ou la iuger, n'apliquoient le droict tant bien qu'il estoit conuenable. Il est aisé, selon ma doctrine, de donner la raison de cela, supposé, que la memoire est contraire à l'entendement, & que la vraye interpretation des loix, amplification, restriction & composition d'icelles, auec leurs opposez & contraires, se fait en distinguant, inferant discourant, iugeant & eslisant, qui sont œuures de l'entendement, lesquelles le lettré ayant grande memoire ne peut faire en sorte quelconque. Nous auõs desia dit vne autrefois, que la memoire n'a en la teste autre office que de garder fidelement les figures & fantaisies des choses: & que l'entendement & l'imagination les met-

tét en œuure. Et si le lettré a tout l'art en la memoire & que l'entendement & l'imagination luy deffaillent, il n'a nonplus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le digeste, lesquels, comprenãs toutes les reigles & loix du droict, ne peuuent neanrmoins faire vn escrit. D'auantage combien que la loy deust estre telle que porte la defininition d'icelle, si est ce qu'à grand peine se trouuét les choses tant parfaictes que l'entendement les feint. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle se escriue par termes clairs & manifestes, que elle n'ait point de doutes, ny de contrarietez, & qu'elle reçoiue diuers sens, ne se peut pas tousiours faire, pource qu'en fin elle a esté establie par vn conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir. Ce qui se voit tous les iours par experience : car depuis qu'vne loy a esté faicte par bon conseil, & meure deliberation, en peu de temps elle se defait, pource que

par l'vsage d'icelle se sont descouuerts mille inconueniens, ausquels personne n'auoit pensé quand elle fut establie. Et pour ceste cause le droit aduise les Roys & les Empereurs de n'auoir honte de corriger leurs loix, pour ce qu'en fin ils sont hõmes: & ne se faut pas estonner s'ils errent, veu mesment que l'on ne sçauroit trouuer aucune loy qui puisse comprendre par sentences ny paroles toutes les circonstances du fait qu'elle determine, pource que l'astuce & cautelle des mauuais est plus grande pour inuenter faits, que la prudence des bons, pour se pourruoir de deffence, & preuoir quel iugement se doit asseoir: & pour ceste cause est dit: *Nemo leges, nec senatu consulta ita scribi possunt, vt omnes casus, qui quandoque inciderint comprehendantur: Sed sufficit ea quae plerumque accidunt contineri.* C'est à dire, il n'est possible d'escrire les loix de telle maniere quelles comprenent tous les cas qui peuuent escheoir, c'est assez de determiner ceux qui

aduiennent ordinairement : & si autres aduenoient qui n'eussent loy, qui les decidast en propres termes, le droit n'est pas tant despourueu de reigles & principes, que si le Iuge ou l'Aduocat à bon entendement, pour sçauoir inferer & conclurre, il ne trouue la vraye decision & deffence, & le lieu d'où il la peut tirer. De maniere que si se trouuent plus d'affaires que de loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement, pour les faire de noueau: & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droit. Les lettrez qui ont grande memoire ne peuuent faire cela : car si les cas que l'art leur met en la bouche, ne sont tous taillez & maschez, ils ne sont habiles à d'auantage. L'on a coustume de comparer le lettré qui sçait beaucoup de loix, par cœur, au frippier ou cousturier qui beaucoup de sayes en monstre en sa boutique: lequel pour en bailler vn, à la mesure de celuy qui le demāde, les fait tous essayer, & s'il ne s'en

trouue aucun bien ſeans, il renuoye le marchand : mais le lettré de bon entendement eſt comme le bon couſturier, qui a les ciſeaux en la main, & la piece de drap en la maiſon : lequel prenant la meſure, taille vn ſaye à la maniere de celuy qui le veut : les ciſeaux du bon aduocat, eſt l'entendement aigu, par lequel il prend la meſure au cas, & luy baille veſtement de la loy, qui determine, & s'il ne la trouue entiere pour le decider en propres termes, il luy faict vn accouſtrement de pieces du droit pour le deffendre. Les Legiſtes qui ſont doüez d'vn tel eſprit, ne ſe doiuent appeller lettrez, pource qu'ils ne conſtruiſent la lettre, & ne s'amuſent aux paroles formelles de la loy : ains ils ſemblent Legiſlateurs ou Iuriſconſultes, auſquels les meſmes loix demandent. Parquoy, s'ils ont pouuoir & authorité de les interpreter, reſſerrer amplifier : & d'en tirer exceptions, s'ils les peuuent corriger & amander, ie di bien qu'ils ſemblent Legiſlateurs. On dit d'vn

tel sçauoir que cestuy, *Scire leges non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestate habere.* Comme si l'on vouloit dire, personne ne pense que sçauoir les loix, soit la memoire des formelles parolles, esquelles on les a escrites : mais sçauoir les loix, est entendre iusques où s'estend leurs forces, & que c'est qu'elles peu uent determiner : pource que la raison d'icelles est suiette à plusieurs diuersitez à cause des circonstances, du temps, de la personne, du lieu, du moyen, de la matiere, cause & de la chose. Tout cela fait changer la determinaison de la loy. Et si le iuge ou l'aduocat, n'a bon entendement, pour tirer de la loy, soustraire & adiouster ce qu'elle ne peut dire par paroles, il fera beaucoup de fautes, suiuant la terre. Et pourtant est dit, *Verba legis non sunt capienda Iudaice.* C'est à dire, Les termes de la loy ne se doiuent prédre à la maniere Iudaïque, qui est cōstruire la lettre & en prendre seulement le sens. Parce que nous auōs dit, nous concluons que l'aduocacerie est

ff. de l & sen con(u.l scire le ges.

Glo. in l danni. pa. si is vir. ali quas d danni. infecto

œuure de l'entendement & que si le lettré a grande memoire, il n'est aucunement propre à iuger, ny aduocacer, pour la repugnance de ces deux puissances, & c'est pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne defendoient pas bien les causes & n'apliquoient le droit comme il falloit. Mais il y a vne difficulté en ceste doctrine, & non legere à mon aduis: car si l'entendement est celuy qui assiet le cas en la propre loy qui le determine, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant auec argumens de la partie contraire, comment est-il possible que l'entendement face cela si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enioinct que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu vtatur, sed legum authoritate ducatur.* C'est à dire, que personne aux actions & iugemens ne se serue de son sens, ains soit induit par l'authorité des loix. Suiuãt cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & regles de droit, deuãt

que venir à ce qui fait à la cauſe : car encores que nous ayons dit que l'Aduocat de bon entendement eſt maiſtre des loix : ſi eſt-ce que toutes les raiſons & argumens d'iceluy doiuent eſtre fondez & appuyez ſur les principes de ceſte faculté, ſans leſquels ils ſont de nul effect & valeur. Et afin de pouuoir faire cela, il eſt beſoin d'vne grande memoire, laquelle garde & retienne vn ſi grand nombre de loix eſcrites au liures. C'eſt argument prouue eſtre neceſſaire au parfaict Aduocat, d'auoir grand entendement & memoire : ce que ie confeſſe. Mais quand à moy ie veux dire que là où ne ſe trouuera vn grand entendement joinct à vne grande memoire (à cauſe de leur repugnãce) il vaut mieux que l aduocat ſoit pourueu d'vn haut entendemēt, & de peu de memoire, que d'vne grãde memoire, ayãt peu d'entendemēt : car pour ſuppleer à la memoire, il y a beaucoup de remede, comme les liures, tables abecedaires, & autres inuentions des hommes : mais

Au liure de memoire & resouuenance

s'il a faute d'entendement, il n'est possible d'y remedier. Dauantage, Aristote dit que les hommes de grãd entendement (bien qu'ils soient despourueus de memoire) ont vne grãde reminiscence ou resouuenance, au moyẽ de laquelle ils ont vne certaine cognoissance confuse de ce qu'ils ont veu vne fois, ouy, ou leu, surquoy discourant, ils la remettent en memoire. Et combien que ne se peussent trouuer tant de remedes pour represente tout le droit à l'entendement, les loix sont fondees sur vne telle & si grande raison, que les anciens (comme dit Platon] appelloiẽt la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'Aduocat de grand entendement [iugeant ou conseillant] biẽ qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failleroit gueres s'il auoit auec soy l'instrument duquel les Empereurs ont fait les loix. Ainsi donc aduient maintefois qu'vn Iuge de bon entendement donne sentence sans sçauoir la decision de la loy qu'il va trouuer puis apres de-

dans les liures : ce que mesmes nous voyons aduenir aux Aduocats, quand aucunesfois ils donnent leur aduis sur le champ. Les loix & reigles de droit sont la fontaine & l'origine, d'où les Aduocats tirent leurs argumens & raisons, pour prouuer ce qu'ils veulent, ce qui se fait auec l'entendement, de laquelle puissance si l'Aduocat est despourueu, ou qui l'ait lasche & de peu de force, il ne sçaura iamais former vn argument, encores qu'il sçache tout le droit par cœur. Nous voyons clairement cela en ceux qui estudient l'oratoire, & qui ont faute de l'habilité pour l'apprendre : car combien qu'ils apprennent par cœur des Topiques de Ciceron [qui sont les lieux & fontaines d'où sourdent les argumens, pour prouuer chacun probleme & question, par la partie affirmatiue & negatiue] ils ne peuuent neantmoins former vne raison. Autres viennent de grand esprit & habilité, lesquels sans voir liure, & sans estudier les Topiques, & lieux des argumens,

en forment neantmoins mille, accommodez au propos duquel il est question. Ceste mesme chose se voit aux Legistes de grande memoire, qui reciteront fidellemét tout le droit par cœur, & ne sçauront tirer d'vn si grãd nombre de loix qu'il y a, vn argumét sur lequel ils se puissent fonder. Au contraire s'en trouuent autres, lesquels ayans mal estudié à Salamanque, sans liures, font merueilles en l'aduocacerie. Parquoy se peut facilement entendre combien importe à la Republique de faire ceste action & examen d'esprits pour apprendre les sciences, puis que les vns, sans art, sçauent & entendent ce qu'ils doiuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pource qu'ils n'ont l'esprit que la pratique requiert) font mille absurditez. Si donc la maniere de iuger & aduocacer se en distinguãt, inferant, discourant & eslisant, il est raisonnable que celuy qui se mettra à l'estude des loix ait bon entendement, puis que telles œuures appartiennent à ceste puissance & non

Examen & election des esprits, d'importance à la Republique

à la memoire ny a l'imagination. Mais il est bon de sçauoir en quelle maniere se peut entendre, si le ieune homme est doüé de ceste difference d'esprit ou non : & faut dire & auerer premierement les qualitez de l'entendement, & toutes les differences d'iceluy, afin que nous sçachions distinctement à laquelle d'icelles les Loix appartiennent. Quand au premier, il faut sçauoir que combien que l'entendement soit la puissance la plus noble de l'homme, & de la plus grande dignité, il n'y en a pas vne neantmoins qui se trompe si aisément entour la verité qu'elle fait. Aristote a commencé à le prouuer, disant que le sens est tousiours veritable, mais que l'entendement, pour la pluspart, discourt mal. Ce qui se voit clairement par experience : car si ainsi n'estoit, on verroit de grandes dissentions entre les graues Philosophes, Medecins, Theologiens, & Legistes on verroit sur chacune diuerses opinions & iugemens, attendu qu'il

Au 3. liure de l'Ame.

qu'il n'y a qu'vne verité. Il est donc bien aisé à entendre d'où vient que les sens sont si certains, ne se trompant iamais à l'endroit de leurs obiects, au lieu que l'entendement est tant subiect à se tromper entour le sien: ce que nous entendrons en considerant que les obiects des cinq sens, & les especes par lesquelles ils se recognoissent, sont fermes, & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais à la verité [que l'entendement doit contempler] n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & composé, elle est entierement desioincte & dissipee en ses materiaux, côme la maison côuertie en pierres, terre, briques, mortier, bois, & chaux, desquels se pourroient faire autant d'erreurs au bastiment, par la manuaise imagination, que viendroient d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait [cõposant la verité] car si n'est celuy qui a bon esprit, tous les autres commettent milles fautes, auec mesmes principes. De là

vient

vient la diuerse opinion des hommes touchant vne mesme chose, pource que chacun fait vne telle composition & figure que porte son entendement. Les cinq sens sont exempts de ces erreurs & opinions: car les yeux ne font pas la couleur: ny le goust, les saueurs: ny le toucher, les qualitez qui se touchent: le tout est fait & composé par la nature, deuant que chacun cognoisse son obiect. Et pource que les hommes ne sont aduertis que ceste mauuaise condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, sans cognoistre certainement la maniere & difference de leur esprit, & s'ils compose bien ou mal la verité, Sinon, demandons à aucuns hommes de lettres, lesquels (apres auoir escrit & confirmé leur opinion par plusieurs argumens & raisons) ont changé d'aduis, quelque temps apres, comment ils pouuoient entendre qu'ils se fussent trompez à ceste composition de verité. Premierement ils confessent mesmes eux qu'ils ont failly, & puis ils

ils se retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la seconde fois ie dy qu'ils se doyuent moins fier à leur entendement: pour-ce que la puissance, qui a vne fois mal composé la verité, se confiant trop en ses raisons & argumens, peut encores faillir vne autrefois ayant la mesme raison, veu mesmement qui s'est veu par experience, qu'il a eu au commencement la vraye opinion, & depuis vne pire & moins probable. Ils ont pour indice suffisant & croyent que leur entendement compose bien la verité, quand ils le voyent affectionné à ceste figure, muny d'argumens & raisons qui l'incitent à composer de telle maniere. Mais de fait ils se trompent, car il y a tel regard que des autres puissances inferieures, auec les differences de leur obiet: pource que si nous demandons aux Medecins quelle viande est la meileure & la plus salubre de toutes celles que l'homme mange, ie pense qu'ils diront ne s'en trouuer aucune [qour les hommes intemperez & de mauuais estomac]

qui soit absoluëment bonne ny mauuaise, si elle n'est conforme à l'estomac qui la reçoit. Car Galien parle d'aucuns estomacs, qui se trouuent mieux de manger de la chair de bœuf, que des chappons, perdrix & truites: autres qui abhorent les cœurs & le laict, & autres qui aiment cela merueilleusement. Et en la maniere d'apprester les viandes, les vns veulent la chair rostie: les autres la demandent boüillie: & en la rostie aucuns la veulent sanglante: autres la veulent toute bruslee de cuire: & ce qui est encores plus noté, aucuns mangent auiourd'huy vne viande de bon appetit, qui l'ont en horreur le lendemain, & en appetent vn autre pire. Tout cela s'entend lors que l'estomac est bon & sain: car s'il est malade & vicié, il appette des choses que la nature humaine abhorre, & ayme mieux manger du plastre, de la terre & des charbons, que poulets & perdrix. Si nous passons à la faculté generatiue, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersi-

tez: car se trouuent aucuns hommes qui appettent vne laide femme, & abhorrent la belle: autres aiment mieux vne ignorante, qu'vne accorte: autres la maigre que la grasse: autres hayssent celles qui sont propres & bien parees, & ayment les femmes au contraire, Cela s'entend quand les membres genitaux sont en santé: mais s'ils tombent en la maladie susdite de l'estomac corrompu & vicié, ils appettent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitiue, pource que des qualitez qui se peuuent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente vn chacun, pource que quelques vns reposent mieux en vn lict dur qu'en vn mol: & autres en vn mol qu'en vn dur. Toute ceste diuersité de goust & appetits estranges se trouuent és compositions que l'entendement fait: car si nous assemblons cent hommes de lettres, & si nous leur proposons quelque question, chacun en iuge particuliere-

ment, & en parle en diuerse sorte: vn mesme argument semble à l'vn, raison sophistique, à vn autre vray semblable & probable, à vne autre tres-certaine: voire mesme voyons nous par experience qu'vne mesme raison se trouue certaine & veritable en vn mesme entendement, en vn temps & en vn autre, non. Et pourtant voyons nous tous les iours les hommes changer d'auis: les vns recouurans auec le temps vn entendement plus subtil, cognoissent la faute de la raison qui les menoit auparauant: les autres (en perdant le bon temperament du cerueau) abhorrent la verité, & approuuent le mensonge. Mais si le cerueau tombe en la maladie susdite, † nous verrons à cette heure-là des iugemens & compositions estranges: les faux & debiles argumens ont plus de force que les certains & veritables: telles gens respondent à vn bon argument: & le mauuais les fait rendre. Des choses premieres mises en auant, ils tirent fasse conclusion, & par argumens estranges, &

* Que l'on appelle Malacia

raisons mal fondees, ils prouuent leurs mauuaises imaginations. A quoy ayans esgard les hommes graues & sçauans, ils taschent de donner leur aduis, en trouuant les raisons enquoy ils se fondent: car les hommmes se persuadent qu'autant vaut l'authorité humaine, que la raison enquoy elle se fonde peut auoir de force, & selon que les argumens sont tant differens pour conclurre (à cause de la diuersité des entendemens) chacun iuge de la raison, selon l'esprit qu'il a: & ainsi tient on pour vne plus grande grauité de dire. C'est mon aduis, pour certaines raisons qui me meuuent à cela, que d'expliquer les argumens ausquels ils se tiennent. Mais estans contraints de donner raison de leur aduis, ils ne laissent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il soit, pource que celuy qu'ils ne pensent pas conclud mieux aucunefois, & est de plus grande force & vertu que le bon, Enquoy se monstre la grande misere de nostre entendement, qui compose & diuise

argumente & discourt, & depuis qu'il a conclud, n'a preuue pour cognoistre si son opinion est veritable. Les Theologiens ont ceste incertitude és matieres qui ne sont de la foy: car apres auoir bien discouru, il n'y a preuue infallible, ny succez euident qui descouure quelles sont meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien donne tel aduis qu'il luy semble bon. Et de respondre auec apparence aux argumens de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder dauantage. Mais és affaires du medecin & du capitaine general apres auoir bien discouru, & reprouué les fondemens de la partie contraire, l'on doit prendre garde au succez: & s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauuais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauuaises raisons. En cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouuer aucun erreur: car Dieu entendant combien les raisõs de l'homme sont incertaines, & cõme aisément il se trõpe il n'a permis que choses de si grande im-

portance, & si hautes, fussent par luy seulement determinees: mais seulement determinees: mais s'assemblans deux ou trois en son non, auec la solemnite de l'Eglise, il se met incontinent au milieu, pour president de l'acte, où il prouue ce qu'ils disent de bon, il reiette les erreurs, & reuele ce qui ne se peut trouuer par les forces humaines: Ainsi donc pour prouuer les raisons qui sont alleguees és matieres de la foy, il faut regarder seulement si elles prouuent & inferent ce que dit & declare l'Eglise Catholique: car si l'on peut recueillir quelque chose du contraire, telles raisons sont certainement mauuaises. Mais en toutes les autres questions où l'entendement a liberté d'opiner, n'a esté trouuee aucune maniere, pour sçauoir qu'elles raisons concluent, ny mesmes quand l'entendement compose bien la verité. On se tient seulement en la bonne consonance ou conformité d'icelles: ce qui est vn argument qui peut tromper: car on trouue maintes fausse-

Dieu ...euele ...es cho- ...s pro- ...ndes ... ca- ...ees. ...a. c.2.

tez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choses vrayes. Les medecins & ceux-là qui gouuernent en la guerre tiennent le succez & l'experience, pour la preuue de leurs raisons : car si dix capitaines prennent par plusieurs raisons qu'il est conuenable de donner la bataille, & autant d'autres deffendent le contraire, le succez confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et si deux medecins debatent sur la mort ou la vie du malade, guarissant ou mourant on descouurira lequel auoit raison. Mais neantmoins, le succez n'est pas preuue suffisante, pource qu'ayant vn effet plusieurs causes, les succez peut estre bon d'vn costé, & pour vne d'icelles : mais les raisons peuuent estre fondees en vne autre contraire. Aristote dit aussi que pour sçauoir les raisons qui concluent, il est bon de suiure la commune opinion : car quand plusieurs sçauans hommes disent & affirment vne mesme chose, & quand tous concluent par mesmes raisons, c'est vn argument (bien qu'il soit to- *Au 1. des Topiques.*

pique] qu'ils font concluans. & qu'ils composent bien la verité. Mais si l'on regarde bien, c'est pareillement vne preuue qui trompe, pource qu'es forces de l'entendement, l'inuention ou force sert plus que le nombre: car il n'en prend pas comme de forces corporelles, où quand plusieurs s'amassent & se ioignent ensemble pour leuer vn fardeau, ils peuuent beaucoup: & au contraire, quand il y a peu de gens ils ne peuuent gueres aussi. Mais pour trouuer vne verité plus cachee vaut mieux vn haut entendement, que cent mille qui ne sont tels, & la cause de cela est que les entendemens ne s'aydent pas, & de plusieurs ne se peuuent faire vn, comme la vertu du corps. Et pourtant le Sage a bien dit: *Multi pacifi sint tibi, & consiltarius vnus de mille*. C'est à dire, Ayes beaucoup d'amis qui te deffendent, s'il est question de venir aux mains: mais pour prendre conseil, esly vn seul entre mille. Suiuãt laquelle sentence Heraclite dit pareillement. *Vnus mihi instare est mille*. Vn

m'est autant que mille. Au plaider des causes, chacun lettré donne son opinion, selon que mieux il la peut fonder en droit: mais apres auoir fort bien discouru, il n'a point d'art pour cognoistre auec certitude, si son entendement a fait la composition que la vraye iustice demande. Car si vn Aduocat prouue par le droit, que le demandeur à raison: & l'autre deffend par le mesme droit, que non, comment sçaura l'on lequel des deux Aduocats forme les meilleures raisons? La sentence du iuge ne demonstre la vraye iustice, & ne se peut appeller succez: pource que sa sentence est pareillement opinion, & qu'il ne faut qu'aprocher & le ioindre à la cause de l'vn des deux Aduocats: & croist le nombre des lettrez en vn mesme aduis, n'est pas argument pour estimer que ce qu'ils disent & alleguent soit verité: car nous auons desia dit & prouué que plusieurs mauuais entēdemés, encores qu'ils se ioignét pour découurir quelque verité fort cachee iamais ne viédrót au poinct de la vertu &

forces d'vn seul, s'il est fort haut & excellent. Que la sentence du Iuge ne preuue & demonstre certainement se voir assez, pource que la partie condamnee en appelle en vn autre siege superieur, ou elle est reuoquee par vn autre iugement: & ce qui est pis, il peut aduenir que le iuge inferieur a meilleur entendement que le superieur, de maniere que sa sentence sera plus conforme à la raison. Or que la sentence du iuge superieur ne soit pareillement preuue de la iustice, est chose encores plus manifeste: car nous voyons tous tous les iours de mesmes actes, & des mesmes iuges, sortir sentences contraires: de maniere qu'il est à presumer que celuy lequel est trompé vne fois, se confiant trop en ses raisons, se trõpera encore vne autre fois: & ainsi se doit on moins fier en sa sentence: car *Qui semel est malus eiie.* Les aduocats voyans la grande diuersité des entendemens des Iuges, comme chacun est affectionné à la raison qui conuiét à son esprit, & comme auiourd'huy

En la Sapience cap. 9.

ils concluent par vn argument, & autre iour, par le contraire, se hazardent de deffendre chacun procez, pour la partie affirmatiue & negatiue: voyans mesmement par experien ce que de deux manieres ils obstienne sentence en leur faueur: & ainsi est veritable ce qu'a dit la Sapience, *Cogitationes mortalium timidæ, & incertæ prouidentiæ nostræ*. Les pensees des hommes sont timides, & nos prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puis que les raisons de la cognoissance de du droit, n'ont point de preuue ny d'experience) est d'eslire personnages de grand entendement, pour estre iuges & aduocats: car Aristote dit que les raisons & argumens de ceux-là sont aussi certains & fermes que la mesme experience. Et faisant ceste eslection, il semble que la Republique sera asseuree de l'administration de iustice par ses officiers. Mais si on permet en ce cas, que les hommes entrent en ces charges, à la foule, sans faire preuue de leur esprit (comme maintenant est

Au 1. de la Metaphisique.

la couſtume (touſiours aduiendront les deſordres & erreurs que nous auons noté. Nous auons deſia dit aucunement ailleurs par quels ſignes on pourra cognoiſtre ſi celuy qui veut eſtudier les loix à la difference de l'entendement que ceſte faculté requier: mais pour en rafraiſchir la memoire, & le monſtrer plus amplement, il faut ſçauoir que l'enfant, lequel apprenant à lire, cognoiſtra bien toſt les lettres, & nommera facilement chacune en ſon alphabet à grande memoire, pource que ceſte facilité qu'il a d'apprendre l'indice: car il eſt certain que l'entendement ne fait pas c'eſt œuure, ny l'imagination auſſi, ains eſt-ce l'office de la memoire de garder les figures des choſes, & de dire le nom de chacune, quand il eſt beſoin: & s'il a grande memoire, nous auons deſia prouué autrefois, que par conſequent il a faute d'entendement. Nous auons dit auſſi que la facile eſcriture, & les bons traits & lettres deſcouurent vne grãde imagination: & pourtant quand

vn enfant en peu de iours sçay bien asseoir la main, faire ses lignes droictes & la lettre pareille, & de bonne forme & figure, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, pource que c'est œuure se fait par le moyen de l'imagination: & ces deux puissances sont contraires, comme nous auons dit & noté. Et estant mis à la Grammaire, s'il apprend aisément, s'il parle Latin en peu de temps, s'il escrit élegamment, & à l'imitation de Ciceron, il ne sera iamais bon Iuge ny Aduocat, pource que c'est vn signe qu'il a vne grande memoire, de maniere que c'est grand cas d'auanture, s'il n'est desspourueu d'entendement. Mais si cestuy-là se met à l'estude des loix, & s'il demeure aux escoles long temps, il sera fameux lecteur, & aura plusieurs auditeurs, pource que la langue Latine est fort gracieuse en la chaire: & pour lire auec grande apparence, sont necessaires plusieurs allegations, & mesmes faut amonceler en chacune loy, tout ce qui est escrit sur icelle: à quoy la memoire est plus ne-

cessaire que l'estendement. Et combien qu'en la chaire on doiue distinguer, inferer, discourir, iuger & eslire pour tirer le vray sens de la loy, si est-ce qu'en la fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resoult les doutes & contrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit vn mediocre entendement. Mais quand vn aduocat parle parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entr'eux il y a vn Iuge pour decider le different: c'est vn vray procez, où n'est parlé comme si l'on escrimoit sans aduersaire. Et si l'enfant ne profite bien en la Grammaire, il y a soupçon qu'il puisse auoir bon entendement: ie dy qu'il y a soupçon: car il ne s'ensuit pas que celuy qui ne peut apprendre Latin, ait bon entendement, ayant prouué ailleurs, que les enfans de grande imagination ne profite iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut descouurir cela, pource que ceste science se rapporte auec l'entendement, comme

la pierre de touche auec l'or. Et pourtant il est certain, que si en vn mois ou deux, celuy qui oit les arts, ne commence à discourir & ne se presentent à luy argumens & responces en la maniere qui se traite, il n'a aucun entendement: mais il profite bien en ceste science, c'est vn argument infaillible qu'il a vn tel entendement que les loix demandent: & pourtant peut-il aller incontinent les estudier, sans y regarder long temps. Toutesfois estimay-ie qu'il vaut mieux oüir premierement tout le cours des ars: car la Dialectique n'est non plus à l'entendement, que les trauers que l'on met aux pieds d'vne Mule, pour la faire aller l'amble, & d'vne maniere gracieuse & posee. L'entendement prend en ses disputes ceste mesme maniere d'aller à l'aise, l'ayant apprins par les reigles & preceptes de la Dialectique. Mais si ce ieune homme (que nous examinons) ne profite en Latin ny en la Dialectique, comme il faut, il est besoin de voir s'il est pourueu de bonne imagi-

nation, deuant que nous l'ostions de l'estude des loix, car en cela se trouue vn fort grand secret, & est bon que la Republique le sçache, c'est qui se trouue des lettrez, lesquels mis en chaire font merueilles en l'interpreta tion du droict, & autre à l'aduocacerie, ausquels si l'on met vn baston ou sceptre en la main, ils n'ont l'esprit de gouuerner non plus que si les loix n'auoient esté faictes à ce propos. Et au contraire se trouuẽt autres auec trois loix mal entenduës, apprinses à Salamanque, lesquels commis à vn gouuernement, s'en sçauent acquiter le mieux du monde. De quoi sont esmerueillez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peuuent sçauoir la raison: qui est que le gouuernement appartient à l'imagination, & non pas à l'entendement ny à la memoire. Et qu'ainsi soit, il est aisé à le prouuer, considerant que la Republique doit estre gouuernee par bon ordre & conseil, mettant chacune chose en son lieu, de maniere que tout ioint face vne bonne figure, & soit corespondant

Ce que nous auons prouué beaucoup de fois, estre l'œuure de l'imagination. Et ne gaigneroit-on non plus de bailler vn gouuernemẽt à vn grãd lettré, que de faire vn sourd iuge de la musique: mais cela se doit entendre communément & non pas comme reigle generalement. Car nous auons desia prouué, qu'il y a moyen de faire que nature puisse ioindre grand entendement auec grande imagination. Parquoy n'est chose repugnante d'estre grand aduocat, & fameux gouuerneur, voire mesme descouurirons ci apres qu'estant la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & auec vne matiere bien saisonnee, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imagination: lequel estudiant les loix, il sera fameux lecteur, grand aduocat, & non moindre gouuerneur: mais nature forme tant peu de ceux-là, que cette reigle peut passer pour generale.

Comme se prouue qu'vne partie de la theorique de Medecine appartient à la memoire: l'autre partie à l'entendement & la pratique à l'imagination.

CHAP. XII.

DV temps que la Medecine des Arabes fleurissoit, y auoit vn Medecin fort renommé, tant à lire, comme à escrire, argumenter, distinguer, respondre & conclure: duquel le bruit estoit, veu son grand esprit, qu'il deuoit ressusciter les morts, & guerir toute maladie, ce qui luy aduenoit tant au rebours, qu'il ne gouuernoit aucun malade, duquel il peut sortir à son honneur, & qu'il ne fist mourir. Dequoy estant merueilleusement irrité, il se rendit moine, se pleignant de sa mauuaise fortune, & n'entendant pas d'où elle pouuoit proceder. Et pource que les exemples plus frais font meilleure preuue, & cõuainquent mieux les sens, plusieurs graues Medecins ont opininon que Iean Argentier, medecin moderne

de nostre temps à surpassé de beaucoup Galien, à reduire l'art de Medecine en meilleure methode: & neantmoins on dit qu'il estoit tant infortuné en la pratique, que nul malade le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy, craignant les mauuais succez d'iceluy: dequoy il semble que le vulgaire à bien occasion de s'esmerueiller, voyant par experience non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voyons, qu'estant vn Medecin fort lettré, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner: dequoy Aristote a voulu donner la raison, mais il n'y a peu venir. Quand à ce qu'il n'aduenoit que les Medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pensoit que cela venoit de ce que ils auoient vne commune cognoissance de l'homme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier (au contraire des Empityques, qui mettoyent peine de sçauoir les proprietez indiuiduës des hommes, sans s'adonner aucunement à l'vniuersel) mais il n'a-

uoit raison, car les vns, & les autres s'exercent à guerir les singuliers, & trauaillent tant qu'ils peuuent à auerer cette nature particuliere. Ainsi donc la difficulté n'est, qu'a sçauoir pourquoy les Medecins fort lettrez, bien quiil s'exercent toute leur vie à guerir, ne sont iamais bon Praticiens: & autres ignorans auec trois ou quatre reigles de medecine qu'ils ont appris à l'escolle, beaucoup moins de temps, sçauent mieux pratiquer & faire la medecine. La vraye response à ce doute est fort difficile, veu qu'Aristote ne l'a peu trouuer, combien qu'il en ait approché aucunement, mais nous tenans aux principes de nostre doctrine, nous y respondrons aucunement. Ainsi doncil faut sçauoir que la perfection du Medecin consiste en deux choses, autant necessaires pour obtenir la fin de son art, que sont les deux plantes des pieds pour cheminer. La premiere est de sçauoir par methode les preceptes & reigles de medeciner l'homme en commun, sans venir au particulier.

alièau
9. de
met.
ap. 9.

L'autre de s'estre long temps exercé à medeciner, & cognoistre à l'œil le grand nombre des malades: car les hommes ne sont pas tant differens entre eux, que ils ne conuiennent en plusieurs choses: ny tant conformes aussi, qu'il n'y ait d'entr'eux certaines particularitez de telle nature que elles ne se peuuent dire ni escrire, ni enseigner, ni recueillir, de maniere qu'on les puisse reduire en art: mais seulement cognoistre en ceux qui les ont. Ce qui se peut facilement entendre en considerant qu'estant le visage de l'homme compose de si petit nombre de parties, comme sont les deux yeux le nez, les deux ioües, la bouche, le front, nature fait tant de composition particulieres, que si l'on voyoit cent mille hommes assemblez, chacun se pourroit remarquer auec son visage tant singulier & propre qu'a peines s'en trouueroient deux qui se ressemblent entierement. Le mesme casa aux quatre element, & quatre premieres qualitez, la chaleur, froideur,

humidité, & siccité de l'harmonie desquelles se compose la vie & santé de l'homme. De tant petit nombre de parties que celles ci, nature faict tant de proportions, que si cent mille hommes s'engendrent, chacun sort auec sa santé tant singuliere & propre pour soy, que si Dieu miraculeusement, & a l'improuiste leur troquoit la proportion de ces premieres qualitez, ils demeureroient tous malades, excepté parauenture deux ou trois, lesquels se rencontreroient conformes, & de mesme paste & proportion. Dequoy s'inferent necessairement deux conclusions: La premiere est, que tout homme qui tombera en maladie, se doit guerir selon sa particuliere proportion, de maniere que si le Medecin ne le remet à la conuenance & accord des humeurs & qualitez qu'il auoit au precedent, il ne demeure guerit: l'autre que pour ce faire, comme il faut, il est necessaire que le Medecin aye veu & manié le malade plusieurs fois, quand il estoit en santé, en luy touchant le pouls,

voyant

voyant son vrine, la couleur de son visage, & remarquant sa temperature, afin qu'il puisse iuger quand il sera malade, de combien il estoit esloigné de sa santé, & le guerissant, qu'il sçache en quel estat il se doit restituer. Pour le premier (qui est d'entendre & sçauoir la theorique & composition de l'art.) Galien dit qu'il est necessaire d'auoir grand entendement, & beaucoup de memoire, pource qu'vne partie de la medecine consiste en raison, & l'autre en experience & histoire. A quoy, pour le premier, est requis l'entendement, & pur l'autre, la memoire, & selon qu'il est tant difficiles d'assembler ces deux puissances en degré intentif, necessairement le Medecin doit defaillir en la Theorique, & ainsi voyons nous plusieurs Mededins, grands Latins & Grecs, grands anatomistes & herboristes (desquels les œuures appartiennent à la memoire) lesquels estans mis aux argumens & disputes pour auerer la cause de quelque effet(qui appartiennent à l'entendement) n'y enten-

dent rien. Autres se voyent au contraire, lesquels en la Dialectique & & Philosophie de l'art se monstrent de grand esprit & habilité: mais estans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie, ils n'y font pas grand profit, pource qu'ils sont despourueus de memoire, & pour ceste cause Galien a dit, *Mirum non est in tanta hominum multitudine, qui in Medica & Philosophica exercitatione, studioque versantur, inueniri tā paucos, qui recte in illis profecerint*: C'est à dire. Ie ne suis pas esmerueillé, qu'en vn si grād nōbre d'hommes qui s'addonnent à la Medecine, peu deuiennent bons Medecins: dequoy donnant la raison, il dit qu'à peine se trouue l'esprit requis en ceste science, ni maistre qui l'enseigne auec perfection, ni qui l'estudie soigneusement. Mais auec toutes ces raisons, Galien ne vient pas au poinct, pource qu'il ne sçait pas en quoy consiste, que personne ne deuiēt parfaict Medecin. Toutesfois quand il a dit, qu'à peine se trouue entre les hommes, vn esprit conuenable à

Au liure de l'ordre de ses liures

q

cestescience, il a dit vray bien qu'il n'ait specifié cela, comme nous ferons maintenant: car pour estre tant difficile d'assembler vn grand entendement auec vne grande memoire, personne ne deuient parfait en la Theorique de la Medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement à l'imagination [à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir auecque certitude] à peine se trouue vn Medecin qui ait la parfaite cognoissance, de la Medecine que l'on dit Theorique, & qui soit bon practicien: ni au contraire, vn bon practicien, qui sçache bien la theorique. Or donc est-il bien aisé à prouuer que l'imagination est la puissance, de laquelle le Medecin se sert en la cognoissance & cure des particuliers: & non pas l'entendement, en supposant la doctrine d'Aristote, qui dit que l'entendement ne peut cognoistre les singuliers, ni faire difference d'vn auec l'autre, ni cognoistre

le temps &lieu, ny autres particularitez qui font differer les hommes en tr'eux, & medeciner chacun de differente maniere: dequoy la raison est(selon que disent les anciens Philosophes vulgaires[que l'entendement est vne puissance spirituelle, laquelle ne se peut alterer des singulieres, pour estre remplis de maniere. Et aussi pour ceste cause Aristote a dit? que le sens est des singuliers, & l'entendement des vniuersels. Si donc les cures se doiuent faire à l'endroit des singuliers & non des vniuersels (qui ne se peuuent engendrer, & sont corruptibles] l'entendement est vne puissance impertinente pour curer ou guarir. La difficulté est maintenant de sçauoir pourquoy les hommes de grand entendement ne peuuent auoir bons sens exterieurs, pour les singuliers, estans puissances tant differentes. La raison en est fort claire, qui est que les sens exterieurs ne peuuent bien ouurer, si la bonne imagination ne leur assiste. Nous prouuerons cela par l'opinion d'A-

ristote, lequel voulant declarer que c'est de l'imagination, dit estre vn mouuement causé du sens exterieur, de maniere que la couleur [qui se multiplie de la chose coleree] altere l'œil, ce qui est ainsi: car ceste mesme couleur qui est l'humeur christallin, passe plus auant en l'imagination, & faict en icelle la mesme figure qui estoit en l'œil. Et si l'on demande de laquelle de ces deux especes se fait la cognoissance du singulier, tous les Philosophes disent fort bien que la seconde figure est celle qui altere l'imagination & des deux est causee la cognoissance, suiuant ce dit en commun, *Ab obiectis & potentia paritur notitia.* Des obiects & de la puissance la cognoissance s'engendre. Mais de la premiere, qui est en l'humeur christalin, & de la puissance de la veuë, n'est causee aucune cognoissance, sans l'esgard de l'imagination: ce que les Medecins Prouuent manifestement, disant: que si l'on couppe ou brusle la chair à vn malade, lequel pourtant ne

Au l. de l'a

sente point de douleur, c'est signe que l'imagination est distraire en quelque profonde contemplation. Et ainsi le voyons nous par experience en ceux qui sont sains: car s'ils sont distraits en quelque imagination, ils ne voyẽt les choses qui sont deuant eux, & ne goustent les bonnes viandes, encor qu'ils en mangent: à raisou dequoy il est certain que l'imagination est celle qui cause le iugement, & la cognoissance des choses particulieres, & non l'entendement, ni les sens exterieurs. Il s'ensuit donc fort bien, que le Medecin qui sçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il a grand entendement ou grande memoire, sera indubitablement mauuais Practicien, pource qu'il doit auoir fautes d'imaginations: & au contraire, celuy qui sera grand Practicien, par consequent sera mauuais Theoricien, c'est à dire n'aura pas la theorique, pource que la grande imagination ne se peut assembler auec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy per-

sonne ne peut estre parfait Medecin & pratiquer sans faillir: car pour ne errer en la pratique, il faut sçauoir lart, & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer: & nous auons prouué que ces deux choses là sont incompatibles. Le Medecin ne va iamais cognoistre & curer quelque maladie, qu'il ne face en soymesme vn silogisme en *Darii*, combiẽ qu'il soit empirique: par lequel vne partie de sa preuue appartient à l'entendement, & l'autre à l'imagination, & pour ceste cause les plus grands theoriciens errent ordinairement en la mineur, & les grands practiciens en la maieur: comme si nous disions ainsi, (Toute chaleur qui despend des humeurs froids & humides, se doit curer par medecine chaudes & seiches prenant l'indice de la cause) la chaleur que souffre cest homme despend des humeurs froids & humides, il se doit donc curer par medecines chaudes & seiches. L'entendement prouuera bien la verité de la

maieur pour estre vniuerselle, disant que la la froideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & siccité: pource que chacune qualité se diminuë de force, par son contraire: mais pour prouuer la mineur, l'entendement ne sert de rien, pour estre chose peculiere & d'autre iurisdiction, dont la cognoissance appartient à l'imagination, en prenant des cinq sens exterieurs les propres & particuliers signes de la maladie. Et si l'indice se doit prendre de la chaleur, ou de sa cause, l'entendement ne le peut sçauoir. Il enseigne seulement à prendre l'indice de ce qui promet plus de danger: mais la seule imagination demonstre, lequel des indices est le plus grand, conferant le mal que fait la lhaleur, auec celuy du symptame, la cause, le peu de force, ou grande vertu. Pour auoir ceste cognoissance, l'imagination à certaines proprietez infaillibles, par lesquelles elle attaint aux choses qui ne se peuuent dire ni entendre, & ne se trouuent arts pour

icelles. Et pourtant nous voyons entrer vn medecin vers vn malade, lequel par la veuë, l'ouye, le ſentir, le toucher, trouue ce qui ſemble impoſſible, de maniere que ſi nous demandions à ce medecin meſme, comme il a peu atteindre à vne ſi haute cognoiſſance, il n'en pourroit donner raiſon: car c'eſt vne grace qui vient d'vne fecondité de l'imagination, qui s'appelle autrement *Solertia*, qui veut dire Induſtrie, laquelle par ſignes communs, incertaines coniectures, & de peu de fermeté en moins d'vn rien trouue mille differences de choſes eſquelles conſiſte la force de medeciner & pronoſtiquer certainement. De ceſte maniere d'induſtrie ſont priuez les hommes de grand entendement, pour eſtre vne partie d'imagination. Et ainſi ayant les ſignes deuant les yeux, que ceux qui ſont aduiſez de la maladie, ne reçoiuent en leurs ſens aucune alteration, pource qu'ils ſont deſpourueus de la puiſſance imaginatiue, vn Medecin me demanda vne fois ſecrette-

ment, pourquoy, ayant estudié curieusement toutes les reigles & considerations de l'art de pronostiquer, & les sçachant fort bien, il n'aduenoit iamais que son pronostic fust veritable, Auquel il me souuient auoir respondu que par vne puissance s'apprend l'art de medecine, & que par vne autre ce mesme art se met en execution. Cestuy-là auoit fort bon entendement: mais il estoit despourueu d'imagination. Mais il y a en ceste doctrine vne grande difficulté, qui est de sçauoir comme les medecins de grande imagination peuuent apprendre l'art de medecine, veu qu'ils sont despourueus d'entendement, & s'il est ainsi qu'ils pratiquent mieux que ceux qui la sçauent bien, dequoy sert aux hommes d'aller l'apprendre aux escoles? On peut respondre à cela, estre chose de grãde importance: sçauoir premierement l'art de medecine, pour ce qu'en deux ou trois ans, l'homme apprend tout ce que les anciens ont trouué en deux mille: de maniere que

s'il le deuoit acquerir par experience, il luy faudroit viure trois mille ans, en quoy eſprouuant les medecines, il tueroit, deuãt que ſçauoir leurs qualitez, vne infinité d'hommes en quoy il ſera excuſé s'il lit les liures des medecines raiſonnables & experimentez: leſquels aduiſent les eſtudians de ce qu'ils ont trouué durant leur vie, afin que les nouueaux medecins ſe ſeruent hardiment d'vne choſe & ſe gardent d'vn autre, pource qu'elle eſt veneneuſe. D'auantage, il faut ſçauoir que les choſes communes & vulgaires de tous les arts, ſont fort claires & faciles à apprẽdre, mais elles ſont les plus importantes en l'œuure: & au contraire les plus curieuſes & hautes ſont les plus obſcures & les moins neceſſaires pour la pratique. Les hommes de grande imagination ne ſont totalement priuez d'entendement ni de memoire. Et ainſi par la diminution de ces deux puiſſances, ils peuuent apprendre le plus neceſſaire de la medecine pour ce qu'il eſt le plus aiſé & le plus clair: & par la bonne imagina-

nation, ils peuuent mieux cognoistre la maladie & sa cause, que les plus raisonnables & entendus: veu que les plus raisonnables & entendus: veu que l'imagination est celle qui troue l'ocasion du remede qui se doit appliquer: enquoy consiste la plus grande partie de la pratique. Et pourtant Galien a dit, que le propre nom du medecin est, *Inuentor occasionis*: & sçauoir cognoistre le temps, le lieu & l'occasion, il est certain qu'il appartient à l'imagination, puisqu'elle porte figure & correspondance. La difficulté est maintenant de sçauoir à laquelle de tant de differēces de l'imagination, appartiēt la pratique de la medecine: car il est certain qu'elles ne cōuiennent toutes en vne mesme raison particuliere: laquelle consideration m'a donné plus de peine & trauail d'esprit que toutes les autres. Et neantmoins ie ne luy ay peu donner le nom qu'il faut, sinon qu'elle vient d'vn degré de chaleur moins que n'a la difference de l'imagination, par laquelle se font les vers & couplets. Toutesfois ie ne certifie

6 des / d pa / com. 1

pas cela du tout pource que la raison en laquelle ie me fonde est. Que ceux que i'ay consideré bons praticiens, sont tous vn peu adonnez à l'art de verifier, & n'est leur contemplatiõ trop haute, ni leurs vers merueilleux: ce qui peut aduenir aussi de ce que defaut la chaleur du poinct que la Poësie requiert: & si c'est pour cette raison, la chaleur doit estre telle, qu'elle touche vn peu la substance du cerueau, sans resoudre beaucoup la chaleur naturelle: cõbien que si elle passe outre, elle ne fait mauuaise difference d'esprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement auec l'imagination par aduction. Mais cette imagination n'est pas tant bonne pour guarir, comme celle que ie cherche: car elle inuite l'homme à estre superstitieux, magicien, sorcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes sont tant cachees & secrettes, qu'ils font tousiours deuiner ce qui en est. Ceste difference d'imagination est facheuse à trouuer en Espagne: car

nous auons prouué ailleurs que ceux là qui demeurent en cette region ont faute d'imagination & de memoire & sont pourueus de bon entendement. Limagination aussi de ceux qui habitent au dessous du Septemtrion ne vaut rien pour la medecine: car elle est fort tardiue & lasche: elle est bonne seulement pour faire horloges, peintures, aiguilles, & autres mesmes besongnes pour le seruice de l'homme. Il n'y a que l'Egypte qui engendre en ses habitans cette maniere d'imagination: & pourtant les historiens ne disent iamais du tout, bien les Gieans sont magiciens & sorciers, & prompts à cognoistre les choses, & a trouuer les remedes à leurs necessitez. Iosephe pour loüer & priser la grande sagesse de Salomon, dit en cette maniere, *Tanto fuit sapientia & prudentia quem Salomon diuinitas acceperat, ut omnes priscos superaret neque etiam Egyptios, qui omnium sapientissimi habentur.* Salomon a esté si sage & prudent, qu'il a surmonté tous les anciens, voire mesme

[P]euple: [d]e Cette [v]eté de [P]alesti[n]es

ceux d'Egypte, qui sont estimez les plus sages de tous. Platon dit bien aussi que les Egyptiens surpassent tous les hommes du monde, à sçauoir gaigner la vie: qui est vne habilité laquelle appartient à l'imagination. Il appert clairement que cela est veritable, pource que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination ont esté inuentees en Egypte: comme les Mathematiques, l'Astrologie, l'Arithmetique, Perspectiue, Iudiciaire & autre. Mais l'argument qui à ce propos, me conuainc le plus & me semble de plus grande force, est qu'estant le tres-Chrestien & magnanime François de Valois Roy de France molesté d'vne longue maladie, & voyant que les medecins de sa maison & cour ne luy donnoient remede, toutes les fois que la chaleur luy croissoit, il disoit n'estre possible que les medecins Chrestiens le sceussent guerir, de maniere qu'il n'esperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy estât fasché de se voir tousiours en chaleur, il despesche

vne fois vn courrier en Espagne, par deuers l'Empereur Charles Quint, pour luy prier de luy enuoyer vn medecin Iuif, le meilleur qu'il eut en sa Court, duquel il pensoit pouuoir trouuer remede à sa maladie, si aucun y en auoit en l'art: de laquelle demãde on se mit à tirer en Espagne: & tous conclurent que c'estoit l'appetit d'vn homme qui estoit en chaleur. Ce neantmoins l'Empereur fit chercher vn tel medecin, iusques hors le Royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya vn medecin nouueau Chrestien, pensant que par iceluy la volonté du Roy seroit accomply. Mais quand le medecin fut en France, deuant le Roy, se passa entre eux deux vn deuis fort gracieux, auquel fut descouuert que le medecin estoit Chrestiẽ, & pour ceste cause le Roy ne se voulut seruir de luy. Le Roy (auec l'opinion qu'il auoit du medecin qui estoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy? Sire respondit le Medecin) ie n'attens

pas le Messie promis en la loy Iudaique. Et vous sage en cela, dit le Roy: car si les signes notez en la saincte Escriture, pour cognoistre sa venuë, sont desia accomplis long temps y a. Nous autres Chrestiens respondit le Medecin) sçauons bien le temps qu'il y a qu'ils sont accomplis: car il y a auiourd'hny & compté l'an mil cinq cens quarante & deux ans qu'il vint: il fut au monde trente trois ans, au bout desquels il mourut crucifié, & & le troisiesme iour ressuscita: & puis il monta aux cieux où il est maintenant. Vous estes donc Chrestien? dit le Roy: Ouy, Sire, respondit le Medecin, par la grace de Dieu. Puis qu'ainsi est dit le Roy, retournez à la bonne heure, en vostre pays: car i'ay en ma Cour de grands medecins Chrestiés, i'en voudrois auoir de Iuifs, lesquels à mon aduis, sont ceux qui ont vne naturelle habilité de guarir & pratiquer. Parquoy il t'enuoya sans luy vouloir bailler le poulx, sans luy faire monstrer son vrine, & sans luy toucher aucun mot de sa maladie. Et tout

soudain il enuoya en Constantinople pour faire venir vn Iuif, lequel le guerit auec du laict d'anesse seulement. Ceste imagination du Roy François [à ce que ie pense] est fort veritable, & croy qu'il est ainsi: car aux grandes intemperatures chaudes du cerueau, i'ay experimenté autrefois que l'imagination trouue ce que l'homme estant en santé, elle ne peut faire. Et ainsi qu'elle ne semble que cela soit dit sans fondement, il faut sçauoir que la diuersité des hommes, tant en la composition du corps, comme en l'esprit, & conditions de l'ame, vient d'habiter regions de differente temperature, de boire eaux contraires, & de n'vser tous de mesmes & semblables alimens: & pour ceste cause Platon a dit, *Aliis ob varios ventos & aestus, & moribus, & species diuersi inter se sunt, alii ob aquas quidem, propter alimentum ex terra prodiens, quod non solum in corporib⁹ melius ac deterius sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, aucuns hommes

Au dialogue de la nature.

different des autres, à cause des vens contraires, ou pource qu'ils boiuent eaux differentes, ou pource que tous n'vsent de mesme viāde: & ceste difference non seulement se trouue au visage & cōposition du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie proue maintenant que le peuple d'Israel demeura plusieurs ans en Egypte, & que sortant de là, il eut la nourriture propre à ceste difference d'imagination, nous aurons aueré l'opinion du Roy de France, & sçaurons aussi par mesme moyen quels esprits se doiuent eslire en Espagne pour la medecine. Quand au premier : il faut sçauoir qu'Abraham demandant les signes pour entendre que luy ou ses successeurs deuoient posseder la terre, qui luy auoit esté promise, le texte dit, qu'en dormant Dieu luy respondit en ceste maniere, *Scito praenoscens quod peregrinum futurum sis semen tuum, in terra sua & subiiciem eos seruituti, & affligent quadragintis annis: Veruntamen gentem qui serui turi sūt ego iudicabo: & postea egredietur cū*

En Gen chap.15

magna substantia. C'est à dire : Sçaches Abraham, que tes successeurs erreront en pays estrange, ou ils seront assuiettis quatre cens ans : mais sois certain que ie chastiray le peuple qui les opprimera, & que ie les deliureray de ceste seruitude, & leur donneray beaucoup de biens. Ceste prophetie s'est accomplie, combien que Dieu, pour certain respect, y ait adiousté trente ans d'auantage : & ainsi dit le texte diuin, *Habitatio autem filiorum Israel, quæ mensuerunt in Egypto, fuit quadringentorum triginta annorum quibus expletis, eadem die egressus est omnis exercitus domini, de tera Egypti* : C'est à dire Le peuple d'Israel à demeuré en Egypte quatre cens trente ans : lesquels accomplis ce mesme iour tout l'exercice du Seigneur fut deliuré de seruitude, & sortit de la terre d'Egypte. Mais combien que ce texte dise manifestement que le peuple d'Israel a demeuré quatre cens trente ans en Egypte, vne glose declare que par ce nombre d'ans est entendu tout le temps que le peu-

En exo. chap. 12.

ple d'Israel fut vagabond, iusqu'a tant qu'il eust terre propre, & qu'il ne fut en Egypte que deux cens dix ans: laquelle declaration ne s'accorde bien à ce qu'a dit saine Estienne en ce propos qu'il eut auec les Iuifs, il faut sçauoir que le peuple d'Israel demeura quatre cens trente ans en la seruitude d'Egypte. Et combien que la demeure ces deux cens dix ans fust suffisante au peuple Romain, pour prendre les qualitez d'Egypte, si est-ce que ne fut perdu pour luy, le temps qu'il en fut hors, quand à ce qui touche l'esprit: car ce qui viuent en seruitude, en tristesse & ennuy en vn pays estrange, engendrent beaucoup de colere aduste; pource qu'ils n'ont pas liberté de parler, ni se venger du tort qu'on leur fait: & cest humeur estant resti, est l'instrument de l'astuce ou ruse de l'industrie & de la malice. Et pourtant voit on par experience, ne se trouuer pires coustumes & conditions que celle de l'esclaue, lequel imagine tousiours comment il endommagera son mai-

stre, & se deliurera de seruitude. D'auantage la terre par laquelle chemina le peuple d'Israel n'estoit pas fort estrange ni esloignee des qualitez d'Egypte, car eu esgard a sa misere & sterillité, Dieu promit à Abraham, qu'il luy en donneroit vne autre abondante & fertille. Or est il certain, tant en bonne philosophie naturelle qu'en experience, que les regions steriles, maigres, & qui n'abondent en fruicts de la terre, produisent des hommes d'esprit fort subtil: & au contraire les terres grasses & fertilles engendrent les hõmes membrus, courageux & de grandes forces corporelles, mais fort lourds & pesans d'esprit. Les historiens ne cessent de dire & radouter la proprieté de la region de Grece, pour produire des hommes de grand esprit: & particulierement Galien dit par merueille, qu'à Athenes nasquit vn homme ignorant, & notez que c'estoit la terre la plus pauure & sterille de toute la Grece. Parquoy il collige que par les qualitez d'Egypte,

En son oraison

& des autres prouinces où le peuple d'Israel alla, il se fit d'vn esprit fort subtil, mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Egypte crée cette difference d'imagination: ce qui est fort clair: sçachant qu'en ce pays là le soleil est fort ardant, & pour cette cause ceux qui y habitent ont le cerueau tout buslé, & la colere aduste, qui est l'instrument de la finesse & de l'industrie: à raison dequoy Aristote demande: *Cur blæsis pedibus sunt hi, Æthiopes & Ægyptij.* Comme disant: Pourquoy les noirs d'Ethiope, & les naturels d'Egypte sont difformes & contrefaits des iampes, & ont le nez camus. A quoy il respond que la grande chaleur du pays brusle la substance de ces membres, & les fait griller comme le cuir aupres du feu: & par la mesme raison se cresperit leurs cheueux. Nous auons desja prouué que ceux-la qui habitent en pays chaud, sont plus aduisez que ceux qui habitent au froid, par l'opinion de Aristote. lequel demande: *Cur locis calidis homines sapientiores sunt quam*

En la 14 sect, pro 4.

Sect. 14. probl. 5. *frigidis?* D'où vient que les hommes qui demeurent en pays chauds sont plus sages que ceux qui demeurét en pays froids? mais il ne respond pas bien au probleme, & ne fait dinstinction de la sagesse: car nous auons desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sorres de prudence en l'homme: vne de laquelle Platon a dit, *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius quam sapientia est appellanda.* La science qui est separee de la iustice doit plustost appeller ruse que sagesse l'autre est iointe à la droicture & simplicité, sans aucune tromperie: & ceste la est proprement appellee sagesse, pource qu'elle est tousiours assistee de la iustice & droicture. Ceux qui habitét en pays fortchauds sont sages, au premier genre de sagesse, & sont ceux d'Egypte. Voyons maintenant apres que le peuple d'Israel fut sorti d'Egypte, & mis au desert, quelles viandes il mangea, qu'elles eaux il beut, & de quelle temperature estoit l'eau ou il alla, afin que nous entendions, si pour cette raison

raison il changea l'esprit qu'il auoit quand il sortit de cette captiuité, ou s'il le retint tousiours. L'escriture dit, que Dieu nourrit & entretient ce peuple auec la manne, par l'espace de quarante ans qui estoit la viande la plus delicate que iamais homme mangea: de maniere que Moyse voyant la delicatesse & gratieuse saueur d'icelle il enchargea à son frere Aaron, d'emplir vn vaisseau d'icelle pour le mettre en l'Arche de l'Alliance: afin que ceux qui descendroyent de ce peuple (estans en la terre promise) vissent le pain duquel Dieu auoit nourri & substanté leurs peres, cheminans par le desert, & l'ingratitude d'iceux enuers sa Maiesté, pour vn tel benefice. Et afin que nous autres qui n'auons veu cette nourriture cognoissions qu'elle estoit telle, il est bon que nous nous representions la manne que nous produit la nature, & y adioustant vne plus grande delicatesse, nous pourrons entierement imaginer la bõté d'icelle. La cause materielle, dont la manne s'engendre, est

vne vapeur fort delicate, que le Soleil en leue de la terre, par la force de sa chaleur, laquelle estant paruenuë au haut de la region se cuit & se parfait: & suruenant le froid de la nuict, elle tombe sur les arbres & pierres, d'où on l'amasse, & la met on en certains vases pour manger: on l'appelle *Mel roscidum & aereum*: miel de rosee & d'air, pour la semblance qu'elle a auec la rosee, & pour auoir esté faite en l'air: sa couleur est blanche & est de saueur douce, comme le miel: la figure d'icelle ressemble à celle du coriandre: lesquels signes l'Escriture sainte donne pareillement à la manne que le peuple d'Israel mangea au desert: au moyen dequoy ie pense que les deux auoyent vne mesme nature. Et si la manne que Dieu crea estoit d'vne substance plus friande & delicate, nous confirmerons d'autant mieux nostre opinió mais i'ay tousiours creu que Dieu s'accommode des moyens naturels, quand par le moyen d'iceux, il peut faire ce qu'il veut: suppleant au defaut

de nature par sa toute puissance. Ie le di pource que de bailler à ce peuple la manne à manger au desert (hormis ce que par icelle Dieu vouloit signifier) il semble qu'elle pouuoit, venir de la disposition de la terre, laquelle auiourd'huy produit la meilleure manne, qui soit au monde: & pourtant Galien dit qu'au mont Liban [qui n'est pas loin de là] elle se fait en grande quantité, de maniere que les laboureurs ont coustume de chanter par passetemps, que Iupiter en ce pays là, enuoye vne pluye de miel. Et combien que Dieu creast à cette heure là miraculeusement la manne, en si grande quantité, à iours determinez, si est-ce qu'il se peut faire qu'elle fust de la mesme nature de la nostre comme l'estoit l'eau que Moïse tira des pierres, & le feu qu'Elie fit tomber du ciel, par sa parole: qui furent choses naturelles, combien qu'elle fussent miraculeusement tirees. La manne dépeinte en la saincte Escriture estoit cõme rosee *Quasi semen coriãdri, albũ, gustusque eius quasi* Ex. c. 1

simile cum melle. C'est à dire, ressembloit à la semence de coriandre, estoit blanche & douce comme miel qui sont les conditions propre à la manne que la nature nous produit. Les Medecins disent que le temperament de cette nourriture est chaud, & de parties subtiles & fort delicates: qui est vne composition que deuoit auoir pareillement la manne que les Hebrieux mangerent. Et pourtant ils s'ennuyerent de sa delicatesse, & dirent ainsi: *Anima nostra iam nauseat super cibe isto leuissimo.* C'est a dire: Nostre estomac ne peut plus souffrir cet aliment tant leger. La Philosophie de cela estoit qu'ils auoient forts estomacs, entretenus d'aulx oignons, & porreaux, de maniere que venans à manger vn aliment de si peu de resistence, il se conuertissoit du tout en colere. Et pour ceste cause Galien deffend à coux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de manger du miel, & autres legeres alimés, pource qu'ils se corromproyent, & au lieu de se cuire, se bruseroient comme

me
lia.

li. 2.
uer-
es a-
ns,

suye. Ce qui aduint aux Hebrieux, auec leur manne, qui se conuertissoit en eux en colere aduste: à raison dequoy ils estoient merueilleusement secs & maigres, pource que cet aliment n'est propre pour engraisser. *Anima nostra arida est, nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi manna*. Nostre ame est seiche & consommee, & nos yeux ne voyent autre chose que manne L'eau qu'ils beuuoient auec ceste viande, estoit telle qu'ils demandoient & s'ils ne la trouuoient telle, Dieu monstroit à Moyse vn baston de tant diuine vertu, que le mettant dedans les eaux grosses & troubles, il les faisoit deuenir bonnes & delicates: & quand ils n'auoient aucune eau. Moyse prenoit la verge de laquelle il ouurit la mer rouge, de laquelle frappant les pierres, il en faisoit sortir de l'eau fort agreable à leur goust, de maniere que S. Paul a dit, *Petra consequente eos*. Comme disant: L'eau de la pierre les suiuoit ayant vn goust delectable & sauoureux. Et ils auoient l'estomac fait à boire des

Au Nõb c. 1
En l c.
En au c.

9. eaux grosses & ameres: Car Galien
Epid raconte qu'en Egypte elles se cuisent
.com. pour boire, à cause qu'elles sont mauuaises & corrompuës de maniere que beuuant des eaux tant delicates, elles ne pouuoient faillir de se conuertir en eux en colere, pource qu'elles auoyent peu de resistance. Galien
5. dit que l'eau pour se bien cuire en l'e-
Aph stomac & ne ce corrompre, doit auoir les mesmes qualitez que l'aliment solide que nous mangeons. Si l'estomac est fort, il luy faut bailler aliment correspondant: mais s'il est petit & delicat, les alimens doiuent estre semblables. On doit auoir semblable esgard en l'eau, & ainsi voyons nous par experience que si vn homme est accoustumé à boire de grosses eaux, iamais n'appaise sa soif, auec ses eaux delicates, & ne les sent en l'estomac, ains l'alterent d'auantage, pource que la grande chaleur de l'estomac les brusle & resoult incontinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont resistance. Nous pourrons dire aussi qu'ils iouïssent au desert d'vn

air subtil & delicat: car allans par pays & lieux non peuplez à toute heure il s'offroit à eux frais, clair, & sans aucune corruptiō: pource qu'ils n'arrestoyent en nul lieu. Ils l'auoient tousiours temperé: car de iour se mettoit vne nuë deuant le Soleil, afin qu'ils n'eussent trop grand chaud: & la nuict apparoissoit vne colomne de feu, pour temperer l'air. Aristote dit, que la iouïssance d'vn tel air rend l'esprit fort vif. Considerons maintenant combien deuoit estre delicate la semence de ce peuple, mangeant vne viande tant sauoureuse, & beuuant les eaux que nous auons dit, auec la iouïssance d'vn air tant purifié & net: & combien estoit subtil le sang menstrual des Hebrieux, & nous souuenons de ce qu'a dit Aristote, qu'estant ce sang subtil & delicat, l'enfant qui s'en engendrera, sera homme de bon esprit. Nous prouuerons bien au long au denier chap. de cet œuure, combien importe aux peres de manger viandes delicates, pour engendrer enfans de grand esprit.

En l chap.

En l sect.

Au des ties ani- mau

Et pource que tous les Hebrieux mangerent vne mesmn viande tant spirituelle & delicate, & beurent vne mesme eau, tous leurs enfans furent de grand esprit, és choses de ce siecle. Or estant le peuple d'Israel en la terre de promission, auec vn esprit tant subtil, comme nous auons dit, il eut en apres tant de maux & aduersitez, endura faim, fut enuironné des ennemis, & sousmis à tant de peines & mauuais traitemens, que combien qu'il n'eust tiré d'Egypte & du desert ce temperament chaud, sec & rosti, que nous auons dit, il l'eust rendu tel, en cette mauuaise & triste vie: pource que la continuelle tristesse & fascherie assemble les esprits vitaux & le sang des arteres au cerueau, au foye & au cœur: & estans là, les vns sur les autres, ils se viennent à brusler & rostir. Parquoy souuent ils font leuer vne chaleur, & ordinairement cause la melancolie par adustiō: de laquelle quasi tous participent iusques auiourd'huy, veu ce que dit Hippocrate, *Metus & mœstitia diù durans,*

es A
r.

melancolium significat. Nous auons dit autrefois que ceste colere rostie est l'instrument de l'industrie, astuce cautelle, & malice: laquelle est accommodee aux coniectures de la medecine, & par le moyẽ d'icelle cognoit l'on la maladie, la cause & le remede qu'elle peut auoir. Et pour ceste cause le tres-Chrestien Roy François rencontra merueilleusement, & eut grande raison en ce qu'il dist, si l'on ne pense que par la grande chaleur lõg temps soufferte, & par la tristesse de se voir malade, & sans remede, le cerueau se brusla en luy, & s'esleua soudain l'imagination, laquelle comme nous auons prouué autrefois ayant le temperament qu'il luy faut, fait dire incontinent à l'homme ce que iamais il n'apprint. Mais contre tout ce que nous auons dit se presente vne difficulté fort grande: qui est, que si les enfans ou neueux de ceux qui ont esté en Egypte, & qui ont ioüy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit ci dessus, estoient esleus pour medecins, il semble que

l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui sont descendus d'eux ayent gardé iusqu'auiourd'huy les dispositions de la manne, de l'eau, de l'air, des afflictions & trauaux que leurs predecesseurs endurent en la captiuité de Babilone, c'est chose qui ne se peut entendre, car si en quatre cens & trente ans que ce peuple d'Israel fut en Egypte, & quarante ans au desert, la semence d'iceluy peut acquerir ces dispositions d'habilité, elle se pouuoient plus aisément perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorti du desert: & principalement estant venu en espagne, region tant contraire à l'Egypte, & où il a mangé viandes differentes & beu des eaux qui ne sont pas d'vn si bon temperament & substance que là. La nature de l'homme est telle & de quelque animal & plante que ce soit: que tout aussi tost il prend les mœurs & coustumes du pays où il est viuant, & perd celle qu'il a rapporté

d'autre part, & en quelque chose qu'ils s'employe, en peu de iours il vient à bout sans contradiction. Hippocrate fait mention d'vne maniere d'hommes, lesquels pour se rendre differens du vulgaire, voulurent auoir pour marque de leur noblesse, la teste pointuë, & pour faire par art, vne telle figure, quand l'enfant naissoit, les cõmeres auoiẽt le soin de luy serrer la teste auec certaines bandes, iusque à ce qu'elle eust ce signe. Et cest artifice fut de tel pouuoir qu'à la fin il se cõuertit en nature, pour ce qu'a uec laps de tẽps, tous les enfans nobles qui naissoient, auoient desia la teste pointuë: au moyen dequoy vint à cesser l'art & diligẽce des commeres. Mais ayans laissé vn temps, la nature libre, sans le contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut aduenir de mesme au peuple d'Israel: car posé le cas que le païs d'Egypte, la manne, les eaux delicates & la tristesse causassent ces dispositiõs

Au del' lieu & eau

d'esprit en leur semence, si est-il que cessans ces raisons & causes suruenans autres contraires, il est certain que ce doyuent perdre peu à peu, les qualitez de la manne, & succeder autres differentes, conformes à la region qu'ils habitoient, aux viandes, & eaux, dont ils se nourrissoient, & à l'air qu'ils respiroient. Ce doute, en philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn moment, & durent tousiours au suiet, sans se pouuoir corrompre: autres se trouuent, qui demeurent autant à se perdre, qu'ils ont demeuré à s'engendrer, & aucunefois plus, aucunefois moins: selon la force de l'argent, & la disposition de celuy qui partit. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'vne grande peur & espouuantement qui fut fait vne fois à vn homme, il demeura tant desfait & descoloré, qu'il ressembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie: mais aussi fut tranferé en ses enfans, qu'il engendra depuis, de ma-

niere qu'il n'y auoit remede pour oster ceste couleur. Suiuant ce propos, peut estre qu'en quatre cens & trente ans que le peuple d'Israel fut en Egypte, quarante au desert, & soixante en la captiuité de Babilone, qu'eussent esté necessaire plus de trois mille ans à faire que la semence d'Abraham acheuast de perdre les dispositions de l'esprit causees par manne: puis que pour corrompre la mauuaise couleur, que ceste frayeur suscita en vn moment, furent requis plus de cent ans, Mais afin de sçauoir de fonds en cime la verité de ceste doctrine, il faut respondre à deux doutes, qui font à ce propos, que iamais l'on n'acheue de souldre. Le premier est, D'où vient que tant plus les viandes sont delicates & sauoureuses, comme chapons & perdrix, tant plustost l'estomac les vient à hayr & abhorrer: & au contraire d'où vient que nous voyons l'homme manger la chair de bœuf toute l'année, sans en estre aucunement ennuyé & desgousté. L'autre est

pourquoy n'estant le pain de fromét, & la chair de monton de si bonne substance ne si delicate, comme le chappon ou la perdrix, iamais l'estomac ne les refuse ni abhorre, combien que nous en vsions toute nostre vie, de maniere que nous defaillant le pain, nous ne pouuons manger toutes les autres viandes, & ne nous semblent bonnes. Celuy qui sçaura respondre à ces deux doutes entendra facilement pourquoy ceux qui sont descendus du peuple d'Israel n'ont perdu les dispositions & accidens, que la manne auoit introduit en la semence, de maniere que la subtilité d'esprit qui leur est venue à ceste raison, ne cesse si tost. On trouue en la Philosophie naturelle, deux principes certains & veritables, desquels despend la response & solution de ces doutes. Premier est que les puissances qui gouuernent l'homme sont desnuees & priuees des conditions & qualitez de leur obiet, afin qu'elle puissent cognoistre & iuger de toutes ses differences. Les yeux ont

out re- euant oit e- re des- ué de natu e de la hose re

cela: lesquels ayans à receuoir toutes les figures & couleurs, par consequét sont priuez totalement d'icelles: car s'ils estoient pasle, comme de ceux qui sont Icteriques, tout ce qu'ils regarderoiét, leur sembleroit de la mesme couleur. La langue aussi, qui est l'instrument du goust, doit estre priuee de toutes saueurs, & si elle est douce ou amere, nous sçauons par experience que tout ce que nous mangeons & beuuons tient la mesme saueur. Autant en est de l'ouye, du flairer & toucher. L'autre principe est, que toutes les choses creées appetent naturellement leur conseruation & taschent de durer tousiours, de maniere que l'estre receu de Dieu & de nature, ne prennent iamais fin: combien qu'en apres elles doiuent obtenir vne meilleure nature. A ceste cause, toutes choses naturelles qui ont cognoissance & sens abhorrent ce qui alterent & corrompt leur naturel le composition, & le fuyent. L'estomac est desnué & priué de la substance & qualitez de toutes les viandes du móde (cóme l'œil l'est des couleurs &

ceuë ... liu. 2. ... l'ame ... 3 au 3

figures) & quand nous en mangeons aucune, combien que l'estomac la vainque, si est ce que le mesme aliment, oppugne l'estomac [pour estre contraire au principe] altere & corrompt sa temperature & substance: il n'y a agent si fort, lequel faisant & exerçant sa force, ne paroisse à l'encontre. Les alimens fort delicats & sauoureux alterent grandement l'estomac, l'vn pource qu'il les cuit & reçoit d'vn grand appetit: l'autre, pource qu'ils sont tant subtils & sans execremens, ils demeurent en la substance de l'estomac & n'en peuuent sortir. Et puis l'estomac sentant bien que cest aliment luy altere sa nature, & luy oste les autres qui luy sont conformes & conuenables il le vient à hayr: & si d'auanture il le mange, il luy faut faire plusieurs sausses, pour le mettre en appetit & le deuoit par ce moyen. La manne a eu tout cela dés le commencement, car combien qu'elle fust delicate & gracieuse à manger, en fin le peuple d'Israël fut ennuyé, & dit, *Anima no-*

Arist. au li. 2. de l'ame & Gal. au liure des causes des simples.

ſtra iam nauſeat, ſuper cibo iſto leuiſſimo. Plainte indigne d'vn peuple tant fauoriſé de Dieu, qui l'auoit pourueu de ce remede, faiſant que la manne euſt vn gouſt & ſaueur aggreable. *Panem de cœlo præſtitiſti eis, omne delectamentum in ſe habentem.* Vous leur auez baillé vn pain du ciel, contenant en ſoy toute delectation & ſaueur. Et pourtant pluſieurs de ce peuple le viendrent à manger de bon appetit, & auec plaiſir, pource qu'ils auoient les os, les nerfs, & la chair tant imbue de la manne & de ſes qualitez, que pour la ſemblance ils n'appetoient plus autre choſe. Autant en eſt du pain de froment que nous mangeons à preſent & de la chair de mouton. Les groſſes viandes, qui ne ſont de bonne ſubſtance [comme la chair de bœuf & de vache] ont beaucoup d'execremens, & l'eſtomac ne les reçoit d'vne telle conuoitiſe, comme les delicates & ſauoureuſes: & pourtant il demeure d'auantage à s'alterer d'icelles. Dont s'enſuit que pour corrompre l'alteration que la manne

Au Nõbres ch. 11.

auoit faite en vn iour, il falloit manger autres viandes contraires, vn mois entier. Et suiuant cela, pour deffaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarante ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement feignons qu'ainsi que Dieu tira d'Egypte les douze lignees d'Israel, il ait pareillement tiré douze Negres malles & autant de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre region, en combié d'annees pensez vous que ces Negres & leurs successeurs viendront à perdre leur couleur, ne se meslans point auec les blancs, il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & qu'ils demeureroient long temps deuant que la perdre: car combienqu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Egypte en Espagne, leurs neueux & successeurs n'ont peu neantmoins perdre la subtilité d'esprit, & l'industrie que leurs peres auoient apporté d'Egypte, ny mesme la couleur basannee, tant est grande la force de la semense humaine, quand

elle reçoit en soy quelque qualité bien enracinee. Et comme les Negres communiquent en Espagne à leurs neueux & descendans, leur naturelle couleur, par le moyen de la semence, sans estre en Ethiopie: ainsi le peuple d'Israel y venant aussi, peut communiquer à ses successeurs la subtilité d'esprit, sans estre en Egypte & sans manger la manne: car estre ignorant ou sçauant est aussi bien accident de l'homme, comme d'estre blanc ou noir. Il est bien vray qu'ils ne sont maintenant si aigus & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que dés qu'ils cesserent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu ceste vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes cõtraires, & qu'ils sont en pays different de l'Egypte, qu'il ne boiuent les eaux tant delicates comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez auec ceux qui sõt descẽdus des Gẽtils lesquels sõt priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier

qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut confesser qu'ils n'ont perdu entierement ceste naturelle habilité.

Comme icy se declare à qu'elle difference à habilité appartient l'art militaire, & par quels moyens signes: se doit cognoistre l'homme pourueu de ceste maniere d'esprit.

Chap. XIII.

En la 27 sect. pro 6.

ARISTOTE demande pourquoy, n'estant la vaillance la plus grande vertu de toutes, mais plustost la iustice & prudence: la Republique neantmoins, & quasi tous les hommes d'vn commun consentement, estiment plus en leur cœur, vn vaillant homme, & luy font plus d'honneur qu'aux iustes & prudens, bien qu'ils soient constituez en grandes charges & dignitez. Il respond à ce probleme, & dit: Qu'il n'y a Roy au monde qui ne face guerre a vn autre, ou qui ne la souffre, & comme ainsi soit que les vaillans hommes maintien-

tiennét les Roys en leurs Empire, & les vengent de leurs ennemis, ils font plus d'honneur, non à la vertu supréme, qui est la iustice, mais à celle qui leur est plus profitable, car s'ils ne traittoient ainsi les vaillans hommes, comment leur seroit il possible de trouuer capitaines & soldats qui de bon cœur hazardassent leurs vies pour la deffence de leurs Maiestez & Estats. On dit que ceux d'Asie estoiēt estimez fort courageux, ausquels cōme l'on eust demandé pourquoy ils ne vouloient point de Roy, ny de loix : ils respondirent que les loix les faisoient couards, & qu'ils trouuoient que c'estoit vne grande bestise de se mettre aux hazards de la guerre, pour agrandir l'estat d'autruy, qu'ils aymoient mieux combattre pour eux mesmes, & recueillir le fruict de la victoire que de la bailler à vn autre: mais ceste responce est d'hommes barbares, & non d'vn peuple raisonnable, qui est certain que sans Roy, sans Republique & loix, il est impossible que les hommes se puissent mainte-

Hyppo. au li. de l'air, lieux, & eaux.

nir en paix. Aristote a fort bien respondu, qu'il y a vne autre meilleure responce qui est: Que quand Rome honoroit ses capitaines de guerre par triomphes & passetemps, elle ne prenoit ny guerdõnoit seulemẽt la vertu & vaillance de celuy qui triomphoit, mais aussi la iustice par laquelle l'armee estoit maintenue en paix & concorde la prudence, laquelle on procedoit aux affaires: la temperance dont elle vsa, ostant le vin, les femmes, & la gourmandise, qui font troubler le iugement, & errer le conseil. Voire mesme la prudence se doit trouuer plustost en vn Chef de guerre & capitaine General, & se doit plustost premier & honorer, que le courage & vaillance. Car comme a dit Vegece, il n'aduient pas souuent que les Capitaines fort vaillans facent de grands actes: & la cause est, que la prudence est plus necessaire en la guerre, que la hardiesse de cõbattre. Mais Vegece n'a õcques dit quelle est cette prudẽce & n'a sçeu denoter de quelle differẽce d'esprit doit estre

pourueu celuy qui doit gouuerner vne armee: & ne m'en esbahy, pour n'auoir encores esté trouué la maniere de philosopher dont elle despend. Il est vray que d'auerer cela, est contre l'intention qui nous meine (qui est d'eslire les esprits que les lettres qui errent) mais la guerre est bien tant perilleuse, & est chose tant impportante & necessaire au Roy de sçauoir à qui sa Maiesté doit commettre sa puissance & son Estat, que nous ne ferons moindre seruice à la Republique, de noter cette difference & signes d'esprit, que nous auons fait, à dépeindre toutes les autres. Et pourtant il faut sçauoir que la malice & milicie, (qui veut dire guerre) conuient quasi de nom, & ont aussi vne mesme deffinition, pource que comme par eschange de l'vn aisément se fait l'autre. Ciceron allegue quelles sont les proprietez & nature de la malice, quand il dit *Militia est versuta & fallax nocendi ratio*. La malice n'est autre chose que vn double, cauteleux & fallacieux moyen de

Au liu. de la nature des dieux.

faire mal : & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure proprieté que puisse auoir vn capitaine general, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemi, & luy faire du pis qu'il pourra: ce qui se prouue par cecy, *Non credas inimico tuo in æternum : in labiis suis indulcat, & in corde suo insidiatur vt subuertat te in foueam : in oculis suis lachrymatur, & si venerit tempus non satiabatur sanguine.* Ne croy iamais ton ennemy, car il t'vsera de parolles emmiellees, & il te trahira en son cœur, pour te tuer & te faire choir en la fosse, il pleure, & s'il trouue l'importunité, il ne se saoulera de ton sang. Nous auons de cela vn exemple manifeste en la saincte Escriture : Car comme le peuple d'Israel fut assiegé en Bethulie, & trauaillé de soif & de faim, la fameuse Iudith sortit, en intention de tuer Holoferne : & cheminant par l'armee des Assiriens, elle fut prinse par les sentinelles & gardes, qui luy demandoient où elle aloit

En l'Ecclesiastique c. 12. *Iudith, chap. 10*

loit

loit: & elle respondit finement, Ie suis fille des Hebrieux, que vous tene, assiegez, & m'enfuy, pource que ie sçay qu'ils doiuẽt tomber entre vos mains, & que vous auez deliberé de les traiter mal, pource qu'ils n'ont voulu se rendre à vous. Et pour cette cause ay-ie deliberé m'en aller à Holoferne pour luy descouurir les secrets de ce peuple obstiné, & luy enseigner comme il pourra entrer en Bethulie sans perdre vn seul soldat. Quãd Iudith fut deuant Holoferne, elle se mettra à ses pieds, & ioignant les mains, elle commença à l'adorer, & vser de propos les plus fallacieux du monde, de maniere qu'elle fut volontiers entenduë, & Holoferne, auec tous ceux de son conseil, adiousta foy à ses paroles. Adonc n'oubliant ce que elle auoit dedans le cœur, trouu :t l'occasion à propos, elle luy trãcha la teste. L'ami tient la condition contraire, & pour cette cause il doit estre tousiours creu: & ainsi mieux eut valu à Holoferne croire Achior, puis qu'il estoit son ami, lequel luy dit d'vn grand zele, afin

qu'il ne leuast ce siege, à son grand deshonneur. Sire, sçachez premierement si ce peuple a offensé son Dieu: car s'il est ainsi, il le vous liurera, sans que vous vous mettiez en peine de vaincre: mais s'il est en sa grace, soyez certain que nous le pourrons vaincre. Mais Holoferne ne print bien cet aduis comme vn homme credule, adonné aux femmes, & qui beuuoit du vin: lesquelles trois choses peruertissent le conseil, qui est necessaire en l'art militaire. Et pour ceste
u liu. ceste cause Platon a dit, qu'il trou-
s loix uoit bonne la loy des Carthaginois, par laquelle ils deffendoient au chef general, estant en l'armee, de boire du vin, pource que ceste liqueur,
la 24 comme dit Aristote, trouble l'esprit
.pro. des hommes, & leur donne vn merueilleux courage (ainsi que se demon-
u liu. stre en Holoferne, par les paroles
la na tant furieuses qu'il dit à Achiot) Ci-
re. des
eux. ceron a touché l'esprit qui est necessaire, tant pour dresser embusches, que pour les cognoistre, & y trouuer le remede qu'il faut, amenant l'etimologie de ce mot [*versutia*,] & a

dit qu'il vient de ce verbe, (*versor, ris*) pource que ceux là qui sont fins & cauteleux, sentent incontinent la tromperie & y touchent facilement: & ainsi l'a monstré Ciceron par exemple, disant: *Chrysipus homo sine dubio versutus & callidus: versutos appello quorum celeriter mens versatur.* Ceste proprieté de toucher incontinent au poinct est industrie & subtilité qui appartient à l'imagination, pource que les puissances qui consistent en chaleur, font incontinent l'œuure, & pour ceste cause les hommes de grand entendement ne sont pas propres à la guerre: car ceste puissance est fort tardiue à son œuure, & est amie de droicture, de simplicité, bonté & misericorde: ce qui est fort contraire à la guerre. D'auantage les hommes d'entendement ne sçauent point de ruses, & cautelles, & n'entendent les stratagemes de la guerre, à raison dequoy ils sont le plus souuent trompez, pource qu'ils se fient en tous. Ceux-là sont propres pour auoir affaire auec auec les amis lesquels n'est besoing

d'auoir la prudence que de l'imagination, mais seulement la droicture & simplicité de l'entendemēt, lequel ne veut admettre aucune tromperie ni permettre que l'on face mal à personne. Mais ceux-là ne sont pas propres auec les ennemis qui ne pensent qu'à surprēdre par cautelle: & est besoin de la mesme dexterité, pour se garder des embusches. Et pourtant Christ nostre Redēpteur aduise ainsi ses disciples & dit, *Ecce mitto vos sicut oues in modico ipsorum estote ergo prudentes sicut serpentes & simplices sicut columba.* Ie vous enuoye comme brebis au milieu des loups, soyez donc aduisez comme serpēs, & simples comme colombes. Il se faut seruir de prudence auec l'ennemi, & de simplicité auec l'ami. Si donc le Capitaine ne doit croire son ennemy, & s'il doit penser tousiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuineresse, ingenieuse, & qu'il sçache cognoistre les embusches qui se brassent sous quelque couuerture : car la mesme puissance qui

En S. Matt. cap. 1.

les inuite & trouue, peut y trouuer remede conuenable. L'autre differéce d'imagination semble estre celle, qui trouue & feint les subtils moyens & machines, pour gaigner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui pose chacun escadron en son lieu, qui cognoit quand il faut combatre, & se retirer, & celle qui fait les traitez, accords & appointemens auec l'ennemi. A toutes lesquelles choses l'entendement n'est non plus propre, que l'ouye, à la veuë. Parquoy ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagination: car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonance, figure & correspondance. La difficulté est maintenant de noter particulieremét, par quelle difference d'imagination se doit exercer & faire la guerre. Enquoy ie ne me sçaurois resoudre certainement, pour estre vne cognoissance haute: toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus que la pratique de medecine. Or qu'elle attire la colere à se

brusler du tout, se voit clairement parceque les capitaines fort cauteleux, ne sont beaucoup courageux, & n'ayment à rompre ny donner bataille, ains procedét au fait de la guerre par embusches, surprinses & deceptions: laquelle proprieté est trouuee meilleure de Vegece que nulle autre. *Boni enim duces non aperto prælio in quo est commune periculum, sed ex occulto semper attentant, vt integris suis quantum possunt, hostes interimant certè aut terreant.* C'est à dire, les bons Capitaines ne sont ceux qui combattent ouuertement & donnent vne bataille, en laquelle le danger est commun: mais ceux qui par embusches, sans la perte de leurs gens, tuent les ennemis, ou les espouuentent. Le Senat de Rome cognoissoit bien le profit qui vient de cette maniere d'esprit: car combien qu'aucuns fameux & vaillans capitaines qu'il auoit, vainquissent plusieurs batailles, si est-ce qu'estans venus à Rome receuoir le triomphe & gloire de leurs faits, les pleurs & plainctes que faisoient les peres de leurs enfans: les fem-

mes de leurs maris: & les freres de leurs freres, estoient si grands, que l'on ne s'esiouyssoit point des ieux & passetemps, à raison de la perte de ceux qui estoient demeurez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, non pas de ces vaillans & courageux qui ne demandent qu'à combattre: & trouua, comme vn Q. Fabius, duquel est escrit, qu'il ne mettoit iamais en danger l'armee des Romains, principalement quand il estoit loin de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement secouru: toute son industrie estoit de faire place à l'ennemi, & trouuer ruses & embusches, par lesquelles il a fait de grandes choses, & obtenu de grandes victoires, sans perdre vn seul soldat. Cettuy là estoit receu à Rome en grande allegresse, d'vn chacun: car s'il en auoit leué cent mille combattans, il les remenoit tous [hormis ceux qui mouroient de maladie] de maniere que le cry de ioye

estoit ce qu'à dit Ennius.

Vnus homo nobis cunctando restituit rem.

C'est à dire.

Vn homme en dylayant remit la republique,

Ciceron au dialogue de vieillesse.

Comme voulant dire, Vn seul faisant place à l'ennemi, nous fit seigneurs du monde & nous retourna nos soldats. Depuis quelques capitaines se sont efforcez de l'imiter, & pource qu'ils n'estoient pourueus de son esprit & ruse, ils ont laissé passer plusieurs fois l'occasion de combatre: dequoy sont suruenues plusieurs grandes pertes & inconueniens, qu'ils eussent promptemét combattu. Aussi pouuons nous amener pour exemple ce vaillant Capitaine des Carthaginois, duquel Plutarque escrit ces paroles: Quand Hannibal eust acquis cette grande victoire, il commanda que sans rançon on donnast congé à plusieurs qui auoient esté prins, du nom Italien, afin que la renommee de son humanité & pardon, diuulgast entre les peuples: bien que son esprit fust bien loin de ces vertus.

Il estoit naturellemẽt fier & inhumain, tellement instruit dés sa premiere enfance qu'il n'auoit apprins les loix ni coustumes ciuils mais seulement guerres, morts & trahisons. Et pourtant fut il fort cruel capitaines, & malicieux à deceuoir les hommes, pẽsant tousiours comme il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quand il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il a monstré legerement en la presente bataille, & par celle qu'il eut auparauant contre Sempronius aupres de la riuiere Trabia. Les signes par lesquels se doit cognoistre l'homme qui aura cette difference d'esprit, sont fort estranges, & dignes de contemplation : & pour cette cause Platon dit, que l'homme qui sera fort sage (en ce genre d'habilité que nous traitons) ne peut estre vaillant ni bien conditionné : car Aristote dit que la prudence consiste en froideur, & le courage & vaillance en chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & cõtraires, il

est impossible qu'vn homme soit fort courageux & prudent. Parquoy il est necessaire que la colere se brusle & se face la bille noire, afin que l'homme soit prudent : mais la crainte & coüardise n'aist incontinent, la où se trouue ce genre de melancolie: pource qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demande la chaleur, pource que c'est œuure qui appartient à l'imagination : mais non pas en si haut degré, que la vaillance: & ainsi se contredisent en l'intention & force. Mais en cela y a vne chose digne à noter ; que des quatre vertus moralles, Iustice, Prudence, Force & Temperance, les deux premieres ont besoin d'esprit & d'vn bon temperament, pour estre exercees : car si vn Iuge n'a entendement pour trouuer le poinct de la Iustice, il sert de peu d'auoir la volonté, d'adiuger le bien à qui il appartient : il peut errer auec la bonne intention, & l'oster à celuy qui a droit. Le mesme s'entend de la prudence : car si la volonté suffisoit

pour faire les choses bien ordonnees, les hommes ne failliroiet iamais quoy qu'ils fissent. Il n'y a pas vn larron, qui ne pense à faire mal, de maniere qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine qui ne desire vne prudence pour vaincre son ennemy: mais le larron qui n'a esprit de desrober finement, est incontinent descouuert, & le capitaine despourueu d'imagination, est bien tost vaincu. La Force & temperance sont deux vertus que l'homme tient en main [combien que luy defaille la disposition naturelle] car s'il veut faire peu de cas de sa vie, & estre vaillant, il le peu faire: mais s'il est vaillant par disposition naturelle, Aristote & Platon disent fort bien qu'il est impossible qu'il soit prudent encores qu'il le voulust de maniere que suiuāt cela, il n'y a point de repugnance d'assembler la prudence auec le courage & la vaillance, pource que le certain, prudent & sage tient pour certain que pour l'ame il doit mettre l'honneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De là vient que les nobles, pour estre tāt ho

norez, sont si vaillans, & n'y a personne qui trauaille plus en la guerre, combien qu'ils ayent esté nourris en tout plaisir & delices, de peur qu'on ne les appelle coüards. Parquoy l'on dit, Dieu nous deliure du noble de iour, & du moine de nuict) car l'vn pour estre veu, & l'autre pource qu'õ ne le cognoist pas, combatent d'vn cœur double. Par ceste mesme raison est fondee la religion de Malte: car sçachant combien importe noblesse, pour estre vaillant, elle veut & constitue, que tous les cheualiers de Malte soient nobles de race, de pere & de mere, pensant que pour ceste cause chacun combattra, pour deux genealogie & maisons. Mais si l'on enchargeoit à vn gentilhomme d'asseoir vn camp, & deffaire son ennemi, s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à telles affaires, il feroit & diroit mille absurditez, car la prudence n'est pas au pouuoir des hommes: mais si on luy enchargeoit de garder vne trenchee ou rampart, on s'en pourroit bien fier en luy, combien qu'il fust naturelle-

ment coüard. La ſentence de Platon ſe doit entendre quand l'homme prudent fait ſon inclination naturelle, & qu'il ne la corrigé par la raiſon. Ainſi eſt il vray que l'homme fort ſage ne peut eſtre vaillant par diſpoſition naturelle: pource que la colere aduſte, qui le fait prudent, le fait craintif & coüard, comme dit Hippocrate, La ſeconde proprieté (que ne peut auoir l'homme, qui ſera pourueu de ceſte difference d'eſprit) eſt d'eſtre doux & de bonne complexion: car ſçachant que pour quelque erreur & negligéce ſe vient à perdre vne armee, il poſe le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de ſçauoir appelle le ſouci, negligence & empeſchement ſans repos le chaſtiement cruauté: la remiſſion, miſericorde: le ſouffrir & diſſimuler des choſes mal faites vne bonne nature & complexion. Et de fait cela vient de ce que les hommes ſont ignorans qui ne cognoiſſent la valeur des choſes ni où elles tendent: mais les prudens: & ſages n'ont point de patience, & ne peuuent ſouffrir les cho-

6. des A pho, 5

ses qui vont val, combien qu'ils n'y ayent interest : & pour ceste cause ils ne viuent gueres, & ont plusieurs douleurs d'esprit. Et pourtant Salomon disoit. *Dedi quoque cor meum ut scirem prudentium atque doctrinam, erroresque & stultitiam, & agnoui quod in his quoque esset labor & afflictio spiritus: eo quod in multa sapientia, multa sit indignatio, & qui addit ad scientiam addit & dolorem.* Comme s'il vouloit dire i'ay esté ignorant & sage, & i'ay trouué qu'il y a en tout de la peine. Celuy qui apprend beaucoup de sagesse, acquiert par consequent mauuaise condition & douleurs, par lesquelles paroles, il semble que Salomon donne à entendre, qu'il viuoit plus content en son ignorance, que quand la sagesse luy fut donnee. Et de fait les ignorants viuent en plus grãd repos que les autres, pource que ils n'ont aucune peine ennuy, & ne pensent qu'en sçauoir personne les surpasse : lesquels le vulgaire appelle Anges du ciel, voyant que rien ne les offense: qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne

[margin: En l'Eccles. c. 1.]

reprennent les choses mal faites, & qu'ils passent par tout. Mais s'ils consideroient la sagesse & condition des Anges, ils verroyent comme cette parole conuient mal, & que c'est vn cas d'inquisition. Car dés que nous auons vsage de raison, iusques à l'heure de nostre mort, ils ne font autre chose que nous reprendre de ce que nous faisons de mal, & nous aduiser de ce qu'il nous faut faire. Et comme ils parlent à nous en leur langage spirituel, mouuant l'imaginarion, s'ils nous disoient par paroles expresses & materielles, leur aduis, nous les tiédrions pour importuns & mal complexionnez. Regardons que cet Ange, duquel parle S. Matthieu, sembla tel à Herode & à la femme de son frere Philippe, veu que pour n'ouyr, sa reprehension, ils luy firent trencher la teste. Mais le vulgaire ignorant parleroit plus certainemét si au lieu d'appeller ces hommes Anges du Ciel, il les appelloit asnes de la terre: car entre les bestes brutes, Galien dit qu'il n'y en à point de plus doux, & de moindre esprit que l'asne,

S. Iean Baptiste estoit Ange en son office. *Mat. 5*

combien qu'il ait meilleure memoire que tous les autres: il ne refuse aucune charge il va où l'on le chasse, sans aucune contradiction, il ne ruë point, ni ne mord: il ne fuit point, & n'est point malicieux : & si on le frappe, il ne s'en fasche point, il est du tout fait au plaisir: & contentement de celuy qui en a affaire. Les hõmes que le vulgaire appelle Anges du Ciel, tiennent ces mesmes proprietez, ausquels cette complexion tant douce, vient de ce qu'ils sont ignorans & despourueus d'imagination, & pource qu'ils ont la faculté de l'ire imbecile: ce qui est vn grand deffaut en l'homme, demonstrant qu'il est mal composé. Il n'y eut iamais au monde Ange, ni homme, de meilleure complexion que Iesus Christ nostre Redempteur, lequel neantmoins entrant vn iour au Temple, donna de bons coups à ceux qu'il trouua y vendre certaines marchandises. La cause de cela est. Que la puissance de l'ire est le baston & l'espee de la raison: & l'homme qui ne reprend les choses mal faites on le fait com-

me ignorant: ou pource qu'il sōt despourueu d'ire, de maniere que l'homme sage à peine est doux, ni de la complexion que desiroient les mauuais. Et pour ceste cause ceux qui escriuent l'histoire de Iules Cesar, sont estonnez de voir comme les soldats pouuoient souffrir vn homme tant rude & reuesche: ce qui luy procedoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisiesme proprieté de ceux qui sont pourueus de ceste maniere d'esprit est de ne se soucier de l'ornement de leur corps: car ils sont quasi tous mal propres, sales & ords? ils ont les chausses rompuës, la cappe mal agéçee, ils sont vestus de vieux accoustremens, & ne les changent iamais. Horace dit de ceux qui sont occupez en profondes imaginations, qu'ils ne se soucient pas de se coupper les ongles, ni de se lauer les mains, tant ils sont sales. Lucius Florus raconte, que ce fameux capitaine Viriatus, de nation Portugais, auoit cette proprieté: & dit, loüāt sa grande humilité, qu'il se soucioit tant peu de l'agencement, de sa per-

sonne, qu'il n'y auoit soldat en toute son armee qui fust en pire equipage qu'il estoit. Et certainement n'estoit ce vertu, & ne le faisoit par art, ni expressement, c'est vn effect naturel de ceux qui ont cette difference d'imagination que nous cerchons. Le mal propre de Iule Cesar deceut & trompa grandement Ciceron: car apres la bataille, comme il luy eut demandé pourquoy il auoit suiuy le party de Pompee: Macrobe raconte, qu'il respondit, *Precinctura me fefellit* comme voulant dire, i'ay esté trompé de voir que Iules Cesar estoit vn homme mal propre en ses accoustremens, qui ne portoit iamais de ceinture, & pour cette cause les soldats se rioyent de luy: mais cela les deuoit inciter a entendre qu'il auoit vn esprit requis pour le cõseil de la guerre: comme Sylla le touche, ainsi que dit Tranquille: lequel voyant Iules Cesar enfant mal propre en ses habits, aduisa les Romains de cela, & leur dit: *Cauete puerũ malè præcinctũ* C'est à dire: Gardez vous, Romains de cet

enfant mal ceint. Les historiens ne cessent de reciter d'Hannibal le peu de souci qu'il auoit de se tenir propre en ses accoustremens. Cette proprieté & netteté appartient à vne difference d'imagiuation fort basse, qui contredit à l'entendement, & à la difference d'imagination que l'art militaire requiert. Le quatriéme signe est d'auoir la teste chauue: dequoy la raison est fort claire, car cette difference d'imagination reside en la partie de deuant la teste, comme aussi toutes les autres. Et l'extréme chaleur brusle le cuir de la teste, & clost les pores & lieux par où les cheueux doiuent passer: ioint que la maniere de laquelle ils s'engendrent, est l'excrement du cerueau, commun disent les Medecins, en temps de sa nourriture, de maniere que par le grand feu qui y est, tous les excremens sont cõsommez, & deffaut la matiere pour engendrer le poil. Si Iules Cesar eust comme philosophie, il ne se fust pas tant fasché d'auoir la teste chauue, lequel pour la nourrir, faisoit

rebrousser sur son front vne partie des cheueux qui luy pendent sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit bien aise de porter tousiours la couronne de l'aurier sur sa teste (comme si le Senat luy eust enchargé) seulemẽt pource qu'elle estoit chauue & qu'il la vouloit couurir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre & de grosse composition: qui est signe que l'homme est despourueu d'entendemens, dimagination & de memoire. Le cinquiéme signe par lequel se cognoissent ceux qui tiennent cette difference d'imagination est, Que tels parlent peu & sentencieusemẽt, pource qu'estant le cerueau dur, il est force qu'ils soient despourueus de memoire, à laquelle appartient l'abondance des paroles. Et quant à ce que l'homme parle beaucoup, cela vient de l'assemblee qui se fait de la memoire auec l'imagination au premier degré de chaleur. Ceux qui obtiennent cette conionction des deux puissances sont ordinairement mẽ-

teurs, qui n'ont iamais faute de propos, encor qu'on les escoute tousjours. La sixéme proprieté de ceux qui ont ceste difference d'imagination, est d'estre honnestes, & de s'offenser notamment des paroles deshonnestes & vilaines. Et pour ceste cause Ciceron dit que les hommes fort raisonnables imitent l'honnesteté de nature, laquelle a caché les parties laides & honteuse qu'elle a fait, pour les pouruoir de leurs necessitez, & non pas pour les embellir, car mesme elle ne consent que l'on y fiche le regard, ou qu'on les entende nommer. Cela se peut bien attribuer à l'imagination, & dire qu'elle s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais au dernier chapitre nous donnons raison de cet effet, & le rapportons à l'entendement & iugeons despourueus de ceste puissance ceux qui ne sont offensez de la deshonneteté. Et pour ce que la difference de l'imagination que l'art militaire requiert, se ioint quasi à l'entendement, les bons capitaines sont tres-

An des ces.

honnestes, & pourtant en l'histoire de Iules Cesar se trouuera vn acte d'honnesteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainsi qu'on le poignardoit au Senat, (voyant qu'il ne pouuoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agença de l'accoustrement Imperial, de telle maniere que depuis qu'il fut mort, on le trouua estendu, auec grande honnesteté, ayant les pieds couuerts, & toutes les autres parties qui pouuoient offenser la veuë. La septiéme proprieté, & la plus importante de toutes, est que le Chef general soit bien fortuné & heureux: par lequel signe, nous entendons clairement, qu'il a l'esprit habilité requise au fait de la guerre: car veritablement il n'y a rien qui face les hommes infortunez, & quand les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduient pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens conuenables aux affaires qu'ils entreprennent. Pource que Iules Cesar estoit pourueu d'vne grande

prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut iamais au monde, de maniere qu'aux grands dangers, il encourageoit ses soldats, disant : Ne craignez point, car la bonne fortune de Cesar vous accompagne. Les philosophes Stoyques ont entendu que comme il y a vne cause premiere, eternelle, toute puissante, de sçauoir, infinie, cogneuë par l'ordre & disposition de ses œuures admirables, il y en a aussi vne autre imprudente nonchalante & incertaine, de laquelle les œuures sont sans ordre ny raison, & despourueuës de sçauoir: car par vne affection irresonnable, elle donne & oste aux hommes les richesses, dignitez & honneurs. Ils appellerent de ce nom *Fortune*, voyant qu'elle amie de ceux qui font leurs affaires *Fortuitement*, c'est à dire à l'auanture, sans prudence & raison. On la representoit (pour donner à entédre ses mœurs & manieres) en forme de femme, auec vn Sceptre Royal en la main, ayant les yeux bandez, & les pieds sur vne boule ronde, accompagnee

d'hommes ignorans, tous sans art & maniere de viure. Par la figure de femme on denotoit sa grande legereté & inconstance: par le sceptre Royal on la confessoit dame des Richesses & honneurs, & par les yeux bandez on donnoit à entendre le peu d'esgard qu'elle a de partir ses biens & honneurs, & quand à ce qu'elle a les pieds sur vne boulle ronde, c'estoit pour signifier le peu de fermeté qu'elle a és faueurs qu'elle donne: car elle les oste aussi facilement comme elle les donne, sans estre aucunement stable. Mais le pis qui se trouue en elle, est qu'elle fauorise les mauuais, & persecute les bons: qu'elle ayme les ignorans, & abhorre les sages: qu'elle abaisse les nobles, & esleue les vils & ignobles, que le laid est aggreable, & le beau en horreur. En laquelle proprieté se confians plusieurs hommes qui cognoissent leur bonne fortune, osent bien faire actes fols & temeraires, qui leur succedent fort bien, & autres hommes sages & aduisez n'osent entreprendre les choses qu'ils peuuent

Ecct. pro- En la 26 ble. 8.

peuuent conduire auec grande pru- dence, ſçachant par experience que telle choſes ont ſouuent mauuais ſuccez. Ariſtote prouue combien la fortnne eſt amie des meſchans, quād il demande, Pourquoy les hommes meſchans ſont volōtiers pour la pluſpart, pluſtoſt riches que gens de bien qui ſont volontiers pauures: A quoy il reſpond & dit: Eſt-ce pource que la Fortune eſt aueugle, & qu'elle n'a diſcretion pour eſlire le meilleur? Mais cette reſponce eſt indigne d'vn ſi grand Philoſophe: car il n'y a point de Fortune qui donne les richeſſes aux hommes, & quand il y en auroit, elle n'a point de raiſon, pource qu'elle fauoriſe touſiours les meſchans, & chaſſe les bons. La vraye reſolution de cette demande eſt, Que les meſchans ſont fort ingenieux, & ont vne forte imagination, pour tromper, en achetant & vendant: ils ſçauent amaſſer le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, pluſieurs deſquelz ont bien voulu imiter les mauuais, mais auſſi en

En la 2 ſect. pro ble. 8.

fin il s'y sont trouuez courts.

Ians. Luc. ch. 6. Christ nostre Redempteur nota bien cela, voyant l'habilité de ce maistre d'hostel auquel le maistre demãda conte de l'aministration de la maison: ce que fit prudemment le dispésateur, combien qu'il eust dissipé beaucoup des biens de son maistre. Et Dieu loüa cette prudence (encore quelle fust en mal) & dict: *Quia filii huius sæculi prudentiores lucis in generatione sua sum*: C'est à dire: Les enfans de ce siecle sont plus aduisez en leurs inuentions & finesses, que ceux qui sont du costé de Dieu: car ceux-ci sont volontiers de bon entendement: par laquelle puissance ils s'affectionnent à la loy de Dieu, & sont priuez d'imagination: à laquelle puissance appartient le moyen de viure au monde, & ainsi plusieurs sont bons morallement, pource qu'ils n'ont l'esprit & habilité d'estre mauuais: cette responce est plus certaine & veritable. Les Philosophes naturels ne pouuans toucher à ce poinct, ont controuué vne cau-

se autant sotte & impertinente comme la Fortune à laquelle ils attribuent les bons & mauuais succez, & non à l'imprudence & peu de sçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, si quelqu'vn les veut rechercher: aucuns se trouuent qui sont sages & ne le semblent: autres le semblent, qui ne sont pas tels: autres ne sont sages, ni ne le semblent. On trouue vne maniere d'hōmes taciturnes, tardifs, à parler, à respondre, & n'ayans aucun ornement de paroles, lesquels ont en eux vne puissance naturelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoissent le temps, l'occasion, & l'adresse de mener les affaires sans le donner à entendre à personne. Or le vulgaire appelle ceux-là fort heureux & bien fortunez, pensant que toutes choses leur viennent bien à souhait, auec peu de sçauoir & prudence, Et au contraire se trouuent autres hommes de grande eloquence qui parlent

beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouuerner tout le monde, & present comme auec peu d'argent on pourroit gaigner à viure, & ceux-là, au dire du peuple, sont sçauans: mais quand ils viennét à l'œuure, tout leur fond entre les mains. Ceux là se plaignent de la fortune & l'appellent aueugle, sotte & brutale, pource qu'elle fait que les choses par eux ordonnees auec prudence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit: Vous estes sots & ignorans: car vous vous estimez sages, au lieu que vous estes mal aduisez ? vous vsez de mauuais moyens, & vous demandez les bons succez. Cette maniere d'hômes est pourueue d'vne difference d'imagination qui establit vn ornement & grace aux paroles & raisons qui les fait sembler & paroistre ce qu'elles ne sont pas. Parquoy ie côcluds que le Chef general, qui aura l'esprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premiece qu'il veut faire, sera bien-heureux

& fortuné: autrement est-ce folie de penser qu'il obtienne aucune victoire ce n'est que Dieu combatre pour luy comme il faisoit és armees d'Israel, & neantmoins, il choisissoit les plus sages & prudens capitaines qu'il eust, pource qu'il n'est pas conuenable aux hommes de remettre tout à Dieu, ni de se fier aussi en leur esprit & habilité: il vaut mieux assembler le tout: car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bonne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des eschets, fit le modelle de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y point de fortune, & ne se peut appeller heureux, le ioüeur qui vainc & surmonte son aduersaire: aussi Capitaine qui vaincra, se doit appeller sage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ni malheureux. La premiere chose qui a esté ordonnée en ce ieu, est que en donnant eschet & mat au Roy, le contraire demeure victorieux: pour donner à enten-

dre que toutes les forces d'vne armee, consistent au bon sens & cerueau de celuy qui là gouuerne & conduit. Et pour demonstrer cela, l'inuenteur de ce ieu donne autant de pieces à l'vn comme à l'autre afin que celuy qui perdra, sçache que le sçauoir luy a defailli & non pas la fortune. Ce qui se voit plus euidemmēt en ce que vn bon ioueur, donne à vn moindre que luy, la moitié des pieces, & neantmoins ils le gaignent. Et en cette maniere l'a bien noté Vegece disant *Pauciores numero & inferiobus vocibus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus reportërant sæpe victoriam.* C'est à dire: Il aduient souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouuerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait aussi en sorte que les pions ne peussent tourner arriere, pour aduiser le Chef general deregarder diligemment à son fait, deuant que faire marcher ses soldats,

Au 3. l.

& les mettre en œuure: car s'ils s'a-
uancent legerement & à l'auenture:
il leur conuient demeurer pluſtoſt
& mourir en la place que tourner le
dos: car le ſoldat ne doit ſçauoir le
tẽps de fuir & de cõbatre en la guer-
re, ſinon par le moyen & adreſſe de
celuy qui le gouuerne, & ainſi, tant
qu'il viura, il ſe doit garder d'infa-
mie. Auec ce, il a fait vne autre loy,
que le pion qui paruiendra iuſques
au ſeptiéme lieu de l'eſchiquier, re-
çoiue eſtre noueau de piece d'hon-
neur, & puiſſe aller où il voudra &
s'aſſoir aupres du Roy, comme piece
affrauchie & noble. En quoy eſt dõné
à entendre qu'il importe beaucoup
en la guerre (afin de rendre les ſol-
dats vaillans (de recompenſer ceux
qui ont fait de grandes proüeſſes & a-
ctes magnanimes. Et ſi les ſucceſſeurs
doiuent iouyr des hõneurs & profits,
ils employent vn plus grand cœur &
vaillãce. Et pour cette cauſe Ariſtote
dit que l'hõme eſtime plus l'eſtre vni-
uerſel de ſa race, que ſa vie particu-
liere. Saul entendit bien cela, quand

il fit faire vne criee en son exercice, qui portoit, *Virum, qui percusserit eum ditabit rex diuitiis magnis, & filiam suam dabit ei, & domum patris eius faciet absque tributo in Israel*. C'est à dire: Le soldat qui tuera Golias aura du Roy beaucoup de richesses, lequel luy donnera sa fille en mariage, & exemptera la maison de son pere de tailles & subsides. Suiuant ce cry, y auoit vne Court en Espagne, qui ordonnoit, que le soldat qui pour ses bons seruices auoit vingt cinq liures de paye & salaire [qui estoit le plus que l'on donnoit à vn soldat en la guerre] demeurast & tous ses successeurs aussi, à iamais exempt de payer tailles & imposts. Les Mores [selon qu'ils sont grand ioüeurs d'echets] gardent sept degrez de paye, à l'imitation des sept lieux que doit passer le pion, pour estre dame & ainsi ils haussent d'vne paye à deux, & de deux à trois? iusque à venir au sept, selon les actes du soldat & les seruices qu'il aura faits: & s'il est si vaillant qu'il merite la plus grande paye, on la luy

…u 1. li. …s Ro. 17.

donne: & pour cette cause l'on appelle ceux-la Septenaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Espagne les gentils-hommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle: car il n'y a pas vne faculté de toutes celles qui gouuernent l'homme, qui vueille trauailler & œuurer de bon cœur si elle ne voit le profit deuant soy, qui la mouue. Ce que prouue Aristote de la puissance generatiue ou qui engendre, & s'en peut autant dire des autres. Nous auons desia dit autrefois que l'honneur & le profit est l'obiect de la faculté de l'ire Si cet obiect defaut, le courage & la vaillance cesse incontinent. De tout cela s'entendra la grande signification qu'emporte le pion, en cette maniere qu'il a de se faire dame & piece d'honneur, quand il passe (sans estre prins) les sept carreaux du tablier. Car toute la noblesse qui a esté au monde, est & sert à iamais, est venue & viendra de pions & homme particuliers lesquels par la vertu de leurs person-

En la sect. p. 16.

nes ont tant faict qu'ils ont merité & mérité pour eux & leur posterité, tiltre de gentils-hōmes, cheualiers, nobles, Cōtes, Marquis, Ducs & Roys. Il est vray qu'aucuns se trouuent tant ignorans, & priuez de cōsideration, de dire que leur noblesse n'a receu cōmécement, mais quelle est eternelle & conuertie en sang, non par grace speciale & particuliere du Roy, mais par la supernaturelle & diuine. A propos de cela, encores que ie m'eslongne vn peu de nostre suiet, ie veux raconter ici vn gentil deuis qui se passa entre le Prince dom Charles nostre Seigneur, & le Doct. Suarez de Tolede, estāt president de sa Court en Alcala de Henares

LE PRINCE, LE DOCTEVR.

QVe vous semble de ce peuple? LE DOCTEVR. Tout bien, Mōseigneur: car il iouït du meilleur ciel & pays qui soit en Espagne.

LE PRINCE. Les medecins l'ont choisi tel, pour ma santé: auez vous veu l'vniuersité.

LE DOCT. Non Monseigneur.

LE PRIN. Voyez-là, elle est celebre, & en laquelle on me dit qu'il y a bon

exercice de lettres & sciences.

LE DOCT. Certainement i'en ay ouy faire grand cas: elle est fort renommee: & par ainsi doit elle bien estre telle d'effet, que dit vostre Altesse.

LE PRIN. Où auez vous estudié?

LE DOCT. A Salamãque, Monseign.

LE PRIN. Estes-vous Docteur passé à Salamanque?

LE DOCT. Non Monseigneur.

LE PRIN, Il me semble fort mauuais, d'estudier en vne vniuersité, & prendre ses degrez en vne autre.

LE DOCT. Vostre Altesse doit sçauoir que la despense és degrez est excessiue à Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer a meilleur marché, sçachant que l'habilité & les lettres ne s'acquierent pas du degré: mais par l'estude & le trauail, combié que mon pere ne fust si pauure, que s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque: mais vostre Altesse sçait bié, que les Docteurs de cette Vniuersité iouïssent les mesmes franhises, que les nobles d'Espagne

qui s'appellent *Hidalgos* :) & a nous qui le sommes de nature cette exemption nous fait tort, aumoins à nos neveux & à ceux qui viendront apres nous.

LE PRINCE. Quel Roy de mes predecesseurs a fait vostre race noble?

LE DOC. Nul, car vostre altesse doit sçauoir qu'il y a deux sortes de nobles en Espagne, aucuns le sont de sang, les autres par priuilege, ceux qui sont nobles de sang, comme ie suis, n'ont receu leur noblesse de la main du Roy, mais ceux qui le sont par priuilege, ouy bien.

LE PRIN. Ie ne peux bien entendre cela, ie serois bien aise que vous me l'eussiez declaré en termes manifestes : car si mon sang Royal (contant de moy, à mon pere, de mon pere à mon ayeul, & de luy aux autres par ordre] vient à commencer en Delaye (lequel par la mort du Roy de dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedent) si nous contons ainsi, & regardons à vostre race, viendront nous pas à acheuer en quelqu'vn qui n'estoit noble?

Le doc. Ce discours ne se peut pas nier, car toutes choses ont prins commencement.

Le Prin. Ie demande donc maintenant d'où le premier qui a dóné commencement à vostre noblesse, auoit prins la sienne : car s'il ne pouuoit exempter ny affranchir de soymesme des tailles que iusques là, ses predecesseurs auoient payé au Roy : car ç'eust esté vn larcin & crime de s'esleuer ainsi : du patrimoine Royal : & n'est pas raisonnable que les nobles du sang ayent vn si mauuais commencement que cestuy-là. Il s'ensuit donc que le Roy l'affranchit, & le fit nobles si vous ne me dites d'où il eust sa noblesse.

Le Doc. Vostre altesse conclud fort bien : car il est certain qu'il n'y aucune vraye noblesse, qui ne vienne du Roy, & qui ne soit facture Royalle. Mais nous appellons nobles de sang ceux, du commencemét desquels n'est point de memoire, & ne se sçait par escrit, quand leur noblesse commença, & quel Roy leur fit ce-

A la difference des autres qui s'aquiserent autrement comme l'on sçoit par indu

ftrieuse & parle moyen des tesmoins, & d'vn receueur plustost que du Roy.

ste grace La Republique tient ceste obscurité beaucoup plus honorable, que de sçauoir distinctement le contraire,&c. La republique fait pareillement des nobles: car quand vn hõme est vertueux, & riche, elle ne l'ose assuiettir, & luy semble qu'il est digne de viure en liberté, sans l'esgaller au bas populaire. Telle estime s'estendant aux enfans & neueux, se cõuertit en noblesse: de maniere qu'ils ont droit contre le Roy, Ceux-là ne sont nobles ni affranchis par la solde, & les armes: mais pource qu'on ne le sçauroit prouuer, ils passent pour tels, l'Espagnol qui trouua ce nõ (*Hijo dalgo*) donna bien a entendre la doctrine que nous auons proposee: car suiuant son opinion, les hõmes ont deux manieres de naissance. L'vne est naturelle, par laquelle tous sont esgaux, l'autre est spirituelle, quand l'homme fait quelque acte heroïque & qu'il demonstre quelque vertu excellente, il naist de nouueau, recouure autres meilleurs parens, & perd son estre premier.

Ayer s'appelloit fils de Pierre, &

neueu de Saucho: maintenant il s'appelle fils de ses œuures: & de la procede le prouerbe Castillam, qui dit, *Cada vno es hiio dosus obras*: C'est à dire. Chacun est fils de ses œuures: & pource que l'Escriture sainte appelle les bonnes & vertueuses (*algo*) c'est à dire quelque chose, & les vices & pechez (*dada*) qui veut dire rien, il a cõposé ce nom, *filiio nalgo*, qui veut dire maintenant. Le descendant, ou fils de celuy qui a fait quelque chose vertueuse, au moyen de laquelle il a esté premier & recompensé du Roy, ou de la Republique, luy & tous ses successeurs à iamais? La loy de la condition dit que *Hiio dalgo*, veut dire fils de biens mais si elle entend des biens temporels, elle entend mal: car on trouue plusieurs nobles & affrancbir en ceste maniere qui sont pauure, & autres infinis riches, qui ne sont nobles, & n'ont pas telles franchises que ceux qui s'appellent de ce nom *Hiio dalgo*: Mais si la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'est la mesme signification que nous auons dit. Quant à la se-

Aux Act.ch. 5.

S.Jean chap.1

En la lo 2.p.c. til. 8

con de naissance que doiuent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeste en la sainct: Escriture, où Iesus Christ
Ians.Ieã bap.3. nostre Redempteur reprend Nicomede, de ce qu'estant docteur de la loy, il ne sçauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournast naistre, pour auoir vn estre meilleur, & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque, il s'appelle en ceste signification, *Hijo de nada*, c'est à dire, Comme de nulle valeur, combien que par ses predecesseurs, il ait le nom: *d'Hijo dalgos.* A ce propos ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun en entend ceste seconde naissance. Estant donc ce Capitaine en vne compagnie de cheualiers, traittans de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demande qu'vn d'eux

luy fist. il dist, (vous] attendu qu'il estoit du pays, & fils de pauures parens, d'vn petit village, peu habilité: & le Capitaine ne se ressentant de ceste parole, respondit en ceste maniere: Seigneur, sçache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien trouuer en Espagne, pour le grand nombre de loix qu'il y a contre ceux qui mettent la main à l'espee. Les autres cheualiers voyant qu'il vsoit de ce mot, Seigneurie, ne se peurent tenir de rire. Dequoy le cheualier courroucé, dit en ceste maniere, Vos mercis sçachent que la seigneurie d'Italie est en Espagne, merci: & pource que le seigneur Capitaine est fait à l'vsage & coustume de ce pays là, il vse de ce terme, seigneurie, au lieu de merce, comme il doit dire. Le Capitaine respondit à cela, & dist Vostre seigneurie ne me tienne pour vn homme tant ignorant que ie ne sçache accommoder au langage d'Italie, estant en Italie: & à celuy d'Espagne, estant en Espagne. Mais

En Gor. cas. celuy qui m'appellera, on me dira vous en Espagne, pour le moins doit estre Seigneurie d'Espagne, encores qu'il m'en face bien mal, Le cheualier, à demi piqué de ces paroles, luy repliqua en ceste maniere. Comment cela, Seigneur Capitaine: n'estes vous pas natif de telle part: & fils d'vn foulon? & auec tout cela, sçauez vous pas qui ie suis, & quels ont esté mes predecesseurs? Seigneur dit le Capitaine, ie sçay bié que vostre Seigneurie est fort bon cheualier, & que vos peres l'ont esté aussi: mais moy & mon bras droit, que maintenant ie recognoit pour pere] sommes meilleurs que vous, & que tout vostre lignage. Ce Capitaine vsa d'vne illusion à la seconde naissance des hommes, en ce qu'il dist, (Moy & mon bras droit, que maintenant ie recognoy pour pere. (Il pouuoit auoir fait telles œuures par son bon entendement, & son espee qu'il esgaloit par la valeur de sa personne, la noblesse du cheualier. Platon dit que la loy & la nature sont pour la pluspart

contraires: car vous voyes que nature fait vn homme, d'vn cœur trefprudent, illuftre, & genereux, libre & d'vn efprit pour commander à tout le monde: mais pource qu'il n'aift en la maifon d'Amicla (qui eftoit vn payfan fort pauure & contemptible) il demeure par la loy priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a conftitué. Au contraire, nous en voyons autres defquels l'efprit & mœurs ont efté ordonnez pour eftre efclaues & ferfs, mais pource qu'ils naiffent en maifons illuftres, ils font faits Seigneurs par la loy. Mais il y a vne chofe notable, à quoy, ce croyie, l'on n'a oncques penfé, & qui toutoutesfois eft digne de confideration: c'eft qu'à grande peine fortent des hommes vertueux ou de grand efprit pour les fciences & armes qui ne naiffent és bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes, Et neantmoins le vulgaire eft bien fi ignorant qu'il prend cela de naiftre en lieux vils comme petits bourgs & villages, pour vn

argument au contraire. Dequoy nous auons vn exemple manifeste en la saincte Escriture. Que le peuple d'Israël fort estonné des grandeurs de Christ nostre Redempteur dit: *A Nazareth potest quicquam boni exire?* C'est à dire, peut il sortir quelque chose, de bon de Nazareth? mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auons dit, il deuoit auoir grand entendement auec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert. Et pour ceste cause comprint il en ce colloque vne grande doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la Republique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable, & si aucune d'icelle luy defaut, il en demeurera moins estimé & prisé. Mais elles ne sont pas toutes constituees en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité.

La premiere & principale est, la valeur de la propre personne: en pru-

dence, en Iustice, en courage & vaillance. Ceste valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnoms illustres. De ce cõmencement tiennent leur origine toutes les noblesses du monde, Qu'ainsi soit, allõs aux grandes maisons d'Espagne, & nous trouuerons qu'elles ont quasi toutes prins origine d'hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs persõnes ont gaigné ce que leurs successeurs tiennent maintenant. Ce qui en apres honore l'homme, est le bien, sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la Republique. La troisiesme chose est, la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grande, estre bien né, & de noble race: mais il y a vn defaut bien grand, que seule & à part elle n'est pas de grand profit, ny pour le noble, ny puur les autres qui ont necessité. Car elle n'est bonne ny pour manger ny pour boire, ny pour vestir ny pour chauffer, ny pour donner, ny pour confier, ains elle fait viure l'homme en mourant, le priuãt des remedes qui sont pour accomplir ses necessitez: mais estant coniointe à

sa richesse, il n'y a point d'honneur qui l'esgale. Aucuns ont coustume de comparer la Noblesse au zero du chiffre & nombre: car estant ioint auec autre nombre, il sert beaucoup, & le fait monter. La quatriéme, qui fait estimer l'homme, est d'auoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire, il n'y a rien qui abaisse tant l'homme, que de gaigner sa vie en charge mechanique. La cinquiesme est d'auoir vn bon & gracieux nom, qui sonne bien aux oreilles d'vn chacun, sans s'apeller ny pilon ny mortier, comme i'en cognoy. On lit en la generale histoire d'Espagne, qu'vn iour vindrent deux Ambassadeurs de France vers le Rodom Alonse neufiesme, luy demander vne de ses filles, pour estre femmé du Roy Philippe, leur souuerain Seigneur, desquelles l'vne estoit fort belle, & s'appelloit Vtraque: l'autre n'estoit pas tant belle ny gracieuse, mais elle se nommoit Blanche. Quãd elles furent toutes deux deuant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroient madame Vtraque, pour

Espa- lit, ita tias aia,

ce quelle estoit la plus grande, la plus belle, & la mieux agencee: mais cõme les Ambassadeurs eussent demãdé le nom de chacune, ils furent offensez du nom d'Vtraque, & esleurent madame Blanche, disans que ce nom seroit mieux receu en France que l'autre. Le sixiéme poinct qui honore l'hõme, est la proprieté de la personne, aller bien vestu, & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques, La vraye descente des nobles d'Espagne, dits *Hiios dalgos*, est de ceux, lesquels pour la valeur de leurs personnes, & de leurs actes magnanimes auoyent en la guerre vingt-cinq francs de paye. Les modernes escriuains n'ont peu auerer ceste origine: car sans les choses qu'ils trouuent escrites, ou dites, par autres personnes, n'a aucune propre inuention. La difference que met Aristote entre la memoire & la reminiscence, est que si la memoire à perdu quelque chose de ce qu'elle sçauoit au precedent, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir souuenir, si elle ne la retourne reprendre: mais la reminis-

Au lieu de la memoire & reminiscẽce.

cence à vne grace particuliere, que si elle a oublié quelque chose, & elle vient à discourir sur ce tant soit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est desia perduë tant és liures qu'en la memoire des hommes, qu'elle est la Court qui parle en faueur des bons soldats: ce neantmoins ces paroles sont demeurees, *Hi co dalgo de deuengar quinientos sueldos) segun fuero de Espagna y de solar conocido.* Sur lesquelles si l'on discourt & raisonne, on trouuera aisément celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixe donnãt la signification de ce verbe *Vendico ás*, dit qu'il signifie tirer pour soy ce qui est deu pour paye, ou de droit, comme nous disons maintenant, par vne nouuelle maniere de parler, tirer gages du Roy ou solde. Et est la coustume en Castille, la vieille tant commune de dire, *Fulano bien à de nẽgado su traualo*: c'est à dire il a bien tiré le salaire de sa peine (quand il est bien payé) qu'il n'y a entre les personnes d'estofe & qualité maniere de parler, qui soit plus

plus à propos. De ceste signification à pris origine cette maniere de dire *vegar*, c'est à dire venger, quand quelqu'vn se paye de l'iniure qu'vn autre luy a faite: car l'iniure par metaphore est appellee debte. Suiuãt cela ie voudrois dire maintenant, *Fulano est hiio dalgo de deuengar quinientos sueldos*: c'est à dire, descendant d'vn soldat tant vertueux que pour ses faits d'armes il a merité de tirer vne telle paye: & cetuy-là, par l'ordõnance de la Cour d'Espagne, & tous ses successeurs estoient affrãchis & exempts de payer tribut au Roy. Tout ce qu'emportent ces mots. *Et solas concido*, est que quãd vn soldat entroit au nombre de ceux qui tiroient du Roy la plus haute paye, l'on couchoit par escrit le nom du soldat, és liures du Roy, le lieu de sa naissance, & ses parens, pour auoir certitude de celuy auquel se faisoit telle grace. Comme l'on voit auiourd'huy au liure du coustumier qui est en Simanque, où se trouuent escrits les commencemens quasi de toute la Noblesse d'Espagne. Saül

vſa de la meſme diligence quand Dauid tua Golias: car il commanda incontinent à ſon capitaine Abner, de ſçauoir de quelle race en Iſraël eſtoit deſcendu ce ieune homme. Anciennement appelloit-on (*ſolar*) la maiſon tant du payſan que de noble. Mais apres ceſte diſgreſſion, il faut retourner prendre noſtre ſujet, & ſçauoir d'où vient qu'au ieu des eſchets (puis que nous diſons qu'il eſt le pourtrait de la militie, ou art militaire (l'homme ſe faſche plus de perdre qu'en nul autre ieu, encor qu'il ne iouë rien, & qu'il n'y ait point d'intereſt: & d'où vient que ceux-là, qui voyent ioüer, cognoiſsét mieux les ruſes du ieu que ceux-là qui ioüent, combien qu'ils l'entendent moins? Mais ce qui emporte encores plus grande difficulté eſt que nous voyons des ioüeurs leſquels à ieun, trouuent plus de ruſes, qu'apres auoir mangé, & les autres iouent mieux apres le repas. Il n'y a pas grande difficulté au premier doute: car nous auons deſia dit qu'il n'y a point de fortune, ni en la guerre,

Au 1. des Rois cha. 18.

n'y au ieu des eschets, si l'on y pense bien pource que l'on perd par ignorance & negligence : & l'on gaigne au contraire par prudence & soucy. Et combien que l'homme soit vaincu, en choses d'esprit & habilité sans pouuoir donner autre excuse que son ignorance) il ne peut laisser de se fascher: car il est raisonnable & amy d'honneur, & ne peut souffrir qu'aux œuures de ceste puissance, vn autre le surpasse. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy les anciens ne voulurent qu'il y eust prix & loyer notable pour ceux qui vaincroient ou surpasseroient les autres és sciences: & pourquoy ils l'ont estably pour le meilleur sauteur, couureur, tireur de masse de fer ou autre pesant metail & luteur? A quoy il respõd, qu'en la lutte & autres efforts corporels, est permis d'auoir des Iuges, pour iuger de l'excez que l'õ à fait à l'autre: pour ce qu'ils pourront, à iuste cause donner le prix à celuy qui vaincra: car il est aysé à cognoistre qui saute plus loin, & qui court le plus legerement. En la 3 sect. pro 10.

Mais en la science, il est bien difficile de sçauoir par le moyen de l'entendement, celuy qui surpasse l'autre, pource que c'est vne chose tant haute & spirituelle. Et si le iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourront pas entēdre, pour estre vn iugement tant caché au sens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceste responce, Aristote en donne vne autre meilleure, & dit que les hommes ne se soucient pas beaucoup d'estre vaincus par les autres, à tirer, lutter, courir & sauter, qui sont choses enquoy les bestes brutes nous surpassent & aduancent. Mais ils ne peuuēt souffrir qu'vn autre soit iugé plus sage & prudent: & pour ceste cause ont ils les Iuges en haine, & taschent de se venger deux pensant qu'ils les ont trompez, en fauorisant malicieusement les autres. Et pour euiter cet inconuenient, ils n'ont permis d'establir Iuges ny prix en ce qui concerne la partie raisonnable, d'où s'infere & s'ensuit que les vniuersitez font mal, qui donnent prix de premier, se-

cond & troisiesme, lieu és licences à à ceux qui font le mieux. Or outre ce que tous les iours aduiennent les inconueniens qu'Aristote a dit, la doctrine Euangelique ne permet de mettre les hommes en debat pour la preeminence ou le premier lieu. Ce qui est manifeste, par ce que cheminant vn iour de compagnie, les disciples de Christ nostre Redempteur, ils parlerent entr'eux, & traitterent lequel de la compagnie deuoit estre le plus grand: & quand ils furent en la maison, leur maistre leur demanda dequoy ils auoient parlé en chemin: & à ceste heure-là, encores qu'ils fussent rudes, ils cogneurent bien que ceste question n'estoit licite ny raisonnable: & le texte dit qu'ils ne luy oserent pas dire: mais selon que rien n'est caché à Dieu, il leur dit en ceste maniere, *Si quis vult primus esse, erit omnium nouissimus & omnium minister*. C'est à dire: Celuy qui veut estre le premier, sera le dernier & seruiteur de tous les autres. Christ nostre Redempteur auoit en haine les Pha-

En sain Marc, c. 9.

En sain Matth. chap. 2

risiens, pource qu'ils aymoient les premieres places és Cenes, & les premieres chaires aux Synagogues. La principale raison de ceux qui donnent & establissent degrez en ceste maniere, est de dire, que les Estudians, qui sçauent que l'on donne prix & honneur, selon la capacité, ne cesseront tant qu'ils ayent bien estudié, & qu'ils ne soient dignes du degré qu'ils pretendent : ce qu'ils ne feroient s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui trauaille: & chastiment pour celuy qui se donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceste raison est legere & apparente, qui presuppose vne fausseté grande, qui est que la science s'acquiert tousiours pour trauailler sur les liures, pour l'entendre de bons maistres, sans iamais perdre la leçon: mais ils ne pensent pas que si l'estudiant n'a l'esprit & habilité propre aux lettres qu'il estudie, pour neant il se rompt la teste nuict & iour apres les liures. L'erreur est telle, que l'on voit entrer en concurrence deux differences d'es-

prit fort estranges & contraires: car l'vn pout estre fort subtil (sans estudier ny voir liure) acquiert la science en vn moment: & l'autre pource qu'il est rude & pesant, trauaille toute sa vie, & iamais, ne sçait rien. Et lors les iuges viennent estans hommes) à donner le premier lieu?à celuy que nature a fait habile, & qui n'a trauaillé, & le dernier, à celuy qui est nay sans esprit, & qui n'a oncques cessé d'estudier: comme si l'vn auoit acquis les lettres en fueilletant les liures, & l'autre ne les auoit acquises, par sa negligence & paresse. C'est comme si l'on establissoit prix à deux coureurs, desquels l'vn eust bons pieds & legers, & l'autre defaillist en vn. Si les vniuersitez n'admettoient aux sciences, sinon ceux qui ont l'esprit propre à icelles, & que tous fussent esgaux, ce seroit bien fait, qu'il y eust loyer & chastiment: car il est certain que celuy qui auroit le plus auroit trauaillé dauantage, & celuy qui sçauroit le moins, se seroit donné bon temps. On peut respon-

dre à l'autre doute, que comme les yeux ont besoin de lumiere pour voir les figures & couleurs : ainsi l'imagination à besoin de lumiere dedans le cerueau, pour voir les figure & fantasies qui sont en la memoire. Le Soleil ny la chandelle ne donnent pas ceste clarté, mais seulement les esprits vitaux? qui naissent au cœur, & se distribuent par tout le corps. Et outre il faut sçauoir que la crainte amasse tous les esprits vitaux au cœur, & laisse le cerueau obscur & toutes les autres parties du corps froides, & ainsi Aristote demande, pourquoy ceux qui craignent tremblent de la voix, des mains, & de la léure? A quoy il respond que par la crainte, s'amasse la chaleur naturelle au cœur, & que toutes les parties du corps demeurent froides. Nous auons dit vne autrefois, suiuant l'opinion de Galien, que la froideur endormit & appesantit toutes les facultez & puissances de l'ame, de maniere qu'elles ne peuuét œuurer. Par ce moyen est manifeste: la responce au second doute qui est

En la 7. sect. probl.

[illegible] liu. [illegible]e les [c]œurs [d]e l'esprit. c. 7.

que ceux qui iouient aux eschets ont peur de perdre, pource que ce ieu n'est pas hazardeux, & que la fortune n'y a point de lieu, cõme nous auons dit, de maniere que s'amassant les esprits vitaux au cœur, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les fantasies à l'obscur pour lesquelles deux raisons, celuy qui iuge ne peut bien ouurer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayans point peur de perdre, auec moins de sçauoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui iouent, pource que leur imagination n'est destituee de chaleur, & que les figures sont esclairees de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, que la grande lumiere obscurcit pareillemẽt l'imagination: ce qui aduient quand celuy qui ioue est fasché de voir qu'on le gaigne. Cependant, auec l'ennuy, la chaleur naturelle croist & allume dauantage qu'il ne faut: dequoy est exempt celuy qui regarde. De là aduient vne chose fort en vsage au monde, que les

iour que l'homme veut faire quelque grand monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile, ce iour mesme il fait pis que s'il n'y pensoit pas. Autres se trouuent au contraire, lesquels estans en *aprieto* font vne grande monstre d'eux: mais estant sorti de là, ils ne sçauent rien? dequoy la raison est fort claire, car à celuy qui a beaucoup de chaleur naturelle en la teste, estant remarqué en vingt & quatre heures d'vne lesion opposite, vne partie de la chaleur naturelle qui est extréme fuit au cœur, & par ce moyen le cerueau demeure temperé, & en ceste disposition, nous pouuons au chapitre ensuiuant, que se presentent à l'homme beaucoup de choses à dire. Mais à celuy qui est fort sage, & qui a grand entendemét, estant pressé, ne demeure la chaleur naturelle en la teste auec la crainte, & ainsi par faute de lumiere, il ne troune que dire en sa memoire. Si ceux qui parlent des Chefs de guerre, en condamnant leurs stratagemes & l'ordre qu'ils mettent au

camp, conſideroient cela, ils verroiét la difference qu'il y a de regarder la guerre de ſa maiſon, & de rompre vne lance, & ioüer des couteaux, auec la crainte de perdre vne armee que le Roy a mis entre les mains d'vn Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au Medecin, pour guarir le malade: car nous auons prouué ailleurs que la pratique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle eſt pluſtoſt offenſee par la froideur qu'autre puiſſance quelconque, pource que ſon œuure conſiſte en chaleur. Et ainſi ſe voit par experience, que les Medecins guariſſent mieux le menu peuple que les Princes & grands ſeigneurs. Vn homme lettré me demanda vn iour (ſçachant que ie traittoye de ceſte inuention) d'où venoit qu'en l'affaire duquel eſtoit bien payé, s'offroyent à luy pluſieurs loix & appointemens en droit, & en celuy auquel on ne faiſoit compte de ſa peine, il ſembloit qu'il euſt oublié tout ce qu'il ſçauoit : auquel ie fis reſponſe que l'intereſt appar-

Les ches[...] pluſt[...] mal[...] decin[...] que pauu[...] Gal. de meth[...] c.15

tient à la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur: si elle n'est contente, elle ne donne pas de bon cœur les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doiuent voir les figures qui sont en la memoire: mais estant contente, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainsi l'ame raisonnable a la clarté suffisante pour voir tout ce qui est escrit en la teste. Les hommes de grād entendement ont ce defaut qu'ils sont eschats, & pourchassant fort leur profit, & en ceux-là peut-on voir la proprieté de ce lettré. Mais quand tout est bien regardé, il semble que ce soit acte de iustice, de vouloir estre payé, quand on trauaille en la vigne d'autruy. La mesme raison peut estre pour les medecins, lesquels estans bié payez, trouuent plusieurs remedes: autrement l'art les fuyt aussi bien que le lettré & legiste. Mais il faut noter icy vne chose fort importante, qui est que la bonne imagination du Medecin, en vn moment trouue ce qu'il faut faire, & s'il y pense longtemps, soudain accourent mille in-

conueniens, qui le mettent en doute, le tiennent suspens, & cependant se passe l'occasion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon Medecin de bien regarder ce qu'il a à faire: mais qu'il execute ce que premierement luy a semblé bon de faire. Car nous auons prouué autresfois que la grande consideration, supasse d'vn poinct la chaleur naturelle, & peut tant croistre, qu'elle trouble & empesche l'imagination: mais il n'y aura point de mal que le Medecin qui l'a vn peu lasche & foible demeure vn peu à cōtempler: car par ce moyen venant la chaleur à monter iusques au cerueau, elle obtiendra le poinct que ceste puissance requiert. Le troisiesme doute, pource que i'ay dit à la response manifeste, car la difference de l'imagination, de laquelle on ioue aux eschets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses, & celuy qui ioue bien à ieun a cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas, il

passe d'vn poinct qu'il ne faut, & par ainsi il ne ioüe pas si bien: il aduient au contraire à ceux qui iouent apres le repas: car montant la chaleur auec les alimens & le vin, ils trouuent le poinct qui leur defailloit à ieun, & par ainsi faut corriger vn lieu de Platon, qui dit que nature a prudemment esloigne le foye du cerueau, de peur que les alimens, par leurs vapeurs, ne troublassent la contemplation de l'ame raisonnable. S'il entend cela des œuures qui appartiennent à l'entendement, il dit bien: mais cela n'a lieu en nulles differences de l'imagination. Ce qui se voit clairement par experience aux festins & banquets: car au milieu d'iceux les banqueteurs commencent à deuiser auec grace, à dire plusieurs sornettes & faceries, mais au commencement personne ne disoit mot, & à la fin, à peine aduint-il à ceux qui sont assis de parler, pource que la chaleur que l'imagination requiett est montée trop haut d'vn degré. Ceux qui ont besoin de boire & manger vn

Au dialogue de la nature.

peu, afin d'esmouuoir l'imagination, sont les melancoliques par adustion, car ceux-là ont le cerueau comme chaulx viue, laquelle prinse en la main, est froide & seiche au toucher: mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insuportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Karthaginois, par laquelle ils deffendoient aux Capitaines de boire du vin en la guerre, & aux Gouuerneurs aussi durant l'annee de leur magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres-iuste, & qu'il en face grande estime, il faut neantmoins en cet endroit faire distinction. Nous auons desia dit vne autrefois que l'œuure de iuger appartient à l'entendement, & que ceste puissance abhorre la chaleur : à quoy le vin fait vn bien grand dommage. Mais de gouuerner ainsi vne Republique (qui est vne autre chose que de prẽdre vn procez en main, & en donner sentence) il appartient à l'imagination, & ceste là demande

Au 2. l. des loix

la chaleur. Mais aussi le gouuerneur n'arriuant au poinct qui est necessaire, pour bien boire vn peu de vin, afin d'y venir. Autant en faut il entendre du Capitaine general, duquel le conseil se d[illegible]t pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit monter, il n'y en a pas vne qui le face tant bien que le vin, mais il le faut boire moderément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme tant d'esprit que fait ceste liqueur. Et ainsi faut-il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imagination est de celles qui ont besoin de boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bien si elle requiert d'estre à ieun: car en cela seulement consiste de trouuer vn expedient, pour la guerre, ou de le perdre.

Comme il y est icy declaré à qu'elle difference d'abilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy qui aura ceste maniere d'esprit.

CHAP. XIIII.

QVAND Salomon fut esleu Roy d'vn peuple si grand qu'estoit celuy d'Israël, le texte porte que pour le pouuoir regir & gouuerner, il demande sagesse du ciel, & non d'auantage. Qui fut vne demande tant agreable à Dieu, que pour ceste cause il le fit le plus sage Roy du monde: tant agreable à Dieu, que pour ceste cause il le fit le plus sage Roy du monde: & non content de cela, il luy donna de grãdes richesses & gloire, faisant tousiours grand cas de sa demande. De là voit-on clairement que la plus grande prudence & sagesse que puisse auoir l'homme, est le fondement auquel tient & gist l'office de Roy: laquelle conclusion est tant certaine & veritable, qu'il n'est besoin perdre temps à l'aprouuer. Il conuient seulement monstrer à quelle difference d'esprit appartient l'art d'estre Roy, & tel que la Republique requiert: & declarer les signes

Au 3. des Rois c. 3.

par lesquels il faut cognoistre l'homme ayant tel esprit & habilité. Parquoy il est certain que comme l'office de Roy surpasse tous les arts du monde, aussi requiert-il la meilleure & plus grande difference que nature puisse faire. Nous n'auons encores touché iusques à present qu'elle est ceste difference, ayant esté occupez à departir à tous les autres arts leur difference, & leurs moyens. Mais puis que nous la tenons maintenant entre les mains, il faut sçauoir que de neuf temperamens qui se trouuent en l'espece humaine, Galien dit qu'vn seul rend l'homme tres-prudent, en tout ce que naturellement il peut auoir. En iceluy les premieres qualitez sont tellement mesurees, que la chaleur ne surpasse la froideur, n'y l'humidité la siccité, ains se trouuent esgaux & conformez, comme si de fait entre eux n'y auoit contrarieté & naturelle opposition. Dequoy resulte & prouient vn instrument tant propre aux œuures de l'ame raisonnable, que l'homme vient à auoir parfaite

Au 1. li. des temperamēs ch. 9. & au liure Quòd animi mores, c. 4. & en Platon de la nature.

memoire,pour les choses passees:vne grande imagination,pour voir ce qui est à venir, & vn grand entendemét pour distinguer inferer, discourir,iuger,& eslire, Nulle de toutes les autres differences d'esprit que nous auons traité, n'est entierement parfaite: car si l'homme est de grand entendement,à raison de la siccité,il ne peut apprendre les sciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande imagination (à raison de la grande chaleur) elle demeure sans habilité pour les sciences de l'entendement & de la memoire: & s'il a grande memoire (à cause de l'humidité) nous auons desia dit ailleurs combien telles gens memoratifs sont inhabiles à toutes les sciences. La seule difference d'esprit que nous cherchons est celle qui correspond, & est proportionnee à tous les arts. Platon a bien noté quel dommage se fait a vne science, quand on ne peut ioindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier des-

pend de la cognoissance de toutes. Il n'y a pas vne sorte où genre de lettres tant impropre soit-il à vn autre, que le sçachant bien n'aide à sa perfectiõ. Mais ayant cerché ceste difference d'esprit, auec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer qu'en Espagne. Et pour ceste cause Galien à bien dit, que hormis le pays de Grece, ny par le somme, nature ne fait vn homme temperé, ny auec l'esprit que toutes les sciences requierent. Galien mesme ameine la raison de cela, & dit que la Grece est la region la plus temperee qui soit au monde: où la chaleur de l'air ne surpasse la froideur d'humidité, la siccité: laquelle temperature fait les hommes tres-prudens, & habiles à toutes les sciences, comme l'on voit par la consideration du grand nombre des hommes illustres qui en sont sortis, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, Theophraste. Demosthene, Homere, Thales Milesien, Diogene Cinique, Solon, & autres infinis, desquels les Historiens font mention, &

Au 2. li. de la cõseruation de santé.

qui ont fait des œuures pleines de toutes les sciẽces: ny comme les escriuains des autres prouinces, lesquels escriuans en medecine, ou en quelque autre science, à peine ioignent-ils la cognoissance des autres lettres pour luy ayder: ils sont tous pauures & sans fonds, pource qu'ils n'ont l'esprit propre à tous les arts. Mais ce qui plus estonne, touchant la Grece, est qu'estant l'esprit des femmes tant contraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, se sont neantmoins trouuees tant de Grecques signalees és sciẽces, qu'elles ont presque esgallé les hommes plus raisonnables & sçauans: comme on dit de Leoncium femme tres-sage, qui a escrit contre Theophraste, combien qu'il fut le plus grand Philosophe de son temps, & l'à noté de plusieurs erreurs en philosophie. Et si nous regardons les autres regions du monde, à peine est sorty d'elles vn esprit qui soit notable. Cela vient pour ce qu'ils habitent en lieux qui ne sont pas temperez: à raison dequoy les hom-

mes se font laids, endormis: negligét, & de mauuaises mœurs Et pourtant
En la 14. sect. proble. 1. Aristote demãde pourquoy ceux qui habitent en pays ou trop chaud ou trop froids, sont de mauuais regard & mœurs? A quoy il respond fort bien & dit, que la bonne imperature non seulemẽt rend le corps gratieux, mais aussi sert à l'esprit & habilité, Et comme les excez de chaleur & de froideur empeschent nature de faire l'homme bien formé, par la mesme raison l'harmonie de l'ame se debande, & l'esprit deuient tardif. Les Grecs sçauoient biẽ cela, veu qu'ils appelloyent toutes les nations du monde, Barbares, voyant leur inhabilité & peu de sçauoir. Et ainsi voyont nous que nul
Ie suis debiteur aux Grecs & barbares, sages & non sages. aux R?. chap. 1. Philosophe, de tous, tant qui naissent & estudient hors de Grece, n'arriuẽt à la doctrine de Platon ny d'Aristote: & s'ils sont medecins, à celle d'Hipocrate & de Galien, s'il sont Orateurs, à l'eloquence de Demosthene, s'ils sont Poëtes, au sçauoir d'Homere: & ainsi en toutes autres sciẽ-

ces & arts, les Grecs ont tousiours eu la preeminence sans aucune contradiction, Au moins le probleme d'Aristote se verifie pareillement par les Grecs: car de fait, ils sont les plus beaux hommes du monde, & de plus grand esprit: n'estoit qu'ils ont esté infortunez, opprimez par armes, assuiettis & mal traitez par la venuë du Turc, lequel a banni les letttes & sciences de Grece, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à Paris, ville capitalle de France, où elle est maintenant. Et ainsi pour n'estre cultiuez, se perdent ces tant bons esprits que nous disons à çette heure. Et autres regions, hors la Grece, combien que l'on trouue des escoles, & qu'il y ait exercice de lettres personne n'en est toutesois sorty fort eminent ny excellent, Le medecin pense auoir assez fait d'entendre par les forces de son esprit ce qu'à dit Hipocrate & Galien: & le Philosophe naturel s'estime sçauant: pource qui luy est aduis qu'il entend Aristote. Ce neantmoins, ie ne veux dire que ce soit vne reigle generale que tous ceux

qui naissent en Grece ce doiuent estre necessairement temperez & sages & les autres distemperez & ignorans. Car le mesme Galiē dit qu'Anacharsis du pays de Scithie fut d'esprit admirable entre les Grecs, combiē qu'il fust barbare: & comme vn Philosophe natif d'Athenes l'eut taxé d'estre barbare & Scithe de nation, il respōdit, *Patria mihi de decori est tu vero patria*. C'est à dire, Mon pays me fait deshonneur, & tu fais deshonneur au tiens pource que Scithie estant vne region tant intemperee, & ou naissent tant d'hōmes ignorans, i'en suis sorty sage, & toy qui es né en Athenes lieu d'esprit & de sagesse) tu es vn asne. De maniere qu'il ne se faut desesperer à raison de cette temperature, n'y penser estre impossible la trouuer hors de Grece, principalement en Espagne (region non trop intemperee) car par la mesme raison que i'en ay trouué vne, il y en aura plusieurs autres, qui ne sont venuës à ma cognoissance & que ie n'ay peu examiner. Parquoy il vaudra mieux

amener

amener les signes par lesquels l'homme temperé se cognoist, afin qu'il ne puisse cesser où il sera. Les medecins en constituent plusieurs, pour descouurir cette difference d'esprit: mais les principaux & qui la donnent mieux à entendre sont ceux qui s'ensuiuent. Le premier, comme dit Galien, est le poil blond ou iaune, qui d'aage en aage se dore tousiours de plus en plus, pource que la cause materielle des cheueux, est (comme disent les medecins) vne grosse vapeur qui s'esleue de la concoction, qui fait le cerueau au temps de sa nourriture: & font les excremens de la couleur du membre ou du cerueau, si le cerueau a beaucoup de flegme en sa cõposition, il a le poil fort blanc: s'il a beaucoup de colere, il sort iaune: mais estans ces deux humeurs esgalement meslez, le cerueau demeure temperé en chaleur, froideur, humidité & siccité, auec le poil roux participant des deux extrémes. Il est vray qu'Hippocrate dit que cette couleur aux hommes qui sont au dessous de

Au li. de l'ar de med c. 13.

Au liu. de l'air, lieux & eaux.

Septemtrion (comme sont les Anglois, Flamens & Allemans) vient de la blancheur qui est banie & bruslee pour la grande froideur & non pour la raison que nous auons dit. Et pourtant faut prendre garde à ce signe: car il peut grandement tromper. Galien dit que l'autre signe est d'estre bien fait, beau, de bône grace & facetieux; de maniere que la veuë, se recree en voyant vn tel homme comme vne figure de grande perfection. La raison en est claire: car si nature a beaucoup de force, & si la semence est bien assaisonnee, elle fait tousiours des choses possibles, la meilleure & la plus parfaite en son genre: mais se voyant despourueuë de forces, elle met bien souuent peine en la formication du cerueau, pource qu'il est le siege principal de l'ame raisonnable. Et ainsi voyons nous plusieurs hommes grands & difformes qui ont neantmoins bon esprit. Galien dit au mesme lieu, que la cantité du corps que doit auoir l'hôme temperé n'est pas determinee: car il peut estre grãd,

Au liu. de la bône cōstitutions du corps c. 4. & c. l. de la conseruation de santé.

petit & de moyenne stature selon la quantite de la semence tempere au temps qu'il fut formé. Mais quāt à ce qui concerne l'esprit, la moyenne stature vaut mieux aux hommes temperez que la grande ny la petite. Et s'il doit incliner à l'vn des deux extrémes, il vaut mieux estre petit que grand: car nous auons desia prouué par l'opinion de Platon & d'Aristote, que les gros os & la chair nuisent grandement à l'esprit. Suiuant cela, les philosophes naturels ont coustume de demander, Pourquoy les hommes petits de corps sont volontiers plus sages que les grands? pour la preuue de laquelle chose ils crient Homere qui fait Vlisse tres-prudent & petit de stature? & au cōtrarie Ajax fol & temeraire & de grande stature. Il respondit fort mal à ceste demande & disant, que l'ame raisonnable amassee en bref, a plus de force pour oeuurer, suiuant ce dit fort celebre, *Virtus vnita fortior est se ipsa dispersa.* C'est à dire, La vertu vnie & assemblee est plus forte que quand elle est disper-

Alexandre Aphrod. 1. pro

sec. Et au contraire estant en vn corps large & spacieux, elle n'a force suffisante pour le mouuoir & animer. Mais ceste n'est la raison, & faut dire qu'elle vient de ce que les hommes grands & larges ont beaucoup d'humilité en leur composition, laquelle dilate grandement la chair, & la fait obeissante à l'augmentation que la chaleur naturelle tasche tousiours de faire. Il aduient au contraire aux petits hommes: car pour leur grande siccité, ils ne peuuent se dilater ny engraisser par la chaleur naturelle: à raison dequoy ils demeurent petits. Et entre les premieres qualitez, nous auons prouué autre part, ne s'en trouuer pas vne qui nuise tant aux œuures de l'ame raisonnable, que fait la grande humilité, & qui rende l'entendement si vigoureux que fait la siccité. Galien dit que le troisiesme signe de la temperature de l'homme est d'estre vertueux & de bonnes mœurs: car Platon dit, que quand l'homme est mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il a quelque qualité

Galien au liu. de la bonne constitution du corps 4

intemperee qui l'incite à pecher: & s'il luy conuient œuurer selon la vertu, il luy faut premierement renoncer sa naturelle inclination. Mais celuy qui sera bien temperé, tant qu'il sera ainsi n'a que faire d'vser de cette diligence, pource que les puissances inferieures ne feront aucune resistance à la raison. Et pour cette cause Galien dit, qu'il ne faut point taxer ni limiter à vn homme de telle temperature, ce qu'il doit boire & manger, pource qu'il n'excede iamais la quantité & mesure que l'art de medecine luy pourroit prescrire & limiter. Et Galien ne se contente de les appeller tres-temperez: mais dit aussi n'estre besoin de moderer les autres passions de l'ame, pource que leur ennuy, leur tristesse, leur plaisir & allegresse sont tousiours mesurez par la raison. Et dela vient qu'ils sont tousiours sains, & non malades: qui est le quatriéme signe. Mais Galien n'a point de raison en cela: car il est impossible de composer vn hõme qui soit parfait en toutes ses puissances (cõme le corps est

Au 2. de la co[n]seruati[on] de la santé.

temperé) de maniere que l'ire & la concupiſcence ne ſurpaſſe la raiſon, & l'incite à faire mal. Et ainſi ne faut permettre à perſonne quelque temperature qu'il ait, de ſuiure touſiours ſa naturelle inclination, ſans la corriger par le moyen de la raiſon. Cela s'entend facilement, en conſiderant le temperamét que doit auoir le cerueau, afin qu'il ſoit inſtrument conuenable de la faculté de la raiſon: celuy que doit auoir le cœur, afin que l'ire appette gloire, empire victoire, & ſoit par deſſus tous: celuy que doit auoir le foye, pour euiter les viandes, & celuy que doiuent auoir les coüillons pour conſeruer l'eſpece humaine, & faire quelle paſſe outre Nous auons dit pluſieurs fois ailleurs que le cerueau doit eſtre humide pour la memoire: ſec, pour l'entendement: & chaud, pour l'imagination. Mais ce nonobſtant ſon temperament naturel eſt froideur & humidité, & à raiſon de la force & debilité de ces deux qualitez, autrefois nous l'appellons chaud, aucunefois froid, aucune

fois humide, & autrefois sec: mais iamais de la froideur & humidité, il ne vient à surpasser ni dominer. Le foye où reside la faculté de concupiscence, à pour naturel temperament la chaleur & humidité qui domine, duquel iamais il ne sort, tant que l'homme est viuant: car si nous disons aucunefois que le foye est froid, c'est pource qu'il n'a tous les degrez de chaleur, que requierent ses œuures, Galien dit que le cœur (instrument de la faculté de l'ire) est si chaud de de sa propre nature, que si l'animal estant vif, nous mettions le doigt dedans ses concanitez, il seroit impossible l'y tenir vn seul moment sans se brusler. Et combien que nous le disons froid aucunefois, cela ne se doit entendre par domination: car il est impossible: mais il se peut faire qu'il n'ait le poinct de chaleur que requierent les operations d'iceluy. Autant en est des coüillõs, esquels reside l'autre partie de la faculté de cõcupiscẽce? car le naturel temperamẽt d'iceux est la chaleur & siccité qui

Au li.d V[supu]

dominét car si nous disiós aucune fois que l'homme à les couïllons froids, cela ne se doit pas entendre absolument, ni par domination ou excez, si n'estoit qu'ils n'eussent le degré de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'infere clairement que si l'homme est bien composé & organisé, il doit auoir par consequent le cœur excessiuement chaud: autrement la faculté de l'ire demeureroit fort debile: & si le foye n'est chaud en excez, il ne pourra cuire les alimens, ni faire le sang pour la nourriture: & si les couïllons n'estoient plus chaud que froids, l'homme demeureroit impuissant, & sans forces pour engendrer. Parquoy, estans ces membres tant forts, comme nous disons, necessairement le cerueau, se doit alterer, par la grande chaleur qui est vne des qualitez qui trouble plus la raison: mais le pis est que la volonté estant libre s'irrite & veut condescendre aux appetits de la partie inferieure. A ce compte il semble que nature ne peut faire vn homme qui

soit parfait en toutes ses puissances, le former & produire enclin à vertu. On peut voir clairement combien repugne à la nature de l'homme de sortir & estre fait enclin à vertu, si nous considerions la composition du premier homme, laquelle bien que elle ait esté la plus parfaite qui se soit oncque trouuée en tout le genre humain (depuis celle de Chist nostre Redempteur) pour estre venue de la main d'vn si grand ouurier, se fust neantmoins inclinee à mal [pour estre impossible autrement] si Dieu ne luy eust infus vne qualité supernaturelle, pour reprimer la partie inferieure. Or que Dieu ait fait Adam de parfaite puissance, d'ire, & concupiscence, est aisé à entendre: car quand il luy dit, *Crescite & multiplicamini, & replete terram*, il est certain qu'il luy donna puissance forte pour engendrer, & qu'il ne le rendit froid, puis qu'il luy enchargea de replir la terre d'home: ce qui ne se peut faire sans beaucoup de chaleur. Il ne dôna pas moins de chaleur

à la faculté nourriciere, pour reparer par le moyen d'icelle, la substance perduë, & en refaire vne autre en son lieu, veu qu'il a dit: *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram & vniuersa ligna quæ habentem semetipsis sementem generis sui, vt sui vobis in escam.* C'est à dire. Ie vous ay donné toute herbe apportant semence sur la terre, & tout bois qui fructifie afin de vous nourrir. Si Dieu leur eust fait le foye & l'estomac froid & leur eust octroyé peu de chaleur, il est certain qu'ils n'eussent peu cuire la chaude, ni se conseruer neuf cens & trente ans au monde. Il luy fortifia premierement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire, propre pour estre Roy & Seigneur, & pour commander à tout le monde: & luy dit, *Subiicite terram, & dominamini pescibus maris, & volantibus cœli, & vniuersis animantibus quæ mouentur super terram.* Et s'il ne luy eust donné beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouuoir ni authorité pour auoir empire, commandement, gloire, maiesté & honneur. On

ne sçauroit dire le grand tort que l'ire trop lasche & foible fait au Prince: car pour cette seule cause ses subiets ne craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeyr. Apres auoir fortifié l'ire & la concupiscence, (donnãt aux membres que nous auons dit tant de chaleur (il passa à la faculté de la raison, & luy fit vn cerueau en tel poinct froid & humide, & d'vne substance tant delicate, que l'ame peust, par le moyen d'iceluy discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auons desia dit & prouué ailleurs, que Dieu pour dõner quelque science supernaturelle aux hommes leur dispose premieremẽt l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, donner de sa main) de la receuoir. Et ainsi le porte la sainte Escriture, *Et cor dedit illis excogitandi & disciplina intellectus repleuit illos.* Et estant en apres la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grande chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister,

Dieu pourueut l'homme d'vne qualité supernaturelle [que les Theologiens appellent Iustice originelle] par laquelle fussent reprimees les forces de la partie inferieure: & la partie raisonnable demeurast superieure, & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que nos premiers parens eurent peché, ils perdirent cette qualité, & demeura la faculté de l'ire & de la concupiscence en son naturel, par dessus la raison, (pour la forces des trois membres que nous auons dit) & l'homme, *Pronus ab adolescentia sua ad malum.* C'est à dire, enclin à mal des son adolescence. Adam fut creé en l'aage d'adolescence, laquelle selon les Medecins, est la plus temperee de toutes: & depuis cette aage il fut enclin à mal, sinon en ce peu de temps qu'il fut en grace, & auec iustice originelle.

Galien au 6. li. de la cõseruatiõ de santé

De cette doctrine s'infere en bonne philosophie naturelle, que si l'hõme doit faire quelque acte de vertu [en contradiction de la chair] il est impossible que ce soit sans l'aide exterieure

de quelque grace speciale, pource que les qualitez desquelles œuures la puissance inferieure, sont de plus grande efficace: I'ay dit auec contradiction de la chair [pource que se trouuent plusieurs vertus en l'homme qui viennent de la lascheté & debilité de l'ire& de la concupiscence, comme la chasteté en l'homme froid: mais cela est plustost vne impuissance que vertu

Parquoy, sans que l'Eglise Catholique nous enseigne, que hormis l'aide particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre nostre naturel, la philosophie naturelle nous le monstre: qui est, que la grace cõforte nostre volonté, Galien à voulu dire, depuis que l'homme temperé surpasse en vertu tous les autres qui ont esté faits de ceste bonne temperature, pource qu'elle est moins irritée par la partie inferieure. La cinquiéme proprieté que tiennent ceux de ceste temperature est, qu'ils viuent longuement, pource qu'ils sont fort puissans pour resister aux causes qui font les

hommes malades. Et c'est ce que le
Psal 88. prophete Royal Dauid à voulu dire,
Dies annorum nostrorum in septuaginta anni: si autem in potentioribus octoginta anni & amplius eorum labor & dolor.
Les hommes viuent iusque a soixante & dix ans : & si les plus robustes viuent quatre vingts ans, & qu'ils passent cest aage, ils viuent en mourant. Il appelle puissant ceux qui sont de ceste temperature, pource qu'ils resistent mieux que tous, aux choses qui abbregent la vie. Galien escrit le dernier signe, & dit: Que les tres-prudens sont de grande memoire pour les choses passees, de grande imagination pour preuoir ce qui est à venir, & de grand entendement pour sçauoir la verité en toutes choses. Il ne sont point malicieux, cauteleux, ou trompeurs: ce qui vient du téperament. Il est certain, que nature n'a pas fait vn tel esprit pour estudier le Latin, la Dialectique, la Philosophie la Medecine, la Theologie ni les loix: car posé le cas qu'il peut aisément apprendre toutes sciences, nul-

Au 1. li. des temperamens, chap. 5.

le d'icelles ne peut emplir toute sa capacité, L'office de Roy seulement luy est propre & conuenable, & se doit employer seulemenr à regir & gouuerner, Cela s'entendra facilement en discourant toutes les proprietez & signes que nous auõs dit, des hommes temperez, considerant comme chacun est conuenable au sceptre Royal, & combien elle est impertinente à toutes les autres sciences & arts. Quant le Roy est beau & gratieux, c'est vne des choses qui conuie le plus les suiets à le cherir & aimer. Car Platon dit que la beauté & bonne preportion est l'obiect de l'amour: mais si le Roy est laid & mal propotionné, il est impossible que les suiets luy portent affection, & sont faschez qu'vn homme imparfait, & despourueu des biens de nature, les viennent regir & gouuerner. Il est aisé à entendre combien importe au Prince d'estre vertueux : & de bonnes mœurs ? car il faut que celuy qui donne à ses suiets, regles, & loix de viure selon raison, en face tout au-

tant: car les grands moyens, & petits, se conforment à l'exemple du ROY, & sont tels que luy. Ioint que par ce moyen il authorisera d'auantage ses commandemens, & pourra à bon droit, chastier ceux qui ne les obserueront. Estre parfaict en toutes les puissances qui gouuernent l'homme, generatiue, ou de l'engendrer, de la nourriture de l'ire & de la raison est plus conuenable au ROY, que à nul autre ouurier: car comme dit Platon en sa republique bien ordonnee, il seroit besoin qu'il y eust des brasseurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient, pour donner à chacun la femme qui seroit conuenable, & à chacune femme aussi vn mary determiné, Et par ce moyen seroit tousiours bonne la paincipale fin du mariage: car nous voyons par experience, qu'vne femme ne peut conceuoir auec le premier mary, & se mariant à vne autre, incontinent elle peut engendrer: nous voyons aussi plusieurs hommes

qui n'ont point d'enfans de la premiere femme, lesquels se remarians, en ont incontinent sans differer. Platon dit que c'est art seroit principalement conuenable és mariages des Rois: car comme ainsi soit qu'il importe à la paix & tranquilité d'vn Royaume, que le Prince ait enfans legitimes, qui succedent à la couronne, il pourroit aduenir que le Roy se mariant à l'aduenture, renconstrast vne femme sterile, de laquelle il fut empesché toute sa vie, sans esperance de lignee: lequel mourant sans heritiers, engendre guerre ciuiles entre les Princes pour venir à la couronne. Mais Hippocrate dit, que c'est art est necessaire aux hommes intemperez, & non à ceux qui sont douez du temperament parfait que nous auons dit & depeint. Ceux-là n'ont besoin de faire eslection de femme, n'y chercher celle qui leur sera correspondante en proportion: car Galien dit qu'ils auront incontinent lignee, quelque femme qu'ils prennent. Mais cela s'entend pour-

Au li. 1 de la nature humaine tom. 1.

Au 5. des Aph tom. 6.

ueu que la femme soit saine, & de l'aage de faire enfant, selon l'ordre de nature. Ainsi la fecondité est meilleure au Roy qu'en aucune autre, pour les raisons que nous auons dit. Si la puissance nutritiue, ou de nourriture est goulüe. Galien dit que cela viét de ce que le foye & l'estomac n'ont la temperature qui conuient à ses œuures: au moyen dequoy les hommes se font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais si ces membres sont temperez, comme il faut, le mesme Galié dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il est necessaire, pour substanter la vie: laquelle proprieté est tant importante au Roy, que Dieu tient pour bien heureuse la terre qui trouue vn tel Prince, *Beata terra cuius Rex nobilis est, et cuius principes vescuntur in tempore, suo ad reficiendum & non ad luxuriam.* Galien dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est signe que le cœur est mal composé, & n'a la temperature que la perfection de ses œuures requiert desquels deux extremes le Roy doit

Au l. de la cõseruatiõ de la santé.

En l'Ec. ch. 10.

Au l. de l'artme. c. 9. & 36. & au 1. l. de

estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire auec le grand pouuoir n'est chose conuenable aux suiets. Aussi ne conuient au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible, car s'il passe legerement les choses mal faites, & les attentats en son Royaume, il ne sera point redouté respecté de ses suiets: dont aduiennent souuentefois grand desordre en la Republique, ausquels il est mal aisé de pouuoir. Mais si l'homme, est temperé, il se fasche, auec grande raison, & s'appaise quand il est besoin: proprieté qui est autant necessaire au Roy, que tous les autres que nous auons dit.

La cõseruatiõ de la santé

On peut clairement prouuer combien il peut importer que la faculté raisonnable (d'imagination, la memoire, & l'entendement) soit parfait en vn Roy plus qu'en nul autre: car il semble que toutes les autres sciences, & arts se peuuent pratiquer & mettre en œuure par les forces de l'esprit humain, mais pour gouuerner vn Royau-

me, & pour le tenir en paix & concorde, non seulement est besoin que le Roy ait vne prudence naturelle à ce faire, mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste, & luy aide à gouuerner, & ainsi le cote la saincte Escriture, disant, *Cor Regis in manus Domini.* Le cœur du Roy est en la main
Aux Pro, 11. de Dieu, De viure aussi plusieurs annees, & estre tousieurs sain, est plus conuenable à vn bon Roy, qu'à autre quelconque: car l'industrie & trauail d'iceluy est vniuersel pour tous: & s'il n'est sain pour le pouuoir supporter, la republique demeure perdue. Ceste doctrine que nous auons traicté, se confirmeroit clairement si nous trouuions par histoire veritable, qu'en quelque temps se fust esleu quelque homme fameux pour Roy, auquel se fussent trouuees toutes les marques & conditions que nous auons dit. Il est vray qu'elle n'a faute d'argumens pour estre prouuee. Il est dit en la saincte Escriture que Dieu estant fasché contre Saül (pour

auoir sauué la vie à Malec) comman-
da à Samuel d'aller à Belem, & oin- *Au* 1.
dre le Roy d'Israel vn fils d'Ysay, de *des Rois*
huict qu'il auoit. Et pensant le sainct 16.
personnage que Dieu se contéteroit
d'Eliab, pource qu'il estoit de gran-
de stature, il luy demanda ainsi, *Num coram domino est Christus eius*? A laquelle demande fut respondu en ceste maniere, *Ne respicias vultum eius, nec altitudinem staturæ eius, quoniam abieci eum: nec iuxta intuitum hominis: ego iudicio: homo enim videt ea quæ parent dominus autem intuetur cor.* C'est à dire, Ne regarde Samuel, à la stature d'Eliab, qui est grande: Ie l'ay deprimee en Saül. Vous iugez les hommes par les signes exterieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle se doit gouuerner mon peuple Samuel [informé auec crainte de ceste eslection passa outre, pour executer le commandement de Dieu, luy demandant tousiours l'vn apres l'autre, lequel il vouloit estre oingt pour Roy, comme nul ne lui fust agreable, il dit à Ysay, as tu point d'auanture

plus d'enfans que ceux qui sont icy presens? Il respõdit qu'il en auoit encores vn qui gardoit le bestail aux châps: mais qu'il estoit petit de corps, & qu'il pensoit bien qu'il ne fust propre, pour le sceptre Royal. Mais Samuel estant desia aduerty que la grâde stature, n'estoit pas bon signe, fit venir cestuy-là. Et est chose fort notable deuant que l'Escriture recite comme il fut oingt Roy, il est en icelle, *Erat autem rufus & pulcher aspectu, decoraque, facie, surge & unge eum ipse est enim.* C'est à dire, il estoit blond & beau de visage: leue toy, Samulel & l'oingts pour Roy: car il est celuy que ie demande: de maniere que Dauid auoit les deux premiers signes desquels nous auons parlé: il estoit blond, bien fait, & moyen de corps: il estoit vertueux & de bonnes mœurs (qui est la troisiesme marque d'vn Roy car Dieu dist de luy, *Inueni virum iuxta cor meum*, I'ay trouué vn homme selon mon cœur, Car combien qu'il pechast beaucoup de fois, il ne perdoit pas pourtant le nom &

habit de vertueux,nõ plus que celuy qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il face quelque chose de bon,ne perd pourtãt le nom de mauuais & vicieux. Il semble qu'on puisse prouuer qu'il a vescu sain, toute sa vie: car il n'est fait mention en l'histoire que d'vne seule maladie: qui estoit vne disposition naturelle de ceux qui viuent long temps, car estant en luy resolue & cõformee la chaleur naturelle, il ne pouuoit s'eschauffer dedãs le lict: au moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoyselle pour le tenir chaud. Et ainsi il vesquit tant d'annees que le texte dit, *Et mortuus est in senectute bona plenus dierum & diuitis & gloria.* C'est à dire, Dauid est mort viel, plain de iours, de richesse & de gloire: apres auoir souffert tant de trauaux en la guerre, & fait si grande penitence de ses pechez. Il a vescu long temps, pource qu'il estoit bien temperé & composé pour resister aux causes qui sont les maladies, & qui accourcissent la vie de l'homme. Saül nota bien la grande prudence & sçauoir

d'iceluy, quand il dit. Seigneur, ie cognoy vn grand musicien fils d'Ysay natif de Belem, courageux pour combattre, prudent en ses raisons, & beau de visage. Par lesquelles marques susdites, il est certain que Dauid estoit homme temperé, & que à telle gens est deu le sceptre Royal: car leur esprit est le meilleur que nature puisse faire. Mais contre ceste doctrine se presente vne difficulté fort grande, qui est, Pourquoy Dieu cognoissant tous les esprits & habilitez d'Israel, & sçachant que les hommes temperez ont la prudence & le sçauoir requis à l'office de Roy, en la premiere eslection, il ne trouua vn homme tel: car le texte dit que Saül estoit si grand, qu'il surpassoit des espaules tout le peuple d'Israel. Et ce signe (non seulement en Philosophie naturelle) est vn mauuais signe pour l'esprit, mais aussi nous voyons que Dieu mesme, comme nous auons prouué, reprint Samuel, de ce qu'incité par la grande stature d'Eliab il le vouloit oindre Roy.

Au 1. des Rois chap. 26.

Au 1. des Rois c. 9.

Roy. Mais ce doute declare estre vray ce que dit Galien, que hors de Grece ne se trouue vn homme temperé, puis qu'en vn peuple si grand qu'Israël, Dieu n'en trouua vn pour estre esleu Roy: n'estoit qu'il fut besoin attendre que Dauid fust grand, ce pédant lequel temps il esleue Saül. Car le texte dit qu'il estoit le meilleur de tout Israel: & de fait: il deuoit auoir plus de bonté que de science: ce qui ne suffit pas pour regir & gouuerner: *Bonitatem & disciplinam & scientiam doce me*, disoit le Prophete Royal Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy soit bon ou vertueux, s'il n'a par mesme moyen la sagesse. Par cét exemple il s'emble que nous ayons suffisamment confirmer nostre opinion: mais en Israël nasquit paraillemét vn Roy duquel a esté dit, *Vbi est qui natus est Rex Iudæorum*? Et si nous prouuions qu'il fut blond, bien proportionné, moyen de corps vertueux, sain & de grande prudence & sçauoir, cela ne nuiroit point à nostre doctrine. Les Euangelistes ne se sont point amusez

Ps. 118

En sainç Mat, c. 2

à dire la composition de Christ nostre Redempteur: pource que cela ne seruoit pas à la matiere qu'ils vouloient traiter: mais c'est vne chose aisee à entendre, supposé que d'estre propremẽt temperé est toute la perfection que l'homme sçauroit auoir. Et veu que le sainct Esprit le composa & le forma, il est certain que la cause materielle dont il le forma, ny l'intemperature de Nazareth ne peuuent luy resister ny le faire errer en ses œuures, comme les autres agens naturels: ains il a fait ce qu'il a voulu: car il n'a eu faute de pouuoir, de sçauoir, & de volonté, pour faire vn homme tres-parfait & sans aucune faute. Ioint que sa venuë (comme luy mesme le dit) a esté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enseigner la verité. Or auons nous prouué ailleurs, que ceste temperature est le meilleur instrumẽt de nature pour ces deux choses. Et ainsi ie tiens pour vray ce que P. Lentulus Proconsul escriuoit au Senat Romain, de Hierusalẽ, en ceste

En S. Iean ch. 18.
S. Mat. c. 20.

Lettres de P. Lẽtulus procõsul

maniere. De nostre temps est apparu vn homme qui est viuant à ceste heure, de grande vertu, appellé Iesus Christ, que le peuple appelle vray Prophete, & duquel les Disciples disent qu'il est fils de Dieu. Il ressuscite les morts, ils guarir les malades: il est homme de moyéne stature, & droite, beau de visage, auquel se voit vne telle reuerence imprimee, que ceux qui le regardét sont induits à l'aimer & craindre. Il a les cheueux de couleur d'auelaine bien meure: iusques aux aureilles ils sont vnis & d'vne mesme sorte, mais depuis les aureilles iusques aux espaules ils sont de couleur de cire, & pour ceste cause ils reluisent dauantage. Au milieu du front & en la teste, il est ny plus ny moins que les Nazareens: il a le fronc vni & fort serain: le visage sans aucune ride ni tache, accompagné d'vne couleur moderee. On ne sçauroit trouuer à redire ni a son nez ni en sa bouche: il a la barbe espaisse à la séblance des cheueux, non large, mais fenduë par le milieu: il a vn regard fort touchát Iesus-Christ.

graue: il a les yeux clairs & esclatans, il estonne quand il reprend & quand il admonneste, il est gratieux, il se fait aymer: il est ioyeux auec grauité: iamais on ne le vid rire, mais bien la on veut plorer: il a les mains & les bras gratieux à voir: en compagnie il contente fort: mais il ne s'y trouue gueres, & quand il s'y trouue, il est fort modeste: en sa representation, il l'est le plus bel homme que l'on sçauroit imaginer. Et en ce recit sont contenus trois ou quatre signes de l'homme temperé: le premier est la cheuelure & la barbe blonde tirant sur la couleur d'auelaine, qui est vn iaune bruslé, de laquelle couleur Dieu vouloit que fust la beste que l'on deuoit sacrifier, pour la figure de Christ. Et quand il entra au Ciel, en triomphe & maiesté telle qu'il appartenoit à vn tel Prince, aucuns Anges dirët qu'ils ne sçauoient rien de son incarnation, *Quis est iste qui venit de Edom tinctis vectibus de Bosra?* Qui est celuy là qui vient de la terre rouge, ayant les accoustremens taints de la mesme cou-

leur: ce qu'ils disoyent à cause de sa cheuelure & barbe qu'il auoit rousse, & à cause du sang, dont il estoit marqué. L'Escriture recite aussi qu'il estoit le plus bel homme que l'on vit onc: qui est le second signe que doiuent auoir les hommes temperez: & ainsi estoit prognostiqué en la sainte Escriture, pour signal afin de le cognoistre, *Speciosus forma pre filiis hominum.* Et en vn autre par l'Escriture porte, *Pulcriores sunt oculi eius vino: & dentes eius lacte candidiores.* Il est beau entre les fils des hommes: ses yeux sont plus beaux que le vin & ses dents plus blanches que le laict: Laquelle beauté & bonne composition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fussent affectionnez, n'ayant en soy chose qu'on peut abhorrer. Et ainsi l'escriture dit que chacun l'aymoit & luy portoit grande affection. Elle declare aussi qu'il estoit de corps moyen: non pas pour ce que le sainct Esprit eust faute de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auons prouué

En Esa. chap. 63.

Ps. 44.

En Gre. chap. 49

ailleurs de l'opiniõ de Platon & d'Aristote, que changeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grand tort à l'esprit, l'Escriture certifie pareillement en luy, le troisiesme signe, qui est d'estre vertueux & de bonnes mœurs. Les Iuifs n'ont peu prouuer le contraire, auec leurs faux tesmoignage, & ne luy ont peu respondre, quand il les a interrogez. *Qui vestrum arguet me de peccato?* Qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il deuoit à son histoire, afferme de luy, qu'il sembloit auoir vne autre plus grande nature que d'homme, veu la bonté & sçauoir d'iceluy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre Rédépteur, pource qu'il fut crucifié tant ieune: & de fait si on l'eust laissé viure (& que luy mesme l'eust permis) le cours naturel, il eust vescu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demeurer quarãte iours & quarante nuicts eu vn desert, sans boire & manger, se deffendroit & preserue-

Au 18. l. de l'antiquité. chap. 9.

feroit mieux des autres choses pl⁹ legeres qui le pourroient alterer & offenser: combien que ce fait soit reputé pour miracle & chose qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples de Roys que nous auons amenez suffisoient pour dõner à entẽdre que le sceptre Royal est deu aux hõmes temperez, & que ceux là ont l'esprit & prudence que cest office là requiert. Mais il y a vn autre homme fait par les propres mains de Dieu, pour estre Roy & Seigneur de toutes les choses creées. Il l'a fait pareillemẽt roux & blond, bien proportionné, vertueux, sain, de grande vie, & tres-prudent, & ne sera pas mal fait de le prouuer. Platon tient pour chose impossible que Dieu ni la nature puissent faire vn homme temperé, en pays de mauuaise tẽperature: & ainsi il dit, que Dieu pour faire le premier hõme fort sage & temperé, trouua vn lieu où la chaleur de l'air n'excedast la froideur: ni l'humidité la siccité. Et la saincte Escriture (où il a trouué ceste sentence) ne dit pas que

Dieu crea Adam dedans le Paradis terrestre (qui estoit le lieu fort temperé qu'il dit) mais que depuis qu'il fust formé, il le mit là. *Tulit ergo dominus Deus hominem, & posuit eam in paradisum voluntatis, ut operaretur, & custodiret illum.* Dieu donc enleua l'hōme, & le mit au paradis de volupté: afin qu'il fit son œuure & qu'il le gardast. Car estant le pouuoir de Dieu infiny, & son sçauoir sans mesure & en volonté de luy donner toute la perfection naturelle qui peut estre au genre humain, il est à croire que le morceau de terre, duquel il le forma l'intemperature du champ Damascene (où il fut creé (ne l'ont peu empescher de le faire temperé. L'opinion de Platon d'Aristote, & de Galien a lieu és œuures de nature: & bien que l'on habite és pays intemperez, il aduient neantmoins aucunefois d'engendrer vn homme temperé. Mais il est manifeste que Adam auoit la cheuelure & la barbe rousse, qui est le premier signe de l'homme temperé; car eu esgard à ceste marque

tant notable, on luy imposa ce nom, *Adam*, lequel signifie, comme sainct Hierosme l'interprete. *Homo rufus* Homme rousseau ou blond. On ne sçauroit nier non plus qui n'aist esté bien fait & bien proportionné: car quand Dieu eut acheué de le creer, le texte dit, *Vidit Deus cuncta quæ feceras & erant valde bona*. Par consequent il est certain qu'il ne sortit laid de la main de Dieu, ny mal basty: car, *Dei perfecta sunt opera*: Et le texte dit des arbres, qu'ils estoyent fort beaux à voir. A plus forte raison l'estoit Adã, que Dieu auoit fait pour vne principale fin, & pour estre Seigneur & President du mõde. On peut recueillir que il fut sage, vertueux, & be bõne mœurs (qui est la troisiesme & sixième marque) par ces paroles, *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram*. Car suiuant les anciens philosophes, le fondement en quoy gist la semblance qu'à l'homme auec Dieu est la vertu & science. Et pour ceste cause Platõ dit que l'vn des plus grands contentemens que Dieu re-

Gen. c.

Au De chap. 32

Gen. c. 33.

Gale, de cut and anim. mors.

çoiue au ciel, est d'oüir, loüer & agrādir en la terre l'homme sage & vertueux? car vn tel homme est le vray
Au liure des loix. pourtrait de luy. Au contraire, il se fasche, si les ignorans & vicieux sont estimez & honorez. Ce qui est pour la grande dissimilitude qui se trouue entre Dieu & eux. Il n'est pas difficile à prouuer qu'il a vescu sain & fort long temps (qui est le quatriéme & cinquiéme signe) puis qu'il a vescu neuf cens & trente ans accomplis, Et ainsi ie peux conclure que l'homme qui sera rousseau, bien fait, de moyenne stature, vertueux, sain, & de longue vie, sera par consequent de grande prudence, & aura vn esprit propre & conuenable au sceptre Royal. Nous auons par mesme moyé descouuert comme se peut ioindre & assembler vn grand entendement, auec vne grande imagination & memoire, bien qu'il y ait vn autre moyen sans que l'homme soit temperé. Mais nature en fait si peu de cette maniere, qu'il ne s'en est iamais trouué que deux, de tous les esprits que

i'ay peu examiner. Il est facile à entendre comme se peut faire qu'vn grand entendement s'assemble auec vne grande imagination & memoire, n'estant l'homme temperé, supposant l'opinion d'aucuns Medecins, qui affirment que l'imagination reside en la partie de deuant du cerueau: la memoire en la partie de derriere, & l'entendemét en celle du milieu? on peut dire le mesme en nostre imagination: mais c'est grand cas qu'estant le cerueau non plus gros qu'vn grain de poyure quand nature le forme, il face neantmoins vn ventricule & lieu de semence fort chaude, vn autre de fort humide, le troisiéme du milieu de fort seiche: mais en fin, ce n'est pas vne chose impossible.

Comme les peres doiuent engendrer enfans sages & d'esprit tel que requierent les lettres: en quoy se trouuent choses notables.

CHEP. XV.

C'Est vne chose digne de grande merueille, qu'estant la nature telle que nous sçauōs tous, prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir & pouuoir, si elle se trompe tant à faire l'homme, de maniere que pour vn quelle fait sage & prudent, elle en cree vne infinité qui sont despourueus d'esprit: dequoy cerchant la raisō & causes naturelles, i'ay troué que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature a establi, & ne sçauent les conditions qui se doiuẽ garder, afin que leurs enfans soient prudens & sages. Car par la mesme raison qu'en quelque region que ce soit, temperee ou nom temperee naistra vn homme fort ingenieux, en sortiront autre cent mille, si on garde tousiours ce mesme ordre de causes. Si nous pouuions remedier à cela par art, nous aurions fait à la Republi-

que le plus grand bien qu'on sçauroit faire. Mais la difficulté de cette maniere est, qu'elle ne se peut traiter par termes tant honnestes que requiert la bonté naturelle que les hommes ont: & par mesme raison que nous laissons de dire & noter quelque diligence ou contemplation necessaire, il est certain que tout s'en va perdu de maniere que l'opinion de plusieurs graues Philosophes est que les hommes sages engendrent ordinairement les enfans fort ignorants: pource qu'en l'acte charnel ils se gardent par honnesteté, d'aucuues diligences qui sont requises, afin que l'enfant tire la sagesse du pere. Aucuns anciens philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle, pourquoy les yeux sont naturellement honteux: quand on leur met deuant les instrumens de la generation: & pourquoy l'ouye est offensee quand elle entend parler, estans esmerueillez de voir que nature ait fait ses parties auec vn tel souci & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre

humain immortel: & neantmoins que l'hõme plus est sage & prudent, plus est honteux & esmeu quand il les regarde, ou qu'il les entend nommer. Aristote dit que la honte & l'honnesteté est propre passion de l'entendement, de maniere que quiconque ne s'offensera par le nom & acte de la generation, est certainement despourueu de ceste puissance, comme nous dirions, que celuy n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne se brusleroit. Par ce moyen Caton l'ancien descouurit que Manilius, hõme illustre estoit despourueu d'entendement, pource qu'on l'aduertit qu'il baisoit sa femme en la presence d'vne sienne fille qu'il auoit. Et pour cette raison il le priua du Senat, & ne peust tant faire qu'il fust admis au nombre des Senateurs. De cette contemplation Aristote a fait vn probleme, demandant. Pourquoy les hommes qui veulent exercer l'acte Venerien ont honte de le confesser, & quand ils ont enuie de viure, ou de manger, ou de faire quelque autre

Au 3. li. de l'ame, & au 4. des topic.

n la ... sect. rob. 26.

chose, ils ne se soucient point de le dire. Aquoy il respõd & dit, Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles aucunes sont de si grande importance, que s'il ne les mettoit en execution, elles le feroient mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien, est plustost indice d'abondance que de faute. Mais certainement le probleme est faux & la responce aussi: car non seulement l'homme à honte de manifester le desir qu'il a d'auoir affaire à la femme, mais aussi de boire, de manger, & de dormir. Et s'il a enuie de ietter dehors quelque excrement, il ne l'ose dire, ni faire, si ce n'est auec peine & honte: & auec ce, il va au lieu le plus secret, afin que personne ne le voye. Nous voyons mesme des hommes tant honteux, qu'ayant grande enuie de pisser ils ne le peuuent faire si qu'elqu'vn les regarde: & si on les laisse seuls, ils peuuent pisser incontinent, & à leur aise: ce qui est l'appetit de ietter ce qui est susperflu au

corps: de maniere que si on ne le faisoit, l'homme viendroit à mourir, & beaucoup plustost qu'il ne feroit pas, s'il ne mangeoit ni ne beuuoit. Et si aucun le dit, ou fait en presence d'vn autre. Hippocrate dit, qu'il n'est pas en son libre iugement Galien dit, que la semence à telle proportion & conuenance auec les vases, spermatics, que l'vrine auec la vessie: car comme la quantité de l'vrine incite la vessie à la chasser de là, la quantité de la semēce moleste aussi les vases spermatics. Et quant à ce qu'Aristote pēse que l'homme & la femme ne deuiennent malades, & ne meurent à cause de la retention de la semence, c'est outre l'opinion de tous les Medecins, principalemēt de Galien, qui dit & afferme, que maintes femmes demeurant ieunes & vefues sont venuës à perdre le sens & le mouuemēt, le poulz, & la respiration, & sur ces entrefaites, la vie. Le mesme Aristote allegue plusieurs maladies que les hommes continens souffrent, pour la mesme raison. La vraye responce au

Au 6. des lieux affectez

Cap. 6. au 6. l. des lieux affectez 6.

probleme ne se peut donner en philosophie naturelle: car elle n'est de sa iurisdiction, Et pourtant est besoing passer à autre science superieure, que l'on appelle Metaphisique, en laquelle Aristote dit, que l'ame raisonnable est la plus basse de toutes les intelligences: & pource qu'elle est procedee de la nature des Anges, elle est faschée de se voir mise au corps lequel à communauté auec les bestes brutes. Et ainsi la saincte Escriture note, comme chose contenant mistere, que le premier homme estant nud, n'auoit point de honte: mais que se voyant: ainsi il se couurit, cognoissant que par sa faute il auoit perdu l'immortalité, & que son corps estoit suiet à alteration, & corruption, & qu'on luy auoit baillé ces instrumens & parties, afin que necessairement il mourust, & laissast vn autre en sa place: & que pour conseruer ce peu de temps qu'il auoit à viure, il luy estoit necessaire de boire & de manger, & de ietter hors de si mauuais excremés. Et s'est augmentee en luy la honte,

Au l. 12 de la Metaph.

voyant que les Anges, ausquels il touchoit sont immortels, & n'ont que faire de boire, de manger, ni de dormir, pour la conseruation de la vie, & n'ont instrumens pour s'engendrer les vns les autres, ains qu'ils ont esté creez tous ensemble de nulle matiere, & sans crainte de se corrõpre: dequoy sont naturellement instruits les yeux & l'ouye. Parquoy l'ame raisonnable s'en fasche, & a honte que luy viennent en memoire les choses que l'on a donné à l'homme pour estre mortel & corruptible. Que ceste soit la conuenable raison, il appert clairement, car Dieu pour contenter l'ame, apres le iugement vniuersel, & pour luy donner entiere gloire, il doit faire que son corps ait les proprietez d'vn Ange, luy donnant subtilité, agilité, immortalité, & splendeur: à raison dequoy il n'aura besoin de manger, ni de boire, comme les bestes brutes. Et estans au ciel de ceste maniere, les ames n'auront honte de se voir en chair, comme maintenant ne l'ont Christ nostre Redempteur & sa me-

Notez vn indice de l'immortalité de l'ame.

re: ains est vne gloire accidentalle de voir cessé l'vsage des parties qu'auoiét coustume d'offéser l'ouye & la veue. Ayant l'homme, en apres esgard à l'honnesteté naturelle de l'ouye, il tasche d'euiter les termes durs & aspres de ceste matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il se peut excuser. L'honneste lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui se doit tenir, à ce que les hommes soient de bon esprit, c'est vne des choses dont la Republique a plus de besoin, attendu que par la mesme raison, naistront des hommes vertueux, bien fais, sains, & de longue vie. Il me semble propre de diuiser la matiere de ce chapitre en quatre principales parties, pour esclaircir ce qui se doit dire, & afin que le lecteur ne se confonde. Premierement il faut monstrer les qualitez & le naturel temperament que l'homme & la femme doiuent auoir, afin de pouuoir engendrer: secondement il faut declarer

quelle diligence doiuent employer les peres, à ce que les enfans soient masles & non femelles: tiercement, comme ils viendront sages & non ignorans & puis comme on les doit nourrir, apres qu'ils sont nez, pour conseruer leur esprit. Or pour venir au premier poinct, nous auons desia dit de l'opinion de Platon, qu'en la Republique bien ordonnee deuroiét estre des forgeux de mariages, qui sçeussent par art cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroient pour bien accorder l'vne & l'autre partie. En laquelle matiere Hippocrate & Galien ont commencé à trauailler, & ont donné quelques regles pour cognoistre la femme qui est feconde, & celle qui ne peut enfanter, & que l'homme est inhabile à engendrer, & lequel est puissant pour ce faire. Mais de tout cela, ils n'ont dit gueres de chose, & n'en ont parlé auec telle distinction qu'il failloit, aumoins au propos qui se presente: à raison dequoy sera besoin commencer l'art des les principes, & luy dó-

ner en brief ordre qu'il faut pour esclarcir de quels peres sortent enfans sages, & de quels, ignorants & paresseux. A quoy faire, il est besoin sçauoir premierement vne certaine philosophie particuliere, laquelle estant fort manifeste aux maistres de l'art le vulgaire toutefois n'en a point de souci, veu que tout ce qui se doit dire touchant le premier poinct, depend de sa cognoissance: c'est que l'homme (bien qu'il nous semble de la composition que nous voyons) ne differe point de la femme, selon que dit Galien, d'autre chose que de ce qu'il a les membres genitaux hors du du corps. Car si nous faisons anatomie d'vne femme, nous trouuerons qu'elle a au dedans deux coüillons, deux vases spermatiques, & le ventre de la mesme composition que le membre de l'homme, sans qu'aucun lineament luy defaille. Ce qui est tant veritable, que si nature acheuant de forger vn homme parfait, le vouloit conuertir en femme, il n'y auroit autre chose à faire, que de remettre au

Au li... de la... sectiō la mu... ce, & 2. l. de semen... c. 5.

dedans les instrumens de la generation: & si estant la femme faite elle vouloit la changer en homme, elle n'auroit autre chose à faire qu'à luy tirer les coüillon; dehors. Cela est aduenu plusieurs fois à la nature, estant la creature aussi bien au corps comme dehors : dequoy les histoires sont plaines : mais aucuns ont pensé que c'estoit vne chose fabuleuse, veu que les Poëtes en ont fait leur profit, & toutesfois il est ainsi. Car nature à souuent fait vne fille, qui a demeuré vn ou deux mois au ventre de la mere, & suruenant aux mẽbres genitaux, abondãce de chaleur (pour quelque occasion) elle les fera sortir dehors, & fera vn masle. On cognoist apres appertemẽt qui sont ceux ausquels est aduenue ceste transmutatiõ au ventre de leur mere, en certains mouuements qu'ils ont, qui ne sont propres ni conuenables aux hommes: Ils sont feminins: ils ont la voix delicate comme les femmes, & sont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombent ordinairement au

peché execrable? Au contraire nature a fait ſouuentefois vn maſle, auec ſes membres genitaux dehors, & ſuruenant vne froideur, elle les a fait retourner au dedans, & en a fait vne femelle. Ce qui ſe cognoit apres la naiſſance, en ce qu'vne telle fille a l'air d'vn garçon, tant en la parole qu'en tous ſes mouuemés & œuures. Il ſemble que cela ſoit difficile à prouuer: mais conſiderant ce que pluſieurs anciens hiſtoriographes affirment, il eſt fort aiſé de le croire. Or que les femmes ſe ſoyent tournees en hommes, depuis la naiſſance, le vulgaire ne s'eſtonne de l'entendre: car outre ce qu'en racontent pour choſe vraye pluſieurs anciens, c'eſt vne choſe qui eſt aduenue en Eſpagne, depuis peu d'annees en ça, de maniere qu'il n'eſt beſoin de debatre ni diſputer ce que l'experience demonſtre. D'auantage, il eſt aiſé à entẽdre quelle eſt la raiſon & cauſe que les membres genitaux s'engendrent dedans ou dehors, & que vient à ſortir vne fille & non vn garçõ; ſçachant que la chaleur dilate

Galië au 3 l. de la semëce, chap. 5. & eslargit toutes choses, & la froideur les detient& resserre. Parquoy tous les philosophes & medecins accordent, si la semence est froide & humide, se fait vne fille & non pas vn garçō, mais si elle est chaude & seiche que s'engendrera vn garçon, & non pas vne fille: d'où s'infere clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme: ny femme chaude, au respect de l'homme.

En la 4. sect. pr. 2. Aristote dit, que la féme peut estre feconde, ou pour porter enfans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit, il seroit impossible qu'elle eust du laict, pour substanter neuf mois la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né: le tout se gasteroit & consommeroit.

Gil aux Aphori. com. 62. Tous les philosophes & medecins disent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, que entre la terre & le froment ou autre semence quelconque. Or voyons nous que si la terre n'est froide & humide, les

laboureurs

laboureurs n'osent semer, pource que la semence ne prend ni germe: & entre les terres, celles là sont les plus fecondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humilité: comme se voit par experience, és pays du Nort, Angleterre, Flandre & Allemaigne, l'abondance desquels en bien de la terre rend esmerueillez ceux qui n'en sçauent pas la cause: & en telles terres, ne se voit pas vne femme mariee, qui soit sterile, & qui ne porte des enfans à cause de leur grande froideur & humidité. Mais combien que la femme doyue estre froide & humide, afin de conceuoir, elle pourroit neantmoins l'estre en tel excez, qu'elle gasteroit la semence, cõme nous voyons que les bleds se perdent par les trop grandes pluyes, & qu'ils ne peuuent meurir, quand le temps est trop froid. Parquoy l'on peut entendre que ces deux qualitez doiuent estre moderees, autrement la fecondité se perd. Hippocrate tient pour feconde la femme de laquelle le ventre est tempéré, de telle maniere que la chaleur

Aur. d. Aph. 2

n'excede la froideur, ni l'humidité la ſiccité ; & ainſi dit-il que les femmes qui ont les ventres froids ne conçoiuent ni celles qui les ont fort humides, fort chauds & ſecs. Et comme il eſt impoſſible que la femme puiſſe conceuoir, & moins encore eſtre femme, ſi elle & ſes membres genitaux ſont temperez (pource que ſi la ſemẽce de laquelle au commencement elle eſt formee eſtoit temperee: les membres genitaux ſortiroient dehors, & en ſeroit fait vn garçon auec la barbe, & meſme plus parfait que nature ſçache faire) auſſi peu la matrice & la femme peut eſtre chaude, en excez & domination: pour ce que ſi la ſemence de laquelle elle à eſté engendree auoit ceſte temperature elle fuſt ſortie maſle & non femelle. Il eſt dõc certain que la froideur & l'humidité ſont les deux qualitez qui rendent la femme feconde: car la nature de l'hõme a beſoin de beaucoup de nourriture, pour ce pouuoir engendrer & conſeruer. Et pour ceſte cauſe voyons nous que de toutes les femel-

les qui se trouuent entre les brutes animaux, il n'y en a pas vne qui ait menstrues cōme la femme. Parquoy estoit necessaire la faire toute froide & humide, & en tel poinct ou degré qu'elle creast beaucoup de sang flegmatic, qui ne peust estre gasté ni consommé: i'ay dit sang flegmatic, pource qu'il est propre à la generation du laict, duquel Galien & Hippocrate disent que la creature se maintient, tout le temps qu'elle demeure au vētre de la mere. Que si elle estoit temperee, elle engendreroit beaucoup de sang, mal propre à la generation du laict, qui se resoudroit du tout (comme en l'homme temporel) & ainsi ne demeureroit chose aucune, pour maintenir la creature. Parquoy ie tiens pour impossible qu'aucune femme soit temperee: elles sont toutes froides & humides, si les medecins & philosophes ne me donnent la raison pourquoy la barbe ne vient à aucune femme, & qu'à toutes estans, en santé, leur viennent les menstrues, ou pourquoy,

En la sect. 52.

si la semence de laquelle la femme a esté faite, estoit temperee ou chaude, s'en est fait plustost vne fille qu'vn garçon : Mais aussi combien qu'elles soyent toutes froides & humides, elle ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur & humidité. Aucuns le sont au premier: autres au second, & autres au troisiesme : toutes lesquelles peuuent deuenir grosses & enceintes, si l'homme correspond en la proportion de chaleur, que nous dirons cy apres, On ne trouuera pas vn philosophe ni medecin qui ait encores dit iusques à present, par quels signes on doit cognoistre ces trois degrez de froideur & humidité en la féme, & sçauoir laquelle est froide & humide, au premier: qu'elle au secõd, & quelle au troisiesme. Mais considerant les effets que ces qualitez produisent aux femmes, nous pourrons le departir, par le moyen de la force & vigueur, & ainsi neus pourrons entendre le premier par l'esprit, & habilité de la femme, l'autre par les mœurs & complexion, le troisiesme,

par la grosse voix ou deliee: le quatriéme, par la chair, en abondance ou au cõtraire: le cinquiéme, par la couleur: le sixiéme par le poil: le septiéme, par la beauté ou laideur. Quant au premier, il faut sçauoir, que encores: qu'il soit vray (cõme nous auons prouué en vn autre endroit) que l'esprit & habilité de la femme suit le temperamét du cerueau, & non d'aucun autre membre: si est-il pourtant que la matrice & coüillons d'icelle sont de telle force & vigueur, pour alterer ou changer tout le corps que s'ils sont chauds & secs, ou froids & humides, ou de quelque autre temperature, Galien dit que les autres parties en tiennent & sont de mesme. Mais tous les Medecins disent que de tous les membres, le cerueau reçoit les alterations le plustost, combien qu'ils n'ayent raison, sur laquelle ils puissent fonder vne telle conuenance. Il est vray, que par experience Galien prouue, que chastrant vne truye, incontinent elle s'adoucit & s'engraisse, & luy deuient la chair

Au. 1. Aph. 62. Hip. 6. de p. 1. cõ

Au 1. de la [...] menc[...] 15.

tédre & sauoureuse: mais si les coüillons luy demeurent, la chair en est dure à manger, comme la chair d'vn chien. Parquoy se peut entendre que la matiere & les coüillons sont de grāde offence, pour communiquer à toutes les autres parties du corps, leur temperamēt: principalement au cerueau, pource qu'il est froid & humide, comme eux: & où par la semblance, le passage est fort aisé. Et si nous prenons garde que la froideur & humidité sont qualitez qui nuisent à la partie raisonnable, & que leurs contraires (la chaleur & siccité) la rendét parfaite, & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monstrera vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré, & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisieme degré, & si elle participe de ces deux extremes, c'est signe qu'elle l'est au second degré, car de penser que la femme puisse estre chaude & seiche, & auoit vn esprit & habilité conuenable à ces deux qualitez, c'est vne fort grande erreur,

car si la semence de laquelle elle a esté formee se fust trouuee chaude & seiche par accez, il en fust prouenu vn garçõ, & non pas vne fille: mais pour auoir esté froide & humide, en a esté faite vne fille, & non pas vn garçon. La verité de ceste doctrine est claire & manifeste, si l'on considere l'esprit de la premiere femme qui fut au monde: car quand Dieu l'eut faite de sa propre main, parfaicte en son sexe, il est certain neantmoins qu'elle sçauoit beaucoup moins qu'Adam, & pour ceste cause le Diable sçachant cela, fut vers elle pour la tenter & n'osa venir à l'homme cognoissant son grand esprit & sçauoir, & de dire que Dieu osta tout le sçauoir à Eue, qui luy defailloit pour esgaller Adam à cause de son peché, personne ne le peut affirmer, pource qu'elle n'auoit encor offencé. Il s'ensuit donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand que Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est le temperament necessaire,

pour estre feconde, & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au sçauoir: car s'il l'eust faite temperee, comme Adam, elle se fust trouuee tressage: mais elle n'eust peu enfanter, ny auoir ses fleurs, si n'eust esté par voye supernaturelle. Sainct Paul se fonde en ceste nature, quand il dist, *Mulier in silentio discat, cum omni subiectione, docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio.* C'est à dire que la femme apprenne en scilence, auec toute suiectiō: ie ne veux pas que la femme enseigne, ny qu'elle domine l'homme, mais qu'elle se taise, & qu'elle obeisse à son mary. Mais cela s'endent quand la femme n'a l'esprit, ny autre plus grande grace que sa disposition naturelle: car si elle a quelque don special, elle peut bien enseigner & parler. Nous sçauons bien que comme le peuple d'Israel fut opprimé & assiegé par les Assyriens, Iudith femme tressage enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabry & Charmy, & les tença, disant. Pourquoy souffre-

on à Ozias de dire, que si dedans cinq iours ne luy vient du secours, le peuple d'Israel tombera à la misericorde des Assyriens? Voyez vous pas que ces paroles prouoquent Dieu à ire, & non pas à misericorde? pourquoy est-ce que les hommes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoy limitent ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer? Et acheuant de les reprendre de ceste maniere, elle monstra comme ils deuoient appaiser son ire, & obtenir de luy ce qu'ils demandoient. Elbore aussi (femme non moins sage) enseigne au peuple d'Israël le moyen de rendre graces à Dieu pour la grande victoire qu'il auoit euë de ses ennemis. Mais quand la femme demeure en disposition naturelle, tout le genre de lettres & sçauoir est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise Catholique, à iuste cause defend à toute femme de prescher, cõfesser, & enseigner: pource que son sexe n'admet aucune prudence ny discipline. On descouure aussi par les moeurs & complexions

da la femme en quel degré de froideur & humidité gist son temperament: car si auec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & facheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auons prouué ailleurs, que la mauuaise cõplexion tient tousiours à la bõne imagination: celle qui a ce poinct ou degré de froideur & humidité, note & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bonne compagnie, & ne s'estonnent de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit quelque sonnette. Au contraire, quand la femme est de bonne complexion, quand elle ne se donne aucune peine, qu'elle rid à toute occasiõ, qu'elle passe par tout, qu'elle dort fort bien, elle descouure le troisieme degré de froideur & humidité: car la grande molesse du cerueau & esprit est ordinairement accompagnee de peu de sçauoir. Celle qui participe les deux extremes, est froide & humide au second degré. Galien dit: que la voix forte & af-

Au l. de l'art de med.
Hip. au 6. de ep.

pre est indice de grande chaleur & siccité: nous le prouuons aussi ailleurs de l'opinion d'Aristote: par où nous entẽdrons, que si la femme à la voix, comme d'vn homme, elle est froide & humide au premier degré, & si elle l'a fort desliee & delicate, elle l'est au troisiesme. Et si elle participe des deux extrémes, elle a vne naturelle voix de femme, & mesme est froide & chaude au second degré. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des signes de l'homme, cõbien despend la parole du temperament des coüillons. La femme fort charnuë demonstre aussi vne grande froideur & humidité: car les Medecins disent que l'embonpoint, & la graisse s'engendre aux animaux par ce moyen. Et au contraire si elle est fresche & maigre, elle demonstre auoir en soy peu de froideur & humidité: Et si elle n'est ni trop grasse ni trop maigre, c'est signe qu'elle est froide & humide au second degré: la molesse & aspreté de chair monstrent aussi

les degrez de ces deux qualitez: la grã-de humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité la fait apre & dure, & la moderee la fait de bonne sorte. La couleur du visage & des autres parties du corps descouurent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blanche, Galien dit que c'est signe de grand froideur & humidité, & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré, & de ces deux extrémes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & coloree. Quand la femme à beaucoup de poil, & que elle a vn peu de barbe, c'est donc vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froideur & humidité: car sçachant sa generation du poil & de la barbe, tous les Medecins disent que le poil vient de chaleur & siccité, & s'il est noir, il demonstre beaucoup de chaleur & de siccité: Si la femme n'a gueres de poil, ni cheuelure, elle tient la temperature contraire: celle qui est froide & humide au second degré, a vn

au 1. li. de san. nis.

peu de poil, mais il est blond & dore. La laideur & beauté aident beaucoup à cognoistre les degrez qu'à la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme sort au premier degré des susdites qualitez: car la semence seiche dont elle a esté formee a empesché sa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable afin que le potier la puisse former, & en faire ce qu'il voudra: mais si elle est dure & seiche, les vases en seront laids & mal formez. Aristote dit aussi que la grãde froideur & humidité rend les femmes naturellemẽt laides: car si la semence est froide, & fort humide, elle ne se peut pas bien former, pource quelle ne peut consister, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases sont mal bastis. La femme fort belle est froide & humide au second degré, pource quelle a esté faite de matiere bien assaisonnee & obeyssante à nature: qui est vn signe de soymesme fort euident, pour cognoistre que la femme est feconde, & qu'elle peut enfanter,

pource qu'elle est d'vn temperament propre & conuenable à cela, & pour ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne descouure la bonté ou malice de son obiet. L'estomac cognoist les alimens par le goust, par le flairer, & la veuë: & pourtant la sainte Escriture dit qu'Eue assit les yeux sur l'arbre deffendu, & qu'il luy sembla que le fruict d'iceluy estoit gracieux à manger. La faculté d'engendrer tient pour indice de fecondité & fertilité la beaute de la femme & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cest indice, que nature à failli en elle & qu'elle ne luy aura donné le temperamét propre & conuenable pour enfanter.

Comme l'on cognoit en tout homme quels degrez il y a de chaleur & siccité.

L'Homme n'a son temperament tant limité que la femme: car il

peut estre chaud & sec (temperature qu'Aristote & Galien pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide, & téperé: mais il ne peut estre froid & humide, ni froid & sec, s'il est sain, & sans aucune lesion. Car, comme il n'y a point de femme chaude & seiche, ni chaude & humide, ni temperee, aussi n'y a il point d'homme froid & humide, ni froid & sec, au regard des femmes, sinon de la maniere que ie diray bien tost. L'homme chaud & sec, chaud & humide, & temperé, à les trois mesmes degrez en son temperament que la femme en la froidenr & humidité, & pourtant faut auoir indices pour cognoistre en quel degré est l'homme, pour luy bailler vne femme qui luy soit conuenabler. Et pour ceste cause il faut sçauoir que des mesmes principes que nous recueillős le temperament de la femme, & le degré qu'elle a de froideur & humidité, nous deuons nous aider & seruir pour entendre que l'homme est chaud & sec, & en quel degré.

Et pource que nous auõs dit, que par l'Esprit & mœurs de l'homme se collige le temperament des coüillons, il faut regarder à vne chose notable que dit Galien, qui est pour donner à entendre la grande vertu des coüillõs de l'hõme, à donner fermeté & temperamẽt à toutes les parties du corps, il affirme qu'ils sont de plus grande importance que le cœur: & en donne la raison, disant que le cœur est seulement le principe de la vie: mais les coüillons sont le commencement de bien viure, & sans causes. Il ne sera besoin d'alleguer plusieurs raisõs, afin de prouuer combien est nuisible à l'homme d'estre priué de ces parties, encor qu'elles soyent petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la barbe: il change sa voix grosse en vne deliée: & auec cela il perd les forces, & la chaleur naturelle, de maniere que la condition est pire & plus miserable que s'il estoit femme. Mais ce que l'on doit noter d'auantage, est que si l'homme, deuant qu'en estre

Au 1. li. de la semẽc. 2. 5.

priué, auoit bon esprit & habilité, apres qui luy sont retranchez, il vient à perdre c'est esprit, ni plus ni moins que s'il auoit reçeu au mesme cerueau quelque notable lesion. Ce qui est vn argument euident, par lequel se voit que les coüillons donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps, Considerons vn peu que de mille Eunuques qui s'appliquent aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne sçauant: mais en la musique, qui est leur profession ordinaire, voit-on plus clairement comme ils y sont rudes: ce qui ce fait pource que la musique est œuure de l'imagination. & que ceste puissance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils sont froids & humides. Il est donc certain, que par l'esprit, & habilité nous tirerons & cognoistrons le temperament des coüillons. Et pourtant l'homme qui se monstrera aigu és œuures de limagination, sera chaud, & sec au troisiéme degré. Si l'homme ne sçait beaucoup, c'est signe que auec la chaleur s'est assemblee l'humilité,

Galië au l. 1. de la semëce, c. 16.

laquelle nuict tousiours & fait perdre la partie raisonnable, & la fait d'auantage confirmer s'il a grande memoire. Les mœurs ordinaires des hōmes, chauds & secs, au troisiéme degré sont telles qu'ils se voyent: Pourueuz de cœur, d'arrogance, de liberalité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leurs façons de faire & au fait des femmes ils n'ont esgard ni moderation. Les chauds & humides sont ioyeux, rians volontiers, amoureux de passetemps, simples de bonne complexiō, fort affables, ils sont honteux & non beaucoup addonnez aux femmes. La voix & la parole descouure aussi beaucoup le temperament des coüillons. Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiéme degré: si la voix est douce, amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grande humidité, cōme l'on voit és hommes qui sont chastrez. L'homme, lequel auec la chaleur assemble l'humidité, à la voix forte, mais douce & sonante.

L'homme qui est chaud & sec au troisiesme degré à bien peu de chair, dure & aspre, composee de nerfs & muscles & les veines fort grosses. Au contraire quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle c'est signe d'humilité, à raison de laquelle, la chaleur naturelle delicate & engraisse. La couleur de la peau brune, regrille, basanee & cendree, demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiesme degré, & s'il a la chair blanche & coloree, il demonstre peu de chaleur & beaucoup d'humilité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherantes au temperamēt des coüillons. Et si le poil est espais, noir & gros, specialement des la cuisse iusques au nombril, c'est vn signe infaillible d'vne grande chaleur & siccité des coüillons: si l'homme à du poil aux espaules, cela confirme encores plus. Mais quand le poil & la barbe est de couleur de chastaigne, mol delicat & non espais, il ne demonstre

pas vne grande chaleur & siccité aux coüillons. A peine voit-on aduenir que les hommes fort chauds & secs soyent fort beaux, ains ils sont laids & mal façonnez, pource que la chaleur & la siccité (comme dit Aristote de ceux d'Ethiophie) fait negriller & retirer les traits du visage, & ainsi ils sortent de mauuaise figure: au contraire l'homme bien fait & gratieux, demonstre vne humilité & chaleur moderee: & pour cette raison, la matiere est obeissante à ce que la nature veut faire : ainsi donc il est certain que la grãde beauté en l'homme, ne demonstre pas beaucoup de chaleur. Nous auons parlé bien au long au chapitre precedent, des signes de l'homme temperé : & pourtant n'est besoin les redire en c'et endroit: il faut noter seulement que comme les medecins mettent en chacun degré de chaleur, trois eschelons d'intention ou force, ainsi en l'homme temperé : se doit constituer grãdeur & largeur d'autres trois. Celuy qui sera au troisiéme, vers la froi-

En la 14 sect. pro. 4.

deur & l'humilité, se reputera desia froid, & humide, car aucunefois vn degré ressemble à vn autre, ce qui appert: parce que les signes que donne Galien, pour cognoistre l'homme froid & humide, sont les mesmes signes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainsi il est sage de bône sorte, vertueux, il a la parole claire, il est blanc, de bonne chair & molle, sans poil: & s'il en a, il est blond: tels sont fort roux & beaux de visage: mais Galien dit que leur semence est inhabile à engendrer. *Au liu. de l'art de med.*

Auec quel homme la femme se doit marier afin de conceuoir,

II.

HIPPOCRATE encharge de faire deux choses en la femme qui n'enfante pas, quand elle est mariee, pour cognoistre s'il tient à elle, ou si la semence de son mari est inhabile à engédrer. La premiere est de s'enfumer auec de l'en- *En la 5 est Apho. 59*

cens par bas, de maniere que la robe traine de tous costez en terre, pour empescher la vapeur de sortir: & si de là à vn peu de temps, elle sent le goust & odeur de l'encens en la bouche, c'est vn certain signe, qu'il ne tient pas à elle, si elle ne porte des enfans, puis que la fumee trouue les chemin de la matrice ouuerte, par ou elle penetre iusques au nez & à la bouche. L'autre est de prendre vne teste d'ail plumé iusques au vif, & la mettre dedans la matrice, quand la femme veut dormir, & si le lendemain elle se sent en la bouche, le goust & saueur de l'ail, elle peut certainement faire des enfans. Mais posé le cas que ces deux preuues demõstrassent l'effet que dit Hippocrate, (qui est quand la vapeur penetre par dedans, iusques à la bouche) cela ne demõstre pas absoluëment la sterilité de mary l'entiere fecondité de la femme, mais aucunefois vne mauuaise souuenance ou conformité de l'vn à l'autre: & ainsi elle est autant sterile pour luy, que luy pour elle: ce

que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn tel homme se marie auec vne autre femme, il vient auoir enfans. Et ce qui plus estonne ceux qui ne sçauent pas ceste philosophie naturelle, est que les deux se separans, auec le tenon & bruit d'impuissance, & se remarians, luy à vne autre femme, & elle à vn autre mary, ils sont venus tous deux à engendrer. La cause de cela est qu'il y a des hommes desquels la faculté d'engendrer est inhabile pour vne femme, & puissante pour vne autre. Comme nous le voyons par experiéce en l'estomac: car il reçoit vne viande d'vn grand appetit, & l'autre non, encore que parauenture elle soit la meilleure. Et pour sçauoir la conformité & conuenance de l'homme & de la femme, pour auoir lignee, Hippocrate le dit en ceste maniere. Si le chaud, par moyen & esgalité ne respond au froid, & le sec, à l'humidité, rien ne s'engendrera: comme voulát dire si les deux semences ne s'assemblent en la matrice de la féme: l'vne

Au 1. li. de nature hu. tō. 11.

chaude & l'autre froide : ou l'vne humide & l'autre seiche, en esgal degré & force, rien ne s'engendrera : car vne chose tant merueilleuse, comme la facture de l'homme à besoin d'vne temperature en laquelle chaleur ne surpasse la froideur, ny l'humidité le sec. Et pourtant si la semence de lhomme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoit lignee. Ceste doctrine ainsi supposee, venons maintenant, par maniere d'exemple à la femme froide & humide au premier degré (delaquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise complexion: auec la voix forte, de peu charnure . noire & velue & laide) cette la deuiendra facilement enceinte, d'vn homme ignorant, bien complexionné, qui aura la voix douce, qui sera gras, qui aura la chair blanche & molle, auec vn peu de poil & qui sera blond & beau de visage. Cette là se peut bien marier aussi à vn homme temperé, duquel nous auons dit, de l'opinion de Galien, que la semence est fort pro-
pre

à la generation & correſpondante à toute femme, pourueu qu'elle ſoit ſaine & d'aage conuenable: mais ce nonobſtant elle ne deuient facilemẽt enceinte: & ſi elle conçoit, Hipocrate dit que dedans deux mois, elle viẽt à auorter, pource qu'elle n'a point de ſang pour ſe maintenir, ni la creature auſſi neuf mois durant. Mais on peut remedier facilement à cela, ſi la femme ſe baigne beaucoup de fois deuant quelle vienne à l'acte de generation: & le bain doit eſtre d'eau douce & chaude, laquelle de l'opiniõ d'Hippocrate, fait la vraye temperature, de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui eſt la temperature que doit auoir la terre, afin que le grain de bled y prenne racine) elle produit auſſi vn autre plus grand effet, qui eſt d'accroiſtre l'enuie de manger, empeſche & defend la reſolution, & fait que la chaleur naturelle eſt en plus grande quantité au moyen dequoy s'acquiert grande abondance de ſang flegmatic, pour maintenir neuf mois la creature. La femme froide & humide, au Au ſ. des Aph. 16.

troisiesme degré est bonne, bien cõplexionnee : elle a la voix fort delicate, elle a beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ny barbe, & n'est pas fort belle. Cette là se doit marier à vn homme chaud & sec, au troisiesme degré, pource que la semence d'iceluy est si ardante qu'elle a besoin de tomber en lieu qui soit beaucoup froid & humide, afin de prendre racine. Ceste là tient la qualité du cresson, qui ne peut venir s'il n'est dedans l'eau : si elle auoit moins de chaleur & siccité, la semence qui tomberoit en vne matrice tant froide & humide, ne seruiroit non plus que si l'on semoit le bled dedans l'eau.
Au 5. des Aph. 46. Hipocrate conseille à vne telle femme de deuenir maigre, & se consommer la chair & la graisse, deuant qu'elle se marie : mais ce faisant, il ne la faut pas mettre auec vn homme si chaut & sec, pource que sa temperature ne seroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enceinte. La femme qui sera froide & humide au secõd degré, est moderee és signes que nous auons

dit, horsmis la beauté, qui est pour extreme: Et ainsi est ce vn signe euident de la fecondité, quand elle est de bonne grace. Elle correspond quasi à tous les hommes: premierement au chaud & sec au second degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hommes & femmes que nous auons dit, peuuent sortir sages enfans: mais de la premiere ils viennent plus ordinairement. Car combien que le semence de l'homme tende a froideur & humidité, la continuelle siccité de sa mere, auec le peu d'alimens, corrige & amende la faute du pere. Pource que ceste maniere de philosopher n'auoit encores esté cogneuë, tous les Philosophes naturels n'õt peu respõdre à ce probleme, *Cur plerique stulti liberos prudentissimos procrearut?* Pourquoy la plus-part des hommes ignorans engendrent enfans tres-sages? à quoy ils respondent que les hommes ignorans s'appliquent à bon escient à l'acte venerien, sans estre destournez par aucune

autre contemplation: & que les hommes fort sages font au contraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autre chose que ce qu'ils font: à raison dequoy ils debilitent la semẽce, & font des enfans qui defaillent tant és puissances raisonnables comme és naturelles. Mais ceste response est d'hõmes qui ne sçauẽt pas beaucoup de naturelle philosophie. Es autres conjonctions il faut regarder que la femme se desseiche par la perfectiõ de l'aage, sans la marier trop ieune: car il en viendroit des enfans ignorans, & de peu de sçauoir. La semence des peres fort ieunes est tres humide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils nasquirent: & se faisant en formant l'homme de matiere qui soit trop humide, il sera par force de lourd esprit.

Quelle diligence il faut employer afin d'engendrer des garcons, & non des filles.

I.I.I.

Les Peres qui veulent auoir des enfans sages, qui soient habitables pour apprendre les lettres, doiuent tascher qu'ils naissent masles: pour ce que les filles, à raison de la froideur & humidé de leur sexe, ne peuuent auoir vn esprit profond. Nous voyons seulement qu'elles parlent auec vne certaine apparence d'habilité, en choses faciles & legeres, par termes communs & fort vsitez: mais les mettant au Latin, elles n'en peuuent gueres aprendre, encores ce qu'elles en apprennent est par le moyen de la memoire. Et quant à ce qu'elles sont ainsi rudes aux sciences, ce n'est pas leur faute: mais bien de la froideur & humidité qui les a fait filles: lesquelles qualités contredisent à l'esprit & habilité, cóme nous auons

pro uué ailleurs. Salomon considerant la grande faute qu'il y a d'hommes prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naisse auec esprit & sçauoir, a dit en ceste maniere : *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas*
Eccl. c. 7. *trouué vne femme entre toutes.* Et pourtant faut fuir ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour apprendre les lettres. A quoy faut considerer premierement quels instrumens nature a ordonné à ce propos au corps humain, & quel moyens il faut tenir, pour auoir la fin que nous voulons. Ainsi donc, il faut sçauoir qu'entre plusieurs excremens & humeurs qui sont au corps humain, Galien dit, que nature ne se sert que d'vn
Au 1. li. de la semence, c. 16. pour faire que la race des hommes ne s'acheue. Cet humeur est vn certain excrement qui s'appelle (*serum*) ou sang clair, qui se fait au foye & veines, lors que les quatre humeurs, le sang, le flegme, la colere, & la melancolie obtiennent la forme & la substance qu'elles doiuent auoir.

Nature sert de telle liqueur pour subtiliser l'aliment, & le faire passer par les veines & chemins estroits, afin de substanter toutes les parties du corps: & cet œuure estant paracheué, la mesme nature l'a pourueu des rongnons: desquels l'office n'est autre, que d'attirer ce sang subtil & sereux, & le chasse par sa voye en la vessie: & de là hors du corps. Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generation, nature a fait deux veines pour en porter vne partie aux couillons & vases de la semence, auec vn peu de sang, duquel se fait la semence conuenable au genre humain: & ainsi elle a planté vne veine au rongnon droit, laquelle va respondre au couillon droit, & d'elle mesme se fait le vase droit de la semence. L'autre veine du rongnon gauche respond au couillon gauche: de laquelle mesme se faict le vase spermatique. Le mesme Galien declare les qualitez de cet excrement, par lesquelles il est fait matiere conuenable à la generation de la se-

mence, qui sont vne certaine acrimonie & corrosion, qui vient d'estre salé, par lesquelles qualitez il induit les vases spermatiques & incite l'ame à generation sans se soucier. Et pourtant les hommes fort luxurieux s'appellent en langue Latine, *Salaces*, c'est à dire: Hommes qui ont beaucoup de sel en la semence. D'auantage n'ature a fait autre chose digne de grande consideration: c'est qu'elle a donné vne grande chaleur & siccité au roignon & coüillon droit: & vne grãde froideur & humidité au roignon & coüillon senestre: & pour ceste cause la semence qui s'elaboure au coüillon droit, fort chaude & seiche: & celle du coüillon gauche fort froide & humide. Or que nature pretende tousiours par ceste diuersité de temperament tant aux rongnons, cõme aux coüillons & vases de la semẽce, est chose claire, sçachant par les histoires veritables qu'au commencement du monde, & plusieurs années apres, les femmes enfantoient tousiours deux enfans d'vne ventrée, des-

quels l'vn estoit garçó, & l'autre fille: afin que chacun homme eust sa femme, & chacune fille son mary, pour croistre incontinent le genre des hõmes. Et pourtant nature fait que le rongnon droit donnast au coüillon droit matiere chaude & seiche, pour la generation du masle. Elle a ordonné le contraire pour former la femme, faisant que le rongnon gauche enuoyast ceste matiere sereuse, comme mugue, froide & humide, au coüillon gauche, pour faire auec sa froideur & humidité, la semence froide & humide, de laquelle necessairement se doit engendrer la fille, & non le masle. Mais depuis que la terre s'est remplie d'hõmes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyé & conseil, en ne doublant ainsi la generation: & qui pis est, on voit que pour vn garçon qui s'engendre, naissent ordinairement six ou sept filles: à raison dequoy on peut entendre, ou que nature est desia lasse, ou qu'il y a quelque erreur entre deux qui l'empesche de faire son œuure

comme elle voudroit. Nous dirons cy-apres quel il est, en amenant les conditions qui se doiuent garder, à ce que sans erreur naisse l'enfant masle. Ainsi donc ie dy, qu'il faut soigneusement regarder à six choses si l'on veut obtenir ceste fin: l'vne desquelles est, de manger alimens chauds & secs: en second lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac: tiercement, il faut faire beaucoup d'exercice: pour la quatriesme chose, il ne faut venir à l'acte venerien iusqu'à ce que la semence soit cuite & bien saisonnee: pour la cinquiesme, il faut auoir affaire à la femme deuant qu'elle ait ses fleurs: pour la sixiesme, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible dengendrer vne fille. Quand à la premiere condition, il faut sçauoir que combien que le bon estomac cuise & altere la viande, la desnuant des qualitez qu'elle auoit auparauant, si est ce qu'il ne l'en pri-

ue pas du tout. Car si nous mangeons des laittuës qui sont froides & humides, le sang qui s'engendrera d'icelles sera froid & humide, & le sereux froid & humide: & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en prouiendra sera sera chaud & sec, & la matiere sereuse, chaude & seiche, & aussi la semence tiendra les mesmes qualitez: Car il est impossible, dit Galien, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance, & les qualitez de viande, deuant qu'on la mange. Si donc il est certain que le sexe de l'homme consiste en la semence chaude & seiche, quand il se forme, il faut que les peres vsent de viandes chaudes & seiches pour engédrer enfans masles. Il est vray qu'il y a vn grand danger en ceste maniere de generation, qui est, qu'estant la semence fort chaude & seiche, nous auons dit beaucoup de fois autre-part, estre force que s'en engédre vn garçó malin, faux & rusé; tendant à beaucoup de maux & vices. Et tels hommes que

ceux-là,s'ils ne se corrigent sont fort pernicieux à la Republique, à raison dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne fussent formez, que d'estre ainsi vicieux. Ce neantmoins se trouueront aucuns peres, qui diront: Ie ne me soucie pas que mon enfant soit, mais qu'il soit masle, pource que, *melior est iniquitas viri, quàm mulier benefaciens*: C'est à dire. L'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien. Mais on peut facilement remedier à cela, en vsant d'alimens temperez, & tendans vn peu à chaleur & siccité, ou par l'apareil, ou y adioustãt quelques espices. Galien dit que ces alimens là sont poulles, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, griues, merles, & cabrils, tous lesquels, suyuant le conseil d'Hipocrate, se doiuent mãger rostis, pour eschauffer & dessecher la semence. Le pain qu'on doit manger doit estre blanc, fait de fleur de farine, auec sel & anis: car le noir est froid & humide (cõme nous prouuerons cy apres) & fort preiudiciable à l'esprit. Il faut boire vin

ecle. c. 2.

tu liu. s viã. s de n & au- ais suc. u liu. viure lubre, m. 1.

blanc, temperé auec de l'eau, selon que l'estomac le requerra, faut que l'eau soit douce, & fort delicate. La seconde diligence que nous auons dit qu'il faut employer en cecy, est de manger ces viandes en quantité tant moderee que l'estomac les puisse vaincre : car combien que les alimés soient chauds & secs de leur propre nature, ils se font froids & humides, si la chaleur naturelle ne les peut cuire. Et pourtant combien que les peres mangent du miel, & boiuent de bon vin blanc, ils feront de ces viandes la semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille, & non pas vn garçon. Pour ceste cause, la plus grande partie des nobles & riches ont ceste incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons: pour ce qu'ils mangent & boiuent plus que leur estomac ne peut porter, & combien que leurs viandes soient chaudes & seiches & espicees, si est-ce que pour estre prinses en grande quantité leur estomac ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui se

fait du vin, fait plus de tort à la generation que nulle autre, pource que ceste liqueur subtile, & tendāt à tant de vapeurs, fait que le vin & les autrer alimens s'en vont cruds aux vases spermatiques, & que la semence induit faussement l'homme à l'acte de la generation, sans estre cuite & assaisonnee. Et pourtant Platon louë
Au 2. des Loix. vne loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois, par laquelle ils deffendoient à l'homme marié & à sa femme, de boire vin le iour qu'ils pensoient venir à l'acte charnel, cognoissans que ceste liqueur fait beaucoup de tort à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle est cause suffisante pour le faire deuenir vicieux & de mauuaises mœurs. Mais si le vin se boit moderément, il n'y a viande qui face meilleure semence pour engendrer selon nostre intention, que fait le vin blanc, specialement pour donner esprit & habilité, qui est ce que plus nous pretendons. La troisiesme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, est de faire exercice,

plus que moderé, pour ce qu'il consomme l'humidité superfluë de la semence, & qu'il l'eschauffe & la desseiche. Pour ceste cause fait l'homme tres-fecond & puissant à engendrer : comme au contraire, celuy qui ne prend aucun exercice, se fait grand tort, & refroidit & humecte la semence : à raison dequoy les riches qui viuent à leur aise, engendrent plus de filles que ne font pas les paures qui trauaillent. Et ainsi Hipocrate raconte, que les principaux hommes de Scithie estoient fort effeminez, mols, & enclins aux œuures des femmes, qui font coudre, balier, pestrir, tistre & filer, & auec ce ils estoienr impuissans pour engerdrer : s'ils engendroient quelque enfant masle, ou il naissoit Eunuque ou Hermaphrodit de quoy estans faschez & courroucez, ils delibererent faire sacrifice à Dieu, & luy offrir plusieurs dons pour le supplier qu'il ne les traitast ainsi, & que son plaisir fust de remedier à ce leur defaut, puis qu'il

Au liu. de l'ai lieux &c.

le pouuoir faire. Mais Hipocrate se mocque d'eux, disāt n'aduenir aucun effect, qui ne soit merueilleux & diuin si nous le considerons comme il appartient. Car rapportant les choses à leurs causes naturelles, nous venōs en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel tous agens œuurent au monde: mais il y a des effets, lesquels absolument se doiuēt rapporter à Dieu, comme ceux qui sont hors de lordre de nature: il y en a qui s'y rapportent, par les causes qui sont entre eux ordonnées à ceste fin. Hipocrate dit que le pays des Scithes au dessous du Septentrion, est froid & humide outre mesure: au moyen dequoy, à raison des espaisses nues & brouillars, à peine le Soleil s'y descouure iamais. Les hommes riches y vont tousiours à cheual, & ne font exercice aucun, mangent & boiuent plus que leur chaleur naturelle ne peut porter: ce qui fait la semence du tout froide & humide. Et pour ceste cause ils engendrent beaucoup de filles, & s'il leur vient quelque garçon, il est de

Au liu. de l'air, lieux & eaux.

la complexion que nous auons dit, Sçachez, leur dist Hipocrate, que le remede à cela n'est pas de faire sacrifices à Dieu: car auec cela, il faut aller à pied, manger peu, & boire moins, & n'auoir pas tousiours ses aises, ou se donner du bon temps. Et afin que vous entendiez cela clairement, prenez garde vn peu au menu peuple de ceste region, & à vos propres esclaues lesquels ne font, tant s'en faut, sacrifices à Dieu, & ne luy offrent presens, (pource qu'ils n'ont dequoy) que mesmes ils blasphemét son nom, & l'iniurient, pource qu'ils les a faits de si basse condition. Et nonobstát, ils sont tres-puissans pour engendrer, & la pluspart de leurs enfans sont masles, robustes & bien composez: non pas des enuques, effeminez & hermaphrodits, comme les vostres. Ce qui leur aduient, pource qu'ils mangent peu, & qu'ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres. Au moyen dequoy, leur semence est chaude & seiche:

de laquelle naist & procede vn masle & non vne fille. Pharaon n'a pas entendu ceste philosophie, ny ceux de son conseil, ayant dit ainsi, *Venite sapiẽter opprimamus eum, ne fortè multiplicetur, & si ingruerit contra nos, bellum addatur inimicis nostris.* Le remede qu'il print pour garder que le peuple d'Israel ne multipliast, où a tout le moins que ne luy naquissent beaucoup d'hommes (qui estoit ce que pl⁹ il craignoit) fut de l'opprimer par plusieurs trauaux corporels en luy baillant à manger porreaux, ails & oignons: mais ce remede succedoit tant mal, que le texte diuin dit, *Quantoquè opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur & crescebant*, Et retournant à penser, que cestuy estoit le meilleur moyen qui se pouuoit trouuer, il leur vint à doubler le trauail corporel: mais il ne gaignoit non plus que si pour amortir vn si grand feu, il y eust ietté de l'huyle. Mais s'il eust sçeu ceste Philosophie naturelle, ou aucun de ceux de son conseil, il leur eust baillé à manger du pain de sei-

En Exo. chap. 1.

En Exo. chap. 1.

Les legumes & toutes viãdes debiles, abregent la vie.

gle ou d'auoine, des laittuës, melons, courles, & concombres, & les eust tenus en oisiueté, paisibles & aises, sans les faire trauailler. Car par ce moyen, ils eussent rendu leur semence froide & humide, de laquelle se fussent engendrés plus de filles que de garçons, & en peu de temps leur vie se fust abbregee. Mais en leur baillant à máger beaucoup de chair cuite, auec plusieurs ails, porreaux & oignons, & les faisant trauailler en ceste maniere leur semence deuenoit chaude & seiche, & par ces deux qualitez, ils estoient d'auantage incitez à l'œuure de la generation, & tousiours engendroient des masles. En confirmation de cela, Aristote fait vne demande. Pourquoy la semence a coustume de sortir de nuict, en dormant, à ceux qui sont las de trauail, ou qui sont etiques & en langueur? auquel problesme il ne donne pas vne certaine responce. La raison de cela est, que le trauail corporel & la chaleur etique eschauffent & desseichét la semence, & que ces deux qualitez la

Hip. au 6. des epi. p. 5. com. 25.

En la 5. sect. pro. 30.

font aigre & mordante. Et comme en dormant se fortifient toutes les œuures naturelles, aduient ce que dit le probleme. Galien, note bien combien est feconde & mordante la semence chaude & seiche disant: *Et fœcundissima est acceleriter ab initio protinus ad coitum excitat animal: petulca est & ab libidinem prona.* La quatriesme condition est de venir à l'acte de la generation, iusqu'à tant que la semence soit reposeé, cuite, & bien assaisonnée: car combien que les trois diligences passées ayent precedé, nous ne sçauons pas neantmoins si la semence est venuë à la perfection qu'elle doit auoir. Et faut vser premierement sept ou huict iours, des viandes que nous auons dit, afin que les couillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture, la semence qui iusques là auoit esté faite d'autres alimens, afin que celle que nous qualifions à ceste heure, succede en la place. Les diligences se doiuent employer en la semēce humaine, afin qu'elle soit fecon-

Gal. liu. de l'art de Med. chap. 11.

de, & fertile, telles que l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulent garder : car ils attendent qu'elles soient meures & desseichées, pour ce que s'ils les recueilloient de la plante deuant la saison & le temps conuenable, s'ils les mettoyent l'autre année dedans la terre, elles ne pourroient pas fructifier. Pour ceste raison i'ay noté qu'aux lieux ausquels l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generation que là où les hommes sont plus continens. Et les femmes publiques & putains ne sont iamais enceintes, pource qu'elles n'ont esgard à ce que leur semence se cuise & meurisse. Il faut donc attendre quelques iours que la semence se repose, se cuise, meurisse, & soit bien assaisonnee: car par ce moyē elle gaigne la chaleur, siccité & bonne substance plustost qu'elle ne la perd. Mais comment sçaurons nous que la semence est telle qu'il faut, puis qu'elle est de si grande importance? Cela s'entend facilement quand il

y a long tẽps que l'hõme n'a cogneu sa femme: on le sçait par la continuelle affection & desir de l'acte venerien: ce qui vient de la fecondité & maturité de la semence. La cinquiesme chose à garder estoit de venir à l'acte susdit, six ou sept iours deuant que la féme ait ses fleurs: car le masle à besoin de beaucoup d'aliment pour se nourrir. La raison de cela est que la chaleur & siccité de son temperament gaste & consomme nõ seulement le bon sang de la mere, mais aussi les excremens. Et pourtant Hipocrate dit que la femme laquelle a conceu vn garçon a bõne couleur & est belle: pource que l'enfant par sa grande chaleur, luy consomme tous les excremens qui ont coustume d'enlaidir le visage. Et pource qu'il deuore tant, il est bon qu'il ait ceste reprinse de sang, dont il se puisse nourrir. Ce qui monstre clairement par experience qu'a peine s'engendre vn garçon qui ne soit aux derniers iours du mois. Il aduient au contraire, quand la femme est enceinte d'vne fille: car à

cause de la grande froideur & humidité de son sexe, elle mãge peu, & fait beaucoup d'excremẽs. Ainsi donc la femme laquelle a conçeu vne fille est laide, crasseuse, & a enuie de mille villenies: & à son enfantement elle doit mettre & employer double tẽps, à se mondifier & purger plus que si elle enfantoit vn garçon. En laquelle nature Dieu se fonda, quand il dist à Moyse, que la femme qui enfanteroit vn garçon fust soüillee de sang vne semaine, & attendit trente trois iours pour entrer au temple, en enfantant vne fille, qu'elle fust immonde, deux semaines & n'entrast au temple iusques au bout de soixante six iours: de maniere qu'il double le temps de la purgation, en l'enfantement de la fille. Et la raison de cela est, qu'en neuf mois qu'elle a esté au ventre de la mere (à cause de la froideur & humidité de son temperament) elle fait double excremens, au regard du garçon, & de fort maligne substance & qualitez. Et ainsi Hipocrate note pour vne chose fort dan-

Leu. c. 12.

Au li.

de la nature au fruit enfanté, du 3. des ap. pa 3. com. 75.

gereuse, quand la purgation est detenuë à la femme laquelle a enfanté vne fille. Iay dit cela à propos: car il faut bien regarder aux derniers iours du mois, afin que la semence trouue beaucoup d'aliment à manger. Car si l'acte de la generation se faict, incontinent apres la purgation, par faute de sang, la semence ne prendra point. Mais les peres doiuent estre aduertis que si les deux semences ne se ioignent (celle de l'hõme & de la femme) tout en vn mesme temps, Galien dit que ne se fera aucune generation: combien que celle du mary soit fort propre à engendrer. Nous en amenerõs cy-apres la raison, à autre propos. Ainsi donc il est certain que toutes les diligences que nous auons conté, doiuent pareillement estre employees par la femme: autrement la semence mal elabouree empescheroit la generation. Et pourtant faut-il que l'vn regarde à l'autre, afin qu'en vn mesme instant les deux semẽces s'assemblẽt. Cela importe beaucoup la premiere fois:

Au 1. li. de la semence. c. 6.

fois : car Galien dit que le coüillon droit, & son vase spermatic est induit premierement & donne la semence, ains que le senestre : & si de la premiere fois ne se fait la generation, il y a danger en la seconde, que la fille ne s'engendre plustost que le garçon. Car deux semences se cognoissent premierement en la chaleur & froideur, secondement en la quantité, de beaucoup ou peu: tiercement, en sortie prompte ou tardiue. La semence du coüillon droit sort tant chaude qu'elle brusle la matrice de la femme: quant à la quantité: il n'y en à pas beaucoup, & descéd promptement. Au contraire, la semence du coüillon gauche sort plus temperee, en plus grande quantité, & pour sa froideur & grosseur, elle est tardiue à sortir. La derniere condition estoit de regarder que les deux semences (du mary & de la femme) tombent au costé droit de la matrice: car Hipocrate dit qu'en ce lieu se se font les garçons : & au costé senestre des filles. Galien en ameine la

En [illegible] sect. 5. aphor. 48.

raison, & dit: que le costé droit du ventre est fort chaud à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon droit & du vase droit de la semence, qui sont trois membres fort chauds, comme nous auons prouué. Et puis que la raison de l'engendrer du masle consiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la semence en ce lieu. Ce que la femme fera aisément, se mettant sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenant la teste basse, & les pieds hauts: mais elle se doit tenir vn iour ou deux au lict, pource que le ventre ou la matrice ne se reçoit & ne retient incontinent sa semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se cognoistra si la femme demeure enceinte ou non, sont à tous fort manifestes: car estant debout, si la semence tombe incontinét, Galien dit estre chose asseurée qu'elle n'a pas conceu: combien qu'en cela y ait vne chose à considerer, que toute la semẽce n'est pas feconde, ny pro-

Aul. de la for[m]ation du fruic & Hip. [...]dals. de

pre à engendrer: car vne partie d'icelle est fort aqueuse, qui attenuë la principale semẽce, afin qu'elle puisse passer par les destroits, & nature reiette ceste semence, laquelle demeure auec la partie seconde apres que la femme a conceu. On cognoist que ceste partie est cõme de l'eau, & en petite quãtité. Or est il dangereux à la femme de se mettre debout sur pieds, se passant l'acte de la generation: & Aristote conseille qu'elle face premierement euacuation des excremẽs, & de l'vrine, afin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la grossesse de la fẽme, est que le l'endemain elle sent le ventre vuide, specialemẽt entour le nombril: & cela vient de ce que la matrice desirant conceuoir est fort large, & se dilate: car de fait elle s'enfle & grossit ny plus ny moins que le membre de l'homme. Estant donc de ceste maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit Hipoctate dit, qu'elle se resserre & s'amasse en forme d'vne boule, pour recueillir

la geniture.

la semence, & ne la laisser sortir : au moyen dequoy elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquent les femmes, quand elles disent ne leur estre demeuré aucunes trippes ny boyaux dedans le ventre. D'auantage, la femme enceinte abhorre incontinent l'acte venerien, & les douceurs du mary, pource que le ventre a desia ce qu'il vouloit : mais le plus certain signe que Hypocrate en ameine est quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein luy croist, & quand elle est enuieuse de manger certaines viandes.

Quelles diligences se doiuent employer, à ce que les enfans soient ingenieux & sages.

IIII.



I l'on ne sçait premierement la raison & cause d'où vient qu'vn homme s'engendre de grand esprit & habilité, il est impossible d'en

pouuoir trouuer l'art: car par l'assẽblée & conionction des principes & causes, on peut venir à ceste fin & non pas autrement. Les Astrologues tiennent pour certain, que selon que l'enfant naist sous l'influence d'vne, ou autre estoille, il est discret, ingenieux, de bonnes ou mauuaises mœurs, heureux, ou auec autres conditions & proprietez que nous voyons & considerons tous les iours aux hommes, Mais si cela estoit vray, il ne seroit possible establir aucun art, pour autant que ce seroit vn cas fortuit, & nõ mis en l'eslection des hommes. Les philosophes naturels (comme Hipocrate, Platon, Aristote, & Galien) tiennent pour certain, que quand l'hõme se forme, il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au point qu'il vient à naistre, pource que lors les astres les alterent, donnant superficiellemẽt à l'enfant chaleur, froideur humilité, siccité: mais non pas substance, en laquelle il demeure toute sa vie, comme font les quatre elemẽs (le feu la terre, l'air & l'eau) lesquels

non seulement donnent au composé chaleur, froideur, humidité & siccité: mais aussi substance, qui luy garde & conserue ces mesmes qualitez tout le temps de la vie. Parquoy ce qui est le plus important en la generation des enfans, est de tascher que les elemens desquels ils se composent ayent les qualitez requises pour l'esprit. Car en tel poids & mesure qu'ils entreront en la composition, ils dureront tousiours au miste & composé, & nō les alterations du Ciel. Mais quels sōt ces elemens, & de quelle maniere entrent ils au ventre de la femme pour former la creature? Galien dit qu'ils sont ceux-là mesmes qui composent toutes les autres choses naturelles: mais que la terre est changée és viandes solides que nous mangeons, comme le pain, la chair, les poissons & les fruits, l'eau és liqueurs que nous beuuons: & dit que l'air & le feu demeurent meslés par l'ordre de nature, & qu'ils entrent au corps par le poulx & la respiration. De ces quatre elemens, meslés & cuits par nostre

Au 1. li. de la cōseruatiō de sante

chaleur naturelle, se font les deux principes necessaires de la generation de l'enfant, qui sont la semence & le sang menstrual. Mais ce que on doit faire principalement, est de regarder (pour la fin que nous pretẽdons) aux viandes solides que nous mangeons, pource qu'elles comprennent en soy tous les quatre elemens desquels la semence prend plus de corps & qualitez, que de l'eau que nous beuuons, & du feu & de l'air que nous respirons: & pourtant Galien a dit: Que les peres qui veulent engendrer enfans sages eussent à lire les trois liures qu'il a escrits, des facultez des alimẽs, & qu'ils y trouueroient des viandes propres à ce faire. Il n'a point fait mẽtion des eaux, ny des autres elemens, comme materiels de peu de consequence: enquoy toutesfois il n'a pas bien fait: l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes solides que nous mangeons: Et quãd à ce qui cõcerne la generation de la semence,

Au liu[re] que les mœurs de l'es[prit], c. 10.

elle est d'aussi grande importance que tous les autres elemens ensemble. La raison est, comme dit le mesme Galien, que les couïllons attirent des veines pour leur nourriture la partie serieuse & plus claire du sang, & que les veines reçoiuét de l'eau que nous beuuons, la plus grande partie de ce sang clair comme megue. Or que l'eau cause plus grande alteration & changemét au corps que ne fait l'air, Aristote le prouue, en demandant: Pourquoy le changement des eaux cause à la santé vne si grande alteration, si nous respirons l'air contraire, nous ne le sentons pas tant. A quoy il respond, que l'eau donne nourritu- au corps: & l'air non. Mais il n'a point de raison de respondre en ceste maniere: car l'air (selon l'opinion d'Hippocrate) donne aussi bien nourriture & substance que l'eau. Et ainsi Aristote à trouué vn autre meilleure responce, disant: Qu'il n'y a pas vn lieu ny region, ayant son air propre: car celuy qui est auiourd'huy en Flandres, courant à l'entour, en

Au 1. li. de la se.

En la 1. sect. probl. 15.

deux ou trois iours passe en Affrique: & celuy qui est en Affrique par le vent de midy, s'en va au Septentrion, & celuy qui est auiourd'huy en Hierusalem, est chassé par le Leuant, aux Indes du Ponant. Ce qui ne se peut aduenir és eaux, pource qu'elles ne sortent pas d'vn mesme territoire: au moyen dequoy chacun peuple a son eau particuliere conforme aux veines de la terre, d'où elle vient, & par où elle passe. Et estant l'homme accoustumé à vne maniere d'eau, quand il en boit vne autre, il s'altere plus que par nouuelles viandes & airs: de maniere que les peres qui voudront engẽdrer enfans sages doiuent boire eaux delicates, & de bon temperament: autrement ils erreront en la generation. Aristote dit que nous nous gardions du vent de midy pluuieux au temps de la generation, pource qu'il est gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon, mais il loue fort le Ponant, & luy donne epithetes honorables:

En la 14 sect. prob. 5.

En la 16. sect. prob. 33. Il l'appelle temperé, engraisseur de la terre, qui viẽt des champs Eliséens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat, & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est-ce qu'il vaut mieux pour ce fait, vser de viandes subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert, pource que le sang s'engendre d'iceux : du sang la semence, & de la semence, la creature. Si les alimens sont delicats, & de bon temperamẽt, le sang se fait tel: de tel sang, telle semence : & de telle semence, tel cerueau. Et estant ce membre temperé, & composé de substance subtile & delicate, Galien dit que l'esprit sera tel: car nostre ame raisonnable combien qu'elle soit incorruptible, est tousiours adherante aux dispositions du cerueau, lesquelles n'estans telles qu'il faut pour discourir & philosopher, elle dit & fait mille absurditez, & choses non conuenables. Les viandes, en apres que les peres doiuent manger, pour engendrer enfans de grand entendement (qui est

l'esprit le plus ordinaire en Espagne) sont celles-cy. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de farine, & pestri auec sel: ce pain est froid & sec, & de parties subtiles & fort delicates. L'autre pain se fait de bled plus commun, & non passé lequel maintient beaucoup, & fait les hommes membrus, & de grandes forces corporelles, mais pource qu'il est humide, & de parties fort grosses, il fait perdre l'entendement. I'ay dit paistry auec du sel, pource que de tous les alimens, il n'y en a pas vn qui soit plus profitable à l'entendement, que le sel. Il est froid, & pourueu de la plus grande siccité qui soit és choses. Et si nous auons souuenance de la sentence d'Heraclite, il a dit ainsi, *Splendor siccus animus sapientissimus*: par laquelle il nous a voulu donner à entendre, que la siccité du corps rend l'ame tres-sage. Et puis que le sel à vne telle siccité, & tant appropriee à l'esprit, la saincte Escriture a iuste cause luy donne le nom de prudence & sagesse. Les

Quoy que tu offres en sacrifice tu

perdrix francolins sont de la mesme substance & temperament du pain blanc, du cabril, & vin muscat: desquelles viandes si les peres vsent, de la maniere que nous auons noté ailleurs, ils feront les enfans de grand entendement. Et s'ils veulent auoir vn enfant qui soit de grande memoire, que ils mangent huict iours deuāt que venir à l'acte de generation, truites, saumons, lamproies & anguilles: desquelles viandes ils feront la semēce humide, & fort glutineuse. Nous auons dit ailleurs, que ces deux qualitez rendent la memoire facile à receuoir, & propre à garder & conseruer longuement les figures. De pigeons, cabrils ails, ciboulles & oignons, pourreaux, raues poiure, vinaigre, vin blanc, miel, & toutes sortes d'espices, la semence se fait chaude & seiche, & de parties fort delicates: l'enfant ou fils qui s'engendrera de ses alimens sera de grande imagination, mais despourueu d'entendement (à cause de la grande chaleur) & de memoire, à cause de

ficcité. Ceux-la ont couftume d'eftre fort preiudiciables à la Republique, pource que la chaleur les incline à plufieurs vices & maux, & leur donne efprit & ouurage pour les pouuoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la Republique reçoit plus de feruice de l'imagination diceux, que de l'entendement & de la memoire. Les poulles, chappons, le veau & le mouton chaftré d'Efpagne font de fubftance moderee: car ces chofes ne font viandes delicates ny groffes. I'ay dit mouton chaftré d'Efpagne, pource que Galien, fans faire diftinction, dit qu'il eft de mauuaife & groffe fubftance: en quoy il n'a point de raifon, car combien qu'en Italie où il a efcrit, eft la plus mauuaife chair de toutes, fi eft ce qu'en cefte noftre region pour la bonté des pafturages, on le doit mettre au nombre des viandes de fubftance moderee. Les enfans qui s'engendreront de ces alimens auront vn raifonnable entendement, raifonnable memoire, & raifonnable imagination.

Au 3. de la f. culté d alimen ch. 2.

Mais ils ne seront pas beaucoup profonds aux sciences, & n'inuenteront aucune chose nouuelle. Nous auons dit ailleurs que ceux-là sont mols, & qu'il est aisé d'imprimer en eux toutes les reigles & considerations de l'art, claires, obscures, faciles, & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la responsee, le doute, & la distinction leur doit donner à faire. Or se fera vne semence grosse, & de mauuais temperament, de chair de vache, de brehaigne, de jambon, de gros pain, de fromage, d'oliues, de gros vin, & eau trouble. L'enfant qui sera engendré de ceste semence, sera aussi fort qu'vn taureau: mais il sera furieux & d'esprit brutal. De là vient qu'entre les hommes rustiques, à peine sortent enfans aigus, ny habiles pour apprendre les lettres. Ils naissent tous rudes & lourds, pour auoir esté faits d'alimens de grosse & mauuaise substance: ce qui aduient au contraire entre les citoyens, desquels nous voyons les enfans pourueus de plus grand esprit & habilité.

Mais si les peres veulent à bon escient engendrer vn fils gentil, sage, & de bonnes mœurs, six ou sept iours deuant la generation, il leur faut manger beaucoup de laict de chéure, pour ce que cet aliment, de l'opinion de tous les Medecins, est le meilleur & le plus delicat de tous ceux que les hommes vsent (ce que i'entens, quãd les hommes sons en santé, & que cet aliment leur correspond) mais Galiẽ dit, qu'il le faut manger cuit auec miel, sans lequel il est dangereux, & facile à corrompre. La raison est, que le laict n'a pas plus de trois elemens, en sa composition, le fromage, le mugue, & le beurre: le fromage respond à la terre: le mugue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui se mesloit és autres elemens, & qui les conseruoit en la mixtion, en sortant de la terre, s'exale, pource qu'il est fort delicat: mais y adioustant vn peu de miel (qui est chaud & sec nomme le feu) le laict demeure auec quatre elemẽs: lesquels meslez & cuits par le moyen de nostre chaleur naturelle, font vne se-

Au li. des vi. des de bon & mauuais su.

mence fort delicate & de bon temperament. Le fils qui en sera engendré, sera pour le moins de grand entendement, & non despourueu de memoire ny d'imagination, Pource qu'Aristote n'a cogneu ceste doctrine, il n'a pas respondu à vn probléme qu'il fait, demandant: Pourquoy les petits des bestes brutes, pour la plus part tirent les proprietez & conditions de leurs peres: & les enfans de l'homme non pas? Ce que nous voyons estre ainsi par experience: car de peres sages sortent enfans fort ignorans, & de peres ignorans, enfans fort aduisez: de peres vertueux, enfans mauuais & vicieux, de peres vicieux, enfans vertueux, de peres laids, enfans beaux: de peres beaux, enfans laids, de peres blancs, enfans noirs: & de peres noirs, enfans blancs & colorez. Et entre les enfans d'vn mesme pere & d'vne mesme mere, l'vn fort ignorant & l'autre aduisé, l'vn laid, & l'autre beau: l'vn de bonne complexion, & l'autre de mauuaise: l'vn vertueux & l'autre vicieux. Si l'on

En la 10. sect. proble. 12.

baille à vne bonne iument vn tel cheual, le poulain qui en sort ressemble à ceux qui l'ont engendré, tant en la figure & couleur, qu'en ses façons de faire. Aristote a fort mal respondu à ce probléme, disant. Que l'hôme à diuerses imaginatious en l'acte charnel, & que de la vient, que les enfans sont tant differens des peres: mais pource que les bestes brutes en leur generation, ne sont distraites, & n'ont vne tant forte imagination que l'homme, les petits qu'elles font sortent tousiours d'vne mesme maniere, & semblables à elles. Ceste response a tousiours contenté les Philosophes vulgaires, pour la confirmatiō de laquelle, ils alleguent l'histoire de Iacob, laquelle recite que mettant certaines verges peintes aux abreuoirs des troupeaux champestres, les moutons sont nez & sortis tachez. Mais peu leur sert d'alleguer cela, pource que ceste histoire raconte vn fait miraculeux que Dieu à fait, pour comprendre en iceluy quelque Sacrement. Et mesme la response d'A- Ge. c. 32

ristote est vne grande absurdité : & si l'on ne me veut croire que les bergers facent maintenant cet essay, & ils verront que ce n'est pas vne chose naturelle. On dit aussi qu'vne dame enfãta vn fils plus noir qu'ils n'estoit conuenable, pource qu'elle contemploit vn visage noir qui estoit au ciel de son lict : ce que ie tiens pour vne grande mocquerie : & si dauanture elle le fit tel, ie dy que le pere qui l'engendra auoit la mesme couleur de la figure de ce ciel peint. Et afin de voir plus clairement combien en cela est mauuaise la philosophie qu'allegue Aristote, & ceux qui le suiuent, il est besoin de sçauoir pour chose notoire que l'œuure de l'engendrer appartient à l'ame vegetatiue, & non pas à la sensitiue, ny à la raisonnable : car le cheual engendre sans la raisonnable, & la plante sans la sensitiue : & si nous regardons vn arbre chargé de fruicts, nous trouuerons en iceluy plus grande diuersité qu'és enfans des hommes : nous voyons vne pomme verde, & l'autre

Aristote mesme le cõfesse au liure de l'ame

coloree, vne petite, & l'autre grande: vne ronde, & l'autre mal faite, vne saine, & l'autre pourrie: vne douce & l'autre amere, & si nous comparons les fruicts de ceste annee auec ceux du passé, on les trouuera fort differens & contraires. Ce qui ne se peut attribuer à la diuersité de l'imagination, puis que les plantes sont priuees de ceste puissance. L'erreur d'Aristote est fort manifeste en sa propre doctrine: car il dit que la semence de l'homme est celle qui faict la generation, & non pas celle de la femme: mais en l'acte venerien, il n'y a autre œuure de l'homme que d'espandre la semence, sans forme ny figure, comme le laboureur qui espand & seme le bled en la terre. Côme donc le bled ne prend pas racine aussi tost qu'il est espandu & semé, & ne se forme son espy & tuyau que quelques iours apres, ainsi Galien dit que la creature n'est pas formee aussi tost que la semêce de l'hôme est en la matrice de la femme, ains qu'il faut trente ou quarâte iours deuant qu'el-

Au li. de fœtus formatione.

Hippoc. au li. de nat. fæt. le soit formée. Parquoy que sert à l'homme d'imaginer diuerses choses en l'acte venerien, puis que l'enfant ne se commence à former qu'apres quelques iours? Ioint que l'ame du pere ny de la mere ne font ny donnent la forme, mais vn autre troisiesme, qui est en la mesme semence. Et ceste là, pour estre seulement vegetatiue, n'est pas capable de l'imagination, & suit seulement les naturels mouuemens du temperament, sans faire autre chose. Or de dire que les enfans naissent de telle & telle forme & figure, à cause de la diuerse imagination des peres, c'est comme si l'on pensoit que les bleds & grains, les vns sont grands, & les autres petits, pource que le laboureur en les semant est diuerty en diuerses imaginations. De ceste mauuaise opiniō d'Aristote, aucuns curieux inferent que les enfans de l'adultere ressemblent au mary de la femme adultere, biē qu'ils ne soiét siens. Et leur raison est manifeste: car en l'acte charnel les adulteres imaginent le mary, auec crainte qu'il ne

vienne, & qu'il ne les trouue sur le fait. Par mesme argument ils inferent que les enfans du mary ressemblent à l'adultere, encores qu'ils ne soient siens, pource que la femme adultere estant en l'acte charnel auec son mary, contemple tousiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme enfanta vn enfant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de lict auquel elle contemploit, doiuent pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout est de mesme. Quand à moy ie pense que cela est vne bourde & pure mensonge, mais l'on infere fort bien de l'opinion d'Aristote. Hipocrate a mieux respondu au probleme, disant: Que les Scites ont tous, mesmes mœurs & forme de visage: & donnant la raison de ceste semblance, il dit qu'ils mangent tous vne mesme viande, & boiuent mesmes eaux, sont vestus d'vne mesme maniere: & ainsi gardent vne mesme façon de viure. Les bestes brutes, pour ceste mesme raison engendrent

Au l. de l'a. lieux eaux.

leurs petits à leur semblence & figure particuliere, pource qu'ils vsent tousiours d'vne mesme viande, & font la semence d'vne mesme forme. Au contraire pource que l'homme mange diuerses viandes chacun iour, il fait la semence differente, tant en substance qu'en temperament. Ce que les Philosophes naturels approuuent, respondans à vn probleme qui demande: Pourquoy les excremens des bestes brutes n'ont pas tant mauuaise odeur que ceux de l'homme? & disent, que les bestes brutes vsent tousiours de mesmes alimens, & font beaucoup d'exercice: mais l'homme mange tant de viandes & de tant diuerse substance, qu'il ne les peut digerer ny vaincre, à raison dequoy elles se viennent à corrompre. La semence humaine & de la beste sont toutes deux de mesme sorte, pource qu'elles sont faites toutes deux des excremens de la troisiesme concoction. La diuersité des viandes desquelles vse l'homme, faict tous les iours la se-

Alexã-dre Aphrod. au 1. li. pro. 26.

mence differente, & particuliere. Et pourtant il est certain que le iour que l'homme mange de la vache, ou du salé, il faict la semence grosse, & de mauuais temperament, & pourtant l'enfant qui s'en engendrera sera laid, ignorant, noir & de mauuaise complexion : mais s'il mange de la chair de chapon, ou de poulle, il fera la semence blanche, delicate, & de bon temperament, & pourtant l'enfant qui s'engendrera sera bien fait, beau, sage, & de complexion fort affable. Dont ie collige & cognoy que nul enfant ne naist qui ne tire les qualitez & le tẽperament de la viande que les peres ont mãgé vn iour deuant qu'ils l'ayent engẽdré. Et si quelqu'vn veut sçauoir de quelle viande il a esté formé, il ne faut faire autre chose que considerer quelle viande est la plus familiere à son estomac : car certainement c'est de ceste là. Les Philosophes naturels demandent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairement sortent ignorãs & despourueus d'esprit? A quoy ils ref-

Alexan. Aphrod. prou. 28.

pondre fort bien, disans: que les hommes sages sont fort honnestes & honteux: à raison dequoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce que l'enfant sorte auec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuent par les peres lourds & ignorans, lesquels pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages: mais ceste responce est d'hommes qui sçauent peu de Philosophie naturelle. Il est vray que pour respõdre cõme il faut, il est besoin presupposer & prouuer quelques choses premierement: l'vne desquelles est que la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes forces corporelles, grand mangeur, ny puissant pour engendrer, pource que les dispositions naturelles necessaires à ce que la faculté raisonnable puisse œuurer, sont totallement contraires à celles qui requierent celle de l'ire & de

de la concupiscence. Aristote dit (& il est vray) que le courage & vaillance naturelle consiste en chaleur, & la prudence & sçauoir en siccité. Et ainsi voyons nous clairement par experiéce, que ceux qui sont despourueus de raison, parlent peu, n'endurent mocqueries, & se courroucent promptement. Et pour y remedier, ils mettent incontinent la main à l'espée, pour ce qu'ils ne peuuent donner autre responce: mais ceux qui ont bon esprit, fournissent de plusieurs raisons & responces aiguës, ils vsent de propos ioyeux, desquels ils s'entretiennét de peur de venir aux mains. De ceste maniere d'esprit, Saluste nota Ciceron, disant qu'il auoit beaucoup de lãgue, & les pieds fort legers: enquoy il auoit raison, pource que tant de sçauoir ne pouuoit se trouuer qu'en coüardise pour le fait des armes. Et de là dit-on par maniere de gausserie, il est vaillant comme vn Ciceron, & sage comme vn Hector, pour noter vn homme d'ignorance & coüardise. La faculté animale ne contredit pas

moins à l'entendement: car estant vn homme de grandes forces corporelles, il ne peut auoir l'esprit delicat ; & la raison est, que la force des bras & des pieds vient de ce que le cerueau est dur & terrestre. Et cõbien que par la froideur & siccité de la terre, il puisse auoir vn bon entendement, si est-ce que pource qu'il est de grosse substance, il ne le peut auoir, ce qui fait, par mesme moyen vn autre mal, qui est, que pour la froideur se perd le cœur & la vaillance, & ainsi auons nous veu aucuns hommes de grandes forces, estre fort coüards. La contrarieté d'entre l'ame vegetatiue & la raisonnable, est plus manifeste que toutes, pource que les œuures de la vegetatiue (qui sont nourris & engédrez) font mieux auec chaleur & humidité, qu'auec les qualitez construites: ce que l'experience monstre clairement, considerant combien ces qualitez sont puissantes en l'aage des enfans, & lasches en la vieillesse: en l'enfance, l'ame raisonnable ne peut œuurer, & en l'âge der-

niere (en laquelle n'y a ny chaleur ni humidité) elle œuure merueilleusement, & a grande vigueur: de maniere que tant plus vn homme sera puissant pour engendrer & cuire beaucoup de viande, tant plus il perd de la faculté raisonnable. Platon fait à ceci vne allusion, quād il dict, qu'il n'y a humeur en l'homme qui trouble tant la faculté raisonnable, que la semence feconde. Il dit seulement qu'elle aide à l'art de faire des vers: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn homme commence à estre amoureux, il se met incontinent à la poësie, & s'il estoit auparauant sale & mal propre, il aduient tout aussi tost propre & gentil, & n'endure pas vne petite ordure sur la cappe. Cela vient pour ce que telles œuures appartiennent à l'imagination: laquelle croist & monte d'vn degré, auec la grāde chaleur que la passion amoureuse, à causé. Or que l'amour soit vne alteration chaude, il se voit clairement, par le courage & vaillance qu'il cause en l'amou-

Au dialogue de la nature.

Au Sophiste.

reux, parce qu'il luy oste le desir de manger, & qu'il ne le laisse point dormir. Si la Republique auoit esgard à ces signes, elle osteroit des vniuersitez les estudians qui sont vaillans, qui ayment les armes, & qui sont amoureux: elle chasseroit les Poëtes, ceux qui sont propres & mistes: car ceux-là n'ont ny esprit, n'y habilité à aucun genre des lettres. Aristote excepte de ceste reigle les melancoliques par adustion, lesquels la semence (bien qu'elle soit feconde) n'oste pas l'esprit. En fin, toutes les facultez qui gouuernent l'hõme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de là vient que si vn homme est fort sage, il est incontinent coüard, de peu de force corporelle, petit mangeur, & non puissant pour engendrer. La cause de cela est, que les qualitez qui le font sage (qui sont, froideur & siccité) debilitent les autres puissances, comme l'on voit aux hommes vieils, lesquels n'ont force ny valeur, si ce n'est pour le conseil & prudence. Ceste doctrine ainsi supposée, l'o-

En la 4. sect. pro. 31.

pinion de Galien est, que deux semẽces sont necessaires, afin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'vn qui soit agent, & qui forme, & l'autre qui serue d'aliment, car vne chose tant delicate que la geniture ne peut incontinent vaincre vne viande tant grosse, comme est le sang. iusqu'à tant que l'effet soit plus grãd. Et que la semence soit le vray alimẽt des membres contenant la semence. Hipocrate, Platon, & Galien l'attestent: car selon leur opinion, si le sang ne se conuertit en semence, il est impossible que les nerfs, les veines & arreres se puissent maintenir. Et ainsi Galien dit, que la difference qui est entre les viandes & les coüillons, est que les coüillons font bien tost beaucoup de semence, & les veines peu, & en long-temps. De maniere que nature à fait prouision d'vn aliment, tant semblable, que par vne legere alteration, & sans faire excremens, elle peut maintenir l'autre semence: ce qui ne pourroit aduenir si sa nourriture se deuoit faire de sang. Galien dit

Au 1. li[...] de la se[...] men. ch[...] 16.

Au 2. li. de la semen. ch. 16. que nature fait la mesme prouision, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former le poulet, & les autres oyseaux qui sortent des œufs: esquels nous voyons qu'il y a deux substances: la glaire, & le iaune: l'vne de laquelle se fait le poulet, & l'autre dont il se maintient tout le temps que se fait la forme. Par la mesme raison sont necessaires deux semences en la generation de l'homme: l'vne de laquelle se fait la creature, & l'autre dont elle se maintient durãt le temps qu'elle se forme. Mais Hipocrate allegue vne chose digne de grande cõsideration: c'est que nature n'a pas determiné quelle des deux semences doit estre agente à former, ny quelle doit seruir d'aliment. Car la semence de la femme est souuentesfois de plus grande efficace que celle de l'homme, & quand il aduient ainsi, elle fait la generation, & celle du mary est plus puissante à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Aristote n'a peu entendre dequoy seruoit la semence de la fem-

me, & ainsi a-il dit mille absurditez, qu'elle estoit comme vn peu d'eau, sans vertus ny forces pour engendrer. s'il estoit ainsi, la femme ne voudroit iamais auoir affaire auec l'homme, & iamais n'appeteroit sa compagnie, ains fuiroit l'acte charnel, pour estre vn œuure tant sale & deshonneste, à l'endroit d'elle, qui se monstre tant honneste, Au moyen dequoy en peu de temps le genre humain prendroit fin, & le monde demeureroit priué de l'animal le plus beau que nature ait iamais creé. Ainsi Aristote demande pourquoy l'acte venerien est la chose plus aggreable que nature ait ordonné pour la creation des animaux? A quoy il respond que comme ainsi soit que nature procurast tant de perpetuité des hommes, elle a mis en ces œuures là vn grand plaisir & delectation, afin qu'ils s'addonnassent volontiers par tels plaisans aiguillons, à l'acte de la generation: car s'ils n'auoient ces aiguillons là, il n'y auroit homme ny

En la sect. pr. bl. 16.

femme qui se voulust marier, veu que la femme porte en son ventre l'enfant neuf mois, auec grande peine & douleur, & en danger de perdre la vie: & quand elle l'enfante. Et pourtant faudroit il que la republique contraignist les femmes à se marier, craignans que la generation humaine vint à defaillir. Mais comme nature fait les choses auec douceur, elle à donné à la féme tous les instrumens qui estoient necessaires pour faire la semence, laquelle incitast & fust propre à engendrer: au moyen dequoy elle desirast l'homme, & fust bien aise de sa compagnie. Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, elle ne l'eust en horreur plustost que de l'aymer. Galien prouue cela par l'exemple des bestes brutes: car il dit, que si vne truye est chastrée, elle n'appete iamais le pourceau, ne le veut souffrir quand il vient à elle. Le semblable se void en vne mesme femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut: car si on luy parle de mariage, il n'y a chose qu'el-

Au 2. li. de la semence ch. 15.

le hayſſe plus. Autant en eſt l'homme froid, & le tout, pour la priuation de la ſemence feconde. Dauantage ſi la ſemence de la femme eſtoit de la maniere que dit Ariſtote, elle ne pourroit eſtre propre aliment: car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuelle, eſt requiſe l'entiere ſemblance à ce qui ſe doit nourrir. Et ſi elle n'eſtoit deſia parfaite & ſéblable, elle ne pourroit en apres acquerir ceſte perfection & ſemblance, pour ce que la ſemence de l'homme n'a point d'inſtrumens, ny lieux (comme ſont l'eſtomac, le foye & les couillons) où il la puiſſe cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y euſt deux ſemences en la generation de l'animal, leſquelles meſlées la plus puiſſante formaſt, & l'autre ſeruiſt d'étretenement & nourriture. Ce qui appert eſtre veritable, car ſi vn homme noir engroſſe vne féme blanche, & vn homme noir vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & ſera de couleur brune. Par ceſte doctrine on voit eſtre vray ce que

plusieurs histoires anciẽnes affirmẽt, qu'vn chien ayant eu affaire auec vne femme l'engrossit, & autant en fit vn Ours, auec vne damoiselle qu'il troua seule aux chãps, vn singe qui fit 2. enfãs à vne autre fẽme: Et mesmes est fait mention d'vne autre, laquelle en passant le lõg de la mer, fut engrossie par vn Poisson qui saillit de l'eau: Le vulgaire trouue cela difficile, & demã de comme se pouuoit faire que ces fẽmes enfantassent hõmes parfaits, & auec visage de raisõ, veu que les peres qui les engendrerent estoiẽt animaux tant laids: On peut respondre à cela, que la semence de toutes ses fẽmes là estoit agente & formoit la creature pource qu'elle estoit la plus puissãte, & ainsi qu'elle la formoit par les accidents de l'espece humaine la semẽce du laid animal [pource qu'elle n'auoit tant de force] ne seruoit d'autre chose que de nourriture. Car il est aisé à entendre que la semence de ces bestes irraisonnables peut dõner nourriture à la semence humaine: pource que si chacune de ces fẽmes eust mangé vn

morceau d'Ours, ou de chair cuit, ou rosty, elle s'en fust substantee, encores que ce n'eust esté tant bien que si elle eust mãgé du mouton, ou des perdrix. Autant en aduient à la semence humaine, de laquelle la vraye nourriture, durant que la creature se forme, est l'autre semence humaine. Et si elle vient à defaillir, la semẽce de la beste brute y peut bien suppléer. Mais ces histoires là notent que les enfans qui nasquirent de telles conionctions d'emonstroient bien en leurs mœurs & complexions que leur generation n'auoit esté naturelle. Or, encores que nous ayons vn peu tardé nous pourrons bien de tout ce que nous auons dit tirer response au principal problème, qui est que les enfans des hõmes sages se font quasi tousiours de la semence de leurs meres, pource que celles des peres (pour la raison que nous auons dit) n'est propre pour la generation. Ainsi donc l'homme qui se fait de la semence de la femme ne peut estre ingenieux ny habile, à cause de la grande froi-

deur & humidité de se sexe. Parquoy il est certain, que si l'enfant est discret aduisé, indubitablement il a esté fait de la semence de son pere: & s'il est lasche & ignorant, on cognoist par ce moyen qu'il à esté formé de la semence de sa mere. Et suiuant cela le
Prou. 5 b,10. sage à dit, *Filius sapiens lætificat patrem: filius vero stultus mœstitia est matris suæ* Il peut aduenir aussi par quelque occasion, que la semence de l'homme sage soit l'agent & celle qui forme, & que celle de la femme serue de nourriture. Mais le fils qui s'en engendrera sera de peu de sçauoir: car combié que la froideur & siccité soient deux qualitez necessaires à l'entendement, si est il qu'elles doiuent auoir certaine mesure & quantité, surpassant, laquelle il est certain quelles font plus de mal que de bien: comme l'on voit és hommes fort vieils, lesquels pour la grande froideur & siccité qui est en eux disent mille absurditez. Dauantage, posons le cas qu'à l'homme sage restassent dix ans à viure de conuenable froideur & siccité, pour raison-

ner & discourir de telle maniere, que passant de là en auant, il vient à changer, si de la semence de celuy là s'engendroit vn fils, il seroit iusques à dix ans, de grand' esprit (pource qu'il iouiroit de froideur & siccité conuenable de son pere) mais quād il auroit onze ans, il viendroit à chāger, pour auoir outrepassé le point que ces deux qualitez doiuent auoir. Ce que nous voyons tous les iours par experience és enfans que l'on a eu en vieillesse: lesquels en enfance, sont fort aduisez: mais en apres, ils sont hommes fort ignorans, & ne viuent gueres. La raison de cela est qu'ils ont esté faits de semence froide & seiche, qui auoit desia passé la moitié du cours de la vie. Si le pere aussi est sage és œuures de l'imagination, & s'il est marié (pour la chaleur & siccité) à vne femme froide & humide au troisiéme degré, l'enfant qui s'engendrera de ceste conionction sera tres-ignorant, s'il est formé de la semence de son pere, pour auoir esté en vn ventre tant froid & humide, & pour auoir esté maintenu

d'vn sang intemperé. Il aduient au cõtraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité. L'enfant qui s'en engendrera sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tient de la superfluë humidité du pere: laquelle se perd auec l'âge plus meur, auquel la semence de l'homme ignorant est plus temperée & à moins d'humeur. Mieux vaut aussi pour sõ esprit: quãd il a esté porté neuf mois en vn ventre, de si peu de froideur & humidité cõme celuy de la femme froide & humide au premier degré, où il a souffert tant de faim, & eu faute de nourriture. Tout cela aduient ordinairement pour les raisons, que nous auõs dit: mais il se trouue certaine race d'hommes, desquels les membres genitaux, sont de si grande force & vigueur, qu'ils desnuent totalemẽt les alimens de leurs bonnes qualitez, & les conuertissent en leur mauuaise & grosse substance. Et pour ceste cause, tous les enfans qu'ils engendrent, combien qu'ils ayent mangé

Car la faim desseiche les corps. Galiẽau 2. des Aphori. ch. 16.

viandes delicates (sont rudes & ignorans.) Autres se trouuent au contraire, lesquels vsant de grosses viandes, & de mauuais temperament, sont tant puissans à les vaincre & digerer, qu'ils ne laissent pas de faire leurs enfans de bon esprit. Ainsi donc est il certain qu'il y a vne maniere d'hommes ignorans, autre d'hommes sages, & que l'on en voit d'autres qui sont ordinairement fols & despourueus de iugement. Aucuns doutes se presentent à ceux qui veulent parfaictement entendre ceste matiere, la response ausquels est fort aisee, par la doctrine que nous auons deduit. On peut demander d'où vient que les enfans bastards ressemblent ordinairemẽt à leurs peres: & que de cent legitimes les nonãtes tirent la figure & mœurs de leurs meres? Secondemẽt on peut demander pourquoy les enfans bastards sont ordinairement gentils de leurs persõnes, courageux & aduisez: tiercemẽt, d'où viẽt que si la meschante fẽme deuiẽt enceinte, encores qu'elle boiue la medecine pour supprimer son fruict,

& quelle se face seigner plusieurs fois elle ne peut neātmoins perdre la creature qu'elle porte: & si la femme mariée est enceinte de son mary, elle viét à auorter pour peu de chose. Platon respond au premier doute, & dit que nul n'est mauuais de sa propre volonté, sans estre premierement irrité par le vice de son temperament. Il ameine l'exemple des hommes luxurieux, lesquels ayans beaucoup de semence feconde, souffrent grandes illusions & beaucoup de douleurs: au moyen dequoy estans molestez de ceste passion, ils cherchent femmes pour s'en exempter. Galien dit que ceux là sont les instrumens de la generation fort chauds & secs, & pour ceste cause ils font la semēce fort acre, mordante & puissante pour engendrer. L'hōme qui va chercher la fēme qui n'est pas sienne, va remplir de ceste feconde & fertile semence, cuite & bien assaisonnee, de laquelle necessairemét se doit faire la generatiō, pource qu'en l'egalité la semence de l'homme est tousiours de plus grande efficace: &

Au dialogue de la nature.

s'il l'enfant se fait de la semence du pere, necessairement luy ressemblera. Il aduient au contraire és enfans legitimes: car pource que les maris ont tousiours leurs femmes à costé, ils n'attendent iamais que la semence soit meure, ni qu'elle se face propre à engẽdrer, ains la iettent estant prõptement induits à l'acte de generatiõ, & vsent de grande violence & force: & pource que les femmes sont en repos en lacte venerien, iamais leurs vaisseaux de la semence ne la donnẽt que premierement elle ne soit cuite & bien meure, & qu'il n'y en ait beaucoup. Et pour ceste cause, les femmes mariées font tousiours la generation, & la semence de leurs maris sert de nourriture. Mais aucunesfois les deux semences ont vne esgale perfection, & combatent de telle maniere, que ni l'vne ni l'autre ne gaigne le dessus pour donner forme, ains se fait l'enfant qui n'est semblable ni au pere ny à la mere. Autrefois elles semblent s'accorder & diuiser la figure & forme: la semence du pere fait le nez & les yeux:

& celle de la mere, la bouche & le front. Et ce qui est plus admirable, souuentefois est aduenu, que l'enfant soit sorty au monde, auec vne aureille semblable à celle du pere: & vne autre semblable à celles de la mere: & ceste diuision mesme ou difference s'est veuë pareillement aux yeux. Mais si la semence du pere surmonte du tout & est la plus forte l'enfant luy ressemblera de visage & de mœurs, & quand la semence de la mere est la plus puissante autant en aduiet, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra que l'enfant se face de sa propre semence, se doit absenter quelques iours de sa femme, & attendre que sa semence se cuise & meurisse. Et lors il peut estre certain qu'il aura le dessus & la force, & que celle de sa femme ne seruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfãs bastards se font ordinairemẽt de semẽce chaude & seiche: de laquelle tẽperature nous auõs prouué beaucoup de fois, que procede le coura-

ge, la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce siecle. Et pource que la semence est cuitte & parfaitement meure, nature en faict tout ce que elle veut, & les peint comme d'vn pinceau. Quant au troisiesme doute, on peut dire que la grossesse des meschâtes fémes se fait quasi tousiours de la semence de l'homme, laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, s'enracine mieux aussi au ventre de telles femmes. Mais quant aux mariees, pource qu'elles deuiennent enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilement, pource qu'elle est humide & glueuse: ou comme dit Hipourate, *Plena mucoris*.

Quelles differences doiuent estre employées pour conseruer l'esprit aux enfans, dés qu'ils sont nez & formez.

V.

LA matiere de laquelle l'homme est composée, est tant aisee à

s'alterer, & tant subjecte à corruptiõ, qu'au mesme instant qu'elle commẽce à se former, elle se vient à alterer, sans y pouuoir resister. Et pourtant est dit, *Nos nati continuo desinimus esse.* Et pour ceste cause nature a pourueu le corps humain de quatre facultez naturelles: pour attirer, retenir, cuire, & ietter hors, lesquelles en cuisant & alterant les alimens que nous mangeons, reparent la substance perdue par la succession d'vne autre. De là peut-on entendre qu'il ne sert de gueres que l'enfant ait esté fait de semence delicate, si l'on ne regarde aux viandes qu'il doit manger. Car quand l'enfant est parfait & formé, ne luy demeure aucune chose de la substance premiere de la semence de laquelle il a esté composé. Il est vray que si la premiere semence a esté bien cuite & assaisonnee, elle est de si grande force & vigueur, que cuisant & alterãt les viãdes, encores qu'elles soient de mauuais subc elle les reduit à son tẽperament & bonne substance: mais on pourroit bien tant

En la sapience c. 5.

Au dialogue de la nature.

vser d'alimens contraires, que la creature vient à perdre les bonnes qualitez qu'elle a receu de la semence dont elle a esté faite. Et pour ceste cause Platon dit que la mauuaise nourriture du boire & manger fait perdre plus que tout autre chose, l'esprit de l'homme, & les bonnes mœurs. Et pourtant il conseille que nous donnions aliment & nourriture aux enfans qui soient de bon temperament, afin que quand ils seront plus grands, ils sçachent reietter le mauuais aliment, & choisir le bon. La raison de cela est fort claire: car puis que le cerueau s'est fait au commencement de semence delicate, & puis que ce nombre se consomme iournellement, & se refait & repare par les viandes que nous mangeons, il est certain que si elles sont grosses & de mauuaise temperature, vsant d'icelles plusieurs iours, le cerueau prendra ceste mesme nature. Ainsi donc il ne suffit pas que l'enfant soit de bonne semence, si les alimens qu'ilz mangera (apres la naissance)

ne tiennent les mesmes qualitez. Nous sçaurons aisément quelles sont ces qualitez, veu que les Grecs ont esté les hommes les plus discrets qui ayent esté au monde, & que cherchãs les alimens & viandes pour faire les enfans ingenieux & sages, il est certain qu'ils ont trouué les meilleures & plus propres: car si l'esprit subtil & delicat consiste en ce que le cerueau soit composé de parties subtiles, & bonne temperature, l'aliment qui aura ces deux qualitez sur toutes, sera celuy duquel il faut vser pour obtenir la fin que nous voulons. Galié dit, que suiuant l'opinion de tous les Medecins Grecs, le laict de chéure cuit auec miel, est le meilleur alimẽt qu'õ puisse trouuer: car outre ce qu'il est de substance fort moderee, la chaleur qu'il a, n'excede pas la froideur ny l'humidité, la siccité. Parquoy nous auons dit n'a gueres que les peres, qui à la verité voudront engẽdrer vn enfan t sage, gentil, & de bonnes mœurs doiuent manger six ou sept iours deuant la generation beaucoup de laict

de chéure, cuit auec miel. Mais combien que cést alimét soit tant bon cõme dit Galien, il est meilleur pour l'esprit que la viande soit des parties subtiles, que substance moderee: car tant plus s'employe la matiere à la pourriture du cerueau, plus l'esprit deuient subtil & bõ. Pour ceste cause les Grecs tiroient du laict de fromage & le megue (qui sont les deux alimens de sa cõposition) & laissoient l'autre partie de beurre qui est la nature de l'air, ils la donnoient à manger à leurs enfans, estant meslee auec miel, en intétion de les faire ingenieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par ce que raconte Homere, d'auantage les enfans mãgent souppes de pain blanc, d'eau fort delicate, auec miel, & vn peu de sel: mais en lieu d'huyle, pource qu'il est mauuais & nuisible à l'entendemét, l'on y mettra du beurre de laict de chéure, duquel le temperament & substãce est propre pour l'esprit. Mais en cecy il y a vn incõueniét fort grãd, qui est que les enfans qui vsét de viãdes tant delicates, n'ont iamais gran-

Au 1. de son Iliade.

de force pour resister aux iniures de l'air, & ne se peuuent garder des autres inconueniens qui ont coustume de les faire malades. Ainsi donc pour les auroiét sages ils seront maladifs, & ne viuroét gueres. Il faut donc sçauoir comme les enfans se pourront nourrir ingenieux & sages, sans que cest art contredise à leur santé. Ce qui sera facile à faire, si les peres osét pratiquer aucunes reigles & preceptes que ie diray icy. Et pource que les riches & gens aisez sont trompez en la nourriture de leurs enfans qu'ils traitent tousiours de la susdite viande, ie leur veux donner premieremét la raison pourquoy leurs enfans n'apprennét aux sciences, combien qu'ils ayent des maistres qui les enseignent soigneusement, & comme l'on pourra remedier à cela, sans que leur vie en soit abregee, ni leur santé empiree. Hipocrate dit & nombre huict choses lesquelles humectent la chair de l'homme, & qui l'engraissent. La premiere est, la ioyeuse & ocieuse vie: l'autre le dormir beaucoup: la troisiéme,

Aul. de l'air, lieux & eaux: au l. de sal. diata. com.

siéme, trouue vn bon lict: la quatriéme, la bonne viande & le bon vin: la cinquiesme, les bons vestemens: la sixiesme, l'aller tousiours à cheual: la septiesme, faire sa volonté: la huictiesme, s'occuper en jeux, passetéps, & choses qui luy donnent contentement. Ce qui est manifeste & veritable, que encor qu'Hipocrate ne l'eust dit, personne ne le pourroit nier. On pourroit seulement douter si le peuple qui a son plaisir obserue tousiours ceste maniere de viure: car s'il est ainsi qu'il le face, nous pouuós inferer que sa semence est tres-humide, & que les enfans qui s'en engendreront doiuent sortir necessairement auec vne superfluë humidité, laquelle se doit consommer, pource que céte qualité supprime les œuures de l'ame raisonnable, & pource qu'elle rend les hommes maladifs, & leur abbrege leurs iours, selon que disent les Medecins. Suiuant cela le bon esprit, & la ferme santé corporelle, demandent vne mesme qualité (qui est le sec) & pourtant les reigles

14. au 6 des Epi. par. 5. aph. 9.

Hip. au 1. des vlceres.

que nous auons amené, pour faire les enfans sages seruent aussi à les faire sains & de longue vie. Et apres, aussi tost que l'enfant des peres riches & aisez est nay (veu que sa chair tient
Hip. au 2. l. de diata. plus de froideur & humidité, qu'il n'a esté conuenable a l'enfance) il faut le lauer auec eau salee, qui soit chaude: laquelle suiuant l'opinion de tous les Medecins, desseiche & essuye la chair rend les nerfs fermes, l'enfant robuste & fort: & pource que la superflue humidité du cerueau se perd & consomme, il deuient ingenieux
Au 1. li. a Glau- cō. 6. des Apho. 6. & exempt de grandes maladies. Au contraire si on le laue d'eau douce & chaude, entant qu'elle humecte la chair, Hipocrate dit, qu'elle fait cinq maux, elle effemine la chair, elle debilité les nerfs, elle endort l'esprit, elle cause le flux de sang, & l'euanoüissement ou defaut de cœur. Mais si l'enfant sort du ventre de sa mere auec vne grande siccité, il le faut bien lauer auec eau chaude & douce. Et si Hipocrate dit, *Infantes diu sunt calida lauandi: quo minus tentent conuulsiones*:

ipsiq; crescant & melioris caloris fiant. Par laquelle sentence il est encharge de lauer les enfans auec eau chaude beaucoup de fois, afin qu'ils croissent plus aisement, & qu'ils se facent de bonne couleur. Cela s'entend des enfans qui sortent secs du ventre de leur mere, desquels il faut amẽder la mauuaise temperature, en leur appliquant les qualitez contraires. Galien dit que les Allemans ont coustume de lauer leurs enfans en la riuiere, aussi tost qu'ils sont nez, leur semblant aduis que comme le fer qui sort ardent de la fournaise, se renforce & endurcit, quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du ventre de la mere, il se rend plus fort & vigoureux, quand on le laue auec eau froide. Galien blasme ceste maniere de faire, & tient que c'est vne grande folie: enquoy il a bien raison: car combien que par ce moyen le cuir luy deuient dur, & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est-ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedans le corps, n'ayant voye

Au 2. li. de la cõseruatiõ de la santé.

ouuerte pour pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est de lauer les enfans, qui ont beaucoup d'humidité, auec eau chaude & salee: car en consommant l'humidité superfluë, on les rend acheminez à la santé, & leur fermant les voyes du cœur, ils ne sont offensez à chacune occasion, & leurs excremens ne sont tant enclos & retenus qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si forte, que si on luy oste vn chemin public, elle en cerche vn autre propre: & si dauanture tous les passages luy sont bouchez, elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'empesche, & qui luy est nuisible. Parquoy de deux extrémes, il vaut mieux pour la santé auoir le cœur vn peu dur & serré, que mol & ouuert. Secondement quand l'enfant vient de naistre, il faut que nous le facions amy des vents & des alterations de l'air, sans le tenir tousiours à l'abry ou à couuert: car il se rendra lasche, feminin, ignorât, de peu de forces, & moura en trois iours. Hipocrate dit qu'il n'y a chose qu

Au liu. de l'air, lieux & eaux.

debilite tant la chair que de demeurer tousiours en lieux preseruez du froid, & chaleur, & qu'il n'y a meilleur remede pour la santé, que d'exposer le corps à tous les vents, chauds froids, humides, & secs. Et pour ceste cause, Aristote demande, pourquoy ceux qui viuent aux galeres sont plus sains, en terroir marescageux? En quoy la difficulté est plus grande, quand l'on cõsidere le mauuais tẽps qu'ils ont, de dormir sur la dure tous vestus, au serain, au soleil, ou froid & a l'eau, & n'ayans à demy leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du monde, pource qu'ils ont desia accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'estonne de rien. Au contraire voyons apertemẽt que l'homme qui se veut garder du soleil, du froid, du serain, & du vent est despeché en trois iours, & pour ceste cause on peut bien dire, *Qui diligit animam suam in hoc mundo perdet eam:* car personne ne se peut garder des alterations de l'air. Il vaut mieux s'ac-

En la 1. sect. proble. 10.

coustumer à tous, & que l'homme ne se soucie des iniures de l'air, & viue tousiours en peine.

Le vulgaire pense que l'enfant naist tendre & delicat, & que sortant du ventre de la mere, il ne peut endurer l'air froid sans receuoir vn grand dõmage: mais il s'abuse grandemẽt, car cõbien que l'Alemagne soit vn pays tant froid, ils mettent neantmoins les enfans sortant du ventre de la mere, dedans l'eau: enquoy encor qu'ils faillent lourdement, si est-ce que les enfans ne s'en trouuent mal, & n'en meurent pas. La troisiéme chose qu'il faut faire, est de trouuer vne ieune nourrice, de temperament chaude & seiche, ou suiuant nostre doctrine froide & humide au premier degré, nourrie à la peine, accoustumee a dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestuë, & qui soit faite à aller au serain, & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le laict bien ferme & accoustumee aux alterations de l'air, duquel l'enfant est long temps nourry & maintenu, les

membres de l'enfant en seront merueilleusement fermes. Si elle est discrete & aduisée, cela fera grand bien à son esprit, pource que le laict d'vne telle nourrice est chaud & sec, qui sõt deux qualitez par lesquelles se corrigera la grande froideur & humidité que l'Enfant apporte du ventre de la mere. Or combien importe aux forces de la creature, de teter le laict d'vne nourrice qui s'exerce se proue clairement de cheuaux, lesquels sortans des iumens qui trauaillent & labourent, sont bons coursiers, & durent long temps au trauail. Mais si les iumens sont tousiours a leur aise, paissans au pré, les cheuaux qui en sortẽt ne se peuuent tenir, de la premiere carriere qu'on leur donne. Il faut aduiser aussi de mettre en la maison vne nourrice, quatre on cinq mois deuant l'enfantement, & luy bailler à manger les mesmes viandes que mange la femme enceinte, afin qu'elle ait loisir & temps de consommer le sang & les antres mauuaises humeurs prouenuës des mauuais alimens qu'elle auoit

Manger vne fois coucher doucement & cheminer, nat. Hi. au. lib. de salubri diata.

mangé au commencemét, & afin que l'enfant incontinent qu'il sera n'ay, tette le mesme laict, duquel il s'est maintenu au ventre de sa mere, au moins fait des mesmes viandes. Le quatriéme poinct qu'il faut obseruer & garder est de n'accoustumer l'enfant à dormir en vn lict mol, à estre trop vestu, & à manger beaucoup. Car Hipocrate dit que ces trois choses offécent & desseichent la chair, & les contraires les engressent. Ce faisant l'enfant sera de grand esprit, fort sain, & viura long temps, a raison de siccité. Et au contraire, il se remplira de sang, & se fera d'vne constitution mauuaise, que Hippocrate appelle, *Athletique*, & la tient fort dangereuse. Par ceste maniere de viure, se nourrit l'homme le plus sage qui fut iamais au mõde Christ nostre Redempteur entant qu'homme, excepté que pource qu'il nasquit hors de Nazareth, sa mere d'auanture, ne trouua de l'eau sallee à propos, afin de le lauer. Cela estoit vne coustume Iudaïque & de toute l'Asie, introduite par aucuns

Celse. au 2. liure.

sages medecins, pour la santé des enfans: Et ainsi le Prophete dit, *Et quando nata es in die ortus tui, non es præcisus vmbilicus tuus & aqua non est lota in salute, nec sale salita, nec inuoluta pannis.* En Eze chs.16.
Au demeurant incontinent qu'il fut né, il cōmeça à s'accoustumer au froid & aux autres alterations de l'air. Son premier lict fut contre terre, estant mal vestu, comme s'il eust voulu garder la recepte d'Hipocrate, & bien tost apres il fut porté en Egypte (pays fort chaud) où il fut tout le temps qu'Herodes vesquit, & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy donnoit le laict bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour donner esprit & sçauoir à leurs enfans: ceste viande estoit la partie grasse du laict, mangé auecques miel, & pourtant Esaye à dit *Butyrum & mel comedet, vt sciat reprobare malum & eligere bonum.* Par lesquelles paroles il Chap.7 semble que le Prophete ait voulu dōner à entendre, que combien qu'il

fust vray Dieu, il deuoit aussi estre homme parfait, & que pour acquerir science naturelle, il deuoit vser des mesmes diligences desquelles vsent les autres enfans des hommes. Cela semble difficile à entendre, & estrange de penser que Christ nostre Redempteur, pour manger du beurre & miel, estant enfant, deust sçauoir reprouuer le mal & eslire le bien, quand il seroit grand, veu qu'il estoit comme il est, Dieu de sçauoir infini, & ayant entant qu'homme, toute la science infuse, qu'il pouuoit receuoir selon sa naturelle capacité. Parquoy est-il certain, qu'il sçauoit autant au ventre de sa mere, comme quand il auoit 33. ans, sans manger beurre ny miel, ny se seruir d'autres moyés naturels que la sagesse humaine requiert. Ce neantmoins est-ce beaucoup que le Prophete ait remarqué la viande que les Troyens & Grecs auoient coustume de donner à leurs enfans, pour les faire ingenieux & sages: & qu'il ait dit, *Vt sciat reprobare malum, & eligere bonum*: pour entendre qu'à

raison de ses alimens, Christ nostre Redempteur (entant que homme) auroit plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust pas obtenu s'il eust vsé d'autres viandes contraires: ou bien il faut expliquer ceste particule(ντ) pour sçauoir qu'il a voulu dire, en parlant par tels termes. Ainsi donc nous deuons supposer que en Christ nostre Redépteur y auoit deux natures (cómme il est vray, & ainsi la foy nous le monstre) l'vne diuine, entant qu'il estoit & est vray Dieu & l'autre humaine, cóposée de l'ame raisónable & du corps, elementel, dispose & organise comme l'ont les autres enfans des hommes. Quant à la premiere nature, no⁹ ne sçauons que dire de la sagesse de Christ nostre Redempteur, pource qu'elle est infinie, sans augmentation ny diminution, ne dependant d'aucune autre chose: car pource qu'il est Dieu, il estoit aussi sage au ventre de la mere comme il estoit a trente trois ans: pource qu'il l'est de tout temps. Mais en ce qui concerne la seconde nature, il faut sçauoir que l'ame de

Christ, dés que Dieu la crea, fut bienheureuse & glorieuse, cóme elle l'est auiourd'huy: & puis qu'il joüissoit de l'essence diuine & de son haut sçauoir, il est certain qu'il n'ignoroit aucune chose, & qu'il auoit autant de science infuse, que pouuoit tenir sa naturelle capacité: mais auec tout cela, il est certain que comme la gloire se communiquoit aux instrumens du corps, (à raison de la Redemptió du genre humain) aussi ne faisoit pas la science infuse, pour n'estre le cerueau disposé ny organisé des qualitez & substances necessaires, à ce que l'ame par tel instrument peut discourir & philosopher. Car si nous auons souuenance de ce que nous auons dit, au commencement de cest œuure, les graces que Dieu depart aux hommes, requierent ordinairement que l'instrument, par lequel elles se doiuent exercer & le sujet qui les doit receuoir, tiennent les qualitez naturelles que chacune grace a besoin d'auoir. Et c'est pourquoy l'ame raisonnable est acte du corps: & qu'elle

n'œuure, sans se seruir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ nostre Redempteur estant nouueau né, estoit fort humble, pource qu'en tel âge c'est vne chose naturelle & cõuenable: mais l'ame d'iceluy, pour estre si grande en quantité, ne pouuoit naturellement discourir ne philosopher auec tel instrument. Et ainsi la science infuse ne passoit à la memoire corporelle, ny à l'imagination ny à l'entendement, pource que ces trois puissances sont organiques (cõme nous l'auons prouué) & qu'elles n'ont la perfection qu'elles doiuent auoir. Mais le cerueau se desseichant auec le temps, l'ame raisonnable manifestoit tous les iours d'auantage la science infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et outre ceste science supernaturelle, il en auoit vne autre qui se préd des choses que les enfans oient, de ce qu'ils voyent, de ce qu'ils sentent, goustent & touchent. Il est certain que Christ nostre Redempteur auoit ceste là, comme les autres enfans des

S. Thom. met vne troisiesme sciẽce en Christ, & l'appelle acquise auec l'entendement agent, p. q. 10

hommes. Et ainsi que pour bien voir les choses, il auoit besoin de bõs yeux, & pour ouyr le son de bonnes oüyes, aussi auoit il besoin de bon cerueau, pour iuger du bien & du mal. De plusieurs sens Catholiques que l'escriture sainte peut receuoir, ie tiens tousiours celuy de la lettre meilleur qui oste aux formes & vocables leur propre & naturelle significatiõ. Quãt aux qualitez & substances que doit auoir le cerueau, nous auons desia dit suiuant l'opinion d'Heraclite que la siccité fait l'ame tres sage, & suiuãt l'opiniõ de Galien, nous auons prouué qu'estant le cerueau composé de substance fort delicate, l'esprit en est subtil. Christ nostre Redempteur acqueroit siccité, auec l'âge: car des que nous naissons iusques à l'heure que nous mourons, nostre chair se desseiche & s'essuye, & mesmes nous deuenons plus sçauans. Les parties delicates & subtiles du cerueau d'iceluy se refaisoient en mangeant les viandes qu'à dit le prophete Isaye. Car puis qu'à toute heure il luy estoit

art. 4. & q. 12. art. 2.

Au l. de l'art de Médec. ch. 12.

besoin prendre nourriture, & reparer la substance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande seulement, & nō auec aucune autre matiere, il est certain que s'il eust tousiours mangé de grosse chair, son cerueau se fust rendu gros en peu de temps, & eust acquis vn mauuais temperament, auec lequel son ame raisōnable n'eust peu reprouuer le mal, ny eslire le bien, sinon par miracle, & vsant de sa diuinité. Mais Dieu voulant qu'il fust nourry par les moyens naturels, commanda qu'il vsast des viandes tant delicates, desquelles le cerueau d'iceluy fust tellement composé & organisé, que sans se seruir de la science diuine ny infuse qui estoit en luy, il pouuoit naturellemēt rejetter le mal, & eslire le bien, comme les autres enfans des hommes.

Fin de l'Examen & differences des Esprits humains.



TABLE DES SOMMAIRES.

Fin de la table.